125

GUACANAGARI
MONTEZUMA
GUATIMOTZIN
POWHATAN
POCAHONTAS
SAMOSET
MASSASOIT
KING PHILIP
UNCAS
TEDYUSKUNG

PONTIAC
CAPTAIN PIPE
LOGAN
CORNPLANTER
JOSEPH BRANT
RED JACKET
LITTLE TURTLE
TECUMSEH
OSCEOLA
SEQUOYA
SHABONEE

BLACK HAWK
KEOKUK
SACAGAWEA
BENITO JUAREZ
MANGUS COLORADAS
LITTLE CROW
SITTING BULL
CHIEF JOSEPH
GERONIMO

TO PERPETUATE THE HISTORY AND DEVELOPMENT OF THE PEOPLE REPRESENTED BY THE ABOVE CHIEFS AND WISE MEN THIS COLLECTION HAS BEEN GATHERED BY THEIR FRIEND

EDWARD EVERETT AYER

AND PRESENTED BY HIM
TO
THE NEWBERRY LIBRARY
1911

LETTRES
ÉDIFIANTES
ET CURIEUSES.

LETTRES
ÉDIFIANTES
ET CURIEUSES,
ÉCRITES
DES MISSIONS ÉTRANGERES.
NOUVELLE ÉDITION.

MÉMOIRES D'AMÉRIQUE.

TOME SEPTIEME.

A PARIS,
Chez J. G. MERIGOT le jeune, Libraire, Quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXXI.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

Ayer
263
J512
1780
v.7

Ayer 5901

LETTRES
EDIFIANTES ET CURIEUSES,
ÉCRITES
PAR DES MISSIONNAIRES
DE
LA COMPAGNIE DE JESUS.

MÉMOIRES D'AMÉRIQUE.

LETTRE

Du Pere le Petit, Missionnaire, au Pere d'Avaugour, Procureur des Missions de l'Amérique Septentrionale.

A la Nouvelle Orléans, le 12 Juillet 1730.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de N. S.

Vous n'avez pu ignorer le triste événement qui a désolé cette partie de la

Colonie Françoiſe établie aux *Natchez*, ſur la droite du fleuve de Miſſiſſipi, à cent vingt lieues de ſon embouchure. Deux de nous Miſſionnaires occupés à la converſion des Sauvages, ont été compris dans le maſſacre preſque général que cette Nation barbare a fait des François, dans le temps même qu'on n'avoit nulle raiſon de ſe défier de ſa perfidie. Une ſi grande perte que vient de faire cette Miſſion naiſſante, ſera long-temps l'objet de nos plus vifs regrets.

Comme vous n'avez pu ſçavoir que d'une maniere confuſe les ſuites d'une ſi noire trahiſon, je vais vous en développer toutes les circonſtances; mais auparavant je crois devoir vous faire connoître le caractere de ces perfides Sauvages appellés *Natchez*. Quand je vous aurai décrit la Religion, les mœurs, & les coutumes de ces barbares, je viendrai à l'hiſtoire du tragique événement dont jai deſſein de vous entretenir, & je vous en raconterai toutes les particularités dans un détail, dont je m'aſſure que vous n'avez eu nulle connoiſſance.

Cette Nation de Sauvages habite un des plus beaux & des plus fertiles climats de l'Univers: ce ſont les ſeuls de ce continent-là qui paroiſſent avoir un

culte réglé : Leur Religion en certains points approche aſſez de celle des anciens Romains : ils ont un Temple rempli d'Idoles : ces Idoles ſont différentes figures d'hommes & d'animaux, pour leſquels ils ont la plus profonde vénération. La forme de leur Temple reſſemble à un four de terre qui auroit cent pieds de circonférence : on y entre par une petite porte haute de quatre pieds, & qui n'en a que trois de largeur : on n'y voit pas de fenêtre. La voûte de l'édifice eſt couverte de trois rangs de nattes poſées les unes ſur les autres, afin d'empêcher que les pluies ne dégradent la maçonnerie. Par-deſſus & en-dehors ſont trois figures d'aigles de bois peints en rouge, en jaune & en blanc. Au-devant de la porte eſt une eſpece d'appentis avec une contre-porte, où le Gardien du Temple eſt logé ; tout au tour regne une enceinte de paliſſade, ſur laquelle on voit expoſés les crânes de toutes les têtes que leurs Guerriers ont rapportées des combats qu'ils ont livrés aux ennemis de leur Nation.

Dans l'intérieur du Temple il y a des tablettes poſées à certaine diſtance les unes ſur les autres, on y a placé des

paniers de cannes de figure ovale, où ſont renfermés les oſſemens de leurs anciens Chefs, & à côté ceux des victimes qui ſe ſont fait étrangler pour ſuivre leurs maîtres dans l'autre monde. Une autre tablette ſéparée porte pluſieurs corbeilles bien peintes, où ſe conſervent leurs Idoles : ce ſont des figures d'hommes & de femmes faites de pierres & de terre cuite, des têtes & des queues de ſerpens extraordinaires, des hiboux empaillés, des morceaux de criſtaux, & des mâchoires de grands poiſſons. Il y avoit en l'année 1699 une bouteille & une patte de verre qu'ils gardoient précieuſement.

Ils ont ſoin d'entretenir dans ce Temple un feu perpétuel, & leur attention eſt d'empêcher qu'il ne flambe : ils ne ſe ſervent pour cela que de bois ſec de noyer ou de chêne. Les anciens ſont obligés de porter chacun à leur tour une groſſe bûche dans l'enceinte de la paliſſade. Le nombre des Gardiens du Temple eſt fixé, & ils ſervent par quartier. Celui qui eſt en exercice eſt comme en ſentinelle ſous l'appentis, d'où il examine ſi le feu n'eſt pas en danger de s'éteindre : il l'entretient avec deux ou trois groſſes bûches, qui ne brûlent que par l'extrémité, & qui ne ſe mettent jamais

l'une ſur l'autre, pour éviter la flamme.

De toutes les femmes, il n'y a que les ſœurs du grand Chef qui ayent la liberté d'entrer dans le Temple : cette entrée eſt défendue à toutes les autres, auſſi-bien qu'au menu peuple, lors même qu'ils apportent à manger aux mânes de leurs parens, dont les oſſemens reposent dans le Temple. Les mets ſe donnent au Gardien, qui les porte à côté de la corbeille où ſont les os du mort : cette cérémonie ne dure que pendant une lune. Les plats ſe mettent enſuite ſur les paliſſades de l'enceinte & ſont abandonnés aux bêtes fauves.

Le Soleil eſt le principal objet de la vénération de ces peuples : comme ils ne conçoivent rien qui ſoit au-deſſus de cet aſtre, rien auſſi ne paroît plus digne de leurs hommages : & c'eſt par la même raiſon que le grand Chef de cette Nation qui ne connoît rien ſur la terre au-deſſus de ſoi-même, prend la qualité de frere du Soleil : la crédulité des peuples le maintient dans l'autorité deſpotique qu'il ſe donne. Pour mieux les y entretenir, on éleve une butte de terre rapportée, ſur laquelle on bâtit ſa cabane, qui eſt de même conſtruction que le Temple : la porte eſt expoſée au

levant. Tous les matins le grand Chef honore de sa présence le lever de son frere aîné, & le salue par plusieurs hurlemens dès qu'il paroît sur l'horison; ensuite il donne ordre qu'on allume son calumet, (1) & il lui fait une offrande des trois premieres gorgées qu'il tire, puis élevant les mains au-dessus de la tête, & se tournant de l'orient à l'occident, il lui enseigne la route qu'il doit tenir dans sa course.

Il y a dans cette cabane, plusieurs lits à gauche en entrant : mais sur la droite il n'y a que le lit du grand Chef orné de différentes figures peintes. Ce lit ne consiste que dans une paillasse de cannes & de joncs fort durs avec une bûche quarrée qui lui sert de chevêt. Au milieu de la cabane on voit une petite borne : personne ne doit approcher du lit qu'il n'ait fait le tour de la borne. Ceux qui entrent saluent par un hurlement, & avancent jusqu'au fond de la cabane, sans jetter les yeux du côté droit où est le Chef : ensuite on fait un nouveau salut en élevant les bras au-dessus de la tête & hurlant trois fois. Si c'est une

(1) Le calumet est une grande pipe dont se servent les Sauvages.

personne que le Chef considere, il répond par un petit soupir & lui fait signe de s'asseoir : on le remercie de sa politesse par un nouvel hurlement. A toutes les questions que fait le Chef, on hurle une fois avant que de lui répondre : & lorsqu'on prend congé de lui, on fait traîner un seul hurlement jusqu'à ce qu'on soit hors de sa présence.

Lorsque le grand Chef meurt, on démolit sa cabane, puis on éleve une nouvelle butte où l'on bâtit la cabane de celui qui le remplace dans sa dignité, & qui ne loge jamais dans celle de son Prédécesseur. Ce sont les anciens qui enseignent leurs Loix au reste du peuple : une des principales est d'avoir un souverain respect pour le grand Chef, comme étant frere du Soleil, & le maître du Temple ; ils croyent l'immortalité de l'âme ; lorsqu'ils quittent ce monde, ils vont, disent-ils, en habiter un autre, pour y être récompensé ou puni. Les récompenses qu'ils se promettent consistent principalement dans la bonne chere, & le châtiment dans la privation de tout plaisir. Ainsi ils croyent que ceux qui ont été fideles observateurs de leurs Loix, seront conduits dans une région de délices, où toutes

ſortes de viandes les plus exquiſes leur ſeront fournies en abondance ; qu'ils y couleront des jours agréables & tranquilles au milieu des feſtins, des danſes & des femmes, enfin qu'ils goûteront tous les plaiſirs imaginables ; qu'au contraire les infracteurs de leurs Loix ſeront jettés ſur des terres ingrates & toutes couvertes d'eau, qu'ils n'auront aucune ſorte de grains, qu'ils ſeront expoſés tout nuds aux piquantes morſures des maringouins; que toutes les Nations leur feront la guerre; qu'ils ne mangeront jamais de viande, & qu'ils ne ſe nourriront que de la chair des crocodiles, de mauvais poiſſons, & de coquillages.

Ces peuples obéiſſent aveuglément aux moindres volontés du grand Chef : ils le regardent comme le maître abſolu, non-ſeulement de leurs biens, mais encore de leur vie, & il n'y a pas un d'eux qui oſât lui refuſer ſa tête, lorſqu'il la demande. Quelques travaux qu'il leur ordonne, il leur eſt défendu d'en exiger aucun ſalaire. Les François, qui ont ſouvent beſoin de chaſſeurs ou de rameurs pour des voyages de long cours, ne s'adreſſent qu'au grand Chef. Celui-ci fournit tous les hommes qu'on ſou-

haite, & reçoit le payement ſans en faire part à ces malheureux, à qui il n'eſt pas même permis de ſe plaindre. Un des principaux articles de leur Religion, ſur-tout pour les domeſtiques du grand Chef, eſt d'honorer ſes funérailles en mourant avec lui pour aller le ſervir dans l'autre monde; ces aveugles ſe ſoumettent volontiers à cette loi, dans la folle perſuaſion où ils ſont, qu'à la ſuite de leur Chef, ils vont jouir du plus grand bonheur.

Pour ſe faire une idée de cette ſanglante cérémonie, il faut ſçavoir que dès qu'il naît au grand Chef un héritier préſomptif, chaque famille qui a un enfant à la mamelle doit lui en faire hommage. On choiſit parmi tous ces enfans un certain nombre, qu'on deſtine au ſervice du jeune Prince, & dès qu'ils ont l'âge compétent, on leur donne un emploi conforme à leurs talens: les uns paſſent leur vie ou à la chaſſe, ou à la pêche, pour le ſervice de ſa table; les autres ſont employés à l'agriculture; d'autres ne ſervent qu'à lui faire cortege: s'il vient à mourir, tous ces domeſtiques s'immolent avec joie pour ſuivre leur cher maître. Ils prennent d'abord leur plus beaux ajuſtemens, & ſe rendent

dans la place qui eſt vis-à-vis le Temple, & où tout le peuple eſt aſſemblé; après avoir danſé & chanté aſſez longtemps, ils ſe paſſent au col une corde de poil de bœuf avec un nœud coulant, & auſſi-tôt les Miniſtres prépoſés à cette ſorte d'exécution, viennent les étrangler, en leur recommandant d'aller rejoindre leur maître, & de reprendre dans l'autre monde des emplois encore plus honorables que ceux qu'ils occupoient en celui-ci.

Les principaux domeſtiques du grand Chef ayant été étranglés de la ſorte, on décharne leurs os, ſur-tout ceux des bras & des cuiſſes; on les laiſſe ſe deſſécher pendant deux mois dans une eſpece de tombeau, après quoi on les en retire pour les renfermer dans des corbeilles, & les placer dans le Temple à côté de ceux de leur maître. Pour ce qui eſt des autres domeſtiques, leurs parens les emportent chez eux & les font enterrer avec leurs armes & leurs vêtemens.

Cette même cérémonie s'obſerve pareillement à la mort des freres & des ſœurs du grand Chef. Les femmes ſe font toujours étrangler pour les ſuivre, à moins qu'elles n'ayent des enfans à

la mamelle; car alors elles continuent de vivre pour les allaiter. On en voit néanmoins plusieurs qui cherchent des nourrices, ou qui étranglent elles-mêmes leurs enfans, pour ne pas perdre le droit de s'immoler dans la place selon les cérémonies ordinaires, & ainsi que la loi l'ordonne.

Ce Gouvernement est héréditaire; mais ce n'est pas le fils du Chef régnant qui succéde à son pere, c'est le fils de sa sœur ou de la premiere Princesse du sang. Cette politique est fondée sur la connoissance qu'ils ont du libertinage de leurs femmes. Ils ne sont pas sûrs, disent-ils, que les enfans de leurs femmes soient du sang Royal, au lieu que le fils de la sœur du grand Chef l'est du moins du côté de la mere.

Les Princesses du sang n'épousent jamais que des hommes de famille obscure, & n'ont qu'un mari, mais elles ont la liberté de le congédier quand il leur plaît, & d'en choisir un autre parmi ceux de la Nation, pourvu qu'il n'y ait entr'eux aucune alliance. Si le mari se rend coupable d'infidélité, la Princesse lui fait casser la tête à l'instant: elle n'est point sujette à la même loi, car elle se peut donner autant d'Amans qu'elle veut, sans

que le mari puiſſe y trouver à redire. Il ſe tient en préſence de ſa femme dans le plus grand reſpect, il ne mange point avec elle, & il la ſalue en hurlant, comme font ſes domeſtiques. Le ſeul agrément qu'il ait, c'eſt d'être exempt de travail, & d'avoir toute autorité ſur ceux qui ſervent la Princeſſe.

Autrefois la Nation des *Natchez*, étoit conſidérable : elle comptoit ſoixante villages & huit cens Soleils ou Princes; maintenant elle eſt réduite à ſix petits villages & à onze Soleils. Dans chacun de ces villages il y a un Temple où le feu eſt toujours entretenu comme dans celui du grand Chef, auquel tous ces Chefs obéiſſent.

C'eſt le grand Chef qui nomme aux charges les plus conſidérables de l'Etat; tels ſont les deux Chefs de guerre, les deux Maîtres de cérémonie pour le culte qui ſe rend dans le Temple, les deux Officiers qui préſident aux autres cérémonies qu'on doit obſerver lorſque des étrangers viennent traiter de la paix; celui qui a inſpection ſur les ouvrages; quatre autres chargés d'ordonner les feſtins dont on régale publiquement la Nation, & les étrangers qui viennent la viſiter. Tous ces Miniſtres qui exécutent

les volontés du grand Chef, sont respectés & obéis, comme il le seroit lui-même s'il donnoit ses ordres.

Chaque année le peuple s'assemble pour ensemencer un vaste champ de bled d'Inde, de féves, de citrouilles & de melons. On s'assemble de la même maniere pour faire la récolte : une grande cabane, située dans une belle prairie, est destinée à conserver les fruits de cette récolte. Chaque été, vers la fin de Juillet, le peuple se rassemble par ordre du grand Chef, pour assister au grand festin qui se donne. Cette fête dure trois jours & trois nuits ; chacun y contribue de ce qu'il peut y fournir ; les uns apportent du gibier, les autres du poisson, &c. Ce sont des danses presque continuelles ; le grand Chef & sa sœur sont dans une loge élevée & couverte de feuillages, d'où ils contemplent la joie de leurs sujets ; les Princes, les Princesses, & ceux qui par leurs emplois ont un rang distingué, se tiennent assez près du Chef, auquel ils marquent leur respect & leur soumission par une infinité de cérémonies.

Le grand Chef & sa sœur font leur entrée dans le lieu de l'Assemblée sur un brancard porté par huit des plus

grands hommes : le Chef tient à la main un grand ſceptre orné de plumes peintes ; tout le peuple danſe & chante autour de lui en témoignage de la joie publique. Le dernier jour de cette fête il fait approcher tous ſes ſujets & leur fait une longue harangue, par laquelle il les exhorte à remplir tous les devoirs de la Religion ; il leur recommande ſur toutes choſes d'avoir une grande vénération pour les eſprits qui réſident dans le Temple, & de bien inſtruire leurs enfans. Si quelqu'un s'eſt ſignalé par quelque action de zèle, il en fait publiquement l'éloge. C'eſt ce qui arriva en l'année 1702. Le tonnerre étant tombé ſur le Temple, & l'ayant réduit en cendres, ſept ou huit femmes jetterent leurs enfans au milieu des flammes pour appaiſer le courroux du Ciel. Le grand Chef appella ces héroïnes, & donna de grandes louanges au courage avec lequel elles avoient fait le ſacrifice de ce qui leur étoit le plus cher ; il finit ſon panégyrique en exhortant les autres femmes à imiter un ſi bel exemple dans une ſemblable conjoncture.

Les peres de famille ne manquent point d'apporter au Temple les prémices des fruits, des grains & des légumes ; il en

eſt de même des préſens qui ſe font à cette Nation ; ils ſont auſſi-tôt offerts à la porte du Temple, où le gardien, après les avoir étalés & préſentés aux eſprits, les porte chez le grand Chef qui en fait la diſtribution ainſi qu'il le juge à propos, ſans que perſonne témoigne le moindre mécontentement.

On n'enſemence aucune terre, que les grains n'ayent été préſentés au Temple avec les cérémonies accoutumées. Dès que ces peuples approchent du Temple, ils levent les bras par reſpect, & pouſſent trois hurlemens, après quoi ils frottent leurs mains à terre, ſe relevent par trois fois avec autant de hurlemens réitérés. Quand on ne fait que paſſer devant le Temple, on s'arrête ſimplement en le ſaluant les yeux baiſſés & les bras levés. Si un pere ou une mere s'appercevoit que ſon fils manquât à cette cérémonie, il ſeroit puni ſur le champ de quelques coups de bâtons.

Telles ſont les cérémonies des Sauvages *Natchez*, par rapport à la Religion. Celles de leurs mariages ſont très ſimples. Quand un jeune homme ſonge à ſe marier, il doit s'adreſſer au pere de la fille, ou, à ſon défaut, au frere aîné : on convient du prix, qui ſe paye en

pelleterie ou en marchandiſes. Qu'une fille ait mené une vie libertine, ils ne font nulle difficulté de la prendre, pour peu qu'ils croyent qu'elle changera de conduite quand elle ſera mariée. Du reſte ils ne s'embarraſſent pas de quelle famille elle eſt, pourvu qu'elle leur plaiſe. Pour ce qui eſt des parens de la fille, leur unique attention eſt de s'informer ſi celui qui la demande eſt habile chaſſeur, bon guerrier, ou excellent laboureur. Ces qualités diminuent le prix qu'on auroit droit d'exiger d'eux pour le mariage.

Quand les parties ſont d'accord, le futur époux va à la chaſſe avec ſes amis: & lorſqu'il a, ou en gibier, ou en poiſſon, ſuffiſamment de quoi régaler les deux familles qui contractent alliance, on ſe raſſemble chez les parens de la fille; on ſert en particulier les nouveaux mariés, & ils mangent au même plat. Le repas étant fini, le nouveau marié fait fumer les parens de ſa femme, & enſuite ſes propres parens, après quoi tous les conviés ſe retirent. Les nouveaux mariés reſtent enſemble juſqu'au lendemain, & alors le mari conduit ſa femme chez ſon beau-pere, & il y loge juſqu'à ce que la famille lui ait fait bâtir

une cabane particuliere. Pendant qu'on la conſtruit, il paſſe toute la journée à la chaſſe pour fournir aux repas qu'il donne à ceux qui y travaillent.

Les loix permettent aux *Natchez* d'avoir autant de femmes qu'ils veulent : cependant ceux du petit peuple n'en ont d'ordinaire qu'une ou deux. Les Chefs en ont davantage, parce qu'ayant le privilege de faire cultiver leurs champs par le peuple, ſans lui donner de ſalaire, le nombre de leurs femmes ne leur eſt point à charge.

Le mariage de ces Chefs ſe fait avec moins de cérémonie ; ils ſe contentent d'envoyer quérir le pere de la fille qu'ils veulent épouſer, & ils lui déclarent qu'ils la mettent au rang de leurs femmes. Dès-lors le mariage eſt fait ; ils ne laiſſent pas néanmoins de faire un préſent au pere & à la mere. Quoiqu'ils aient pluſieurs femmes, ils n'en gardent qu'une ou deux dans leurs cabanes : les autres reſtent chez leurs parens, où ils vont les voir lorſqu'il leur plaît.

Il y a de certains temps de la lune où les Sauvages n'habitent jamais avec leurs femmes. La jalouſie a ſi peu d'entrée dans leurs cœurs, que pluſieurs ne font nulle difficulté de prêter leurs fem-

mes à leurs amis. Cette indifférence dans l'union conjugale vient de la liberté qu'ils ont d'en changer quand bon leur ſemble, pourvu néanmoins qu'elles ne leur aient point donné d'enfans : car s'il en eſt né de leur mariage, il n'y a que la mort qui puiſſe les ſéparer.

Lorſque cette Nation fait un détachement pour la guerre, le Chef du parti plante deux eſpeces de mai bien rougi depuis le haut juſqu'au bas, orné de plumes rouges, de fléches & de caſſe-têtes rougis. Ces mais ſont piqués du côté où ils doivent porter la guerre. Ceux qui veulent entrer dans le parti, après s'être parés & barbouillés de différentes couleurs, viennent haranguer le Chef de guerre. Cette harangue que chacun fait l'un après l'autre, & qui dure près d'une demi-heure, conſiſte en mille proteſtations de ſervice, par leſquelles ils l'aſſurent qu'ils ne demandent pas mieux que de mourir avec lui ; qu'ils ſont charmés d'apprendre d'un ſi habile Guerrier l'art de lever des chevelures ; & qu'ils ne craignent ni la faim ni les fatigues auxquelles ils vont être expoſés.

Lorſqu'un nombre ſuffiſant de Guerriers s'eſt préſenté au Chef de guerre,

il fait faire chez lui un breuvage qu'on appelle la médecine de guerre : c'eſt un vomitif composé d'une racine qu'on fait bouillir dans de grandes chaudieres pleines d'eau. Les Guerriers quelque-fois au nombre de trois cens hommes, s'étant aſſis autour de la chaudiere, on leur en ſert à chacun environ deux pots. La cérémonie eſt de les avaler d'un ſeul trait, & de les rendre auſſi-tôt par la bouche avec des efforts ſi violens, qu'on les entend de fort loin.

Après cette cérémonie, le Chef de guerre fixe le jour du départ, afin que chacun prépare les vivres néceſſaires pour la campagne. Pendant ce temps-là, les Guerriers ſe rendent ſoir & matin dans la place, où après avoir bien danſé & raconté en détail les actions brillantes où ils ont fait éclater leur bravoure, ils chantent leurs chanſons de mort.

A voir l'extrême joie qu'ils font paroître en partant, ont diroit qu'ils ont déja ſignalé leur valeur par quelque grande victoire ; mais il faut bien peu de choſe pour déconcerter leurs projets. Ils ſont tellement ſuperſtitieux à l'égard des ſonges, qu'il n'en faut qu'un ſeul de mauvais augure pour arrêter l'exécution de leur entrepriſe, & les obliger de revenir ſur leurs pas quand ils ſont

en marche. On voit des partis qui, après avoir fait toutes les cérémonies dont je viens de parler, rompent tout-à-coup leur voyage, parce qu'ils ont entendu un chien aboyer d'une façon extraordinaire : à l'inſtant leur ardeur pour la gloire ſe change en terreur panique.

Dans leur voyage de guerre, ils marchent toujours par files : quatre ou cinq hommes des meilleurs piétons prennent le devant, & s'éloignent de l'armée d'un quart de lieue pour obſerver toute choſe, & en rendre compte auſſi-tôt. Ils campent tous les ſoirs à une heure de ſoleil, & ſe couchent autour d'un grand feu, ayant chacun ſon arme auprès de ſoi. Avant que de camper, ils ont ſoin d'envoyer une vingtaine de Guerriers à une demi-lieue aux environs du camp, afin d'éviter toute ſurpriſe. Jamais ils ne poſent de ſentinelle pendant la nuit; mais auſſi-tôt qu'ils ont ſoupé, ils éteignent tous les feux. Le ſoir le Chef de guerre leur recommande de ne point ſe livrer à un ſommeil profond, & de tenir toujours leurs armes en état. On indique un canton où ils doivent ſe rallier en cas qu'ils ſoient attaqués pendant la nuit, & mis en déroute.

Comme

Comme les Chefs de guerre portent toujours avec eux leurs Idoles, ou ce qu'ils appellent leurs esprits, bien enfermés dans des peaux, le soir ils les suspendent à une petite perche rougie qu'ils plantent de biais; en sorte qu'elle soit penchée du côté des ennemis. Les Guerriers, avant que de se coucher, le casse-tête en main, passent les uns après les autres en dansant devant ces prétendus esprits, & faisant de grandes menaces du côté où sont leurs ennemis.

Lorsque le parti de guerre est considérable, & qu'il entre sur les terres ennemies, ils marchent sur cinq ou six colonnes. Ils ont beaucoup d'espions qui vont à la découverte. S'ils s'apperçoivent que leur marche soit connue, ils prennent ordinairement le parti de revenir sur leurs pas; il n'y a que quelque petite troupe de dix ou de vingt hommes qui se séparent, & qui tâchent de surprendre quelques Chasseurs écartés des villages; à leur retour, ils chantent les chevelures qu'ils ont levées. S'ils ont fait des esclaves, ils les font chanter & danser pendant quelques jours devant le temple, après quoi ils en font présent aux parens de ceux qui ont été tués. Les parens fondent en pleurs

pendant cette cérémonie, & essuyant leurs larmes avec les chevelures qui ont été enlevées, ils se cottisent pour récompenser les Guerriers qui ont amené ces esclaves, dont le sort est d'être brûlés.

Les *Natchez*, comme toutes les autres Nations de la Louisiane, distinguent par des noms particuliers ceux qui ont tué plus ou moins d'ennemis. Ce sont les anciens Chefs de guerre qui distribuent les noms selon le mérite des Guerriers. Pour mériter le titre de grand tueur d'hommes, il faut avoir fait dix esclaves ou levé vingt chevelures. Quand on entend leur langue, le nom du Guerrier fait connoître tous ses exploits. Ceux qui, pour la premiere fois, ont levé une chevelure ou fait un esclave, ne couchent point à leur retour avec leurs femmes, & ne mangent d'aucune viande; ils ne doivent se nourrir que de poissons & de bouillie. Cette abstinence dure six mois. S'ils manquoient à l'observer, ils s'imagineroient que l'ame de celui qu'ils ont tué les feroit mourir par sortilege, qu'ils ne remporteroient plus d'avantage sur leurs ennemis, & que les moindres blessures qu'ils recevroient leur seroient mortelles.

On a un extrême ſoin que le grand Chef n'expoſe point ſa vie lorſqu'il va à la guerre. Si ſa valeur l'emportoit, & qu'il vînt à être tué, les Chefs du parti & les autres principaux Guerriers ſeroient mis à mort à leur retour ; mais ces ſortes d'exécutions ſont preſque ſans exemple, par les précautions qui ſe prennent pour le préſerver de ce malheur.

Cette Nation, comme les autres, a ſes Médecins ; ce ſont pour l'ordinaire des vieillards qui, ſans étude & ſans aucune ſcience, entreprennent de guérir toutes les maladies ; ils ne ſe ſervent pour cela ni de ſimples, ni de drogues ; tout leur art conſiſte en diverſes jongleries ; c'eſt-à-dire, qu'ils danſent, qu'ils chantent nuit & jour autour du malade, & qu'ils fument ſans ceſſe en avalant la fumée du tabac. Ces Jongleurs ne mangent preſque point tout le temps qu'ils ſont appliqués à la guériſon de leurs malades ; mais leurs chants & leurs danſes ſont accompagnés de contorſions ſi violentes, que, bien qu'ils ſoient tout nuds, & qu'ils doivent ſouffrir du froid, leur bouche eſt toujours écumante. Ils ont un petit panier où ils conſervent ce qu'ils appellent leurs eſ-

prits ; c'eſt-à-dire, de petites racines de différentes eſpeces, des têtes de hiboux, de petits paquets de poil de bêtes fauves, quelques dents d'animal, des petites pierres ou cailloux, & d'autres ſemblables fariboles.

Il paroît que, pour rendre la ſanté à leurs malades, ils invoquent ſans ceſſe ce qui eſt dans leur panier. On en voit qui ont une certaine racine, laquelle endort & étourdit, par ſon odeur, les ſerpens. Après s'être frotté les mains & le corps de cette racine, ils tiennent ces animaux ſans craindre leur piquure, qui eſt mortelle. D'autres inciſent, avec une pierre à fuſil, la partie affligée du malade, puis ils en ſuccent tout le ſang qu'ils peuvent tirer ; & en le rendant enſuite dans un plat, ils crachent en même-temps un petit morceau de bois, de paille ou de cuir qu'ils avoient caché ſous la langue ; & en le faiſant remarquer aux parens du malade : voilà, diſent-ils, la cauſe de ſon mal. Ces Médecins ſe font toujours payer d'avance. Si le malade guérit, leur gain eſt aſſez conſidérable : mais s'il meurt, ils ſont sûrs d'avoir la tête caſſée par les parens ou par les amis du mort. C'eſt à quoi l'on ne manque

jamais ; & les parens même des Médecins n'y trouvent point à redire, & n'en témoignent aucun chagrin.

Il en est de même de quelques Jongleurs qui entreprennent de procurer de la pluie ou du beau temps ; ce sont d'ordinaire des vieillards faineans, qui voulant se soustraire au travail que demandent la chasse, la pêche & la culture des campagnes, exercent ce dangereux métier pour faire subsister leur famille. Vers le printemps, la Nation se cottise pour acheter de ces Jongleurs un temps favorable aux biens de la terre. Si la recolte se trouve abondante, ils gagnent considérablement ; mais si elle est mauvaise, on s'en prend à eux, & on leur casse la tête. Ainsi ceux qui s'engagent dans cette profession, risquent le tout pour le tout. Du reste leur vie est fort oisive ; ils n'ont d'autre embarras que de jeûner & de danser avec un chalumeau à la bouche plein d'eau, & percé comme un arrosoir, qu'ils soufflent en l'air du côté des nuages les plus épais ; ils tiennent d'une main le *sicicouet*, qui est une espece de hochet, & de l'autre leurs esprits qu'ils présentent au nuage en poussant des cris

affreux, pour l'inviter à crever ſur leurs campagnes.

Si c'eſt du beau temps qu'ils demandent, ils ne ſe ſervent point de leurs chalumeaux, mais ils montent ſur les toîts de leurs cabanes, & du bras ils font ſigne au nuage, en ſoufflant de toutes leurs forces, de ne point s'arrêter ſur leurs terres, & de paſſer outre. Lorſque le nuage ſe diſſipe à leur gré, ils danſent & chantent autour de leurs eſprits qu'ils poſent proprement ſur une eſpece d'oreiller : ils redoublent leur jeûne, & quand le nuage eſt paſſé, ils avalent de la fumée de tabac, & préſentent leurs pipes au Ciel.

Quoiqu'on ne faſſe point de grace à ces Charlatans, lorſqu'on n'obtient pas ce qu'on demande, cependant le profit qu'ils retirent, quand par haſard ils réuſſiſſent, eſt ſi grand, qu'on voit un grand nombre de ces Sauvages qui ne craignent point d'en courir les riſques. Il eſt à obſerver que celui qui entreprend de donner de la pluie, ne s'engage jamais à donner du beau temps. C'eſt une autre eſpece de Charlatans qui a ce privilege ; & quand on leur en demande la raiſon, ils répondent

hardiment que leurs eſprits ne peuvent donner que l'un ou l'autre.

Lorſqu'un de ces Sauvages meurt, ſes parens viennent pleurer ſa mort pendant un jour entier; enſuite on le couvre de ſes plus beaux habits, c'eſt-à-dire, qu'on lui peint le viſage & les cheveux, & qu'on l'orne de ſes plumages, après quoi on le porte dans la foſſe qui lui eſt préparée, en mettant à ſes côtés ſes armes, une chaudiere & des vivres. Pendant l'eſpace d'un mois, ſes parens vont, dès le point du jour & à l'entrée de la nuit, pleurer pendant une demi-heure ſur ſa foſſe. Chacun nomme ſon degré de parenté. Si c'eſt un pere de famille, la femme crie: mon cher mari, ah! que je te regrette! les enfans crient: mon cher pere! d'autres, mon oncle, mon couſin, &c. Ceux qui ſont parens au premier degré, continuent cette cérémonie pendant trois mois; ils ſe coupent les cheveux en ſigne de deuil; ils ceſſent de ſe peindre le corps; & ne ſe trouvent à aucune aſſemblée de réjouiſſance.

Lorſque quelque Nation étrangere vient traiter de la paix avec les Sauvages *Natchez*, on envoie des couriers donner avis du jour & de l'heure qu'ils

feront leur entrée. Le grand Chef ordonne aux Maîtres de cérémonie de préparer toutes choſes pour cette grande action. On commence par nommer ceux qui doivent nourrir chaque jour les étrangers ; car ce n'eſt jamais le Chef qui fait cette dépenſe ; ce ſont toujours ſes ſujets. On nettoye enſuite les chemins ; on balaye les cabanes ; on arrange les bancs dans une grande halle qui eſt ſur la bute du grand Chef à côté de ſa cabane. Son ſiege, qui eſt ſur une élévation, eſt peint & orné ; le bas eſt garni de grandes nattes.

Le jour que les Ambaſſadeurs doivent faire leur entrée, toute la Nation s'aſſemble. Les Maîtres de cérémonie font placer les Princes, les Chefs des villages & les anciens Chefs de famille près du grand Chef, ſur des bancs particuliers. Quand les Ambaſſadeurs arrivent, & qu'ils ſont à cinq cens pas du grand Chef, ils s'arrêtent & chantent la paix. Cette ambaſſade eſt ordinairement de trente hommes & de ſix femmes. Six des mieux faits, & qui ont les meilleures voix, marchent de front ; ils ſont ſuivis des autres qui chantent pareillement, réglant la cadence avec le *ſicicouet* : les ſix femmes font le deſſus.

Quand le Chef leur fait dire de s'approcher, ils avancent ; ceux qui ont les calumets, chantent & danſent avec beaucoup de légéreté, tournant tantôt autour les uns des autres, & tantôt ſe préſentant en face, mais toujours avec des mouvemens violens & des contorſions extraordinaires. Quand ils ſont entrés dans le cercle, ils danſent autour du ſiege ſur lequel le Chef eſt aſſis ; ils le frottent de leurs calumets depuis les pieds juſqu'à la tête ; puis ils vont à reculon retrouver ceux qui ſont à leur ſuite. Alors ils chargent de tabac un de leurs calumets ; & tenant du feu d'une main, ils avancent tous enſemble auprès du Chef, & le font fumer ; ils pouſſent la premiere gorgée vers le Ciel, la ſeconde vers la terre, & les autres autour de l'horiſon : après quoi ils préſentent ſans cérémonie la pipe aux Princes & aux autres Chefs.

Cette cérémonie étant achevée, les Ambaſſadeurs, en ſigne d'alliance, vont frotter leurs mains ſur l'eſtomac du Chef, & ſe frottent eux-mêmes tout le corps, puis ils poſent leurs calumets devant le Chef ſur de petites fourches : celui des Ambaſſadeurs qui eſt chargé particuliérement des ordres de ſa Na-

tion, harangue pendant une grosse heure. Quand il a fini, on fait signe aux étrangers de s'asseoir sur des bancs rangés près du grand Chef, qui leur répond par un discours d'une égale durée. Ensuite le Maître de cérémonie allume un grand calumet de paix, & fait fumer les étrangers qui avalent la fumée du tabac. Le grand Chef leur demande s'ils sont venus, c'est-à-dire, s'ils se portent bien. Ceux qui l'environnent vont les uns après les autres leur faire la même politesse. Après quoi on les conduit dans la cabane qu'on leur a préparée, & on les régale.

Le soir au Soleil couchant, les Ambassadeurs, le calumet à la main, vont en chantant chercher le grand Chef, & le chargeant sur leurs épaules, ils le transportent dans le quartier où est leur cabane. Ils étendent à terre une grande peau où ils le font asseoir. L'un d'eux se place derriere lui, & posant les mains sur ses épaules, il agite tout son corps, tandis que les autres assis en rond par terre, chantent leurs belles actions. Après cette cérémonie qui se fait soir & matin pendant quatre jours, le grand Chef retourne dans sa cabane. Lorsqu'il rend la derniere visite aux Ambassadeurs, ceux-ci plantent un poteau au

pied duquel ils s'aſſeyent: Les Guerriers de la Nation ayant pris leurs plus beaux ajuſtemens, danſent en frappant le poteau, & racontent à leur tour leurs grands exploits de guerre: ils font enſuite aux Ambaſſadeurs des préſens, qui conſiſtent en des chaudieres, des haches, des fuſils, de la poudre, des balles, &c.

Le lendemain de cette derniere cérémonie, il eſt permis aux Ambaſſadeurs de ſe promener par tout le village, ce qu'ils ne pouvoient pas faire auparavant: on leur donne alors tous les ſoirs des ſpectacles, c'eſt-à-dire, que les hommes & les femmes avec leurs plus belles parures s'aſſemblent dans la place, & danſent juſques bien avant dans la nuit. Quand ils ſont prêts de s'en retourner, les Maîtres de cérémonie leur font fournir les proviſions néceſſaires pour le voyage.

Après vous avoir donné une légere idée du génie & des mœurs des Sauvages *Natchez*, je vais mon R. P. entrer, comme je vous l'ai promis, dans le détail de leur per fidie & de leur trahiſon. Ce fut le ſe cond de Décembre de l'année 1729 que nous apprîmes qu'ils avoient ſurpris les François, & les avoient preſque tous égorgés. Cette triſte nouvelle nous

fut d'abord apportée par un des habitans qui avoit échappé à leur fureur : elle nous fut confirmée les jours suivans par d'autres François fugitifs ; & enfin, des femmes Françoises qu'ils avoient fait esclaves, & qu'on les a forcés de rendre, nous en ont rapporté toutes les particularités.

Au premier bruit d'un événement si funeste, l'alarme & la consternation fut générale dans la Nouvelle Orleans. Quoique ce carnage soit arrivé à plus de cent lieues d'ici, on eût dit qu'il se fût passé sous nos yeux : chacun pleuroit la perte de son parent, de son ami, de ses biens ; tous craignoient pour leur propre vie ; car il y avoit lieu d'appréhender que la conspiration des Sauvages ne fût universelle.

Ce massacre imprévu commença le lundi 28 Octobre vers les neuf heures du matin. Quelque sujet de mécontentement que les *Natchez* crurent avoir de Monsieur le Commandant, & l'arrivée de plusieurs voitures richement chargées pour la garnison & pour les habitans, les déterminerent à brusquer leur entreprise, & à faire leur coup bien plutôt qu'ils n'en étoient convenus avec les Nations conjurées. Voici comment ils

exécuterent leur projet : d'abord ils ſe partagerent, & mirent dans le Fort, dans le village, & dans les deux conceſſions, autant de Sauvages qu'il y avoit de François dans chacun de ces endroits : enſuite feignant de partir pour une grande chaſſe, ils ſe mirent à traiter avec les François de fuſils, de poudre, & de balles, offrant de les payer comptant, & même plus cher qu'à l'ordinaire : & en effet, comme il n'y avoit aucune raiſon de ſoupçonner leur fidélité, on fit au même moment l'échange de leurs poules & de leurs maïs, avec quelques armes, & des munitions dont ils ſe ſervirent avantageuſement contre nous. Il eſt vrai que quelques-uns témoignerent de la défiance, mais on la crut ſi peu fondée, qu'on les traita de trembleurs qui s'effrayoient de leur ombre. On étoit bien en garde contre les *Tchactas* ; mais pour les *Natchez*, on ne s'en défioit nullement, & ceux-ci en étoient tellement perſuadés, que c'eſt ce qui augmenta leur hardieſſe : s'étant ainſi poſtés en différentes maiſons avec nos armes, ils attaquerent en même temps chacun leur homme, & en moins de deux heures ils maſſacrerent plus de deux cens François ; les plus connus ſont M.

de Chepar, Commandant du poste; M. du Codere, Commandant des *Yazous*; M. des Ursins; Messieurs de Kolly, pere & fils; Messieurs de Longrays, des Noyers, Bailly, &c.

Le P. du Poisson, venoit de faire les obseques de son compagnon le Frere Crucy, qui étoit mort presque subitement d'un coup de Soleil: il s'étoit mis en route pour consulter M. Perrier, & prendre avec lui des mesures propres à faire descendre les *Akensas* sur le bord de Mississipi pour la commodité des voyageurs. Il arriva chez les *Natchez* le 26 Novembre, c'est-à-dire, deux jours avant le carnage. Le lendemain, qui étoit le premier dimanche de l'Avent, il dit la Messe paroissiale, & prêcha en l'absence du Curé. Il devoit retourner l'après-midi à sa Mission des *Akensas*, mais il fut arrêté par quelques malades, auxquels il falloit administrer les Sacremens. Le lundi, il venoit de dire la Messe, & de porter le S. Viatique à un de ces malades qu'il avoit confessé la veille, lorsque le massacre commença. Le Chef à la grosse jambe le prit à brasse corps, & l'ayant jetté par terre, il lui coupa la tête à coups de hache. Le Pere ne dit en tombant que ces paroles, ah

mon Dieu ! ah mon Dieu ! M. du Codere tiroit ſon épée pour le défendre, lorſqu'il fut tué lui-même d'un coup de fuſil par un autre Sauvage qu'il n'appercevoit pas.

Ces barbares n'épargnerent que deux François, un Tailleur & un Charpentier qui pouvoient les ſervir dans le beſoin : ils ne maltraiterent point les Eſclaves Negres ou Sauvages qui voulurent ſe rendre ; mais ils ouvrirent le ventre à toutes les femmes enceintes, & ils égorgerent preſque toutes celles qui allétoient des enfans, parce qu'ils étoient importunés de leurs cris & de leurs pleurs. Ils ne tuerent point les autres femmes, mais ils en firent leurs Eſclaves, & les traiterent de la maniere la plus indigne pendant deux ou trois mois qu'ils en furent les maîtres. Les moins malheureuſes étoient celles qui ſçavoient coudre, parce qu'on les occupoit à faire des chemiſes, des habits, &c. Les autres étoient employées à couper & à charier le bois pour la chaudiere, & à piler le maïs dont ſe fait leur ſagamité. Mais deux choſes ſur-tout augmentoient la honte & la rigueur de leur eſclavage : c'étoit en premier lieu d'avoir pour maîtres ceux-là même qu'elles avoient vu

tremper leurs mains cruelles dans le ſang de leurs maris ; & en ſecond lieu, de leur entendre dire continuellement que les François avoient été traités de la même maniere dans tous les autres poſtes, & que les pays en étoit entiérement délivré.

Pendant le maſſacre, le Soleil où le grand Chef des *Natchez* étoit tranquillement aſſis ſous le hangart à tabac de la Compagnie. Ses Guerriers apporterent à ſes pieds la tête du Commandant autour de laquelle ils rangerent celles des principaux François du poſte, laiſſant leurs cadavres en proie aux chiens, aux carencros, & aux autres oiſeaux carnaciers.

Quand ils furent aſſurés qu'il ne reſtoit plus aucun homme dans le poſte François, ils ſe mirent à piller les maiſons, le magaſin de la Compagnie des Indes, & toutes les voitures qui étoient encore chargées au bord de la riviere. Ils employerent les Negres à tranſporter les marchandiſes ; ils les partagerent entr'eux, à la réſerve des munitions de guerre qu'ils mirent en ſûreté dans une cabane particuliere. Tandis qu'ils eurent de l'eau-de-vie, dont ils trouverent une bonne proviſion, ils paſſerent

les jours & les nuits à boire, à chanter, à danser, à insulter de la maniere la plus barbare aux cadavres & à la mémoire des François; les *Tchactas* & les autres Sauvages étant de leur complot, ils étoient tranquilles, & ne craignoient point qu'on se portât à la vengeance que méritoit leur cruauté & leur perfidie. Une nuit qu'ils étoient plongés dans l'ivresse & dans le sommeil, madame des Noyers voulut se servir des Negres pour vanger la mort de son mari & des François: mais elle fut trahie par celui à qui elle confia son dessein, & il s'en fallut peu qu'on ne la brulât toute vive.

Quelques François se déroberent à la fureur des Sauvages en se réfugiant dans les bois, où ils souffrirent extrêmement de la faim & des injures du temps. L'un d'eux en arrivant ici soulagea un peu l'inquiétude où l'on étoit, sur le poste que nous occupons chez les *Yazous*, qui n'est qu'à quarante ou cinquante lieues au-dessus des *Natchez* par eau, & à 15 ou 20 seulement par terre. Ne pouvant plus résister au froid extrême dont il étoit saisi, il sortit du bois à la faveur de la nuit pour aller se réchauffer dans une maison Françoise: Lorsqu'il en fut proche, il y entendit des voix de Sauvages, & il dé-

libéra s'il entreroit. Il s'y détermina néanmoins, aimant encore mieux périr de la main de ces barbares, que de mourir de faim & de froid. Il fut agréablement ſurpris lorſqu'il vit ces Sauvages s'empreſſer à lui rendre ſervice, le combler d'amitiés, le plaindre, le conſoler, lui fournir des vivres, des habits, & une pyrogue pour ſe ſauver à la Nouvelle Orleans. C'étoient des *Yazous* qui revenoient de chanter le calumet aux *Oumas*. Le Chef le chargea de dire à M. Perrier qu'il n'y avoit rien à craindre de la part des *Yazous*, qu'ils ne perdroient pas l'eſprit, c'eſt-à-dire, qu'ils demeureroient toujours attachés aux François, & qu'il partiroit inceſſamment avec ſa troupe, pour avertir toutes les Pyrogues Françoiſes qui deſcendroient le fleuve, de ſe tenir ſur leurs gardes contre les *Natchez*.

Nous crûmes long-temps que les promeſſes de ce Chef étoient bien ſinceres, & nous ne craignions plus rien de la perfidie Indienne pour le poſte des *Yazous*. Connoiſſez, mon R. P. quel eſt le génie des Sauvages, & ſi l'on peut ſe fier à leurs paroles, lors même qu'elles ſont accompagnées des plus grandes démonſtrations d'amitié. A peine furent-ils ren-

dus dans leur village, que chargés des préſens qu'ils reçurent des *Natchez*, ils ſuivirent leur exemple, & imiterent leur trahiſon. Se joignant aux *Corroys*, ils convinrent enſemble d'exterminer les François: ils commencerent par le P. Souel leur Miſſionnaire commun, qui demeuroit au milieu d'eux dans leur propre village. La fidélité des *Oſogoulas*, qui étoient alors à la chaſſe, n'a pas été ébranlée, & ils font maintenant village avec les *Tonikas*.

Le 11 de Décembre, le P. Souel revenant ſur le ſoir de viſiter le Chef, & ſe trouvant dans une ravine, reçut pluſieurs coups de fuſils, & tomba mort ſur la place. Les Sauvages vinrent fondre auſſitôt ſur ſa cabane pour la piller. Son Negre qui faiſoit toute ſa compagnie & toute ſa défenſe, s'arma d'un coûteau de bucheron pour empêcher le pillage, & bleſſa même un Sauvage. Cette action de zele lui coûta la vie. Heureuſement, il y avoit peu de mois qu'il avoit reçu le Baptême, & il menoit une vie très-chrétienne.

Ces Sauvages qui juſques-là avoient paru ſenſibles à l'affection que leur portoit le Miſſionnaire, ſe reprocherent ſa mort dès qu'ils furent capables de ré-

flexion; mais revenant à leur férocité naturelle, ils prirent la résolution de mettre le comble à leur crime en détruisant le poste François. » Puisque le » Chef noir est mort, s'écrierent-ils, » c'est comme si tous les François étoient » morts, n'en épargnons aucun.

Dès le lendemain ils exécuterent leur barbare projet; ils se rendirent de grand matin au fort qui n'étoit éloigné que d'une lieue. On crut qu'ils vouloient chanter le calumet au Chevalier des Roches, qui commandoit ce poste en l'absence de M. de Codère. Il n'y avoit que dix-sept hommes qui ne soupçonnoient aucune mauvaise volonté de la part des Sauvages; ils furent tous égorgés, & pas un n'échappa à la fureur de ces barbares. Ils accorderent néanmoins la vie à quatre femmes & à cinq enfans qu'ils y trouverent, & dont ils firent leurs esclaves.

Un de ces *Yazous* ayant dépouillé le Missionnaire, se revêtit de ses habits, & annonça bientôt aux *Natchez*, que sa nation avoit tenu sa parole, & que les François établis chez elle, étoient tous massacrés. On n'en douta presque plus dans cette ville, quand on y apprit ce qui venoit d'arriver au Pere Doutreleau,

Ce Miſſionnaire avoit pris le temps de l'hivernement des Sauvages pour venir nous voir, afin de régler quelques affaires de ſa Miſſion. Il étoit parti le premier jour de cette année 1730, & ne croyant pas pouvoir arriver à temps pour dire la Meſſe chez le P. Souel, dont il ignoroit la deſtinée, il prit le parti de la dire auprès de l'embouchure de la petite riviere des *Yazous*, où il avoit cabané.

Comme il ſe préparoit à une ſi ſainte action, on vit aborder une pyrogue de Sauvages; on leur demanda de quelle Nation ils étoient : *Yazous*, camarades des François, répondirent-ils, en faiſant mille amitiés aux voyageurs qui accompagnoient le Miſſionnaire, & en leur préſentant des vivres. Pendant que le Pere dreſſoit ſon autel, il paſſa une compagnie d'outardes ſur laquelle les voyageurs déchargerent les deux ſeuls fuſils qu'ils euſſent, ſans penſer à les recharger, parce qu'on alloit commencer la Meſſe. Les Sauvages le remarquerent; ils ſe mirent derriere les voyageurs, comme s'ils avoient deſſein d'entendre la Meſſe, quoiqu'ils ne fuſſent pas Chrétiens.

Au temps que le Pere diſoit le *Kyrie*

eleiſon, les Sauvages firent leur décharge. Le Miſſionnaire ſe ſentant bleſſé au bras droit, & voyant un des voyageurs tué à ſes pieds, & les quatre autres en fuite, ſe mit à genoux pour recevoir le dernier coup de la mort qu'il regardoit comme certaine. Dans cette poſture il eſſuya deux ou trois décharges. Quoique les Sauvages tiraſſent ſur lui preſque à bout portant, ils ne lui firent point de nouvelles bleſſûres. Se voyant donc comme miraculeuſement échappé à tant de coups mortels, il prit la fuite ayant encore ſes habits ſacerdotaux, & ſans autre défenſe qu'une grande confiance en Dieu, dont il venoit d'éprouver la protection toute particuliere. Il ſe jetta à l'eau; ayant avancé quelques pas, il ſaiſit la pyrogue dans laquelle s'enfuyoient deux des voyageurs, qui le croyoient mort de tous les coups qu'ils avoient entendu tirer ſur lui. En montant dans la pyrogue, & tournant la tête pour voir ſi on ne le ſuivoit pas de trop près, il reçut dans la bouche un coup de plomb à outardes, la plûpart des grains s'applatirent contre ſes dents, quelques-uns entrerent dans les gencives & y reſterent long-temps; j'y en ai vu deux moi-même. Le Pere Dou-

treleau, tout bleſſé qu'il étoit, ſe chargea de gouverner la pyrogue, & ſes deux compagnons ſe mirent à ramer. Malheureuſement l'un d'eux avoit eu en partant la cuiſſe caſſée d'un coup de fuſil, dont il eſt demeuré eſtropié.

Vous jugez bien, mon révérend Pere, que le Miſſionnaire & ſes compagnons ne penſerent plus à remonter la riviere; ils deſcendirent le Miſſiſſipi le plus vîte qu'ils purent, & perdirent enfin de vue la pyrogue de leurs ennemis, qui les avoient pourſuivis pendant plus d'une heure, en faiſant un feu continuel ſur eux, & qui ſe vanterent au village de les avoir tués. Les deux rameurs furent ſouvent tentés de ſe rendre; mais encouragés par le Miſſionnaire, ils firent peur à leur tour aux Sauvages. Une vieille arme qui n'étoit point chargée, ni en état de l'être, qu'ils leur montrerent de temps en temps, leur fit faire ſouvent le plongeon dans leur pyrogue, & les obligea enfin de ſe retirer.

Dès qu'ils ſe virent débarraſſés de leurs ennemis, ils panſerent leurs plaies comme ils purent, & jettant dans le fleuve tout ce qu'ils avoient dans leurs pyrogues, pour s'éloigner plus aiſément de cette rive meurtriere, ils ne conſer-

verent que quelques morceaux de lard crud pour leur nourriture.

Leur dessein étoit de s'arrêter en passant aux *Natchez*; mais ayant apperçu les maisons françoises ou abbatues ou brûlées, ils ne jugerent pas à propos d'écouter les complimens des Sauvages, qui du bord du fleuve les invitoient à mettre pied à terre : ils gagnerent au plus vîte le large, & par-là ils éviterent les coups qu'on tira inutilement sur eux. C'est alors qu'ils commencerent à se défier de toutes ces nations sauvages, & qu'ils résolurent de n'approcher de la terre qu'à la Nouvelle Orléans, & même, supposé que ces barbares s'en fussent rendus les maîtres, de dériver jusqu'à la Balize, où ils espéroient trouver quelque vaisseau françois à portée de recueillir les débris de la colonie.

En passant devant les *Tonikas*, ils s'éloignerent le plus qu'ils purent de leur bord; mais ils furent découverts, & une pyrogue qu'on avoit dépêchée pour les reconnoître, ne fut pas longtemps sans les approcher. Leur crainte & leur défiance se renouvellerent, & ils ne prirent le parti de s'arrêter, que quand ils s'apperçurent qu'on parloit fort bien françois dans cette pyrogue; alors

alors ils revinrent de leur frayeur, & dans l'abattement où ils étoient, ils furent bien consolés de pouvoir mettre pied à terre. Ils y trouverent la petite armée françoise qui se formoit, des Officiers compatissans & tout-à-fait gracieux, un chirurgien & des rafraîchissemens : ils se refirent un peu après tant de dangers & de miseres, & ils profiterent dès le lendemain d'une pyrogue qu'on équipoit pour la *Nouvelle Orléans*.

Je ne puis vous exprimer, mon révérend Pere, quel fut mon saisissement, quand je vis le Pere Doutreleau le bras en écharpe, arriver de plus de quatre cens lieues, n'ayant que sa soutane qui ne fut point d'emprunt. Ma surprise augmenta au récit de ses aventures ; je le mis aussi-tôt entre les mains du frere Parisel, qui visita ses plaies, & qui les a pansées avec un grand soin & un prompt succès.

Le Missionnaire n'étoit point encore entiérement guéri de ses blessures, qu'il partit pour aller servir d'Aumônier à l'armée françoise, comme il l'avoit promis à Messieurs les Officiers qui l'en avoient prié. Il partagea avec eux les fatigues du siege des *Natchez*, & il y donna de nouvelles preuves de son

zele, de ſa ſageſſe, & de ſon courage.

A ſon retour des *Natchez*, il vint ſe délaſſer ici pendant ſix ſemaines, qu'il trouva bien longues, & qui me parurent bien courtes. Il étoit dans l'impatience de retourner à ſa chere Miſſion; mais il me fallut l'équiper généralement de tout ce qui eſt néceſſaire à un Miſſionnaire, & il fut obligé d'attendre le convoi pour les Illinois. Les riſques qu'on couroit ſur le fleuve durant ce ſoulevement des Sauvages, porterent M. le Commandant à défendre aux voyageurs d'aller par bandes ſéparées. Il partit le 16 Avril avec pluſieurs autres en aſſez grand nombre, pour n'avoir rien à craindre des ennemis. J'appris en effet qu'ils s'étoient rendus au-deſſus des *Akenſas*, ſans qu'il leur fût arrivé aucun accident.

Le plaiſir de voir le Pere Doutreleau pour la premiere fois, & de le voir échappé à tant de périls, fut bien troublé par la vive douleur que je reſſentois de la perte de deux Miſſionnaires, dont vous connoiſſiez auſſi-bien que moi le mérite. Vous ſçavez qu'à un très-aimable caractere, ils joignoient les qualités propres des hommes apoſtoliques; qu'ils étoient très-affectionnés à leur Miſſion;

qu'ils parloient déja assez bien la langue des Sauvages; que leurs premiers travaux produisoient de grands fruits, & en auroient produit bien d'autres, puisque l'un & l'autre n'avoient gueres que trente-cinq à trente-six ans. Cette perte qui m'occupe uniquement, ne me permet pas même de penser à la perte que nous avons faite de leurs Negres & de leurs effets, quoiqu'elle dérange bien une Mission qui ne fait que de naître, & qui est dans des besoins que vous connoissez mieux que personne.

Au reste, il n'est rien arrivé à ces deux excellens Missionnaires que nous pleurons, à quoi ils ne se fussent préparés, lorsqu'ils se consacrerent aux Missions des Sauvages de cette colonie. Cette seule disposition, indépendamment de tout le reste, a mis sans doute une grande difference aux yeux de Dieu entre leur mort & celle de tant d'autres, qui ont été les martyrs du nom François. Aussi suis-je bien persuadé que la crainte d'un sort semblable ne rallentira point le zele de ceux de nos peres qui auroient la pensée de nous suivre, & ne détournera pas nos Supérieurs de se rendre aux saints desirs qu'ils auront de venir partager nos travaux.

Connoiſſant comme vous faites, mon Révérend Pere, la vigilance & les vues de M. notre Commandant, vous jugez bien qu'il ne s'eſt pas endormi dans les triſtes conjonctures où nous nous trouvions. On peut dire ſans flatterie qu'il s'eſt ſurpaſſé lui-même par les mouvemens continuels qu'il s'eſt donné, & par les ſages meſures qu'il a priſes pour venger le ſang François, & pour prévenir les malheurs dont preſque tous les poſtes de la colonie étoient menacés.

Auſſi-tôt qu'il eut appris l'irruption imprévue des Sauvages *Natchez*, il en fit porter la nouvelle dans tous les poſtes, & juſqu'aux Illinois, non par la voie directe & ordinaire du fleuve qui étoit fermée, mais d'un côté par les *Natchitoches* & les *Akenſas ;* & de l'autre par la mobile & les *Tchicachas ;* il invita les voiſins nos alliés, & particuliérement les *Tchactas*, à venger cette perfidie ; il fournit d'armes & de munitions toutes les maiſons de la ville & des habitations ; il fit monter deux vaiſſeaux ; ſçavoir le Duc de Bourbon & l'Alexandre, vers les *Tonikas*. Ces vaiſſeaux étoient comme deux bonnes fortereſſes contre les inſultes des Sauvages, & en cas d'attaque, deux aſyles aſſurés pour

les femmes & pour les enfans; il fit faire un fossé d'enceinte autour de la ville, & il plaça des corps-de-garde à ses quatre extrémités; il forma pour sa défense plusieurs compagnies de milice bourgeoise, qui continuent de monter la garde tous les soirs. Comme il y avoit plus à craindre dans les concessions & les habitations que dans la ville, on s'y est fortifié avec plus de soin : il y a de bons forts aux *Chapitoulas*, aux *Cannes brûlées*, aux *Allemands*, aux *Bayagoulas*, & à la *Pointe coupée.*

D'abord M. notre Commandant n'écoutant que son courage, prit le dessein de se mettre à la tête des troupes, mais on lui représenta qu'il ne devoit point quitter la *Nouvelle Orléans* où sa présence étoit absolument nécessaire; qu'il y avoit à craindre qu'il ne prît envie aux *Tchactas* de tomber sur la ville, si elle étoit dégarnie de troupes, & que les Negres, pour s'affranchir de l'esclavage, ne se joignissent à eux, ainsi que quelques-uns s'étoient joints aux *Natchez*. D'ailleurs il pouvoit être tranquille sur la conduite des troupes, M. le Chevalier de Loubois, dont il connoissoit l'expérience & la bravoure,

ayant été chargé de les commander.

Pendant que notre petite armée ſe rendoit aux *Tonikas*, ſept cens *Tchactas* ramaſſés & conduits par M. le Sueur, marchoient vers les *Natchez*; on fut informé par un parti de leurs gens, que ces Sauvages n'étoient nullement ſur leurs gardes, & qu'ils paſſoient toutes les nuits à danſer. Les *Tchactas* les ſurprirent, & vinrent fondre ſur eux le 27 Janvier à la pointe du jour; en moins de trois heures ils délivrerent 59 perſonnes, tant femmes qu'enfans, avec le Tailleur & le Charpentier, & 106 Negres ou Negreſſes avec leurs enfans; ils firent 18 *Natchez* eſclaves, & leverent 60 chevelures; ils en auroient levé davantage, s'ils ne s'étoient pas attachés à délivrer les eſclaves, comme on le leur avoit recommandé. Ils n'eurent que deux hommes de tués, & ſept ou huit de bleſſés. Ils ſe camperent avec leur priſe à la conceſſion de ſainte-Catherine, dans un ſimple parc fermé de pieux. La victoire eût été complette, s'ils euſſent attendu l'armée françoiſe, ainſi qu'on en étoit convenu avec leurs Députés.

Les *Natchez* ſe voyant attaqués par les formidables *Tchactas*, regarderent

leur défaite comme certaine, ils se renfermerent dans deux forts, & passerent les nuits suivantes à danser leur danse de mort. Dans leurs harangues on les entendoit reprocher aux *Tchactas* leur perfidie, de ce qu'ils s'étoient déclarés en faveur des François, contre la parole qu'ils leur avoient donnée de s'unir à eux pour les détruire.

Trois jours avant cette action, le sieur Mesplex arriva aux *Natchez* avec cinq autres François : ils s'étoient offerts à M. de Loubois, pour aller leur porter des paroles de paix, afin de pouvoir sous ce prétexte s'informer de leurs forces & de leur situation présente. En descendant de la barque, ils rencontrerent un parti, qui, sans leur donner le temps de parler, leur tua trois hommes, & fit les trois autres prisonniers. Le lendemain ils renvoyerent un de ces prisonniers avec une lettre, par laquelle ils demandoient pour ôtage le sieur Broutin, qui avoit autrefois commandé chez eux, & le chef des *Tonikas* : de plus ils exigeoient pour la rançon des femmes, des enfans & des esclaves deux cens fusils, deux cens barrils de poudre, deux cens barrils de balles, deux mille pierres à fusil, deux cens couteaux,

deux cens haches, deux cens pioches, vingt quarts d'eau-de-vie, vingt barriques de vin, vingt barrils de vermillon, deux cens chemises, vingt pieces de limbourg, vingt pieces de toile, vingt habits galonnés sur les coutures, vingt chapeaux bordés avec des plumets, & cent habits plus simples. Leur dessein étoit d'égorger les François qui apporteroient ces marchandises. Dès le même jour ils brûlerent avec la derniere inhumanité le sieur Mesplex & son compagnon.

Le 8 Février, les François avec les *Tonikas*, & quelques autres petites Nations qui sont vers le bas du Missisipi, arriverent aux *Natchez*. Ils s'emparerent de leur temple dédié au soleil.

L'impatience & l'indocilité des *Tchactas*, lesquels, comme presque tous les Sauvages, ne sont capables que d'un coup de main, & ensuite se retirent; le trop petit nombre de soldats François qui se trouverent accablés de fatigues; le manque de vivres que les Sauvages voloient aux François; le défaut de munitions dont on ne pouvoit rassasier les *Tchactas*, qui en dépensoient une partie inutilement, & qui mettoient

l'autre en réserve pour la chasse; la résistance des *Natchez* qui s'étoient bien fortifiés, & qui se battoient en désespérés; tout cela détermina à écouter les propositions que firent les assiégés après sept jours de tranchée ouverte. Ils menaçoient, si nous persistions dans le siége, de brûler ce qui leur restoit de François, & ils s'offrirent de les rendre, si nous voulions retirer nos sept pieces de canons, qui, dans le fond, faute d'un bon canonnier, & dans les circonstances présentes, n'étoient guere propres qu'à leur faire peur.

Les propositions furent acceptées & accomplies de part & d'autre. Le 25 Février, les assiégés remirent fidélement tout ce qu'ils avoient promis, & les assiégeans se retirerent avec leurs canons dans un petit fort qu'on éleva promptement sur l'Escôre auprès du fleuve, pour inquiéter toujours les *Natchez*, & pour assurer le passage aux voyageurs. M. Perrier en donna le commandement à M. Dartaguette, pour reconnoître l'intrépidité avec laquelle, durant le siége, il s'exposoit aux plus grands dangers, & bravoit par-tout la mort.

Avant que les *Tchactas* se détermi-

naſſent à donner ſur les *Natchez*, ils étoient allés chez eux porter le calumet. Ils y furent reçus d'une maniere aſſez nouvelle : ils les trouverent eux & leurs chevaux parés de chaſubles & de devants d'autel : pluſieurs portoient à leur col des patenes, buvoient & donnoient à boire de l'eau-de-vie dans des calices & des ciboires. Les *Tchactas* eux-mêmes, quand ils eurent pillé nos ennemis, renouvellerent cette profanation ſacrilége, en faiſant dans leurs danſes & dans leurs jeux le même uſage de nos ornemens & de nos vaſes ſacrés. On n'en a pu retirer qu'une petite partie. La plupart de leurs chefs ſont venus ici pour ſe faire payer des chevelures qu'ils ont levées, & des François ou des Negres qu'ils ont délivrés. Ils nous ont fait acheter bien cher leurs petits ſervices, & ne donnent guere envie de les employer dans la ſuite, d'autant plus qu'ils ont paru beaucoup moins braves que les petites Nations, dont ils ne ſe font redouter que par leur grand nombre. Les maladies diminuent tous les ans cette Nation, qui eſt maintenant réduite à trois ou quatre mille guerriers. Depuis que ces Sauvages ont fait connoître ici leur

caractere, on ne peut plus les souffrir: ils sont insolens, féroces, dégoûtans, importuns & insatiables. On plaint & on admire tout à la fois nos Missionnaires, de renoncer à toute société, pour n'avoir que celle de ces Barbares.

J'ai renouvellé connoissance avec *Paatlako* un des chefs, & avec un grand nombre d'autres *Tchactas*. Ils m'ont rendu beaucoup de visites intéressées, & m'ont souvent répété à-peu-près le même compliment qu'ils me firent il y a plus d'un an, lorsque je les quittai. « Nos cœurs & ceux de nos enfans » pleurent, m'ont-ils dit, depuis que » nous ne te voyons plus; tu com» mençois à avoir de l'esprit comme » nous, tu nous entendois, & nous » t'entendions, tu nous aimes, & nous » t'aimons; pourquoi nous as-tu quitté? » Que ne reviens-tu? Allons viens-t'en » avec nous ». Vous sçavez, mon Révérend Pere, que je ne pouvois répondre à leurs desirs: ainsi je leur dis simplement que je les irai rejoindre dès que je le pourrai; qu'après tout je ne suis ici que de corps, & que mon cœur est demeuré chez eux: « cela est » bon, repartit un de ces Sauvages,

» mais cependant ton cœur ne nous » dit rien, il ne nous donne rien ». C'eſt toujours là qu'ils en reviennent; ils ne nous aiment, & ne nous trouvent de l'eſprit qu'autant que nous leur donnons.

Il eſt vrai que *Paatlako* a combattu avec beaucoup de valeur contre les *Natchez*, il y a même reçu un coup de fuſil dans les reins : pour le conſoler de ſa bleſſure, on l'a reçu avec plus d'eſtime & d'amitié que les autres. A peine s'eſt-il vu dans ſon village, qu'enflé de ces légeres marques de diſtinction, il a dit au Pere Baudouin, que toute la *Nouvelle Orléans* avoit été dans d'étranges allarmes au ſujet de ſa maladie, & que M. Perrier a informé le Roi de ſa bravoure & des grands ſervices qu'il a rendus dans la derniere expédition. A ces traits, je reconnois le génie de cette Nation; c'eſt la préſomption & la vanité même.

On a abandonné aux *Tchactas* trois Negres des plus mutins, & qui s'étoient déclarés le plus pour les *Natchez*; ils les ont brûlé vifs avec une cruauté qui a inſpiré à tous les Negres une nouvelle horreur des Sauvages : il en peut reſulter un bien pour la sûreté de la Colonie. Les

Tonikas & les autres petites Nations ont remporté de nouveaux avantages ſur les *Natchez*, & y ont fait pluſieurs priſonniers: ils ont brûlé trois femmes & quatre hommes, après leur avoir levé la chevelure. On dit que le peuple commence à s'accoutumer à un ſpectacle ſi barbare.

On ne put s'empêcher d'être attendri, lorſqu'on vit arriver en cette ville les femmes Françoiſes, que les *Natchez* avoient fait leurs eſclaves : les miſeres qu'elles ont ſouffertes étoient peintes ſur leurs viſages : cependant il paroît qu'elles les ont bientôt oubliées : du moins pluſieurs d'entr'elles ſe ſont fort preſſées de ſe remarier, & on aſſure qu'il y a eu de grandes démonſtrations de joie à leurs nôces.

Les petites filles que nul des habitans n'a voulu adopter, ont groſſi le troupeau intéreſſant des orphelines que les Religieuſes élevent. Le grand nombre de ces enfans ne ſert qu'à augmenter leur charité & leurs attentions. On leur a fait une claſſe ſéparée, & on leur a donné deux maîtreſſes particulieres.

Il n'y en a pas une de cette ſainte Communauté, qui ne ſoit charmée d'avoir paſſé les mers, ne dût-elle faire ici d'autre bien que celui de conſerver

ces enfans dans l'innocence, & de donner une éducation polie & chrétienne à de jeunes Françoises qui risquoient de n'être gueres mieux élevées que des esclaves. On fait espérer à ces saintes filles qu'avant la fin de l'année elles occuperont la maison neuve qu'on leur destine, & après laquelle elles soupirent depuis long-temps.

Quand elles y seront une fois logées, à l'instruction des pensionnaires, des orphelines, des filles du dehors & des Negresses, elles ajouteront encore le soin des malades de l'hôpital, & d'une maison de refuge pour les femmes de vertu suspecte : peut-être même que dans la suite elles pourront aider à donner réguliérement chaque année la retraite à un grand nombre de dames, selon le goût que nous leur en avons inspiré.

Tant d'œuvres de charité suffiroient pour occuper en France plusieurs communautés & des instituts différens. Que ne peut point un grand zele? Ces divers travaux n'étonnent point sept Ursulines, & elles comptent de les soutenir avec la grace de Dieu, sans que l'observance religieuse en souffre. Pour moi je crains fort, que s'il ne leur vient pas du secours, elles ne succombent sous le

poids de tant de fatigues. Ceux qui avant que de les connoître, disoient qu'elles venoient trop tôt, & en trop grand nombre, ont bien changé de sentimens & de langage : témoins de leur conduite édifiante, & des grands services qu'elles rendent à la Colonie, ils trouvent qu'elles sont venues trop tard, & qu'il n'en sçauroit trop venir de la même vertu & du même mérite.

Les *Tchikachas*, Nation brave, mais perfide, & peu connue des François, ont tâché de débaucher la Nation Illinoise : ils ont même sondé quelques particuliers, pour voir s'ils ne pourroient pas l'attirer au parti des Sauvages ennemis de notre Nation. Les Illinois leur ont répondu qu'ils sont presque tous de la priere; (c'est-à-dire, selon leur maniere de s'exprimer, qu'ils sont Chrétiens) & que d'ailleurs ils sont inviolablement attachés aux François, par les alliances que plusieurs de leur Nation ont contractées avec eux, en épousant leurs filles.

« Nous nous mettrons toujours, ajouterent-t-ils, au-devant des ennemis des » François; il faudra nous passer sur le » ventre pour aller à eux, & nous » frapper nous-mêmes au cœur avant

» que de leur porter un ſeul coup ».

Leur conduite s'eſt ſoutenue & n'a point démenti leurs paroles. A la premiere nouvelle de la guerre des *Natchez* & des *Yazous*, ils ſont venus ici pleurer les Robes noires (1) & les François, & offrir les ſervices de leur nation à M. Perrier, pour vanger la mort des François. Je me trouvai au gouvernement à leur arrivée, & je fus charmé des harangues qu'ils firent. *Chikagou*, que vous avez vu à Paris, étoit à la tête des *Mïtchigamias*, & *Mamantouenſa* à la tête des *Kaskakias*.

Chikagou parla le premier. Il étendit dans la ſalle un tapis de peau de biche, bordé de porc-épis, ſur lequel il mit deux calumets, avec divers agrémens ſauvages, qu'il accompagna d'un préſent à l'ordinaire. « Voilà, dit-il, en » montrant ces deux calumets, deux » paroles que nous t'apportons, l'une » de Religion, & l'autre de paix ou » de guerre, ſelon que tu l'ordonneras. » Nous écoutons avec reſpect les Com» mandans, parce qu'ils nous portent » la parole du Roi notre Pere; & plus

---

(1) C'eſt ainſi qu'ils nomment les Miſſionnaires.

» encore les Robes noires, parce qu'ils
» nous portent la parole de Dieu même,
» qui est le Roi des Rois. Nous sommes
» venus de bien loin pleurer avec toi la
» mort des François, & t'offrir nos
» Guerriers pour frapper sur les Nations
» ennemies que tu voudras nous marquer.
» Tu n'as qu'à parler. Quand je passai
» en France, le Roi me promit sa pro-
» tection pour la Priere, & me recom-
» manda de ne la quitter jamais; je m'en
» souviendrai toujours. Accorde-nous
» aussi ta protection pour nous & pour
» nos Robes noires ». Il exposa ensuite les sentimens édifians dont il étoit pénétré sur la Religion, que l'Interprête Bailarjon nous fit à demi entendre en très-mauvais François.

Mamantouensa parla ensuite; sa harangue étoit laconique, & d'un style bien différent de celui des Sauvages, qui répetent cent fois la même chose dans le même discours.

« Voilà, dit-il, en adressant la parole
» à M. Perrier, deux jeunes esclaves
» *Padoukas*, quelques pelleteries, &
» d'autres bagatelles; c'est un petit pré-
» sent que je te fais; mon dessein n'est
» pas de t'engager à m'en faire un plus
» grand: tout ce que je te demande,

» c'eſt ton cœur & ta protection ; j'en
» ſuis plus jaloux que de toutes les mar-
» chandiſes du monde, & quand je te
» la demande, c'eſt uniquement pour la
» Priere. Mes ſentimens ſur la guerre
» ſont les mêmes que ceux de *Chikagou*,
» qui vient de parler : vainement répé-
» terois-je ce que tu viens d'entendre ».

Un autre vieux Chef, qui avoit l'air d'un ancien Patriarche, ſe leva auſſi : il ſe contenta de dire qu'il vouloit mourir comme il avoit toujours vécu, dans la Priere. « La derniere parole, ajoûta-t-il,
» que nous ont dit nos Peres, étant ſur
» le point de rendre le dernier ſoupir,
» c'eſt d'être toujours attachés à la
» Priere, & qu'il n'y a point d'autre
» moyen d'être heureux en cette vie, &
» bien plus encore dans l'autre après la
» mort ».

M. Perrier, qui a de grands ſentimens de Religion, écoutoit avec un ſenſible plaiſir ces harangues ſauvages : il s'abandonna aux mouvemens de ſon cœur, ſans avoir beſoin de recourir aux détours & aux déguiſemens qui ſont ſouvent néceſſaires quand on traite avec le commun des Sauvages. A chaque harangue, il fit une réponſe telle que ces bons Chrétiens pouvoient la ſouhaiter : il les

remercia de leurs offres de ſervice pour la guerre, étant aſſez forts contre les ennemis qui occupent le bas du fleuve; mais il les avertit de ſe tenir ſur leurs gardes, & de prendre notre défenſe contre ceux qui habitent le haut du même fleuve.

On ſe défie toujours des Sauvages appellés *Renards*, quoiqu'ils n'oſent plus rien entreprendre, depuis que le Pere Guignas a détaché de leur parti les Nations des *Kikapoux* & des *Maskoutins.* Vous ſçavez, mon Révérend Pere, qu'étant en Canada, il eut le courage de pénétrer juſques chez les *Sioux*, Sauvages errans vers la ſource du Miſſiſſipi, à environ huit cens lieues de la *Nouvelle Orléans*, & à ſix cens lieues de Quebec. Obligé d'abandonner cette Miſſion naiſſante, par le mauvais ſuccès qu'avoit eu l'entrepriſe contre les *Renards*, il deſcendit le fleuve pour ſe rendre aux Illinois. Le 15 Octobre de l'année 1728, il fut arrêté à mi-chemin par les *Kikapoux* & les *Maskoutins.* Pendant cinq mois qu'il fut captif chez ces Sauvages, il eut beaucoup à ſouffrir & tout à craindre. Il vit le moment où il alloit être brûlé vif, & il ſe préparoit à finir ſa vie dans cet horrible tourment, lorſ-

qu'il fut adopté par un vieillard, dont la famille lui ſauva la vie, & lui procura la liberté. Nos Miſſionnaires, qui étoient chez les Illinois, ne furent pas plutôt inſtruits de ſa triſte ſituation, qu'ils lui procurerent tous les adouciſſemens qu'ils purent. Tout ce qu'il reçut, il l'employa à gagner les Sauvages : il y réuſſit, juſqu'à les engager même à le conduire chez les Illinois, & à y venir faire la paix avec les François & les Sauvages de ce quartier. Sept ou huit mois après la concluſion de cette paix, les *Maskoutins* & les *Kikapoux* revinrent encore chez les Illinois, & emmenerent le Pere Guignas pour paſſer l'hyver avec eux, d'où, ſelon les apparences, il retournera en Canada. Ces fatiguans voyages l'ont extrêmement vieilli; mais ſon zèle, plein de feu & d'activité, ſemble lui donner de nouvelles forces.

Les Illinois n'eurent point d'autre maiſon que la nôtre, pendant les trois ſemaines qu'ils demeurerent dans cette ville : ils nous charmerent par leur piété ; & par leur vie édifiante. Tous les ſoirs ils récitoient le chapelet à deux chœurs, & tous les matins ils entendoient ma Meſſe, pendant laquelle, ſur-tout les Dimanches & les Fêtes, ils chantoient

différentes prieres de l'Eglise conformes aux différens Offices du jour ; à la fin de la Messe, ils ne manquoient jamais de chanter de tout leur cœur la priere pour le Roi. Les Religieuses chantoient le premier couplet latin sur le ton ordinaire du chant Gregorien, & les Illinois continuoient les autres couplets en leur langue, sur le même ton. Ce spectacle, qui étoit nouveau, attiroit grand monde dans l'Eglise, & inspiroit une tendre dévotion. Dans le cours de la journée, & après le souper, ils chantoient souvent ou seuls ou tous ensemble, diverses prieres de l'Eglise, telles que sont le *Dies iræ*, &c. *Vexilla Regis*, &c. *Stabat Mater*, &c. A les entendre, on s'appercevoit aisément qu'ils avoient plus de goût & de plaisir à chanter ces saints Cantiques, que le commun des Sauvages, & même beaucoup de François n'en trouvent à chanter des chansons frivoles & souvent dissolues.

On seroit étonné, comme je l'ai été moi-même en arrivant dans cette Mission, de voir qu'un grand nombre de nos François ne sont pas, à beaucoup près, si bien instruits de la Religion que le sont ces Néophytes : ils n'ignorent presqu'aucune des histoires de l'ancien &

du nouveau Teſtament : ils ont d'excellentes méthodes d'entendre la ſainte Meſſe & de recevoir les Sacremens ; leur Catéchiſme, qui m'eſt tombé entre les mains, avec la traduction littérale qu'en a fait le Pere le Boullanger, eſt un parfait modele pour ceux qui en auroient beſoin dans leurs nouvelles Miſſions. On n'a laiſſé ignorer à ces bons Sauvages aucun de nos Myſteres & de nos devoirs: on s'eſt attaché au fond & à l'eſſentiel de la Religion, qu'on leur a expoſé d'une maniere également inſtructive & ſolide.

La premiere penſée qui vient à ceux qui connoiſſent ces Sauvages, c'eſt qu'il en a bien dû coûter, & qu'il en coûte bien encore aux Miſſionnaires, pour les former de la ſorte au Chriſtianiſme. Mais leur aſſiduité & leur patience eſt abondamment récompenſée par les bénédictions qu'il plaît à Dieu de répandre ſur leurs travaux. Le Pere le Boullanger me mande qu'il eſt obligé, pour la ſeconde fois, d'augmenter conſidérablement ſon Egliſe, par le grand nombre de Sauvages qui, chaque année, reçoivent le Baptême.

Le premier jour que les Illinois virent les Religieuſes, *Mamantouenſa*, appercevant auprès d'elles une troupe de pe-

tites filles, « je vois bien, leur dit-il, » que vous n'êtes pas des Religieuses » sans dessein ». Il vouloit dire qu'elles n'étoient pas de simples solitaires qui ne travaillent qu'à leur propre perfection. « Vous êtes, leur ajouta-t-il, comme » les Robes noires, nos Peres ; vous » travaillez pour les autres. Ah ! si » nous avions là-haut deux ou trois » de vous autres, nos femmes & nos » filles auroient plus d'esprit, & seroient » meilleures Chrétiennes. Hé bien ! lui » répondit la Mere Supérieure, choi- » sissez celles que vous voulez. Ce » n'est point à nous à choisir, répondit » *Mamantouensa*, c'est à vous qui les » connoissez. Le choix doit tomber sur » celles qui sont le plus attachées à Dieu, » & qui l'aiment davantage ».

Vous jugez assez, mon Révérend Pere, combien ces saintes filles furent charmées de trouver dans un Sauvage des sentimens si raisonnables & si chrétiens. Ah ! qu'il faudra de temps & de peines pour apprendre aux *Tchactas* à penser & à parler de la sorte. Ce ne peut être que l'ouvrage de celui qui sçait, quand il lui plaît, changer les pierres en enfans d'Abraham.

Chikagou garde précieusement, dans

une bourſe faite exprès, la magnifique tabatiere que feu Madame la Ducheſſe d'Orléans lui donna à Verſailles. Quelque offre qu'on lui en ait faite, il n'a jamais voulu s'en défaire ; attention bien remarquable dans un Sauvage, dont le caractere eſt de ſe dégoûter bien-tôt de tout ce qu'il a, & de deſirer paſſionnément ce qu'il voit & ce qu'il n'a pas.

Tout ce que *Chikagou* a raconté de la France à ſes compatriotes, leur a paru incroyable. « On t'a payé, lui diſoit-on, » pour nous faire accroire toutes ces » belles fictions. Nous voulons bien » croire, lui diſoient ſes parens, & » ceux à qui ſa ſincérité étoit moins » ſuſpecte, que tu as vu tout ce que » tu nous dis ; mais il faut qu'un charme » t'ait faſciné les yeux ; car il n'eſt pas » poſſible que la France ſoit telle que » tu nous la dépeins ». Lorſqu'il diſoit qu'en France il y a cinq cabanes les unes ſur les autres, & qu'elles ſont auſſi élevées que les plus grands arbres ; qu'il y a autant de monde dans les rues de Paris, que de brins d'herbes dans les prairies, & de maringouins dans les bois ; qu'on s'y promene, & qu'on fait même de longs voyages dans des cabanes de cuirs ambulantes ; on ne le croyoit

croyoit pas plus que lorſqu'il ajoutoit qu'il avoit vu de longues cabanes pleines de malades, où d'habiles Chirurgiens faiſoient les plus belles cures. « Ecoutez, » leur diſoit-il plaiſamment, vous man- » que-t-il un bras, une jambe, un œil, » une dent, une poitrine, ſi vous étiez » en France, on vous en remettroit » d'autres, ſans qu'il y parût ». Ce qui a le plus embarraſſé *Mamantouenſa*, quand il a vu des vaiſſeaux, c'eſt de ſçavoir comment, de la terre où l'on conſtruit ces vaiſſeaux, on peut les lancer à l'eau, & où l'on peut trouver aſſez de bras pour jetter, & ſur-tout pour lever des ancres d'un poids ſi énorme. On lui expliqua l'un & l'autre, & il admira le génie des François qui étoient capables de ſi belles inventions.

Ces Illinois partirent le dernier jour de Juin : ils pourront bien ſe joindre aux *Akenſas*, pour tomber ſur les *Yazous* & ſur les *Corroys*. Ceux-ci s'étant mis en chemin pour ſe retirer chez les *Tchikachas*, où ils portoient les chevelures françoiſes qu'ils avoient enlevées, furent ſurpris en route par les *Tchatchoumas* & par quelques *Tchactas*, qui leur leverent dix-huit chevelures, & délivrerent les femmes françoiſes avec leurs

enfans. Quelque temps après, ils furent encore attaqués par un parti d'*Akensas*, qui leur leverent quatre chevelure, & firent plusieurs femmes prisonnieres. Ces bons Sauvages rencontrerent à leur retour deux Pyrogues de chasseurs François : ils les frolerent, selon leur coutume, depuis la tête jusqu'aux pieds, en pleurant la mort des François & celle de leur Pere en Jesus-Christ. Ils jurerent que pendant qu'il y auroit un *Akensa* au monde, les *Natchez* & les *Yazous* ne seroient point sans ennemis. Ils montrerent une cloche & quelques livres, qu'ils apportoient, disoient-ils, pour le premier Chef noir qui viendra dans leur village. C'est tout ce qu'ils avoient trouvé dans la cabane du Pere Souel.

J'étois en peine de sçavoir ce que ces Barbares avoient fait du corps de ce Missionnaire : mais une femme françoise, qui étoit alors leur esclave, m'a appris qu'elle les a enfin engagés à lui donner la sépulture. » Je l'ai vu, m'a-t-elle dit » plusieurs fois, couché sur le dos dans » les cannes assez près de sa maison, on » ne lui avoit ôté que sa soutanne. Quoi- » qu'il fût mort depuis quinze jours, » il avoit la peau aussi blanche & les

» joues aussi vermeilles que s'il eût été » simplement endormi : Je fus tentée » d'examiner où il avoit reçu le coup, » mais le respect arrêta ma curiosité : » je me mis un moment à genoux, & » j'emportai son mouchoir qui étoit » auprès de lui ».

Les fideles *Akensas* pleurent tous les jours dans leur village la mort du P. du Poisson : ils demandent, avec les dernieres instances, un autre Missionnaire : on ne peut pas se dispenser de l'accorder à une Nation si aimable, & de tout temps très-attachée aux François ; d'une pudeur que les autres Nations ignorent, & qui n'a d'obstacle particulier au Christianisme, que son extrême penchant pour la jonglerie.

Vous ne devineriez pas, mon Révérend Pere, qu'on a tâché de nous consoler dans notre juste douleur, en nous félicitant de ce que notre perte n'avoit pas été plus générale. En effet, les deux chers Missionnaires que nous pleurons, ne paroissoient pas à beaucoup près être aussi exposés à la cruauté des Sauvages, que le sont plusieurs autres, & surtout le P. de Guyenne, & encore plus le P. Baudouin.

Celui-ci est sans aucune défense au

milieu de la grande Nation des *Tchactas*. On a toujours été dans une grande défiance de ces Sauvages, même dans le temps qu'ils faisoient pour nous la guerre aux *Natchez*. Maintenant ils sont devenus si fiers de leur prétendue victoire, que nous avons encore plus de besoin de troupes pour réprimer leur insolence, & les contenir dans le devoir, que pour achever d'exterminer nos ennemis déclarés.

Le P. de Guyenne, après bien des contradictions de la part des Sauvages du voisinage de la Caroline, s'étoit fait bâtir deux cabanes dans deux différens villages, pour être plus à portée d'apprendre leur langue & de les instruire; elles viennent d'être abattues. Il sera enfin obligé de borner son zèle au Fort François des *Alibamons*, ou de chercher une moisson plus abondante sur les bords du Mississipi.

Il ne reste plus, mon Révérend Pere, que de vous informer de la situation de nos ennemis. Ils se sont réunis auprès de la riviere des *Ouachitas*, sur laquelle ils ont trois forts. On croit que les *Natchez* sont encore au nombre de 500 guerriers, sans compter leurs femmes & leurs enfans : ils n'étoient guere

que 700 avant la guerre ; il n'y a pas plus de quarante guerriers parmi les *Yazous* & les *Corroys*. Ils ont ſemé du maïs entre deux petites rivieres qui coulent auprès de leurs forts : il ne faudroit que leur couper ce maïs pour les affamer pendant l'hiver ; mais la choſe n'eſt pas aiſée, à ce que diſent les petites Nations qui les harcelent continuellement. Ce Pays eſt coupé de *Bayouks*, & remplis de cannes, où la quantité incroyable de maringouins ne permet pas de ſe tenir long-temps en embuſcade.

Les *Natchez* qui s'étoient cantonnés dans leurs forts depuis la derniere expédition, commencent à reparoître. Outrés de ce qu'un parti d'*Oumas* & de *Bayagoulas* leur a enlevé une Pyrogue, où il y avoit ſept hommes, une femme & deux enfans ; il ſont allés en grand nombre près d'un petit fort, où ils ont ſurpris dix François & vingt Negres. Il n'y a eu qu'un petit ſoldat avec deux Negres qui ſe ſoit ſauvé. Il avoit échappé au maſſacre que firent les *Natchez* en ſe cachant dans un four : il leur a échappé cette fois-ci en ſe cachant dans un tronc d'arbre.

Vous jugez bien, mon Révérend Pere, que cette guerre retarde l'établiſſement

françois : cependant on se flatte que ce malheur produira un plus grand bien, en déterminant la Cour à envoyer les forces nécessaires, pour tranquilliser la Colonie & la rendre florissante. Quoi qu'il n'y ait rien à craindre à la *Nouvelle Orléans*, ni des petites Nations voisines, dont nos seuls Negres viendroient à bout dans une matinée, ni même des *Tchactas* qui n'oseroient s'exposer sur le lac en grand nombre : cependant une terreur panique s'est emparée de presque tous les esprits, sur-tout des femmes ; mais elles seront rassurées à l'arrivée des premieres troupes de France que nous attendons incessamment. Pour ce qui est de nos Missionnaires, ils sont très-tranquilles : les périls auxquels ils se voyent exposés, semblent augmenter leur joie, & ranimer leur zèle. Souvenez-vous d'eux & de moi dans vos saints sacrifices, en l'union desquels je suis avec respect, &c.

LETTRE

*Du Pere Vivier, Missionnaire aux Illinois, au Pere ***.*

MON CHER AMI,

P. X.

Quand on part de France pour les pays lointains, il n'en coûte rien pour faire des promesses à ses amis ; mais, arrivé au terme, ce n'est pas un petit embarras de les exécuter, sur-tout les premieres années ; nous n'avons ici qu'une seule occasion tous les ans pour faire tenir nos lettres en France ; il faut donc consacrer une huitaine de jours à écrire sans relâche, si l'on veut effectuer toutes ses promesses. De plus, ce qu'on a à mander de ces pays-ci, est si peu curieux, si peu édifiant, que cela ne vaut pas la peine de mettre la plume à la main. C'est moins pour satisfaire votre curiosité, que pour répondre à l'amitié que vous me témoignez, que je vous écris aujourd'hui. Tâchons cependant de vous donner quelqu'idée du pays, de ses habitans & de nos occupations.

Les Illinois ſont par le 39ᵉ dégré de latitude ſeptentrionale, environ à 9 dégrés de la Nouvelle Orléans, Capitale de toute la Colonie ; le climat eſt à peu près comme celui de France, avec cette différence, que l'hiver y eſt moins long & moins continu, & les chaleurs un peu plus grandes en été ; le pays en général eſt entrecoupé de plaines & de forêts, & arroſé d'aſſez belles rivieres. Le bœuf ſauvage, le chevreuil, le cerf, l'ours, le dinde ſauvage, abondent de toutes parts, en toute ſaiſon, excepté près des endroits qui ſont habités : il faut aller pour l'ordinaire à une ou deux lieues pour trouver le chevreuil, & à ſept ou huit pour trouver le bœuf. Pendant une partie de l'automne, pendant l'hiver, & une partie du printemps, le pays eſt innondé de cignes, d'outardes, d'oies, de canards de trois eſpeces, de pigeons ſauvages, de ſarcelles & de certains oiſeaux, gros comme des poules, qu'on appelle faiſans en ce pays-ci ; mais que je nommerois plutôt gelinotes ; qui cependant ne valent pas les gelinotes d'Europe, à ce que je penſe. Je ne parle pas des perdrix & des lievres, parce qu'on ne daigne pas tirer deſſus. Les plantes, les arbres, les légumes qu'on

a apportées de France ou de Canada, y réussissent assez bien; en général le pays peut produire toutes les choses nécessaires & même agréables à la vie.

Les habitans sont de trois especes : des François, des Negres & des Sauvages, sans parler des Metifs, qui naissent des uns & des autres pour l'ordinaire, contre la Loi de Dieu. Il y a cinq villages François, & trois villages de Sauvages, dans l'espace de vingt-une lieues, situés entre le Mississipi, & une autre riviere, qu'on appelle la riviere des Karkakiad. Dans les cinq villages François, il peut y avoir onze cens blancs, trois cens noirs, & une soixantaine d'esclaves rouges, autrement Sauvages. Les trois villages Illinois ne contiennent pas plus de huit cens Sauvages de tout âge. Les François habitués en ce pays-ci, sont appliqués, pour la plûpart, à la culture des terres : ils sement du froment en quantité; ils élevent des bœufs venus de France, des cochons, des chevaux en grand nombre; ce qui, outre la chasse, leur donne une grande aisance pour vivre. On ne craint point la famine en ce pays-ci : il y a toujours des vivres trois fois plus qu'on n'en peut consommer; outre le froment : le maïs,

autrement bled de Turquie, vient à foison tous les ans; on transporte à la Nouvelle Orléans quantité de farines. Voyons les Sauvages en particulier; on n'en a que de fausses idées en Europe; à peine les croit-on des hommes. On se trompe grossiérement. Les Sauvages, & sur-tout les Illinois, sont d'un caractere fort doux & fort sociables: ils ont de l'esprit, & paroissent en avoir plus que la plûpart de nos paysans, autant au moins que la plûpart des François, ce qui provient de cette liberté dans laquelle ils sont élevés; le respect ne les rend jamais timides; comme il n'y a point de rang & de dignité parmi eux, tout homme leur paroît égal. Un Illinois parleroit aussi hardiment au Roi de France qu'au dernier de ses sujets; la plûpart sont capables de soutenir une conversation avec qui que ce soit, pourvu qu'on ne traite point de matiere hors de leur sphere; ils entendent très-bien raillerie; ils ne sçavent ce que c'est que disputer & s'emporter en conversant; jamais ils ne vous interrompront dans la conversation: je leur trouve bien des qualités qui manquent aux peuples civilisés. Ils sont distribués par cabanes; une cabane est une espece de

chambre commune, où il y a communément quinze à vingt perſonnes ; ils vivent tous dans une grande paix, ce qui provient, en grande partie, de ce qu'on laiſſe faire à un chacun ce que bon lui ſemble. Depuis le commencement d'octobre juſqu'à la mi-mars, ils ſont en chaſſe à quarante & cinquante lieues de leur village ; & à la mi-Mars, ils reviennent à leur village, alors les femmes font leurs ſemences du maïs ; pour les hommes, à la réſerve de quelques petites chaſſes qu'ils font de temps en temps, ils menent une vie parfaitement oiſive ; ils cauſent en fumant la pipe, & c'eſt tout. En général les Illinois ſont fort pareſſeux & fort adonnés à l'eau-de-vie, ce qui eſt cauſe du peu de fruit que nous faiſons parmi eux. Nous avions autrefois des Miſſionnaires dans les trois villages. Meſſieurs des Miſſions Etrangeres ſont chargés de l'un de ces trois villages ; nous avons abandonné le ſecond faute de Miſſionnaire, & parce qu'on y faiſoit fort peu de fruits : nous nous ſommes bornés au troiſieme, qui ſeul eſt plus conſidérable que les deux autres. Nous y ſommes deux Prêtres ; mais la moiſſon ne répond pas à nos travaux. Si ces Miſſions n'ont point eu

plus de succès, ce n'est pas la faute de ceux qui nous ont précédé; car leur mémoire est encore en vénération parmi les François & les Illinois; cela vient peut-être du mauvais exemple des François, mêlés continuellement parmi ces peuples, de l'eau-de-vie qu'on leur vend, & sur-tout de leur caractere tout-à-fait ennemi de toute gêne, & par conséquent de toute Religion. Quand les premiers Missionnaires sont venus parmi les Illinois, nous voyons par les écrits qu'ils nous ont laissés, qu'ils comptoient cinq mille personnes de tout âge dans cette Nation, aujourd'hui on n'en compte pas deux mille; il faut noter qu'outre ces trois villages que je vous ai marqués, il en est un quatrieme de la même Nation à quatre-vingt lieues d'ici, presqu'aussi considérable que les trois autres. Jugez par-là combien ils ont diminué dans l'espace de soixante ans. Je me recommande à vos saints sacrifices, en l'union desquels j'ai l'honneur d'être, &c.

Aux Illinois, ce 8 Juin 1750.

LETTRE

Du Pere Vivier, de la Compagnie de Jeſus, à un Pere de la même Compagnie.

Aux Illinois, le 17 Novembre 1750.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de N. S.

J'accepte avec plaiſir la propoſition que vous me faites. Les foibles mérites que je puis acquérir par mes travaux, je conſens volontiers à vous en faire part, dans l'aſſurance que vous me donnez de m'aider de vos ſaintes prieres. Je gagne trop dans cette ſociété, pour n'y pas entrer de tout mon cœur.

Un autre point que vous deſirez, & ſur lequel je vais vous ſatisfaire, c'eſt le détail de nos Miſſions. Nous en avons trois dans ces quartiers : une de Sauvages, une de François, une troiſieme qui eſt en partie de François & en partie de Sauvages.

La premiere eſt compoſée de plus de ſix cens Illinois, tous baptiſés, à la

réserve de cinq ou six : mais l'eau-de-vie que leur vendent les François, surtout les soldats, malgré les défenses réitérées de la part du Roi ; & ce qu'on leur en distribue quelque-fois, sous prétexte de les maintenir dans nos intérêts, a ruiné cette Mission, & a fait abandonner au plus grand nombre notre sainte Religion. Les Sauvages, & les Illinois en particulier, qui sont les plus doux & les plus traitables des hommes, deviennent, dans l'ivresse, des forcenés & des bêtes féroces. Alors ils se jettent les uns sur les autres, se donnent des coups de couteaux, se déchirent mutuellement. Plusieurs ont perdu leurs oreilles, quelques-uns une partie de leurs nés dans ces scenes tragiques. Le plus grand bien que nous faisons parmi eux, consiste dans le baptême que nous conférons aux enfans moribons. Ma résidence ordinaire est dans cette Mission de Sauvages avec le Pere Guienne qui me sert de Maître dans l'étude de la langue Illinoise.

La Cure Françoise que dessert le Pere Vattrin, est de plus de quatre cens François de tout âge, & de plus de deux cens cinquante Negres. La troisieme Mission est à soixante-dix lieues d'ici. Elle est

beaucoup moins considérable ; c'est le Pere Meurin qui en est chargé. Le reste de notre Mission de la Louisiane consiste dans une résidence à la Nouvelle Orléans, où demeure le Supérieur général de la Mission, un autre de nos Peres, avec deux Freres. Nous y avons une habitation assez considérable, & en assez bon état. C'est des revenus de cette habitation, joints aux pensions que nous fait le Roi, qu'on fournit aux besoins des Missionnaires.

Quand la Mission est suffisamment pourvue d'ouvriers (qui dans cette colonie doivent être jusqu'au nombre de douze), on en entretient un aux Akansas, un autre aux Tchactas, un troisieme aux Alibamons. Le Révérend Pere Baudouin, actuellement Supérieur général de la Mission, résidoit ci-devant parmi les Tchactas ; il a demeuré dix-huit ans parmi ces Barbares. Lorsqu'il étoit à la veille d'y faire quelque fruit, les soulevemens que les Anglois ont excité dans cette Nation, & le péril où il étoit évidemment exposé, ont obligé le Pere Vitri, alors Supérieur général, de concert avec M. le Gouverneur, à le rappeller à la Nouvelle Orléans. Aujourd'hui que les troubles commencent à

s'appaiſer, on penſe à rétablir cette Miſſion. Le Pere Moran étoit, il y a quelques années, aux Alibamons. L'impoſſibilité d'y exercer ſon miniſtere, tant à l'égard des Sauvages que des François, a engagé le Supérieur à le rappeller pour lui confier la direction des Religieuſes & de l'hôpital du Roi dont nous ſommes chargés.

Les Anglois commercent, ainſi que les François, parmi les Sauvages Alibamons. Vous concevez quel obſtacle ce peut être au progrès de la Religion; Les Anglois ſont toujours prêts à prêcher la controverſe. Un pauvre Sauvage feroit-il en état de faire un choix, nous n'avons actuellement perſonne parmi les Akanſas. Tel eſt, mon Révérend Pere, l'état de notre Miſſion. Le reſte de ma lettre ſera une courte deſcription de ce pays. J'y entrerai dans un détail peut-être aſſez peu intéreſſant pour vous, mais qui deviendroit utile à cette contrée, ſi le Gouvernement avoit égard à une partie de ce qu'il renferme.

L'embouchure du Miſſiſſipi eſt par le vingt-neuvieme degré de latitude ſeptentrionale. Le Roi y entretient une petite garniſon & un Pilote pour recevoir

les vaiſſeaux, & les introduire dans le fleuve. La multitude des iſles, des bancs, non de ſable, mais de vaſe dont elle eſt remplie, en rend l'entrée difficile à quiconque ne l'a pas pratiquée. Il eſt queſtion d'en trouver la paſſe, & il n'y a qu'un Pilote habitué dans l'endroit même, qui en ait une parfaite connoiſſance. Le Miſſiſſipi eſt difficile à remonter pour les vaiſſeaux. Outre que le flux de la mer ne s'y fait point ſentir, il fait des circuits continuels; de ſorte qu'il faut ou ſe touer, ou avoir continuellement à ſes ordres tous les rhombs de vent. Depuis le vingt-neuvieme juſqu'au trente-unieme degré de latitude, il ne m'a pas paru plus large que la Seine devant Rouen; mais il eſt infiniment plus profond. En remontant, on le trouve plus large; mais il a, à proportion, moins de profondeur. On lui connoît plus de ſept cens lieues de cours du nord au ſud. Au rapport des derniers Voyageurs, ſa ſource, qui eſt à plus de trois cens lieues au nord des Illinois, eſt formée de la décharge de quelques lacs & marais.

Miſſiſſipi ſignifie grand fleuve en langue Illinoiſe. Il ſemble qu'il ait uſurpé cette dénomination ſur le Miſſouri.

Avant sa jonction avec cette riviere, le Mississipi n'est pas considérable. Il a peu de courant : au lieu que le Missouri est plus large, plus profond, plus rapide, & prend sa source d'encore bien plus loin. Plusieurs rivieres considérables se jettent dans le Mississipi ; mais il semble que le Missouri seul lui fournit plus d'eau que toutes ces rivieres ensemble : en voici la preuve. L'eau de la plupart, je pourrois dire de toutes les rivieres que reçoit le Mississipi, n'est que médiocrement bonne. Celle de plusieurs est positivement mal saine ; celle du Mississipi même, avant son alliance avec le Missouri, n'est pas des meilleures ; au contraire, l'eau du Missouri est la meilleure eau du monde : or celle du Mississipi depuis sa jonction avec le Missouri, jusqu'à la mer, devient excellente. Il faut donc que l'eau du Missouri soit la dominante. Les premiers Voyageurs venus par le Canada, ont découvert le Mississipi : voilà pourquoi celui-ci a acquis le surnom de grand aux dépens de la gloire de l'autre.

Les deux rives du Mississipi sont bordées, dans presque tout son cours, de deux lisieres d'épaisses forêts, qui ont tantôt plus, tantôt moins de profon-

fleur ; depuis une demi-lieue jusqu'à quatre lieues. Derriere ces forêts, vous trouvez des pays plus élevés, entrecoupés de plaines & de bois, où les arbres sont presqu'aussi clair semés que dans nos promenades publiques : ce qui provient en partie de ce que les Sauvages mettent le feu dans les prairies vers la fin de l'autòmne, lorsque les herbes sont desséchées. Le feu qui gagne de toutes parts, détruit la plupart des jeunes arbres : ce qui n'arrive pas dans les endroits plus voisins du fleuve, parce que le terrein y étant plus bas, & par là plus aquatique, les herbes conservent plus long-temps leur verdure, & sont moins accessibles aux atteintes du feu.

Les plaines & les forêts sont peuplées de bœufs sauvages qu'on rencontre par bandes, de chevreuils, de cerfs, d'ours, de tigres en petit nombre, de loups à foison, mais beaucoup plus petits que ceux d'Europe, & beaucoup moins entreprenans ; de chats sauvages, de dindes sauvages, de faisans & autres animaux moins connus & moins considérables. Le fleuve & toutes les rivieres qui s'y jettent, ainsi que les lacs qui sont en grand nombre, mais qui chacun en particulier ont assez peu d'é-

tendue, ſont la retraite des caſtors; d'une quantité prodigieuſe de canards de trois eſpeces, de ſarcelles, d'outardes, d'oies, de cignes, de beccaſſines & de quelques autres oiſeaux aquatiques dont le nom n'eſt pas connu en Europe, ſans parler des poiſſons de bien des eſpeces qui y abondent.

Ce n'eſt qu'à quinze lieues au-deſſus de l'embouchure du Miſſiſſipi, qu'on commence à appercevoir les premieres habitations françoiſes, les terres qui ſont plus bas n'étant pas habitables. Elles ſont ſituées ſur les deux bords du fleuve juſqu'à la ville. Les terres, dans cet eſpace qui eſt de quinze lieues, ne ſont pas toutes occupées; il en eſt pluſieurs qui attendent de nouveaux habitans. La nouvelle Orléans, Métropole de la Louiſiane, eſt bâtie ſur la rive orientale du fleuve: elle eſt de médiocre grandeur; les rues en ſont tirées au cordeau; les maiſons ſont, les unes de brique, les autres de bois: elle eſt peuplée de François, de Negres & de quelques Sauvages eſclaves, qui tous enſemble ne montent pas, à ce qui m'a paru, à plus de mille & deux cens perſonnes.

Le climat, quoiqu'infinement plus ſup-

portable que celui des Isles, paroît pesant à un nouveau débarqué. Si le pays étoit moins chargé de forêts, sur-tout du côté de la mer, le vent du large qui y pénétreroit, tempéreroit beaucoup la chaleur. Le terroir en est fort bon; presque toutes especes de légumes y viennent assez bien; on y a de magnifiques orangers; on y recueille de l'indigo, du maïs en abondance, du ris, des patates, du coton, du tabac. La vigne y pourroit réussir : du moins j'y ai vu d'assez bon muscat. Le climat est trop chaud pour le froment. Le bled sarrazin, le millet, l'avoine y réussissent parfaitement. On éleve, dans le pays, toute espece de volailles, & les bêtes à cornes s'y sont fort multipliées. Les forêts sont aujourd'hui le plus grand & le plus sûr revenu de bien des habitans; ils en tirent quantité de bois propres à la bâtisse, qu'ils préparent avec facilité & avec peu de frais, par le moyen de moulins à planches que plusieurs ont fait construire.

Vous observerez que le terrein, trente lieues au-dessous de la ville, & presqu'autant au-dessus, est singuliérement disposé. Dans presque tout le pays, le bord d'un fleuve est l'endroit le plus

bas : ici, au contraire, c'eſt l'endroit le plus élevé. Du fleuve à l'entrée des Cyprieres, qui ſont des forêts, à pluſieurs arpens derriere les habitations, il y a juſqu'à quinze pieds de pente. Voulez-vous arroſer votre terre ? faites une ſaignée à la riviere, & une digue à l'extrémité de votre foſſé ; en peu de temps elle ſe couvrira d'eau. Pour pratiquer un moulin, il n'eſt queſtion non plus que d'une ouverture à la riviere ; l'eau s'écoule dans les Cyprieres juſqu'à la mer. Il ne faudroit cependant pas abuſer par-tout de cette facilité ; l'eau ne trouvant pas toujours un écoulement facile, inonderoit à la fin les habitations.

A la nouvelle Orléans, rien n'eſt plus rare que les pierres : vous donneriez un louis pour en avoir une qui fût du pays, que vous ne la trouveriez pas ; on y ſubſtitue de la brique qu'on y fait. La chaux s'y fait de coquillages qu'on va chercher à trois ou quatre lieues ſur le bord du lac Pontchartrain. On y trouve, choſe aſſez ſinguliere, des montagnes de coquillages : il s'en trouve pareillement bien avant dans les terres, à deux ou trois pieds de la ſuperficie. On fait deſcendre à la nouvelle Orléans, des pays d'en haut & des con-

trées adjacentes, du bœuf ſalé, du ſuif, du goudron, des pelleteries, de l'huile d'ours; & en particulier de chez les Illinois, des farines & des lards. Il croît aux environs, & encore plus du côté de la Mobile, quantité d'arbres qu'on a nommés ciriers, parce que de leur graine on a trouvé le moyen d'extraire une cire qui, bien travaillée, iroit preſque de pair avec la cire de France. Si l'uſage de cette cire pouvoit s'introduire en Europe, ce ſeroit une branche de commerce bien conſidérable pour la colonie. Vous voyez par tous ces détails, qu'on peut faire quelque commerce à la Nouvelle Orléans. C'étoit beaucoup quand il entroit, les années précédentes, huit à dix navires dans le Miſſiſſipi; il y en eſt entré plus de quarante cette année, la plupart de la Martinique & de Saint-Domingue; ils ſont venus ſe charger ſurtout de bois & de briques, pour réparer deux incendies arrivés, dit-on, dans ces deux iſles par le feu du Ciel.

En remontant le fleuve, on trouve, au-deſſus de la Nouvelle Orléans, des habitations Françoiſes comme au-deſſous. L'établiſſement le plus conſidérable eſt une petite colonie d'Allemands

qui en eſt à dix lieues. La Pointe coupée eſt à trente-cinq lieues des Allemands : on y a conſtruit un fort de pieux, où l'on entretient une petite garniſon. On compte ſoixante habitations rangées dans l'eſpace de cinq à ſix lieues ſur le bord occidental du fleuve. A cinquante lieues de la Pointe coupée, ſont les Natchez ; nous n'y avons plus qu'une garniſon empriſonnée, pour ainſi dire, dans un fort, par la crainte des Chicachats & autres Sauvages ennemis. Il y avoit autrefois une ſoixantaine d'habitations, & une Nation ſauvage aſſez nombreuſe, du nom de Natchez, qui nous étoit fort attachée, & dont on tiroit de grands ſervices ; la tyrannie qu'un Commandant François entreprit d'exercer ſur eux, les pouſſa à bout. Un jour ils firent main baſſe ſur tous les François, à la réſerve de quelques-uns qui ſe déroberent par la fuite. Un de nos Peres qui deſcendoit le Miſſiſſipi, & qu'on pria de ſéjourner pour dire la Meſſe le Dimanche, fut enveloppé dans le maſſacre. Depuis ce temps-là, on s'eſt vengé de ce coup par la deſtruction preſque totale de la Nation Natchez : il n'en reſte plus que quelques-uns répandus parmi les

Chicachats

Chicachats & les Chéraquis, où ils sont précairement presque comme esclaves.

A la Pointe coupée, & encore plus aux Natchez, il croît d'excellent tabac. Si, au lieu de tirer des étrangers le tabac qui se consomme en France, on le tiroit de ce pays-ci, on en auroit de meilleur; on épargneroit l'argent qu'on fait sortir pour cela du Royaume, & on établiroit la colonie.

A cent lieues au-dessus des Natchez, sont les Akansas, Nation sauvage, d'environ quatre cens guerriers. Nous avons près d'eux un fort avec garnison, pour rafraîchir les convois qui montent aux Illinois. Il y avoit quelques habitans; mais au mois de Mai 1648, les Chicachats, nos irréconciliables ennemis, secondés de quelques autres barbares, ont attaqué subitement ce poste; ils ont tué plusieurs personnes, en ont emmené treize en captivité; le reste s'est sauvé dans le fort, dans lequel il n'y avoit pour lors qu'une douzaine de soldats. Ils ont fait mine de vouloir l'attaquer; mais à peine eurent-ils perdu deux de leurs gens, qu'ils battirent en retraite. Leur Tambour étoit un déserteur François, de la garnison même des Akansas.

On compte, des Akansas aux Illinois,

près de cent cinquante lieues : dans toute cette étendue de pays, vous ne trouvez pas un hameau ; cependant, pour nous en aſſurer la poſſeſſion, il ſeroit bien à propos que nous euſſions quelque bon fort ſur l'Ouabache, le ſeul endroit par où les Anglois puiſſent entrer dans le Miſſiſſipi.

Les Illinois ſont par les 38 degrés 15 minutes de latitude. Le climat, bien différent de celui de la Nouvelle Orléans, eſt à peu près ſemblable à celui de la France : les grandes chaleurs s'y font ſentir un peu plutôt & plus vivement ; mais elles ne ſont ni conſtantes ni durables. Les grands froids arrivent plus tard. En hiver, quand le nord ſouffle, le Miſſiſſipi gele à porter les charrettes les plus chargées ; mais ces froids ne ſont pas de durée. L'hiver eſt ici une alternative de froid piquant & de temps aſſez doux, ſelon que regnent les vents du nord & de midi, qui ſe ſuccedent aſſez réguliérement. Cette alternative eſt fort nuiſible aux arbres fruitiers. Il fera un temps fort doux, même un peu chaud, dès la mi-Février ; les arbres entrent en ſéve, ſe couvrent de fleurs ; ſurvient un coup de vent du nord qui détruit les plus belles eſpérances.

Le terroir eſt fertile : toute eſpece de légumes y réuſſiroit preſqu'auſſi-bien qu'en France, ſi on les cultivoit avec ſoin. Le froment n'y donne cependant communément que depuis cinq juſqu'à huit pour un; mais il eſt à remarquer que les terres ſont cultivées fort négligemment; & que depuis trente ans qu'on les travaille, on ne les a jamais fumées. Ce médiocre ſuccès du froment provient encore davantage des brouillards épais & des chaleurs trop précipitées : mais en dédommagement le maïs, connu en France ſous le nom de bled de Turquie, y réuſſit merveilleuſement bien : il donne plus de mille pour un; c'eſt la nourriture des animaux domeſtiques, des eſclaves & de la plupart des naturels du pays, qui en mangent par régal. Le pays produit trois fois plus de vivres qu'il n'en peut conſommer. Nulle part la chaſſe n'eſt plus abondante; depuis la mi-Octobre juſqu'à la fin de Mars, on ne vit preſque que de gibier, ſur-tout de bœuf ſauvage & de chevreuil.

Les bêtes à cornes y ont extrêmement multiplié; elles ne coûtent pour la plupart ni ſoin ni dépenſe. Les animaux de travail paiſſent dans une vaſte

commune autour du village; les autres, en bien plus grand nombre, destinés à la propagation de leur espece, sont comme renfermés toute l'année dans une péninsule de plus de dix lieues de surface, formée par le Mississipi & par la riviere des Tamarouas. Ces animaux qu'on approche rarement, sont devenus presque sauvages; il faut user d'artifice pour les attrapper. Un habitant a-t-il besoin d'une paire de bœufs, il va dans la péninsule : apperçoit-il un taureau qui soit de taille à être dompté, il lui jette une poignée de sel; il étend une longue corde avec un nœud coulant; il se couche : l'animal friand de sel s'approche; dès qu'il a le pied dans le lacet, l'homme aux aguets tire la corde, & voilà le taureau pris. On en fait de même pour les chevaux, les veaux & les poulins; c'est là tout ce qu'il en coûte pour avoir une paire de bœufs ou de chevaux. Au reste, ces animaux ne sont sujets ici à aucune maladie : ils vivent long-temps, & ne meurent pour l'ordinaire que de vieillesse.

Il y a dans cette partie de la Louisiane cinq villages François, trois d'Illinois, dans l'espace de vingt-deux lieues, situés dans une longue prairie, bornée

à l'eſt par une chaîne de montagnes & par la riviere des Tamarouas ; & à l'oueſt, par le Miſſiſſipi. Les cinq villages François compoſent enſemble environ cent quarante familles. Les trois villages Sauvages peuvent fournir trois cens hommes en état de porter les armes. Il y a dans le pays pluſieurs fontaines ſalées ; l'une deſquelles, à deux lieues d'ici, fournit tout le ſel qui s'y conſomme, ou dans les contrées circonvoiſines, & même dans pluſieurs poſtes de la dépendance du Canada. Il y a des mines ſans nombre ; mais comme il ne ſe trouve perſonne en état de faire les dépenſes néceſſaires pour les ouvrir & les travailler, elles reſtent dans leur état primitif. Quelques particuliers ſe bornent à tirer du plomb de quelques-unes, parce qu'il s'en trouve preſqu'à la ſuperficie des mines. Ils en fourniſſent le pays, toutes les Nations Sauvages du Miſſouri & du Miſſiſſipi, & pluſieurs poſtes du Canada. Deux Eſpagnols & Portugais qui ſont ici, & qui prétendent ſe connoître un peu en fait de mines & de mineraux, aſſurent que celles-ci ne différent point des mines du Mexique & du Pérou ; & que ſi on les fouilloit un peu avant, il eſt à croire

qu'on trouveroit du minéral d'argent ſous le minéral de plomb. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le plomb en eſt très-fin, & qu'on en tire quelque peu d'argent ; on a trouvé auſſi du borax dans ces mines, & de l'or en quelques endroits, mais en très-petite quantité. Qu'il y ait des mines de cuivre, cela eſt indubitable, puiſque de temps à autre on en trouve de très-grands morceaux dans les ruiſſeaux.

Il n'eſt point, dans toute l'Amérique, d'Officier particulier dans le département de celui qui commande pour le Roi aux Illinois. Au nord & nord-oueſt, l'étendue en eſt illimitée : il s'étend dans les immenſes pays qu'arroſent le Miſſouri & les rivieres qui ſe jettent dans ce fleuve, pays les plus beaux du monde. Que de Nations Sauvages dans ces vaſtes contrées s'offrent au zele des Miſſionnaires ! Elles ſont du diſtrict de Meſſieurs des Miſſions étrangeres, à qui M. l'Evêque de Quebec les a adjugées depuis pluſieurs années. Ces Meſſieurs ſont ici au nombre de trois, qui deſſervent deux Cures Françoiſes : on ne peut rien de plus aimable pour le caractere, ni de plus édifiant pour la conduite : nous vivons avec eux comme ſi nous étions membres d'un même corps.

Parmi les Nations du Miſſouri, il en eſt qui paroiſſent avoir une diſpoſition particuliere à recevoir l'Évangile ; par exemple, les Paniſmahas. L'un des Meſſieurs dont je viens de parler, écrivit un jour à un François qui commerçoit chez ces Sauvages, & il le pria dans ſa lettre de baptiſer les enfans moribonds. Le chef du village appercevant cette lettre : qu'y a-t-il de nouveau, dit-il au François? Rien, repartit celui-ci. Mais quoi, reprend le Sauvage, parce que nous ſommes de couleur rouge, ne pouvons-nous pas ſçavoir les nouvelles? C'eſt le Chef noir, reprit le François, qui m'écrit & me recommande de baptiſer les enfans moribonds, pour les envoyer au grand Eſprit. Le chef Sauvage, parfaitement ſatisfait, lui dit : ne t'inquiétes point, je me charge moi-même de te faire avertir toutes les fois qu'il y aura quelqu'enfant en danger. Il aſſemble ſes gens : que penſez-vous, leur dit-il, de ce Chef noir? (car c'eſt ainſi qu'ils appellent les Miſſionnaires) Nous ne l'avons jamais vu ; nous ne lui avons jamais fait de bien ; il demeure loin de nous, au-delà du ſoleil, & cependant il penſe à notre village : il nous veut faire du bien ; &

quand nos enfans viennent à mourir, il veut les envoyer au grand Eſprit : il faut que ce chef noir ſoit bien bon.

Quelques négocians qui venoient de ſon village, m'ont cité des traits qui prouvent que tout ſauvage qu'il eſt, il n'en a pas moins d'eſprit & de bon ſens. A la mort de ſon prédéceſſeur, tous les ſuffrages de ſa Nation ſe réunirent en ſa faveur. Il s'excuſa d'abord d'accepter la qualité de Chef ; mais enfin contraint d'acquieſcer, vous voulez donc, leur dit-il, que je ſois votre Chef, j'y conſens ; mais ſongez que je veux être véritablement Chef, & qu'on m'obéiſſe ponctuellement en cette qualité. Juſqu'à préſent les veuves & les orphelins ont été dans l'abandon, je prétends que dorénavant on pourvoie à leurs beſoins ; & afin qu'ils ne ſoient point oubliés, je veux & je prétends qu'ils ſoient les premiers partagés. En conſéquence, il ordonne à ſon Eſcapia, qui eſt comme ſon Maître d'hôtel, de réſerver, toutes les fois qu'on va à la chaſſe, une quantité de viandes ſuffiſante pour les veuves & les orphelins. Ces peuples n'ont encore que très-peu de fuſils. Ils chaſſent à cheval avec la flêche & la lance ; ils environnent une troupe de bœufs, & il en

eſt peu qui leur échappent. Les bêtes miſes par terre, l'Éſcapia du Chef va en toucher de la main un certain nombre, c'eſt la part des veuves & des orphelins; il n'eſt permis à perſonne d'en rien prendre. Un des chaſſeurs, par inadvertance ſans doute, s'étant mis en devoir d'en couper un morceau, le Chef ſur-le-champ le tua d'un coup de fuſil. Ce Chef reçoit les François avec beaucoup de diſtinction; il ne les fait manger qu'avec lui ſeul, ou avec quelque chef de Nation étrangere, s'il s'en rencontre. Il honore du titre de ſoleil le François le plus miſérable qui ſe trouvera dans ſon village; & en conſéquence il dit que le ciel eſt toujours ſerein tant que le Francois y ſéjourne. Il n'y a qu'un mois qu'il eſt venu ſaluer notre commandant: je ſuis allé exprès au fort de Chartres, à ſix lieues d'ici, pour le voir. C'eſt un parfaitement bel homme. Il m'a fait politeſſe à ſa maniere, & m'a invité à aller donner de l'eſprit à ſes gens, c'eſt-à-dire, à les inſtruire. Son village, à ce que rapportent les François qui y ont été, peut fournir neuf cens hommes en état de porter les armes.

Au reſte, ce pays-ci eſt d'une bien

plus grande importance qu'on ne s'imagine. Par sa position seule il mérite que la France n'épargne rien pour se le conserver ; il est vrai qu'il n'a pas encore enrichi les coffres du Roi, que les convois sont coûteux ; mais il n'est pas moins vrai que la tranquillité du Canada & la sûreté de tout le bas de la Colonie en dépendent. Certainement sans ce poste, plus de communication par terre entre la Louisiane & le Canada. Autre considération, plusieurs quartiers du même Canada, & tous ceux du bas fleuve se trouveroient privés des vivres qu'ils tirent des Illinois, & qui souvent sont pour eux d'une grande ressource. Le Roi en faisant ici un établissement solide, pare à tous ces inconvéniens : il s'assure de la possession du plus vaste, du plus beau pays de l'Amérique septentrionale. Pour s'en convaincre, il suffit de jetter les yeux sur la carte si connue de la Louisiane, de considérer la situation des Illinois, & la multitude des Nations auxquelles ce poste sert communément de barriere. Je suis en l'union de vos saints sacrifices, &c.

LETTRE

*Du Pere Margat, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere *** de la même Compagnie.*

A Notre-Dame de la petite Anſe, côte de Saint-Domingue, dépendante du Cap. Ce 27 Février 1725.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de N. S.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & je ne puis la lire que mon cœur ne s'attendriſſe : je vous avouerai même que les grands ſentimens dont elle eſt remplie, ne contribuent pas peu à ranimer mon zèle, & à me ſoutenir dans les peines attachées au ſaint Miniſtere, auquel Dieu, par ſon infinie miſéricorde, a daigné m'appeller.

Il y a long-temps, me dites-vous, que vous ſoupirez après les Miſſions: votre attrait ſeroit pour les plus labo-

rieuſes, & pour celles où il y a le plus à ſouffrir : une ſeule difficulté vous arrête, c'eſt le peu de diſpoſition que vous vous ſentez à apprendre des langues étrangeres. Cet obſtacle, m'ajoutez-vous, ne ſe trouve point dans nos Miſſions de l'Amérique Méridionale, & c'eſt ce qui vous les feroit choiſir préférablement aux autres. Mais vous êtes bien aiſe de ſçavoir à quels travaux elles engagent, le bien qu'il y a à faire pour avancer la gloire de Dieu & procurer le ſalut des ames, & enfin ce qu'on y trouve à ſouffrir dans l'exercice de nos fonctions. C'eſt ſur quoi je vais vous ſatisfaire ſans vous rien déguiſer, & avec toute la ſincérité que vous me connoiſſez.

Quand nous n'aurions d'autre occupation, que celle d'être chargés de la conduite ſpirituelle des François, que la richeſſe du commerce attire ici de toutes les Provinces, il y auroit, ce me ſemble, de quoi contenter le zèle d'un homme Apoſtolique : prêcher, confeſſer, catéchiſer, adminiſtrer les Sacremens, viſiter les malades, aſſiſter les moribonds, entretenir la paix & l'union dans les familles, voilà à quoi engage notre miniſtere ; mais ce n'en eſt qu'une partie : les Négres eſclaves ne

font pas un moindre objet de notre zèle, nous pouvons même les regarder comme notre couronne & notre gloire.

En effet, il ſemble que la providence ne les ait tiré de leur Pays, que pour leur faire trouver ici une véritable terre de promiſſion, & qu'il ait voulu récompenſer la ſervitude temporelle, à laquelle le malheur de leur condition les aſſujettit, par la véritable liberté des enfans de Dieu, où nous les mettons avec un ſuccès qui ne peut s'attribuer qu'à la grace & aux bénédictions du Seigneur.

Vous ne ſerez pas fâché de connoître le caractere & le génie d'une Nation, à la converſion de laquelle vous travaillerez peut-être un jour. L'idée que je vais vous en donner ne ſera pas tout à fait conforme à celle que ſe forment quelques-uns de nos commerçans qui croyent leur faire beaucoup d'honneur de les diſtinguer du commun des bêtes, & qui ont de la peine à s'imaginer que des Peuples, d'une couleur ſi différente de la leur, puiſſent être de la même eſpece que les Européens.

Il eſt vrai qu'à parler en général, ils ſont communément groſſiers, ſtupides, brutaux, plus ou moins, ſelon la diffé-

rence des lieux où ils ont pris naiſſance. Le commerce qu'ils ont avec les Européens & avec leurs compatriotes, anciens dans la Colonie, les civiliſe & les rend dociles. Il s'en trouve même pluſieurs parmi eux qui ont de l'eſprit & du talent pour les Arts auxquels on les applique, & où ſouvent ils réuſſiſſent mieux que les François.

Leur ſimplicité naturelle les diſpoſe en quelque ſorte à mieux recevoir les vérités Chrétiennes. Ils ſont peu attachés aux ſuperſtitions de leur Pays, & la plupart arrivent ici ſans aucune teinture de Religion. Comme il n'y a point de préjugés à vaincre, leurs eſprits ſont plus capables des impreſſions du Chriſtianiſme, & c'eſt ce que l'expérience nous apprend tous les jours. Le baptême, pour peu qu'il leur ſoit connu, devient l'objet de leurs deſirs. Ils le demandent avec des empreſſemens incroyables, & ils témoignent une vénération profonde pour tout ce qui y a du rapport. Le jour où ils ont le bonheur d'y être admis, eſt le plus ſacré de leur vie. Ceux qu'ils ont choiſis pour parreins & marreines, acquierent ſur eux un droit auquel ils ſe feroient un ſcrupule de n'être pas ſoumis.

A certains vices près, qui se ressentent du climat où ils sont nés, & qui sont fomentés par la licence de leur éducation & par les mauvais exemples qu'ils ont souvent devant les yeux, on ne trouveroit presque point d'obstacle à leur parfaite conversion. Mais quand on les a une fois fixés par les engagemens d'un légitime mariage, cet obstacle cesse d'ordinaire, & ils deviennent d'excellens Chrétiens.

Ce sont ces pauvres esclaves, au nombre d'environ cinquante mille, qui nous occupent continuellement dix-huit Missionnaires que nous sommes. Quand nous ne trouverions d'autre bien à faire, que de baptiser les enfans d'une Nation qui multiplie beaucoup, & qui s'accroît chaque année par la multitude des vaisseaux qui en transportent un grand nombre dans cette Colonie, le zèle d'un ouvrier Evangélique auroit de quoi se satisfaire ; il ne se passe gueres de semaines qu'on n'en apporte cinq ou six à l'Eglise, & quelquefois davantage. Ces enfans nés dans le sein de la Religion, en apprennent de bonne heure les principes & les maximes ; ils n'ont presque rien de la grossiereté de leurs peres ; ils ont plus d'esprit, & parlent

notre langue plus purement & avec plus de facilité que la plupart des payſans & des artiſans de France. Quand ils ſont parvenus à un certain âge, & qu'on les a fixés par le mariage, il n'eſt pas rare de trouver parmi eux de ſaintes familles, où regne la crainte de Dieu, l'attachement conſtant à leurs devoirs, l'aſſiduité à la priere & aux plus fervens exercices du Chriſtianiſme. On a vu de jeunes eſclaves donner des preuves éclatantes de leur fermeté, & s'expoſer aux plus rigoureux traitemens, plutôt que de conſentir aux ſollicitations de ceux qui cherchoient à les ſéduire.

Quoique les Négres nouvellement arrivés de Guinée, n'aient pas, généralement parlant, d'auſſi heureuſes diſpoſitions, on ne laiſſe pas de les tourner aſſez aiſément au bien. Il eſt vrai que le caractere de leur dévotion eſt conforme à la groſſiereté de leur génie, mais on y trouve cette précieuſe ſimplicité ſi vantée dans l'Evangile : croire un ſeul Dieu en trois perſonnes, le craindre & l'aimer, eſpérer le Ciel, appréhender l'enfer, éviter le péché, réciter les prieres, ſe confeſſer de temps en temps, communier lorſqu'on les en juge capable, voilà toute leur dévotion.

Du reste, ils ont une docilité entiere; ils nous écoutent avec attention, & pourvu que ce qu'on leur dit soit à leur portée, ils profitent insensiblement de nos instructions : ils en conférent ensemble à leur maniere ; les plus sçavans instruisent leurs compatriotes nouveaux venus, & leur donnent une grande idée du baptême. Ce sont des semences qui fructifient avec le temps. Ils les présentent ensuite au Missionnaire afin qu'il les examine ; ils leur font répéter en sa présence ce qu'ils leur ont appris ; & lorsqu'on les trouve suffisamment instruits, & que d'ailleurs on est informé de leur bonne conduite, on détermine le jour qu'on les admettra au baptême.

On ne peut rien ajouter à la confiance & au respect que ces pauvres gens ont pour les Missionnaires : ils nous regardent comme leurs peres en Jesus-Christ. C'est à nous qu'ils s'adressent dans toutes leurs peines ; c'est nous qui les dirigeons dans leurs établissemens, & qui les réconcilions dans leurs querelles ; c'est par notre intercession qu'ils obtiennent souvent de leurs maîtres le pardon des fautes qui leur auroient attiré de séveres châtimens ; ils sont convaincus

que nous avons leurs intérêts à cœur ; & que nous nous employons à adoucir la rigueur de leur captivité, par tous les moyens que la Religion & l'humanité nous ſuggerent ; ils y ſont ſenſibles, & ils cherchent en toute occaſion à nous en marquer leur reconnoiſſance.

Si nous étions un plus grand nombre d'ouvriers, nous pourrions parcourir plus ſouvent pendant l'année les diverſes habitations qui ſont quelquefois éloignées de quatre ou cinq lieues de l'Egliſe ; nos inſtructions plus fréquentes produiroient de plus grands fruits, & ranimeroient la ferveur de ces bonnes gens ; mais comme nous ſommes ſeuls dans chaque diſtrict, il ne nous eſt gueres poſſible de nous éloigner de notre Egliſe, de crainte que pendant notre abſence, on ne vienne nous chercher pour des malades qui ſont toujours en grand nombre.

Voilà, mon Révérend Pere, une légere idée de ce qui ſe peut faire ici d'avantageux pour la gloire de Dieu & le ſalut des ames : venons aux peines attachées à notre miniſtere. On n'en manque point, & ceux qui ſe conſacrent à ces Miſſions, doivent s'attendre à

diverses épreuves. Il y en a que cause l'intempérie du climat, d'autres qui sont attachés à la nature des emplois. Il y en a de particulieres pour les nouveaux venus, d'autres qui sont le fruit des travaux & du long séjour. Il y en a enfin qui crucifient le corps & alterent la santé, & d'autres qui tourmentent l'esprit & affligent l'ame. Dans les unes & les autres on trouve de quoi exercer la patience.

Je ne vous dissimulerai pas que cette isle présente d'abord un coup-d'œil charmant à un Missionnaire nouvellement débarqué. Une vaste plaine, de vertes prairies, des habitations bien cultivées, des jardins plantés, les uns d'indigo, & les autres de cannes à sucre, rangés avec art & symétrie; l'horison borné ou par la mer, ou par des montagnes couvertes de bois qui s'élevant en amphitéatre forment une perspective variée d'une infinité d'objets différens. Des chemins tirés au cordeau, bordés des deux côtés par des haies vives de citronniers & d'orangers; mille fleurs qui réjouissent la vue & parfument l'air. Ce spectacle persuade à un nouveau venu, qu'il a trouvé une de ces isles enchantées qui ne subsistent que

dans l'imagination des Poëtes. Mais toute riante qu'eſt cette image, mettez-vous dans l'eſprit qu'il n'y a qu'une grande envie de faire fortune, ou un zèle ardent de travailler au ſalut des ames, qui puiſſe faire trouver quelque agrément dans ce ſéjour.

Je regarde comme une des plus grandes incommodités de cette iſle la chaleur exceſſive du climat, dont j'attribue en partie la cauſe à la ſituation même de l'iſle. Ses côtes ſont aſſez baſſes; & comme elle eſt partagée dans toute ſa longueur par une chaîne de hautes montagnes, elle reçoit par réflexion tous les rayons du ſoleil qui l'échauffent extrêmement. Cette conjecture me paroît d'autant mieux fondée, que plus la plaine s'élargit, moins la chaleur eſt ſenſible. Au contraire dans les anſes, & dans les autres endroits plus ſerrés, tels que ſont le cap, le petit Goave, &c. les chaleurs y ſont preſque inſupportables.

Il eſt vrai que par une diſpoſition admirable de la Providence, cette violente chaleur eſt modérée par deux ſortes de vents qui s'élevent régulierement chaque jour; l'un qu'on appelle *briſe*, s'éleve vers les dix heures du matin, & ſouffle de l'eſt à l'oueſt juſqu'à

quatre ou cinq heures du soir ; l'autre qu'on nomme vent de terre, s'éleve de l'ouest sur les six ou sept heures du soir, & dure jusqu'à huit heures du matin. Mais comme l'action de ces vents est souvent arrêtée ou interrompue par diverses causes, il reste toujours assez de chaleur pour fatiguer extraordinairement ceux que leurs affaires appellent hors de la maison, sur-tout depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures du soir de l'été, qui dure presque neuf mois entiers.

C'est dans ce temps-là qu'on est exposé à recevoir ces violens coups de soleil, qui causent des fievres accompagnées de transports & de douleurs de tête inconcevables : elles mettent le sang & les esprits dans un très-grand mouvement : j'en ai vu à qui l'on avoit mis sur la tête des bouteilles d'étain remplies d'eau ; l'agitation des esprits la faisoit bouillonner comme si la bouteille avoit été sur le feu. Si l'impression du soleil se fait sur la main ou sur la jambe, elle y cause une inflammation semblable à une éréſipelle.

Nos habitans ont la précaution de ne sortir que rarement dans ces heures critiques, ou bien ils ne voyagent qu'en

chaiſe : c'eſt une voiture qui eſt devenue très-commune, & ce n'eſt plus une diſtinction de s'en ſervir. On nous a ſouvent preſſé d'en uſer comme d'autres Religieux qui ont leurs Miſſions dans cette partie de l'iſle qui dépend de *Leogane :* mais nous n'avons pas cru juſqu'ici devoir nous procurer cette commodité, & nous nous contentons de quelques chevaux, ſouvent aſſez mauvais, à cauſe de la rareté des bons, & du prix exceſſif où les fait monter la quantité des chaiſes roulantes.

Cependant notre miniſtere nous engage à de fréquens & pénibles voyages : il nous eſt même impoſſible de garder certaines meſures que la prudence ſembleroit exiger, pour être en état de rendre de plus longs ſervices. On nous vient chercher à toute heure, & le jour & la nuit, quelquefois pour pluſieurs endroits éloignés les uns des autres, ſoit pour confeſſer, ſoit pour adminiſtrer le Baptême. A peine eſt-on de retour d'un quartier, qu'on nous appelle dans un autre. Souvent, après une courſe fatigante, lorſqu'on croit prendre un peu de repos, on vient au milieu de la nuit interrompre notre ſommeil, pour courir à un prétendu mori-

bond, qui se porte quelquefois mieux que nous.

Encore est-on heureux lorsque, pendant ces courses, on n'est point accueilli de ces orages soudains & violens, qui se forment presque toutes les après-dinées depuis le mois d'Avril jusqu'au mois de Novembre. Les rayons du soleil élevant le matin les vapeurs de la terre, les ramassent, & en forment le soir des especes d'ouragans, toujours accompagnés d'éclairs, de tonnerre, & d'un vent impétueux. La pluie tombe alors si abondamment, qu'en un instant on est tout percé. Ce ne seroit ailleurs qu'un rafraîchissement; mais ici ces sortes d'accidens sont suivis d'ordinaire de quelques accès de fiévre, ou de quelqu'autre fâcheuse incommodité.

Quoique les chaleurs soient moins vives dans les maisons, on ne laisse pas d'en souffrir beaucoup ; elles vous jettent dans l'abattement, & vous ôtent les forces & l'appétit. Une quantité prodigieuse de mouches achevent de vous désoler. Il faut porter à tout moment le mouchoir au visage pour les chasser, ou pour en essuyer la sueur qui découle en abondance.

Peut-être croirez-vous qu'on se sent

ſoulagé, lorſque le ſoleil eſt ſur ſon déclin : point du tout. Le vent qui tombe tout-à-coup avec le ſoleil, vous laiſſe reſpirer un air étouffant produit par les vapeurs de la terre échauffée, qui ne ſont plus diſſipées par la biſe. Si vous voulez ſortir pour jouir de la fraîcheur des ſoirées, vous vous trouvez inveſti d'une armée de *maringouins*, qui vous obligent de rentrer au plus vîte dans la maiſon, & de vous y renfermer. Il y a des temps où, quelques précautions qu'on prenne, on en eſt tourmenté pendant toute la nuit. Le bruit importun de leurs bourdonnemens, & la pointe aigue de leur trompe vous agitent ſans ceſſe, & vous cauſent de longues & de dangereuſes inſomnies.

Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'eſt que vers le minuit le temps change, & que le vent de terre qui ſouffle pourlors avec plus de force, amene la fraîcheur. On ſeroit tenté d'en jouir ; mais il faut bien s'en donner de garde, il faut même avoir ſoin de ſe couvrir, ſi l'on ne veut s'expoſer à de fâcheuſes maladies.

Ce n'eſt pas à dire que le ſoleil ait la même force pendant toute l'année : les vents du nord qui ſoufflent depuis le mois de

de Novembre jusqu'au mois de Mars, moderent les chaleurs & amenent des pluies qui rafraîchissent l'air ; mais ces pluies sont si abondantes, que les rivieres débordent, que les chemins se rompent & deviennent presque impraticables. Comme l'air humide & grossier cause dans cette saison une infinité de maladies, c'est le temps où un Missionnaire est le plus occupé au dehors. Il est obligé de passer des rivieres à la nage, de se traîner dans les boues, de grimper des montagnes, de traverser des forêts, de s'exposer à mille incommodités, dont la moindre est d'avoir toute la journée la pluie sur le corps.

Ce fut dans une semblable saison que nous perdîmes le Pere Vanhove. Ce Missionnaire, que son zèle entraînoit au-delà de ses forces, étant appellé pour un malade, s'obstina à vouloir passer une riviere que l'orage avoit grossie. La violence des eaux l'emporta, & ce ne fut que le lendemain qu'on trouva son corps fort loin de l'endroit où il étoit tombé. C'est ainsi que, victime de sa charité, il couronna une vie sainte, par une mort que nous avons regardée comme une espece de martyre.

Il est difficile qu'un air toujours em-

braſé, ou épaiſſi par des vapeurs malignes, ne cauſe de fréquentes maladies; mais c'eſt principalement aux nouveaux venus qu'il eſt contraire. On n'en voit guere, qui, à leur arrivée, ne payent le tribut. Il y en a qui s'en défendent, les uns trois mois, les autres ſix, quelques-uns un an & même deux ans; mais il y en a peu qui s'en exemptent. L'attaque eſt vive & bruſque les huit premiers jours que la maladie ſe déclare, ſi elle traîne en longueur, c'eſt un ſigne certain de guériſon. Le défaut de ſoins & de ménagement eſt plus à craindre que la malignité du mal. Si la maladie du pays s'y mêle, le malade tombe dans une mélancolie profonde, dont on a bien de la peine à le tirer. Ajoutez les chaleurs exceſſives, qui étant ſi fâcheuſes aux perſonnes ſaines, ne peuvent être qu'inſupportables à celles que le poids du mal accable. J'ai paſſé par cette épreuve, & je crus un temps que je deviendrois abſolument inutile à cette Miſſion: mais grace à Dieu ma ſanté s'eſt affermie, & je ſuis plus en état que perſonne d'en ſupporter les travaux.

Il ne faut que conſidérer le petit nombre de Miſſionnaires que nous ſommes, pour comprendre qu'il n'eſt pas poſſible

de ménager la ſanté des convaleſcens, autant qu'il ſeroit néceſſaire pour leur parfait rétabliſſement. Lorſque j'arrivai ici accompagné de pluſieurs autres Miſſionnaires, on ne ſongea d'abord qu'à profiter d'un ſecours, attendu depuis long-temps. A peine fûmes-nous débarqués, qu'on deſtina les uns à remplir les poſtes vacans, & les autres à deſſervir les quartiers nouvellement établis. Le diſtrict qui m'échut en partage, étoit le plus étendu de toute la Miſſion. Je ne tardai guere à être attaqué de la maladie ordinaire. L'éloignement où j'étois du centre de la Miſſion, fit que je m'obſtinai à continuer mes fonctions plus long-temps que la violence du mal ne le permettoit. Je me traînois, le mieux qu'il m'étoit poſſible, en allant aſſiſter les malades; & quand je ne pouvois ſouffrir le cheval ni marcher à pied, je me faiſois porter dans un *hamac*, & ſouvent il arrivoit qu'en adminiſtrant les Sacremens je tombois en foibleſſe. Enfin il fallut me tranſporter à notre maiſon du Cap, où ma vie fut quelque temps en danger. Le Pere de la Verouillere étant parti pour remplir le poſte que je laiſſois vuide, fut pris de la même maladie, & en mourut. Mes forces n'étoient

pas encore bien rétablies, qu'il me fallut le remplacer. Ce retour précipité produisit plusieurs rechûtes qui reculerent ma guérison.

C'est cette complication de travail & de maladie qui a mis au tombeau le Pere de Baste, le Pere Lexi, le Pere Allain, & le Pere Michel. Si l'on eut pu ménager les nouveaux venus, & leur laisser essuyer les premieres maladies dans notre maison du Cap, où l'on ne manque d'aucun secours nécessaire, nous n'aurions pas perdu d'excellens sujets que la mort a enlevés à la fleur de l'âge.

Mais cette sorte d'épreuve ne regarde point les personnes d'un âge avancé: au contraire ce climat est favorable pour les veillards, & ils y trouvent de quoi réchauffer les glaces de l'âge. Nous en avons quelques-uns qui sont venus fort âgés dans cette Isle. Ils s'y sont sentis comme renaître, & ils soutiennent encore aujourd'hui tout le poids du travail avec plus de courage & de vigueur que les plus jeunes d'entre nous.

Une autre épreuve qui peut étonner un nouveau Missionnaire accoutumé au tulmute des villes d'Europe, & à la

vie sociable de nos Maisons, c'est la solitude : elle est extrême, lorsque son ministere ne l'appelle point au-dehors : il se trouve seul dans une maison isolée & environnée de bois & de montagnes, loin des secours dont on peut avoir besoin à toute heure, livré à la merci de deux Négres, dont toute l'attention est quelquefois de nuire à leur maître. Dans le temps des grandes pluies & des débordemens de rivieres très-fréquens, on passe quelquefois jusqu'à huit jours entiers sans voir personne.

C'est alors, mon Révérend Pere, que le don de la priere & de l'étude est absolument nécessaire pour n'être pas livré à l'ennui. Ce n'est pas qu'on ne puisse trouver de l'occupation sans sortir de chez soi : la décoration & l'entretien de son Eglise en peuvent fournir : on peut aussi s'appliquer avec agrément & utilité à la culture d'un petit jardin. Les légumes de France y viennent bien communément. Un pareil amusement ôte à un désert cet air triste & sauvage qui en rendroit le séjour moins supportable. C'est de plus l'unique ressource qu'on ait pendant le cours de l'année, pour subsister le Carême & les jours d'abstinence, le poisson étant

ici fort rare, moins par la ſtérilité des rivieres ou de la mer, que par la négligence des habitans.

Mais, me direz-vous, nos Maiſons ſont-elles ſi éloignées les unes des autres qu'on ne puiſſe ſe voir de temps en temps ? Je vous répondrai que ceux qui demeurent dans la plaine, ayant des voiſins à trois ou quatre lieues, peuvent avoir quelque commerce enſemble, ſoit en ſe voyant chez eux, ſoit en ſe rendant au Cap où eſt la Maiſon principale. Mais ce plaiſir, le ſeul que nous puiſſions goûter, eſt bien modéré par la peine du voyage, & par l'appréhenſion continuelle où l'on eſt que pendant notre abſence on ne vienne nous demander pour quelque malade. Il y en a d'autres en grand nombre dont le département eſt dans des lieux de difficile accès, dans de doubles montagnes ſouvent environnées de rivieres dangereuſes : ceux-là ne ſortent que rarement, & il y en a tel que je n'ai pu voir qu'une fois depuis ſix ans que je ſuis dans cette Miſſion.

Il eſt vrai qu'on pourroit égayer ſa ſolitude par le commerce qu'on entretiendroit avec quelques-uns des habitans : mais pour de bonnes raiſons,

nous nous sommes mis sur le pied de ne sortir de chez nous que lorsque la bienséance ou la charité nous appelle au dehors.

Enfin, mon Révérend Pere, sans parler de beaucoup d'autres incommodités particulieres à ces Isles, telles que sont une multitude d'insectes de toute espece, dont les uns sont venimeux & les autres très-importuns, je m'arrête aux seules peines attachées à notre emploi. Ce n'en est pas une petite que le dégoût causé par notre assiduité continuelle auprès des Négres. On en confesse quelquefois plus de cent en une matinée. L'odeur du tabac en fumée dont ils ne peuvent se passer, jointe à celle de l'eau-de-vie de cannes dont ils sont très-friands, compose un parfum qui fait soulever le cœur à ceux qui n'y sont pas encore accoutumés.

Il en coûte encore plus à la nature, lorsqu'on les assiste dans leurs maladies. On les trouve dans leurs cabanes étendus par terre sur un méchant cuir qui leur sert de lit, au milieu de la fange & de l'ordure, souvent couverts d'ulceres depuis la tête jusqu'aux pieds. La chaleur étouffante de ces réduits fermés de tous côtés, & où il y a

toujours du feu, la fumée épaiſſe & la mauvaiſe odeur qui y regnent, ſont un rude exercice pour un Miſſionnaire obligé d'y paſſer des heures entieres, afin de les diſpoſer à recevoir les Sacremens & de les aider à mourir ſaintement. D'ailleurs, comme ils ſont la plupart extrêmement groſſiers, ils demandent une application infinie, & ce n'eſt qu'à force de leur rebattre les principes de la Religion, qu'on peut les inſtruire.

C'eſt ſur-tout dans l'exercice de la confeſſion qu'on a le plus à travailler. La plupart s'y préſentent comme des ſtatues qui ne diſent rien, à moins qu'on ne les interroge. D'autres vous accablent par le détail ennuyeux de mille inutilités, qu'on eſt obligé d'écouter avec patience pour ne les pas rebuter. La diſcuſſion de leurs intérêts eſt une autre ſource d'embarras : nous ſommes les juges nés de leurs différends, & il faut une extrême patience pour les écouter & les mettre d'accord. Je ne vous dirai rien de ce qu'on a à ſouffrir de la part de leurs maîtres : s'il y a ici, comme en Europe, des perſonnes d'une vie exemplaire & édifiante, il y en a d'autres, dont la conduite peu réglée eſt une ſource d'inquiétude &

d'affliction, pour ceux à qui Dieu à confié le ſoin de leurs ames.

Voilà, mon Révérend Pere, un expoſé fidéle des travaux & des ſouffrances que cette Miſſion préſente à ceux qui s'y conſacrent. Je me flatte que vous viendrez bientôt les partager avec nous, & que l'exemple d'un zele auſſi ardent que le vôtre, ranimera notre ferveur & nous aidera à ſoutenir avec plus de courage les peines attachées à notre miniſtere. Je ſuis, avec reſpect, &c.

LETTRE

Du Pere Margat, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere de la Neuville, de la même Compagnie, Procureur des Missions de l'Amérique.

A Notre-Dame de la petite Anse à Saint-Domingue, dépendante du Cap. Ce 20 Novembre 1730.

Mon Révérend Pere,

La paix de Notre Seigneur.

Les Mémoires de Trevoux de l'année 1729 me tomberent il y a peu de jours, entre les mains : en lisant l'article 59 du mois de Juin, je fus arrêté par une dissertation sur la *Pintade*, dont on donne l'extrait : cette dissertation est de Monseigneur Fontanini, Archevêque Titulaire d'Ancyre. Il l'a composée en expliquant une Agathe antique, sur laquelle est gravée la tête de la Déesse Isis.

Parmi les ajustemens qui ornent la

tête de la Déesse, & dont l'illustre Dissertateur donnent des explications aussi ingénieuses que sçavantes, il insiste particuliérement sur un oiseau qui orne la partie supérieure du front de la Déesse. Cet oiseau est, selon les Antiquaires, celui que les Romains appelloient *Afra-avis*, & que l'on appelle indifféremment en Europe, Poule d'Afrique, de Barbarie, de Guinée, de Numidie, de Tunis, de Mauritanie, & le plus ordinairement encore *Pintade.*

Le sçavant Prélat qui convient de tous ces noms, prétend que quelques Auteurs l'ont confondu mal-à-propos avec un autre oiseau appellé *Meleagride.* Comme vous n'ignorez pas, mon Révérend Pere, que les *Pintades* sont ici très-communes, vous vous persuadez aisément que nous sommes plus en état de juger de la vérité des faits énoncés dans la dissertation, qu'on ne peut l'être en Europe. Je me suis donc imaginé que je ferois plaisir aux Naturalistes de donner par maniere d'examen critique, quelques éclaircissemens sur cette dissertation. Les Sçavans sont sujets à se tromper comme les autres; c'est un apanage de l'humanité, & ce que j'ai à dire ne peut rien diminuer

de l'estime que l'on fait avec tant de justice d'un mérite aussi solidement établi, que l'est celui du sçavant Archevêque, dont je refute le sentiment. Mon dessein est de faire voir dans cette courte dissertation, que M. Fontanini n'est pas suffisamment fondé à chercher une différence spécifique entre la *Pintade* & la *Meleagride.*

Parmi un assez grand nombre d'Auteurs qui ont parlé de la *Pintade* & de la *Meleagride*, il y en a qui les ont confondues & n'en ont fait qu'une espece; tels sont Varron, Columelle & Pline. D'autres les ont distinguées, & en ont fait deux diverses especes; tels que sont Suétone & Scaliger; avec cette différence, que Scaliger prétend mettre Varron de son côté, en quoi il est abandonné du sçavant Prélat qui critique son opinion.

Il est à propos de rapporter d'abord le passage de Varron, dont le texte est comme la base de cette question & donne lieu à la dispute qui est entre M. Fontanini & Scaliger. Varron, au neuvieme chapitre du troisieme livre de l'Agriculture, distingue trois especes de poules différentes, par autant de noms distingués : il nomme la premiere *Villatica*, la seconde *Rustica*, & la troi-

ſieme *Africana.* C'eſt en parlant de cette troiſieme eſpece qu'il s'explique ainſi : *Gallinæ ſunt aliæ, grandes, variæ, gibberæ, quas Meleagrides appellant Græci. Hæc noviſſimæ in triclinium ganearium introierunt è culina propter faſtidium hominum, veneunt propter penuriam magnò.*

La ſimple lecture de ce texte fait voir que Varron ne pouvoit s'expliquer ni plus clairement, ni plus préciſement, pour faire entendre que la *Pintade* & la *Meleagride* ſont de la même eſpece. Cependant Scaliger a cru y trouver deux eſpeces diſtinguées, en ſuppoſant qu'il devoit y avoir un point après *gibberæ*, & qu'on devoit lire enſuite, *quas Meleagrides appellant Græci, hæ noviſſimæ, &c.* Mais outre que cette ponctuation eſt uniquement de l'invention de Scaliger, & qu'on n'en trouve aucun veſtige dans les différens exemplaires ; c'eſt que'lle feroit tomber Varron dans une contradiction palpable, en ce qu'après avoir poſé pour principe qu'il n'y a que trois eſpeces de poules, il y en ajouteroit-là même une quatrieme ; ce qui eſt abſurde, au ſentiment de M. Fontanini.

Comme mon unique but eſt d'éclaircir cette queſtion, avant que de réfu-

ter le ſentiment du ſçavant Prélat, je crois devoir faire un commentaire abrégé ce texte de Varron. En premier lieu, *Gallinæ ſunt*, dit-il; la *Pintade* doit être en effet rangée ſous le genre des poules; elle en a tous les attributs & toutes les qualités; crête, bec, plumage, pontes, couvées, ſoin de ſes petits. En ſecond lieu, les différences des poules *Pintades* ſont fort bien déſignées par Varron dans ces paroles: *Grandes, variæ, gibberæ. Grandes;* elles ſont effectivement plus groſſes que les poules communes. *Variæ*, leur plumage eſt tout moucheté. Il y en a ici de deux couleurs: les premieres ont des taches noires & blanches, diſpoſées en forme de rhomboïdes; d'autres ſont d'un gris plus cendré. Les unes & les autres ſont blanches ſous le ventre, au-deſſous, & aux extrémités des aîles: *Gibberæ*, leurs dos en s'élevant forme une eſpece de boſſe, & repréſente aſſez naturellement le dos d'une petite tortue. Cette boſſe n'eſt cependant formée que du replis des aîles; car lorſqu'elles ſont plumées, il n'y a nulle apparence de boſſe ſur le corps; ce qui la fait paroître davantage, c'eſt que leur queue eſt courte & recourbée en bas, & non pas

élevée & retrouſſée en haut, comme celle des poules communes.

Cette deſcription que Varron fait de la *Pintade*, eſt fort juſte, mais elle n'eſt pas complette : je vais ſuppléer à ce qui lui manque. Elle a le col aſſez court, fort mince, & légérement couvert de duvet. Sa tête eſt ſinguliere : elle n'eſt point couverte de plumes ; mais revêtue d'une peau ſpongieuſe, rude & ridée, dont la couleur eſt d'un blanc bleuâtre. Le ſommet eſt orné d'une petite crête en figure de corne ; elle eſt de la hauteur de cinq à ſix lignes : c'eſt une ſubſtance cartilagineuſe. Geſner, à ce qu'on rapporte, la compare au *corno* du Bonnet Ducal, que porte le Doge de Veniſe. Il y a pourtant de la différence en ce que le *corno* du Bonnet Ducal eſt incliné ſur le devant, comme la corne de la Licorne : au lieu que la corne de la *Pintade* eſt un peu inclinée en arriere, comme celle du rhinocéros. De la partie inférieure de la tête, qu'on peut appeller, quoiqu'improprement, les joues de la *Pintade*, pend de chaque côté une barbe rouge & charnue, de même nature & de même couleur que la crête des coqs. Enfin ſa tête eſt terminée par un bec trois fois

plus gros que celui des poules communes, très-pointu, très-dur, & d'une belle couleur rouge.

Ajoutons encore, pour donner une description plus exacte de la *Pintade*, qu'elle pond & couve de même que les poules ordinaires : ses œufs sont plus petits & moins blancs ils tirent un peu sur la couleur de chair, & sont marquetés de points noirs. On ne peut gueres l'accoutumer à pondre dans le poulailler : elle cherche le plus épais des haïes & des broussailles, où elle pond jusqu'à cent cinquante œufs successivement, pourvu qu'on en laisse toujours quelqu'un dans son nid. On ne permet gueres aux *Pintades* domestiques de couver leurs œufs, parce que les meres ne s'y attachent point, & abandonnent souvent leurs petits ; on aime mieux les faire couver par des poules d'Indes, ou par des poules communes. Rien n'est plus joli que les jeunes *Pintades* : elles ressemblent à de petits perdreaux : leur pieds & leur bec rouges joint à leurs plumage qui est alors d'un gris de perdrix, les rend très-agréables ; on les nourrit avec du millet ; mais elles sont fort délicates & très-difficiles à élever.

La *Pintade* eſt un animal extrêmement vif, inquiet, & turburlent : elle court avec une vîteſſe extraordinaire, à peu-près comme la caille & la perdrix ; mais elle ne vole pas fort haut : elle ſe plaît néanmoins à percher ſur les toîts & ſur les arbres, & s'y tient plus volontiers pendant la nuit que dans les poulaillers : ſon cri eſt aigre, perçant, déſagréable, & preſque continuel : c'eſt une fâcheuſe muſique pour ceux qui n'y ſont pas accoutumés, & encore plus pour les malades, & pour ceux qui ſont ſujets à des inſomnies. Du reſte elle eſt d'humeur querelleuſe, & veut être la maîtreſſe dans la baſſe-cour. Les plus groſſes volailles, & même les poules d'Inde ſont forcées de lui céder La dureté de ſon bec, & l'agilité de ſes mouvemens la font reſpecter de toute la gent volatille. Sa maniere de combattre eſt à peu près ſemblable à celle que Sallufte attribue aux Cavaliers Numides : leurs charges, dit-il, ſont bruſques & précipitées ſi on leur réſiſte, ils tournent le dos, & un inſtant après ils font volte-face; cette perpétuelle alternative harcelle extrémement l'ennemi. Les *Pintades* qui ſe ſentent du lieu de leur origine, ont conſervé le

génie Numide. Les coqs d'Inde glorieux de leur corpulence, se flattent de venir aisément à bout des *Pintades*; ils s'avancent contre elles avec fierté & gravité; mais celles-ci les désolent par leurs marches & contre-marches : elles ont plutôt fait dix tours, & donné vingt coups de bec, que ceux-là n'ont pensé à se mettre en défense.

Les *Pintades* ne sont point naturelles de l'Amérique, elles nous viennent de Guinée : les Genois les ont apportées avec les premiers Negres, qu'ils s'étoient engagés d'amener aux Castillans dès l'année 1508. Les Espagnols n'ont jamais pensé à les rendre domestiques; ils les ont laissé errer à leur fantaisie dans les bois & dans les Savannes, où elles sont devenues sauvages; & comme ils ont peu d'inclination pour la chasse des oiseaux, elles s'y sont multipliées à l'infini. On ne peut guere voyager sur les terres espagnoles, qu'on n'en trouve des bandes très-nombreuses. On les appellent *Pintades marones*. C'est une épithéte générale que les Espagnols d'Amérique, & à leur exemple nos François donnent à tout ce qui est sauvage & errant. Lorsque les François commencerent à s'établir dans cette

Colonie, il y en avoit prodigieusement sur nos terres; mais comme ils sont grands destructeurs de gibier, ils en ont tué une si grande quantité, qu'il n'en reste presque plus.

La *Pintade marone* est un des mets les plus exquis qu'on puisse servir sur table; sa chair est tendre & d'un goût qui surpasse celui des faisans: Le goût des *Pintades* domestiques n'est pas si relevé, quoiqu'il soit meilleur que celui des autres volailles. Une jeune *Pintade* cuite à la broche n'est point inférieure au perdreau : les vieilles ne se mangent qu'en pâté ou bien à la daube; c'est un mets très-délicat.

Il semble que la bonté de cet oiseau & sa fécondité devroient engager nos habitans à en garnir leurs basses-cours, préférablement à toute autre volaille. Deux inconvéniens s'y opposent : le premier est son cri tout-à-fait incommode : on pourroit y remédier en éloignant le poulaillier de la maison, mais outre qu'elles seroient en proie aux Negres, il seroit difficile, pour peu qu'elles se multipliassent, de les tenir renfermées dans un même lieu; quelques-unes ne manqueroient pas de s'échapper, qui se perchant la nuit sur le

toît de la maiſon ou ſur les arbres voiſins, y feroient entendre continuellement leurs cris importuns. Le ſecond inconvénient, c'eſt qu'il faudroit ſe priver de toute autre volaille.

Il eſt à obſerver que, quoique les *Pintades* marones & domeſtiques ſoient d'une même eſpece, celles que nous élevons dans nos maiſons, ne viennent point de race eſpagnole marone. On n'a jamais pu les accoutumer à reſter dans des baſſes-cours : elles on été apportées de Guinée il y a environ treize à quatorze ans, c'eſt depuis ce temps-là qu'elles ont beaucoup multiplié : leur nombre ſe feroit bien plus augmenté, ſans les raiſons que je viens d'apporter.

Après ces éclairciſſemens que j'ai crû néceſſaires, il s'agit d'examiner la critique de M. Fontanini; ſur quoi je dis d'abord, qu'il ne me paroît pas que le ſçavant Prélat ait raiſon de diſtinguer la *Pintade* de la *Meleagride*. Il a appuyé ſur l'autorité de Suetone pour faire cette diſtinction : mais il me ſemble que dans la matiere dont il s'agit, cet Auteur doit être moins écouté que Varron, Columelle & Pline. Ceux-ci ſont Naturaliſtes de profeſſion; au lieu que Suetone n'a fait ſon capital que des faits concernant l'Hiſtoire,

& d'intrigues politiques. D'ailleurs les différences que M. l'Archevêque d'Ancyre produit, ne ſont point aſſez réelles, ni aſſez marquées, pour fonder une pareille diſtinction contre le ſentiment de Varron & de Columelle.

La Meleagride, dit-on, eſt *marécageuſe.* Il eût été bon d'en produire la preuve & de citer les Auteurs qui en portent ce témoignage. Quoi qu'il en ſoit, la *Pintade* marone ſe trouve également dans les lieux aquatiques, ſauvages & marécageux. *La Meleagride*, ajoute-t-on, *eſt peu ſoigneuſe de ſes petits qu'elle abandonne ſouvent.* La *Pintade* en fait de même, ainſi que je l'ai déja remarqué. On continue : *la chair de la Meleagride eſt mauvaiſe.* On le dit ſans doute ſur le témoignage de Pline que nous allons examiner tout à l'heure. *La Pintade*, dit-on encore, *eſt beaucoup plus groſſe & plus graſſe que la Meleagride.* Il y a des *Pintades* fort groſſes ; il y en a de ſeches & de maigres : il y en a auſſi de plus groſſes les unes que les autres. Cette même diverſité ne ſe rencontre-t-elle pas dans les poules ordinaires ? S'aviſera-t-on pour cela d'y trouver des eſpeces différentes ? Enfin on finit par dire que les appendices char-

nus & cartilagineux, qui pendent aux joues des *Pintades*, ſont rouges, & que les *Meleagrides* les ont bleus. Je voudrois le voir pour en juger : qu'on rappelle ce que j'ai déja dit, que la tête de la *Pintade*, & une partie de ſon col, ſont de couleur bleue, & l'on verra que cette pretendue différence n'eſt qu'une erreur, & que faute d'attention on a confondu tantôt les appendices barbus avec la peau, & tantôt la peau avec les appendices.

D'ailleurs, quand les *Pintades* ſont encore jeunes, ces barbes ne leur pendent point encore aſſez ſenſiblement pour ſe faire bien remarquer. On ne voit pour lors que la couleur bleue de la peau au bas de la tête. Lorſque les Pintades veilliſſent, les barbes charnues prennent un rouge bien plus foncé & plus obſcur ; au lieu que la peau du col s'allongant & ſe rétréciſſant davantage dans les jeunes, frappe plus les yeux, & ſe fait mieux remarquer que les appendices. C'eſt ce changement qui aura donné lieu à la mépriſe des Auteurs, qui ont écrit ſur la poule de Numidie, & qui aura fondé la différence prétendue des appendices dans la *Pintade* & dans la *Meleagride*, dont on

aura fait mal-à-propos deux eſpeces différentes.

Revenons maintenant au paſſage de Varron, & comparons ce qu'il dit à la fin de ce paſſage, avec les paroles de Pline, qui ne paroiſſent pas s'y accorder, & qui par-là jettent de l'obſcurité dans cette queſtion. Je répéte ſes termes : *Hæ noviſſimæ*, dit-il, *in triclinium ganearium introierunt è culinâ propter faſtidium hominum : veneunt propter penuriam, magnò.*

Ces paroles montrent évidemment que les *Pintades* ou *Meleagrides* s'étoient introduites depuis quelque temps à Rome, & que ceux qui tenoient des tables délicatement ſervies, ſe dégoûtant des mets ordinaires, ne trouvoient rien de plus propres à réveiller leur appétit que ces oiſeaux, ce qui les rendoit extrêmement chers. Rien de plus naturel que le ſens de ces paroles, & rien en même-temps de plus conforme à la vérité. Horace, Petrone, Juvenal & Martial nous le confirme en pluſieurs endroits de leurs ouvrages. La *Pintade* eſt en effet excellente, & elle doit faire l'ornement & les délices des meilleures tables.

Il faut rendre juſtice à M. Fontanini; il a fort bien compris le ſens du paſſa-

ge de Varron & c'eſt avec raiſon qu'il a cenſuré Pline, du moins quant à un article que je vais examiner. Pline après s'être expliqué ſur les poules de Numidie, à peu près dans les mêmes termes que Varron, finit en diſant qu'elles ſont cheres & très-recherchées à Rome, *propter ingratum virus.*

L'illuſtre Archevêque d'Ancyre critique Pline ſur deux choſes : 1°. Sur ce qu'à l'exemple de Varron, il a confondu mal-à-propos la *Pintade* avec la *Meleagride;* 2°. ſur ce qu'il a mal compris, ou mal rendu le ſens de Varron touchant le *faſtidium hominum.*

A l'égard du premier article, j'ai déja fait voir que c'eſt avec raiſon que Columelle & Varron ont confondu la *Pintade* avec la *Meleagride*, qui ne différent en effet que de nom. Elle s'appelle *poule Pintade* ou *Africaine* chez les Romains, & *Meleagride* chez les Grecs. Par conſéquent Pline n'a pu mieux faire que de ſe conformer au ſentiment de ces deux habiles Naturaliſtes.

Pour ce qui eſt du ſecond article qui concerne le *faſtidium hominum* de Varron, que Pline rend par ces mots, *propter ingratum virus*, je penſe comme M. Fontanini, & en quelque

ſorte

forte je serois porté à croire qu'il est répréhensible : car supposant, comme le sçavant Prélat en convient, que Pline & Varron sont de même sentiment sur la *Pintade* & la *Meleagride*, qu'ils regardent comme étant une seule & même espece, il faut nécessairement, ou que Pline n'ait pas compris le *fastidium hominum* de Varron, ou que ces mots *propter ingratum virus* soient fautifs, & que le texte ait été corrompu. En voici la preuve.

Tous deux, Varron & Pline, conviennent que la *Pintade* & la *Meleagride* sont la même chose ; tous deux s'accordent à dire qu'elles sont fort recherchées des Romains ; qu'elles sont fort cheres en Italie, & qu'elles sont les délices des bonnes tables : mais Varron prétend qu'elles ne sont recherchées que par les gens de bonne chere, *propter fastidium hominum*, c'est-à-dire, que pour piquer leur goût, & les remettre en appétit ; & Pline veut qu'elles ne soient rares que *propter ingratum virus* ; quel rapport & quelle conséquence !

Le plus sçavant des Commentateurs (1) de Pline, que la mort nous

(1) Le Pere Hardouin, Jésuite.

a enlevé depuis peu de temps, dit là-dessus que ce Naturaliste a voulu nous faire entendre, que la *Pintade* étoit en soi-même un fort mauvais ragoût, & qu'il n'étoit en vogue que par la fantaisie dépravée des Romains, qui cherchoient, comme on fait encore aujourd'hui, à ranimer leur goût par un mets, qui n'avoit rien de bon que sa rareté & sa cherté. La remarque est fort bonne, tant qu'elle se renferme dans le général; mais on me permettra de la trouver très-mal appliquée à l'espece particuliére dont il s'agit; parce qu'en effet la *Pintade* par elle-même mérite la préférence chez les gens d'un goût délicat, & qu'elle est très-capable de devenir l'objet d'un rafinement de sensualité.

Je conviendrai, si l'on veut, que la rareté d'un mets, quoique d'une bonté médiocre, en fait souvent le prix; qu'il y a même des ragoûts détestables, auxquels une débauche outrée peut donner de la vogue; mais on conviendra aussi avec moi, qu'il est hors de vraisemblance, que des Auteurs tels que Varron, Petrone, Horace, Juvenal, & Martial aient fait à l'envi l'éloge de la *Pintade*, si elle avoit été, ainsi que Pline s'exprime, un ragoût d'empoisonneur. *Propter ingratum virus*.

Concluons donc en premier lieu contre M. Fontanini, que Varron ayant une parfaite connoiſſance de la *Pintade* & de la *Meleagride*, s'eſt exprimé très-exactement & très-clairement, ſoit quand il les a réunies ſous une même eſpece, ſoit lorſqu'il a marqué la raiſon de ſa rareté & du prix qu'elle coûtoit à Rome.

Concluons en ſecond lieu avec M. Fontanini, que Pline n'a pas compris, ou a mal rendu le ſens de Varron; ou qu'il n'a pas bien connu la nature de la *Pintade*, ou enfin, ce qui me paroît plus vrai-ſemblable, que le texte de Pline n'eſt pas fidélement rapporté, de la maniere dont on le cite : Je crois avoir raiſon de m'attacher à ce dernier ſentiment, par l'eſtime que l'on doit avoir pour un ſi habile homme, n'étant pas croyable que la poule de Numidie fut aſſez peu connue de ce ſçavant Naturaliſte, pour qu'il en ait pu porter un jugement ſi faux.

Ce qui me fait croire que le texte pourroit être altéré dans cet endroit, c'eſt que les termes qu'on rapporte comme de lui, ſont extraordinaires, & tout-à-fait obſcurs : *Veneunt magno propter ingratum virus.* Ces derniers mots

me paroiſſoient incompréhenſibles, & nullement faits l'un pour l'autre. A-t-on jamais penſé qu'une viande fût chere & recherchée, parce qu'elle eſt déteſtable & capable d'empoiſonner? D'ailleurs, que ſignifie un poiſon ingrat ou déſagréable? Un Ecrivain auſſi judicieux & auſſi ſenſé qu'eſt Pline, ſeroit-il capable d'employer une expreſſion ſi biſarre & ſi ridiculement tortillée? Ceux qui ſont à portée de conſulter les différentes Editions, pourront peut-être y trouver de quoi confirmer mon ſentiment; c'eſt ce que j'abandonne à leurs recherches, faute de commodité & de loiſir pour pouvoir le faire moi-même. Je ſuis avec beaucoup de reſpect, &c.

LETTRE

Du Pere Margat, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere de la Neuville, de la même Compagnie, Procureur des Missions de l'Amérique.

A Notre-Dame de la petite Anse, côte de Saint-Domingue, dépendante du Cap. Ce 2 Février 1729.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de N. S.

Avant que de répondre aux questions que vous me faites sur les Indiens qui habitoient anciennement l'Isle de S. Domingue, permettez-moi de me réjouir un moment avec vous, de l'idée de ce bon Ecclésiastique dont vous me parlez dans votre lettre. Touché, dites-vous, de l'abandon où on lui a dit qu'étoient les Negres Marons de nos Colonies Françoises, il a fait des instances à la Cour pour être envoyé auprès d'eux en qualité de Missionnaire, & leur pro-

curer les ſecours ſpirituels dont ils manquent.

Il eſt vrai que quelque vif qu'ait pu être juſqu'ici notre zèle, il ne s'eſt pas encore étendu ſi loin. Si ce vertueux Eccléſiaſtique dont la charité eſt louable, eût eu une juſte idée des Negres Marons, il auroit ſans doute cherché d'autres objets à ſon zèle, & auroit rendu plus de juſtice à notre conduite.

Le terme de Maron dont l'étimologie n'eſt pas fort connue même aux Iſles, vient du mot Eſpagnol *Simaron*, qui veut dire un ſinge: on ſçait que ces animaux ſe retirent dans les bois, & qu'ils n'en ſortent que pour venir furtivement ſe jetter ſur les fruits qui ſe trouvent dans les lieux voiſins de leur retraite, & dont ils font un grand dégât. C'eſt le nom que les Eſpagnols, qui les premiers ont habité les Iſles, donnerent aux Eſclaves fugitifs, & qui a paſſé depuis dans les colonies Françoiſes.

En effet, lorſque les Negres ſont mécontens de leurs maîtres, ou qu'après avoir fait un mauvais coup, ils appréhendent le châtiment, ils fuyent dans les bois & dans les montagnes, ils s'y cachent pendant le jour, & la nuit ſe répandent dans les habitations voiſines,

pour y faire leurs provisions, & enlever tout ce qui tombe sous leurs mains. Quelquefois même, lorsqu'ils ont sçu se procurer des armes, ils s'attroupent pendant le jour, se mettent en embuscade, & viennent fondre sur les passans; ensorte qu'on est souvent obligé d'envoyer des détachemens considérables pour arrêter leurs brigandages, & les ranger au devoir.

Jugez de-là, mon R. P. quelle figure feroit un Missionnaire parmi ces sortes de gens : s'aviseroit-on en France de donner des Curés aux voleurs de grand chemin ? Ce seroit pourtant l'emploi d'un Missionnaire qu'on destineroit aux Negres Marons. Nous nous contentons d'exhorter nos Negres à ne point faire ce détestable métier, & quand quelqu'un d'eux a eu le malheur de s'y engager, s'il vient nous trouver, nous tâchons d'obtenir son pardon, & de le remettre en grace avec son Maître.

Mais venons à l'autre question que vous me faites, & qui est plus sérieuse. Vous voulez sçavoir s'il ne reste plus d'Indiens de ce grand nombre qui peuploient autrefois Saint Domingue, & vous êtes résolu, ajoûtez-vous, de ne rien épargner pour qu'on travaille à leur

conversion. C'est sur quoi je vais vous satisfaire.

Il est certain que lorsque l'Amiral Christophle Colomb aborda pour la premiere fois à l'Isle *Haiti ;* (c'est le nom Indien de S. Domingue) il ne fut pas moins surpris de sa grandeur, que de la multitude prodigieuse de ses habitans : cette terre de deux cens lieues de longueur sur soixante, & quelquefois quatre-vingt de largeur, lui parut habitée de toutes parts, non-seulement dans les plaines, qui s'étendent depuis le bord de la mer, jusqu'aux montagnes qui occupent le milieu de l'Isle, dans toute sa longueur de l'est à l'ouest ; mais encore dans les montagnes mêmes, lesquelles, quoique fort escarpées, formoient néanmoins des Etats considérables.

A en croire les Historiens Espagnols, il n'y avoit pas moins d'un million d'Indiens, lorsque Colomb en fit la découverte : en nous décrivant les guerres que ces conquérans du nouveau monde eurent à soutenir ; ils nous les représentent combattans contre les Armées de cent mille hommes, qui marchoient sous les étendarts d'un seul Cacide ; ils comptent cinq ou six Caciques, dont la puissance étoit égale, & qu'on n'a pu réduire

que les uns après les autres. On pourroit ſoupçonner ces Hiſtoriens d'avoir un peu exageré ce nombre pour donner plus de luſtre à leurs Héros ; mais Barthelemy de *Las-Caſas*, qui n'étoit certainement pas le panégyriſte & l'admirateur de ſa Nation, en compte un pareil nombre, & c'eſt ſur quoi il fonde une partie des reproches amers qu'il fait à ſes compatriotes.

Quoi qu'il en ſoit, & pour répondre à votre queſtion, je vous dirai, mon R. P. que de cette multitude d'Indiens, il n'en reſte pas un ſeul, au moins dans la partie Françoiſe de l'Iſle, où l'on ne trouve aujourd'hui aucun veſtige de ſes anciens Habitans. Il n'y en a plus dans la partie Eſpagnole, à la réſerve d'un petit canton, qui a été longtemps inconnu, & où quelques-uns ſe ſont maintenus comme par miracle au milieu de leurs ennemis, ainſi que je vous l'expliquerai dans la ſuite.

Vous me demanderez ſans doute ce qu'eſt devenu cette multitude étonnante de peuples. Je vous avoue, mon R. P. que la Religion ne peut s'empêcher de s'élever contre la politique, & que l'humanité a bien de la peine à ne pas ſe récrier contre la deſtruction générale

d'une Nation, qui ne s'est trouvée coupable, que pour n'avoir pu souffrir les injustices & les violences de son vainqueur.

On doit rendre justice au zèle & à la piété des Rois Catholiques Ferdinand & Isabelle ; encore plus touchés du desir d'étendre l'Empire de Jesus-Christ que leur propre domination, ils prirent les précautions les plus sages pour établir la Foi parmi leurs nouveaux Sujets, & assurer leur tranquillité. Rien de plus Chrétien que les instructions qui furent données aux Chefs de cette noble entreprise : on leur recommande sur toutes choses que l'intérêt de la Religion soit le mobile & la regle de toutes leurs démarches : on leur ordonne d'avoir de grands ménagemens pour ces peuples, de n'employer à leur conversion que les moyens ordinaires employés par l'Eglise, & de les attirer plutôt par la douceur, par la raison, & par les bons exemples, que par la violence & par la force.

Sur-tout la Reine Isabelle, qui regardoit la découverte des Indes comme son ouvrage, n'oublia aucun des devoirs d'une Souveraine, qui aux plus rares qualités d'une Héroïne, joignoit les plus vifs

& les plus respectueux sentimens que la Religion inspire. Aussi dans les différens voyages que fit Colomb, pour rendre compte à ses maîtres du succès de ses entreprises, la Reine qui lui donna de fréquentes audiences, ne s'informa de rien avec plus d'empressement que des progrès de la Foi, & ne lui recommandoit rien plus fortement que de ménager des Sujets, qu'une nouvelle domination ne devoit déja que trop allarmer.

Mais il est assez ordinaire que les Rois ne trouvent pas toujours dans leurs Ministres de fideles exécuteurs de leurs volontés : ceux-là principalement qui, dépositaires de l'autorité souveraine, l'exercent dans des lieux où leur conduite ne peut être que difficilement recherchée, ne s'accoutument que trop à en abuser. Cette réflexion ne regarde point l'Amiral Colomb : ce fut en tout sens un des plus grands hommes de son siécle : le succès de son entreprise qui est un des plus nobles efforts du génie, du courage & de la résolution, l'immortalise avec justice ; mais sa piété singuliere, son attachement tendre & solide à toutes les pratiques de la Religion, n'ont sans doute pas peu contribué à des succès si éclatans.

Il s'en fallut bien qu'un si grand homme fût secondé comme il le méritoit. La troupe des nouveaux Argonautes que conduisoit ce moderne Jason, n'étoit pas toute composée de Héros. Si quelques-uns en avoient la bravoure, très-peu en eurent la sagesse & la modération : c'étoit pour la plupart des hommes que l'espoir de l'impunité des crimes dont ils étoient coupables, avoient exilé volontairement de leur Patrie, & qui, au hasard d'une mort du moins honorable, aspiroient aux richesses immenses de cette conquête. Le mauvais caractere de ces nouveaux conquérans causa la perte de tant d'ames qui, avec le temps, auroient pu fonder une nombreuse Chrétienté. Ici, mon R. P. pour vous obéir, je me trouve comme engagé à vous faire un précis historique de la premiere des révolutions qui produisit, en peu d'années, dans la plus florissante Isle des Indes, la perte totale d'une si grande Nation.

Ce fut, comme on sçait, au commencement de Décembre de l'année 1497, que Christophe Colomb, après un long trajet & de grands risques, aborda enfin à cette Isle, à laquelle il donna d'abord, à cause de sa grandeur, le nom

de *Hispaniola* ou petite Espagne. On ne l'appella S. Domingue que dans la suite des temps, & c'est la Capitale qui a donné insensiblement ce nom à toute l'Isle.

Ce fut par sa pointe la plus occidentale qu'il la reconnut : il rangea d'abord toute la côte qui fait la partie du nord ; & remontant avec peine de l'ouest à l'est, il jetta l'ancre dans un port de la province de Marien, entre Mancenille & Montechrist, qu'il appella Port-Royal. Ce canton étoit sous la domination d'un des principaux Caciques de l'isle nommée *Guacanariq* : son Etat s'étendoit le long de la côte du nord, & comprenoit tout le Pays, depuis ce qu'on nomme aujourd'hui la Vega Real, jusqu'au Cap François qui retient encore maintenant le nom de ce Prince ; car les Espagnols l'appellent *el Guarico*, par corruption *de Guanarico.*

Il n'y avoit rien de barbare dans les manieres de ce Prince : ses Sujets s'apprivoiserent bientôt avec ces Etrangers, dont la vue les avoit d'abord surpris : ils les reçurent avec toute la cordialité possible, & ils se disputoient les uns aux autres à qui feroit plus de caresses à ces nouveaux hôtes,

Ceux-ci firent bientôt connoître que l'or étoit le principal objet de leurs recherches. Les Indiens se firent aussitôt un plaisir de se dépouiller de leurs riches colliers, & de leurs autres ornemens pour en faire présent à ces nouveaux venus. Une sonnette ou quelqu'autre babiole de verre qu'on leur donnoit en échange, leur sembloit préférable à toutes les richesses qu'ils tiroient de leurs mines. Prévenus de la plus haute estime pour ces étrangers, qu'ils regardoient comme descendus du Ciel, ils tâchoient de se conformer à leurs manieres. Une croix qu'on avoit plantée au milieu de leurs habitations, devint bientôt l'objet de leur vénération. A l'exemple des Espagnols, ils se prosternoient à terre, ils se frappoient la poitrine, ils levoient les yeux & les mains vers le Ciel, & sembloient déja rendre leurs hommages au vrai Dieu qu'ils ne connoissoient encore que d'une maniere fort imparfaite.

Le vaisseau que montoit l'Amiral étoit mouillé sur un fond de mauvaise tenue : ayant chassé sur ses ancres, il alla tout à coup se briser contre des roches à fleur d'eau, qu'on nomme ici récifs. Cet accident déconcertoit les mesures

de Colomb, & le mettoit, pour ainſi dire, à la merci des Indiens. Le bon Roi *Guacanariq* n'oublia rien pour le conſoler de cette perte : il commanda ſur le champ une nombreuſe eſcadre de canots pour aller au ſecours du bâtiment étranger ; & de peur que la vue de la proie ne tentât ſes ſujets, il alla lui-même les tenir en reſpect par ſa préſence. Il fit promptement retirer tous les effets du vaiſſeau, les fit tranſporter dans un magaſin ſur le bord de la mer, & les fit garder avec ſoin. Enfin touché de l'affliction de Colomb, ce bon Prince verſa des larmes ; &, pour le dédommager autant qu'il lui étoit poſſible, il lui offrit tout ce qu'il poſſédoit dans l'étendue de ſes Etats, & le pria d'y fixer ſa demeure.

L'Amiral à qui il reſtoit une caravelle, obligé d'aller rendre compte en Eſpagne de ſa découverte, répondit à ce généreux Cacique qu'il ne pouvoit pas demeurer plus long-temps avec lui ; mais qu'en attendant ſon retour, qui ne ſeroit pas éloigné, il lui laiſſeroit une partie de ſes gens. Le Cacique s'employa auſſi-tôt à faire conſtruire un bâtiment ſûr & commode pour ſes nouveaux hôtes : des débris du vaiſſeau échoué, on

éleva une eſpece de fort, auquel Colomb donna le nom de *Navidad*, parce qu'il étoit entré dans cette baye le jour de la Nativité de Notre Seigneur. On le munit par dehors d'un bon foſſé; il étoit défendu d'ailleurs par une Compagnie d'environ quarante hommes, ſous la conduite d'un brave Cordouan, nommé *Diegue Daraſta* : on lui laiſſa un canonnier expert avec quelques pieces de campagne, un charpentier, un chirurgien, & on les pourvut de minutions pour une année entiere.

L'éloignement d'un Chef, ſage & ferme, fut la ſource du dérangement de la nouvelle Colonie. L'Amiral leur avoit recommandé en partant de ſe comporter en gens d'honneur & en véritables Chrétiens : ils ne l'eurent pas plutôt perdu de vue, qu'ils oublierent ſes ſages remontrances. La diviſion introduiſit le déſordre, & le libertinage y mit le comble. Egalement avares & débauchés, ils ſe répandirent comme des loups raviſſans dans tous les lieux circonvoiſins, ſe jettans avec fureur ſur l'or & ſur les femmes des Indiens; ils joignirent la cruauté à la violence, & pouſſerent tellement à bout leur patience, qu'au lieu d'amis ſincéres, ils en firent des ennemis irréconciliables.

Ce fut vainement que Guacanariq leur remontra qu'ils avoient intérêt à ménager ses Sujets, & qu'il ne pourroit plus les contenir, s'ils les poussoient ainsi aux dernieres extrêmités ; ils n'en continuerent pas moins leurs brigandages ; ils firent plus : ils abandonnerent la forteresse, & ayant pénétré chez les Nations voisines, ils laisserent par tout les plus funestes impressions de leur libertinage. Tant de crimes ne furent pas long-temps impunis. Les Indiens qui ne connoissoient ces étrangers que par leurs violences, leur dresserent des embûches : *Caunabo*, un des Caciques de l'isle, en surprit quelques-uns lorsqu'ils enlevoient ses femmes, & les massacra tous. Ce fut-là comme le signal du soulévement général ; on ne fit plus de quartier à tous ceux qu'on put découvrir.

Ce succès enfla le cœur des Indiens, qui s'apperçurent qu'il n'étoit pas si difficile de se délivrer de ces hommes qui leur paroissoient si terribles auparavant, & dont la seule vue les faisoit trembler. *Caunabo*, à la tête de ce qu'il put ramasser de ses vassaux, s'avança jusqu'au fort de la *Navidad*, où il n'y avoit que cinq soldats qui, fidèles aux ordres

d'*Arafia*, ne voulurent jamais le quitter. En vain le fidèle & zélé *Guacanariq* vola-t-il au fecours de fes amis. Surpris d'une attaque fi brufque, il n'eut pas le temps de s'y préparer. L'armée de *Caunabo* beaucoup plus forte, eut aifément le deffus, & le Cacique bleffé fut forcé d'abandonner fes nouveaux alliés à leur mauvais fort. Que pouvoient faire cinq hommes contre une multitude innombrable de ces barbares? Ils fe défendirent pourtant avec beaucoup de valeur, & les Indiens n'ofoient les approcher pendant le jour : mais s'étant coulés dans les foffés à la faveur des ténebres, ils mirent le feu au fort, qui fut bientôt confumé.

Le prompt retour de l'Amiral qui aborda avec une flotte nombreufe à Port-Réal, le 28 Novembre 1493, auroit pu rétablir la tranquillité ; mais n'ayant encore amené avec lui que le ramas de la canaille & des brigands dont on avoit purgé l'Efpagne & vuidé les prifons, des gens de ce caractere n'étoient capables que d'aigrir le mal ; d'ailleurs la plûpart des Chefs qui commandoient fous lui, jaloux de fon autorité, & ne voulant agir que felon leurs vues particulieres, ne garderent

aucun des ſages ménagemens que demandoit l'intérêt d'une Colonie naiſſante : la guerre s'alluma de toutes parts, & elle fut longue & cruelle. Mon deſſein n'eſt pas d'en faire ici la deſcription : je ne prétends qu'indiquer par quels malheurs cette iſle a été dépeuplée de ſes anciens habitans.

Les Caſtillans outrés de la réſiſtance qu'ils trouvoient dans leurs nouveaux ſujets, ne leur firent aucun quartier. Je ne rapporterai pas ici les cruautés qu'ils exercerent, & qui furent déteſtées de leur propre Nation. Il leur en coûta trois années pour réduire ces malheureux. Six Rois, dont les Etats étoient fort peuplés, eſſayerent en vain leurs forces contre l'ennemi commun. Si le ſort des armes eût dépendu de la multitude, ils auroient mieux défendu leur liberté : mais les épées & les armes à feu de leurs ennemis trouvant des corps nuds & déſarmés, en faiſoient un horrible carnage, & plus de la moitié des Indiens périt dans cette guerre.

Ces infortunés ſubirent enfin la loi du plus fort, & furent quelques-temps tranquilles : la puiſſance & le crédit de *Guacanariq* contribuerent beaucoup à cette paix. Ce Cacique, toujours ami

des Castillans, avoit porté le zèle jusqu'à les accompagner dans leurs expéditions. Sa médiation acheva de pacifier les esprits.

De nouvelles cruautés rallumerent bien-tôt le feu mal éteint : les Indiens songerent à secouer un joug qui leur étoit insupportable ; mais le moyen qu'ils employerent leur fut plus fatal qu'à leurs ennemis. Ils prirent le parti d'abandonner la culture des terres, & de ne plus planter ni manioc, ni maïs, se flattant que dans les bois & les montagnes où ils se retiroient, la chasse & les fruits sauvages leur fourniroient suffisamment de quoi subsister, & que leurs ennemis seroient forcés par la disette d'abandonner leur Pays. Ils se tromperent : les Castillans se soutinrent par les rafraîchissemens qui venoient d'Europe, & n'en furent que plus animés à poursuivre les Indiens dans les lieux que ceux-ci croyoient être inaccessibles.

Ces malheureux, sans cesse harcelés, fuyoient de montagnes en montagnes : la misere, la fatigue, & la frayeur continuelle où ils étoient, en firent encore plus périr que le glaive. Ceux qui échapperent à tant de miseres, furent enfin

obligés de ſe livrer à la diſcrétion du vainqueur qui uſa de ſes droits avec toute la rigueur poſſible. Juſqu'alors on ne s'étoit pas mis fort en peine d'exécuter les ordres de la Cour d'Eſpagne pour l'inſtruction de ces infidèles : les guerres fréquentes n'en avoient pas laiſſé le loiſir & les violences dont on uſoit envers eux, ne leur inſpiroit guères le deſir de ſe faire inſtruire.

Cependant des Religieux de Saint-Dominique & de Saint-François, & quelques Eccléſiaſtiques ſéculiers étoient paſſés aux Indes. Ces zélés Miſſionnaires leur prêcherent les vérités de la Foi; quelques intervalles de modération & de douceur dont on uſa par les ordres réïtérés de la Cour, commencerent à effacer les fâcheux préjugés qu'ils avoient contre la Nation Caſtillane : déja ils écoutoient les Miniſtres de l'Evangile avec reſpect & avec docilité ; & il y avoit tout lieu de croire qu'en continuant les voies de douceur, on les feroit entrer inſenſiblement dans le bercail de Jeſus-Chriſt.

Mais la mort de la Reine Iſabelle, qui fut bientôt ſuivie de celle de Chriſtophe Colomb, ruina de ſi belles eſpérances. Cette Princeſſe avoit toujours

protégé les Indiens ; elle avoit même donné ordre de rechercher exactement la conduite des principaux auteurs de tant de cruautés pour les punir sévérement ; & voulant laisser un monument éternel de la bonté de son cœur pour ces nouveaux Sujets, par un article particulier de son testament, elle chargea le Roi Ferdinand son époux, la Reine Jeanne sa fille, & le Prince Charles son petit-fils, de continuer l'œuvre de Dieu, en laissant la liberté à ces malheureux, & en tâchant, par des voies de douceur, de les amener à la connoissance du vrai Dieu.

Les intentions de cette pieuse Princesse ne furent pas mieux suivies dans cette disposition, que dans beaucoup d'autres. Les Indiens avoient commencé à jouir d'une espece de liberté. A la réserve de quelques corvées, & des tributs qu'on exigeoit d'eux, on les laissoit vivre dans leurs villages selon leurs usages, sous le gouvernement de leurs Caciques. L'avarice des principaux Officiers entreprit de les dépouiller de ce reste de liberté. On proposa au Conseil de Ferdinand d'asservir entiérement ces Sauvages, & de les repartir entre les habitans, pour être employés sous

leurs ordres aux travaux des mines, & aux autres ministeres qu'ils jugeroient à propos.

On appuyoit ce projet de motifs de Religion & de politique : il est impossible, disoit-on, que ces peuples se portent à embrasser la Foi, tandis qu'on les laissera dans le libre exercice de leurs superstitions, & qu'on n'usera point avec eux d'une violence salutaire ; la politique y trouvoit encore plus d'avantage, parce que, ajoutoit-on, cette dispersion les mettant hors d'état de rien entreprendre, coupera la racine à toutes leurs révoltes.

Voilà l'époque de la ruine entiere des Indiens. Les Missionnaires qui avoient déja éprouvé que le fréquent commerce des Européens, & le déréglement de leurs mœurs, détruisoient en peu de momens tout ce que leurs plus solides instructions n'établissoient qu'avec beaucoup de temps & de travail, virent bien que la servitude où on les jettoit ruineroit entiérement les vues qu'on avoit de les convertir à la Foi. Aussi leur zèle éclata-t-il hautement. Les Peres Antoine Montesino & Pierre de Cordoue, Dominicains, furent les plus ardens à déclamer contre le partage des

Indiens. Les Officiers Castillans, Auteurs du projet, & qui en pressoient l'exécution, furent piqués des discours des Missionnaires : ils se crurent désignés dans leurs sermons, & en porterent des plaintes à la Cour. Ce fut-là la source d'une infinité de contestations, où la Religion ne gagna rien, & où la charité perdit beaucoup.

Cependant, sur les représentations réitérées des Missionnaires, la Cour fit tenir des assemblées de Théologiens, où la question des partages fut agitée avec autant de chaleur que peu de succès : ces sortes d'affaires qui ont deux faces, & qui présentent de chaque côté de plausibles apparences, trouvent de part & d'autre leurs partisans. La Cour se crut par-là suffisamment autorisée à suivre son premier plan; elle envoya ordre à Michel Passamonte, Trésorier des droits du Roi, de finir sans délai l'affaire des partages. Cette commission lui donna un grand crédit & une autorité qui éclipsa celle des Gouverneurs. Maître de la fortune des habitans, dont les Indiens alloient devenir le plus riche fonds, il se vit en état de se faire beaucoup d'amis & de créatures. On fit donc le dénombrement de ce qui

restoit d'Indiens, & il ne s'en trouva plus que soixante mille.

On peut s'imaginer quel fut le désespoir des Indiens, lorsqu'ils se virent forcés de quitter leurs anciennes demeures, pour aller se livrer aux caprices de leurs nouveaux maîtres. La servitude est toujours cruelle; mais elle l'est surtout à ceux qui sont nés libres. Il est vrai que la Cour avoit fait des Réglemens qui en auroient adouci l'amertume, s'ils eussent été exactement observés; mais les maîtres ne s'appliquerent qu'à tirer tout le profit qu'ils purent de leurs acquisitions; ils chargerent ces malheureux des plus rudes travaux, & sans égard aux défenses du Roi, ils les firent servir de bêtes de charge. Le chagrin & la misere en diminuerent encore le nombre, & lorsque cinq ans après Rodrigue d'Albuquerque eut succédé à Passamonte dans l'emploi de Commissaire-Distributeur des Indiens, il ne s'en trouva plus que quatorze mille.

Ce funeste succès des partages, qui ne justifioit que trop les plaintes des Missionnaires, ranima de nouveau leur zèle. Le célebre Barthelemy de las-Casas, fut celui qui se signala davantage. C'étoit un vertueux Ecclésiastique, que le

desir de la conversion des infideles avoit attiré dans le nouveau monde ; il possédoit la plus grande partie des talens qui font les hommes Apostoliques, un grand zèle, une charité ardente, un désintéressement parfait, une pureté de mœurs irréprochable, un tempérament robuste & à l'épreuve des plus rudes fatigues. Ses plus grands ennemis ne lui reprocherent qu'une vivacité peu mesurée, & ce reproche n'étoit pas sans fondement; mais sa vertu, son intelligence, & le talent singulier qu'il avoit de gagner la confiance des Indiens, le rendirent très-respectable. Uni de sentimens avec les Missionnaires Dominicains, il travailla de concert avec eux pour anéantir les partages ; & s'étant enfin déterminé à entrer dans leur Ordre, il n'en sortit que pour prendre l'administration de l'Evêché de *Chiappa*.

Tel fut l'homme Apostolique que la Providence suscita pour le soulagement des Indiens. On ne peut exprimer les fatigues, les dégoûts, & les contradictions qu'il eut à essuyer dans la poursuite d'un si généreux dessein ; il lui fallut souvent traverser cette vaste étendue de mers, qui séparent l'Amérique d'avec les autres parties du monde. Ses pre-

mieres démarches furent mal reçues à la Cour de Ferdinand, où les Officiers de Saint-Domingue avoient eu soin de le décrier, en le faisant passer pour un esprit brouillon. La mort de Ferdinand ayant mis la régence entre les mains du Cardinal Ximenès, las-Casas crut la conjoncture favorable pour son dessein; il ne fut pas trompé. Le Régent touché de l'exposition pathétique que lui fit le saint homme, de l'état pitoyable où l'avarice des Castillans tenoit les Indiens, songea efficacement à y remédier.

Il fit choix de quatre Religieux Hyeronimites qu'il envoya à Saint-Domingue en qualité de Commissaires, avec de pleins pouvoirs pour réformer les abus, & sur-tout pour casser & annuller les partages faits par les précédens Commissaires, s'ils le jugeoient à propos, pour le bien de la Religion. On fut fort surpris dans l'isle de l'arrivée de ces Commissaires que las-Casas accompagnoit. Leur Commission, qui fut lue & publiée avec les cérémonies accoutumées, jetta la terreur dans l'isle.

Une commission si délicate demandoit du courage & de la fermeté. Les Peres Hyeronimites avoient de bonnes intentions; mais ils étoient timides & peu

ftylés au train des affaires. Las-Cafas s'apperçut bientôt qu'ils molliffoient, en ne privant que quelques particuliers de leurs Indiens, & n'ofant toucher aux plus puiffans, qui étoient en même temps les plus mauvais maîtres. Il fomma les Commiffaires d'exécuter les ordres du Régent; mais on ne lui donna que des défaites. Les clameurs recommencerent bientôt, & les efprits s'aigriffant de plus en plus, chacun porta fes plaintes à la Cour. Las-Cafas accufa les Hyeronimites de molleffe & de vues intéreffées : ceux-ci renouvellerent les anciennes accufations contre las Cafas; c'étoit une procédure à ne finir de long-temps; les Indiens en furent les victimes.

Après ce peu de fuccès le zèle de tout autre fe feroit rallenti; celui de las-Cafas n'en devint que plus vif. Les grands voyages ne lui coûtoient rien, quand il s'agiffoit de la gloire de Dieu. Il prit donc la réfolution de repaffer en Europe; on voulut l'arrêter, mais il montra un brevet du Roi, qui lui laiffoit l'entiere liberté d'aller & de venir, comme il le jugeroit à propos. Il trouva les chofes bien changées à fon arrivée en Efpagne. Le Cardinal Ximenès étoit mort, le Confeil des Indes avoit été

gagné, & étoit fort prévenu contre las-Casas. Loin de se faire écouter sur les plaintes qu'il avoit à faire des Commissaires, il eut à se défendre sur plusieurs chefs d'accusation qu'on avoit envoyés contre lui.

L'habile Missionnaire se voyant hors d'état de réussir au Tribunal des Indes, résolut de s'adresser directement au Prince Charles, qui gouvernoit sous le nom & pendant la maladie de la Reine Jeanne sa mere. Cette résolution étoit hardie, & ne paroissoit guere prudente. Le jeune Souverain obsédé par les Ministres Flamands, ne s'embarrassoit guere des Indes, il étoit trop occupé d'affaires plus importantes qu'il avoit sur les bras au commencement d'un regne épineux.

Las-Casas se rendit à la Cour; & comme on aime à y voir des hommes extraordinaires, il y fut reçu avec distinction. Le Seigneur de Chievres, Gouverneur & principal Ministre de Charles d'Autriche, l'écouta avec plaisir: les Ministres Flamands eurent aussi avec lui de fréquentes conférences; la jalousie qui régnoit entre les Espagnols & les Flamands au sujet de la confiance du Prince, que ces derniers possédoient,

ſervit beaucoup au Miſſionnaire. Les Flamands furent charmés d'entrer en connoiſſance d'une affaire, qui donneroit un nouveau relief à leur autorité, & leur feroit naître un nouveau moyen de mortifier leurs rivaux. Ils promirent de faire attention à ſes remontrances: mais les affaires qui ſurvinrent à Charles, & les mouvemens qu'on ſe donna, pour faire tomber la Couronne de l'Empire ſur ſa tête déja chargée de tant de diadêmes, occaſionnerent des lenteurs, qui donnerent le loiſir aux intéreſſés de prendre des meſures pour faire échouer le projet du Miſſionnaire. On oppoſa un homme dont l'autorité étoit capable de balancer celle du vertueux Eccléſiaſtique; c'étoit l'Evêque de Darien. L'exemple de Saint-Domingue avoit déja ſervi de regle au continent de l'Amérique, & ce bon Prélat, plus attentif à ſes intérêts qu'à ceux de ſon troupeau, avoit eu part à la diſtribution des Indiens. Il paſſa en Europe plutôt pour traverſer las-Caſas, que pour demander l'éclairciſſement de quelques prétendues difficultés qui ne les touchoient que médiocrement.

Le Prélat alla auſſi-tôt à la Cour,

où las-Casas étoit fort assidu. Son premier soin fut de se déclarer contre l'opinion des Missionnaires, & de détruire, dans ses visites & dans ses entretiens, les raisons sur lesquelles ils appuyoient la nécessité de révoquer les partages des Indiens. Ce sentiment si favorable à la Cour, & aux Officiers qui y étoient intéressés, ne pouvoit manquer d'être agréé, & de former un gros parti. Las-Casas avoit pour lui tous les gens de bien, & si son parti n'étoit pas le plus fort, il paroissoit au moins le plus équitable. Ainsi les disputes qui avoient déja été si vives, commencerent à se rallumer.

Ces contestations qui partageoient la Cour, piquerent la curiosité du Roi. Il résolut de convoquer une assemblée où les Parties intéressées feroient valoir leurs raisons. Il fut donc ordonné à l'Evêque de Darien, & au Pere de las-Casas de se trouver au Conseil au jour qui fut fixé; le même ordre fut donné à Diegue-Colomb, fils du grand Christophe, qui, ayant succédé à son pere dans la charge d'Amiral des Indes, n'avoit pas hérité de son pouvoir ni de sa considération. Il étoit revenu depuis quelques années en Espagne mécontent

des atteintes que les Officiers Royaux donnoient continuellement à son autorité.

La Cour étoit nombreuse, la cause intéressante, & la présence du Prince rendoit cette assemblée auguste. Il avoit reçu tout récemment le Décret de son élection à l'Empire, & ce fut-là que pour la premiere fois il fut traité de sacrée Majesté. On avoit dressé un trône au lieu de l'assemblée, & le Prince s'y rendit accompagné de ses Ministres & d'un brillant cortege. Le Seigneur de Chievres & le grand Chancelier étoient assis aux pieds du trône; celui-ci ordonna, de la part de Sa Majesté, à l'Evêque de Darien de s'expliquer sur l'affaire des partages. Il s'excusa d'abord sur ce que cette affaire étoit trop importante pour la rapporter en public; mais ayant reçu un second ordre, il parla ainsi.

« Il est bién extraordinaire, dit le » Prélat, qu'on délibere encore sur un » point qui a déja été tant de fois décidé » dans les Conseils des Rois Catholiques » vos augustes Aïeux : ce n'est sans doute » que sur une connoissance réfléchie du » naturel & des mœurs des Indiens, » qu'on s'est déterminé à les traiter avec » sévérité. Est-il nécessaire de retracer

» ici les révoltes & les perfidies de cette
» indigne Nation ? A-t-on jamais pu ve-
» nir à bout de les réduire que par la
» violence ? N'ont-ils pas tenté toutes
» les voies d'exterminer leurs Maîtres,
» & d'anéantir leur nouvelle domina-
» tion ? Ne nous flattons point, il faut
» renoncer ſans retour à la conquête des
» Indes, & aux avantages du nouveau
» monde, ſi on laiſſe à ces barbares une
» liberté qui nous ſeroit fatale.

» Mais que trouve-t-on à redire à
» l'eſclavage où on les a réduits ? N'eſt-
» ce pas le privilege des Nations vic-
» torieuſes, & la deſtinée des Bar-
» bares vaincus ? Les Grecs & les Ro-
» mains en uſoient-ils autrement avec
» les Nations indociles qu'ils avoient
» ſubjuguées par la force de leurs ar-
» mes ? Si jamais peuples mériterent
» d'être traités avec dureté, ce-ſont
» nos Indiens, plus ſemblables à des
» bêtes féroces qu'à des créatures rai-
» ſonnables. Que dirai-je de leurs
» crimes & de leurs débauches qui font
» rougir la nature ? Remarque-t-on en
» eux quelque teinture de raiſon ? Sui-
» vent-ils d'autres loix que celles de
» leurs plus brutales paſſions ? Mais
» cette dureté les empêche, dit-on,

» d'embraſſer la Religion. Hé ! que perd-» elle avec de pareils ſujets ? On veut » en faire des Chrétiens, à peine ſont-» ils des hommes. Que nos Miſſion-» naires nous diſent quel a été le fruit » de leurs travaux, & combien ils ont » fait de ſinceres proſélites.

» Mais ce ſont des ames pour leſ-» quelles Jeſus-Chriſt eſt mort ; j'en » conviens. A Dieu ne plaiſe que je » prétende les abandonner : ſoit à ja-» mais loué le zele de nos pieux Mo-» narques pour attirer ces Infideles à » Jeſus-Chriſt ; mais je ſoutiens que » l'aſſerviſſement eſt le moyen le plus » efficace : j'ajoute que c'eſt le ſeul » qu'on puiſſe employer. Ignorans, ſtu-» pides, vicieux comme ils ſont, vien-» dra-t-on jamais à bout de leur impri-» mer les connoiſſances néceſſaires, à » moins que de les tenir dans une con-» trainte utile ? Auſſi légers & indiffé-» rens à renoncer au Chriſtianiſme qu'à » l'embraſſer, on les voit ſouvent au » ſortir du baptême ſe livrer à leurs » anciennes ſuperſtitions ».

Le diſcours du Prélat fut écouté avec attention, & reçu ſelon les différentes diſpoſitions où l'on étoit. Lorſqu'il eut fini, le Chancelier s'adreſſa au Pere de

Las-Caſas, & lui ordonna, de la part du Roi, de répondre. Il le fit à-peu-près en ces termes :

« Je ſuis un des premiers qui paſſai » aux Indes, lorſqu'elles furent dé- » couvertes ſous le regne des invin- » cibles Monarques Ferdinand & Iſa- » belle, prédéceſſeurs de Votre Majeſté. » Ce ne fut ni la curioſité, ni l'intérêt, » qui me firent entreprendre un ſi long » & ſi périlleux voyage. Le ſalut des » Infideles fut mon unique objet. Que » ne m'a-t-il été permis de m'y em- » ployer avec tout le ſuccès que de- » mandoit une ſi ample moiſſon ! Que » n'ai-je pu, au prix de tout mon ſang, » racheter la perte de tant de milliers » d'ames qui ont été malheureuſement » ſacrifiées à l'avarice ou à l'impudicité !

» On veut nous perſuader que ces » exécutions barbares étoient néceſ- » ſaires pour punir ou pour empêcher » la révolte des Indiens. Qu'on nous » diſe donc par où elle a commencé. » Ces peuples ne reçurent-ils pas nos » premiers Caſtillans avec humanité & » avec douceur ? N'avoient-ils pas plus » de joie à leur prodiguer leurs tréſors, » que ceux-ci n'avoient d'avidité à les » recevoir ? Mais notre cupidité n'étoit

» pas ſatisfaite : ils nous abandonnoient
» leurs terres, leurs habitations, leurs
» richeſſes : nous avons voulu encore
» leur ravir leurs enfans, leurs femmes
» & leur liberté. Prétendions-nous qu'ils
» ſe laiſſaſſent outrager d'une maniere
» ſi ſenſible, qu'ils ſe laiſſaſſent égorger,
» pendre, brûler ſans en témoigner le
» moindre reſſentiment ?

» A force de décrier ces malheureux,
» on voudroit nous inſinuer qu'à peine
» ce ſont des hommes. Rougiſſons d'a-
» voir été moins hommes & plus bar-
» bares qu'eux. Qu'ont-ils fait autre
» choſe que de ſe défendre quand on les
» attaquoit, que de repouſſer les injures
» & la violence par les armes ? Le dé-
» ſeſpoir en fournit toujours à ceux
» qu'on pouſſe aux dernieres extrémités.
» Mais on nous cite l'exemple des Ro-
» mains pour nous autoriſer à réduire
» ces peuples en ſervitude. C'eſt un
» Chrétien, c'eſt un Evêque qui parle
» ainſi ; eſt-ce là ſon Evangile ? Quel
» droit en effet avons-nous de rendre
» eſclaves des peuples nés libres, que
» nous avons inquiétés ſans qu'ils nous
» aient jamais offenſés ? Qu'ils ſoient
» nos vaſſaux, à la bonne heure ; la loi
» du plus fort nous y autoriſe peut-être ;

» mais par où ont-ils mérité l'esclavage ?

» Ce sont des brutaux, ajoute-t-il, » des stupides, des peuples adonnés à » tous les vices. Doit-on en être surpris ? Peut-on attendre d'autres moeurs » d'une Nation privée des lumieres de » l'Evangile ? Plaignons-les, mais ne les » accablons pas ; tâchons de les instruire, de les éclairer, de les redresser ; » réduisons-les sous la regle ; mais ne » les jettons pas dans le désespoir.

» Que dirai-je du prétexte de la Religion dont on veut couvrir une injustice si criante ? Quoi ! les chaînes » & les fers seront-ils les premiers » fruits que ces peuples tireront de » l'Evangile ? Quel moyen de faire » goûter la sainteté de notre loi à des » cœurs envenimés par la haine & irrités par l'enlevement de ce qui leur » est le plus cher, sçavoir leur liberté ? » Sont-ce là les moyens dont les Apôtres se sont servis pour convertir les » nations ? Ils ont souffert les chaînes, » mais ils n'en ont pas fait porter : Jesus-Christ est venu pour nous affranchir » de la servitude, & non pas pour » nous réduire à l'esclavage. La soumission à la foi doit être un acte libre ; » c'est par la persuasion, par la douceur

» & par la raiſon qu'on doit la faire » connoître. La violence ne peut faire » que des hypocrites, & ne fera jamais de véritables adorateurs.

» Qu'il me ſoit permis de demander » à mon tour au Seigneur Evêque, ſi » depuis l'eſclavage des Indiens, on a » remarqué dans ce peuple plus d'empreſſement à embraſſer la Religion? » Si les Maîtres entre les mains de qui » ils ſont tombés, ont beaucoup travaillé à inſtruire leur ignorance? Le » grand ſervice que les partages ont » rendu à l'Etat & à la Religion! Lorſque j'abordai pour la premiere fois » dans l'Iſle, elle étoit habitée par un » million d'hommes; à peine aujourd'hui en reſte-t-il la centieme partie. » La miſere, les travaux, les châtimens impitoyables, la cruauté & la » barbarie en ont fait périr des milliers. » On s'y fait un jeu de la mort des » hommes; on les enſevelit tous vivans ſous des affreux ſouterreins, où » ils ne reçoivent ni la lumiere du jour » ni celle de l'Evangile. Si le ſang d'un » homme injuſtement répandu crie vengeance, quelles clameurs doit pouſſer » celui de tant de miſérables qu'on répand inhumainement chaque jour »!

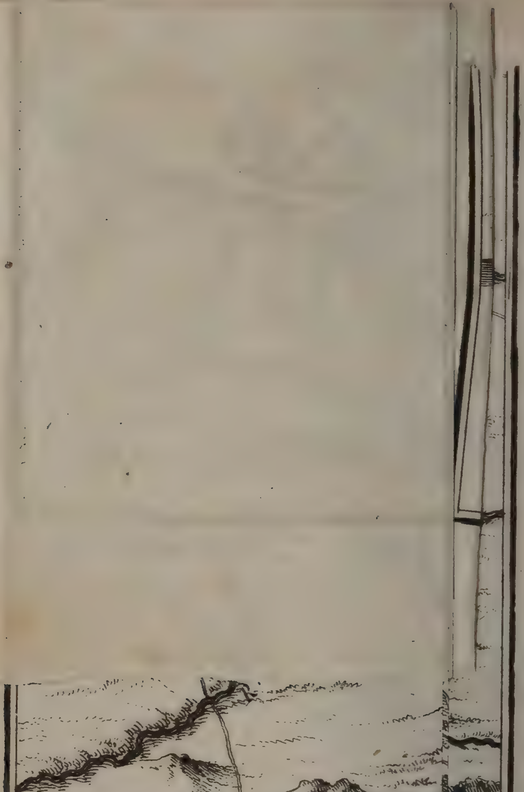
Las-Casas finit en implorant la clémence de l'Empereur pour des vassaux si injustement opprimés, & lui faisant entendre que c'est à Sa Majesté que Dieu demandera compte un jour de tant d'injustices, dont il peut arrêter le cours.

L'affaire étoit trop importante pour être décidée sur l'heure. L'Empereur loua fort le zele de Las-Casas, & l'exhorta à retourner dans sa Mission, lui promettant d'apporter un remede prompt & efficace aux désordres dont il lui avoit fait une si vive peinture. Ce ne fut que long-temps après que Charles, de retour en ses Etats, eut le loisir d'y penser: mais il n'étoit plus temps, du moins pour Saint-Domingue. Tout le reste des Indiens y avoit péri, à la réserve d'un petit nombre qui échappa à l'attention de leurs ennemis.

Une chaîne de montagnes partage Saint-Domingue dans toute sa longueur. Il y a d'espace en espace de petits cantons habitables. Les précipices dont ils sont environnés, en rendent l'abord très-difficile : ils peuvent servir de retraites assez sûres, & des familles entieres de Negres marons y ont quelquefois subsisté plusieurs années à l'abri des pour-

fuites de leurs Maîtres. Ce fut-là qu'une troupe d'Indiens alla chercher un asile ; ils le trouverent dans les doubles montagnes du Pifial, à seize ou dix-sept lieues de la *Vega-Real*. Ils y subsisterent plusieurs années inconnus au milieu de leurs vainqueurs, qui croyoient leur race entiérement éteinte. Ce fut une bande de Chasseurs qui les découvrit. Leur petit nombre & le pitoyable état où ils étoient, ne causerent plus d'ombrage. Leurs vainqueurs gémissoient peut-être eux-mêmes sur la cruauté de leurs ancêtres. On les traita avec douceur, & ils répondirent parfaitement à toutes les avances d'amitié qu'on leur faisoit. Dociles aux instructions qu'ils reçurent, ils embrasserent la Religion Chrétienne ; & s'accoutumant peu-à-peu aux mœurs & aux usages de leurs Maîtres, ils contracterent avec eux des mariages. On leur permit d'ailleurs de vivre selon leurs coutumes ; ils les gardent encore maintenant en partie, & ne vivent que de chasse ou de pêche.

Telle a été, mon Révérend Pere, la destinée de la Nation Indienne dans l'Isle de Saint-Domingue. Adorons les vues de la Providence, qui semble ne s'être appésantie sur ce peuple, que


Quartier de
la Soufriere

pour lui en ſubſtituer un autre. Je parle des Negres, qui tous mauvais qu'ils ſont, ont néanmoins de meilleures diſpoſitions au Chriſtianiſme que les Indiens, ſi l'on en juge par les Sauvages du Continent, qui ſont probablement de même race que ceux qui habitoient cette Iſle. Je crois, mon Révérend Pere, avoir ſatisfait pleinement à vos deux queſtions. Il ne me reſte plus que de vous aſſurer du reſpect avec lequel je ſuis, &c.

LETTRE

Du Pere Margat, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Procureur Général des Miſſions de la même Compagnie aux Iſles de l'Amérique.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de N. S.

Vous ſouhaitez depuis long-temps d'avoir une explication détaillée de nos Miſſions à la côte de Saint-Domingue. Je vais vous ſatisfaire.

Carte des Environs du Cap François et des Paroisses qui en dépendent
Pour joindre au Vingt Septieme Volume des Lettres édifiantes &ca. 1749.
Latitude du Cap François 20 D.
Longitude 74 D. 15'
Roche a Picolet
La Coque Vieille
Rescif et Roches sous l'eau
Baye de Caracol
Entrée du Port Dauphin
Les Mamelles
Port Dauphin
Fort
Ville du Cap
Le Port
Carenage
Terrein Sec et Aride
Islet du Limbe
Rescif
Islet a Rat
les Trois Maries
Isle de Sable
Passe
R. du Limbé
le Morne Rouge
Camp de Louise
R. du Haut du Cap
Quartier de la Plaine du Nord
Quartier de l'Acul
R. de l'Acul ou R. Salée
Quartier de la Petite Ance
Quartier St. Louis
Morin
Mornes Pelés
Quartier de Limonade
St. Anne
Quartier des Terriers Rouges
St. Pierre
Quartier de Bayaha ou Port Dauphin
Riviere Marion ou la Maherie
R. des Roches
R. du Trou ou R. Jaques
St. Jean Baptiste
Quartier du Trou
Montagnes du Dondon
Coste du Nord de l'Isle de St. Domingue
le Bonnet a l'Evesque
Paroisse du Dondon
La Grande Riviere
St. Rose
Quartier de la Grande Riviere
Quartier de la Soufriere
Echelle de Trois Lieues Communes
1/4
1/2
1
2
3

pour lui en substituer un autre. Je parle des Negres, qui tous mauvais qu'ils sont, ont néanmoins de meilleures dispositions au Christianisme que les Indiens, si l'on en juge par les Sauvages du Continent, qui sont probablement de même race que ceux qui habitoient cette Isle. Je crois, mon Révérend Pere, avoir satisfait pleinement à vos deux questions. Il ne me reste plus que de vous assurer du respect avec lequel je suis, &c.

LETTRE

Du Pere Margat, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Procureur Général des Missions de la même Compagnie aux Isles de l'Amérique.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de N. S.

Vous souhaitez depuis long-temps d'avoir une explication détaillée de nos Missions à la côte de Saint-Domingue. Je vais vous satisfaire.

Nous travaillons à ces Missions depuis 1704. Nous n'y trouvâmes d'abord que quatre ou cinq quartiers d'établis dans la partie de la côte que le Roi confia à nos soins. La colonie s'est bien accrue depuis ce temps-là. On a formé quantité de nouveaux quartiers, & par conséquent de nouvelles Paroisses ; nous en avons dans notre district dix-neuf, qui, en suivant la côte est & ouest, & la parcourant ensuite nord & sud, donnent une étendue de plus de cent lieues. Les plus petites Paroisses ont plus de six à sept lieues de contour : il y en a qui en ont plus de trente. On compte, dans cette étendue, plus de cent cinquante mille Negres. Le nombre des blancs n'est pas, à beaucoup près, si considérable. Il y a des Paroisses dans les plaines, dont le terrein est plat & uni ; il y en a quantité d'autres dans des pays montueux, coupés de ravins & très-difficiles à parcourir.

Je ne répéterai point ici ce que j'ai marqué assez au long dans une de mes Lettres précédentes au sujet du climat de Saint-Domingue, de différentes particularités du pays, & des occupations des Missionnaires ; je me borne dans

celle-ci à vous décrire l'établissement, les progrès & la situation présente de nos Missions.

Les Colonies Françoises commençoient à s'étendre dans l'isle de Saint-Domingue vers la fin du dernier siecle. *Leogane* & toute sa dépendance étoit déja gouvernée par les Révérends Peres Dominicains, qu'on y appelle, comme dans toutes les isles de l'Amérique, les Peres blancs. Cette portion de la Mission qui leur fut confiée, leur est demeurée depuis ce temps-là. La dépendance du Cap, où les progrès de nos François avoient été plus lents, n'avoit presque rien de fixe pour le gouvernement spirituel. Le peu de Paroisses qu'il y avoit dans les commencemens, étoient desservies par les premiers Prêtres séculiers ou réguliers que le hazard ou les fonctions d'Aumoniers de vaisseaux amenoient aux Isles.

La Mission du Cap fut dans la suite confiée aux Révérends Peres Capucins, & prit une forme plus réguliere. Cela dura jusques vers 1702; mais les mortalités, si communes sous ces climats, mirent bientôt ces Peres hors d'état de pouvoir soutenir cette Mission; la Cour proposa donc aux Supérieurs Jésuites

de s'en charger. Le Pere Gouye, alors Procureur général des Missions de la Compagnie aux isles de l'Amérique, par déférence pour les Peres Capucins, ne voulut rien accepter avant que de conférer sur cette affaire avec leurs Supérieurs à Paris ; mais ceux-ci lui ayant déclaré positivement qu'ils n'étoient plus en état, ni en volonté de fournir des sujets à la Mission de Saint-Domingue, & qu'ils en faisoient une cession volontaire à ceux qui, du consentement de la Cour, voudroient s'en charger, le Pere Gouye, sur cette réponse, alla offrir ses Missionnaires au Ministre, qui les accepta, & qui recommanda avec instance d'envoyer au plutôt des ouvriers, parce que le besoin étoit urgent.

L'Isle de Saint-Christophe fut, comme chacun sçait, envahie sur les François par les Anglois, l'an 1660; alors les habitans de ces colonies furent transportés partie à Sainte-Croix & partie à la Martinique; ils passerent ensuite pour la plûpart à Saint-Domingue, où ces nouveaux colons porterent un accroissement considérable. Notre Mission de Saint-Christophe qui étoit florissante, suivit le sort de la colonie. Le Supérieur reçut ordre de passer à Saint-

Domingue pour y prendre poſſeſſion de la Miſſion du Cap François. Il s'embarqua & aborda heureuſement à la *Caye Saint-Louis*. C'eſt la partie la plus ſud de l'Iſle de Saint-Domingue.

On appelle *Caye* dans l'Amérique les rochers qui s'élevent du fond de la mer & qui forment quelquefois de petites Iſles. Sur une de ces Iſles, à peu de diſtance de la côte qu'on appelle le *Fond de l'Iſle à Vache*, la Compagnie dite de Saint-Domingue bâtiſſoit actuellement un fort, à l'abri duquel elle ſe propoſoit de défendre tous les établiſſemens que le Roi lui avoit permis de faire dans tout le vaſte terrein qu'on nomme ici le *Fond de l'Iſle à Vache*. Ce terrein eſt, de toute la partie de l'Iſle qui appartient aux François, le lieu le plus éloigné du *Cap*. Il y a par terre plus de cent lieues d'une traverſée très-difficile; il y a encore plus loin par mer, puiſqu'il faut faire le tour de la moitié de l'Iſle, qui dans ſon total n'a guere moins de trois cens cinquante lieues de circuit.

Les hommes apoſtoliques, ne ſont jamais dépayſés & trouvent par-tout de quoi s'occuper ſuivant leur miniſtere. Le Miſſionnaire attendant une occaſion

pour paſſer au *Cap*, s'occupa pendant quelques mois à faire gagner le Jubilé à toute la garniſon & à tous les ouvriers qui travailloient actuellement à la conſtruction du fort Saint-Louis. Il le fit avec tant de zele & une ſi grande ſatisfaction pour tout le monde, que MM. les Directeur & Commandant de la Compagnie n'oublierent rien pour le retenir, ou du moins pour l'engager à procurer à cette portion de l'Iſle une Miſſion de Jéſuites. Le Pere leur donna les meilleurs paroles qu'il put; mais ſuivant les ordres preſſans de ſes Supérieurs, il ſe rendit au Cap où il arriva vers le commencement de Juillet 1704.

Le *Cap*, aujourd'hui ville conſidérable, étoit alors bien peu de choſe, & commençoit à peine à ſe relever des déſaſtres qu'il avoit eſſuyés dans les guerres précédentes, ayant été brûlé deux fois en cinq ans par les Anglois & les Eſpagnols réunis enſemble contre la France. Les débris ſauvés des colonies de Saint-Chriſtophe & de Sainte-Croix avoient jetté du monde au *Cap* qui commençoit à ſe repeupler. Mais ces miſérables colons, que l'ennemi avoit dépouillés de tous leurs biens, ſe trouvoient dans une triſte ſituation. Ce fut

une ample matiere au zele du Missionnaire; mais quelque bonne volonté qu'il eût, il ne pouvoit guere leur donner que des assistances spirituelles, les Anglois ayant enlevé tout ce que pouvoit avoir acquis la Mission de Saint-Christophe, & le Pere se trouvant au Cap dans l'embarras d'un nouvel établissement.

La charité qui est ingénieuse, lui fit trouver une ressource aux miseres publiques; il les représenta vivement, & il proposa comme un remede nécessaire & convenable, d'établir une association de Dames pieuses, qui par leurs charités & leurs soins se fissent un devoir de visiter les malades & les personnes nécessiteuses qui n'osent demander ouvertement l'aumône, & de leur procurer tous les soulagemens nécessaires. Comme il avoit le talent de manier les esprits, il vint à bout de son dessein. Les principales Dames de la ville se firent un honneur d'entrer dans la bonne œuvre. On vit donc en peu de temps une Confrairie formée de Dames de miséricorde : on élisoit une Supérieure tous les ans, & une Trésoriere, & chacune des autres Dames à leur tour, pour visiter les malades & pour leur procu-

rer chaque mois les ſecours de la Confrairie.

Ces Dames ne bornerent pas là leur charité; elles établirent un hôpital pour les hommes, les femmes & les familles entieres, réduits à l'aumône ou malades. On acheta deux maiſons pour cela; on établit un Syndic; le tout ſous la direction du Supérieur de la Miſſion qui aſſembloit ces Dames une fois tous les mois. Cet hôpital dura juſqu'en 1707, où M. de Charite, Commandant en chef après la mort de M. Augé, ayant beſoin des emplacemens de ce nouvel hôpital, pour aligner la nouvelle place d'armes, détruiſit les maiſons & en renferma le terrein dans cette place, ſans donner aucun dédommagement aux Dames de la Miſéricorde.

Il n'y avoit alors dans l'étendue de la dépendance du Cap que huit Paroiſſes; ſçavoir, *le Cap*, *le Morne-Rouge*, *l'Accul*, *la Petite Ance*, *le Quartier Morin*, *Limonade* & deux au *Port de Paix*. Le Pere Gouye, Procureur de la Miſſion, ſçachant le beſoin qu'on avoit de ſujets pour gouverner ces Paroiſſes, avoit déja écrit avec ſuccès dans toutes les Provinces de l'aſſiſtance de France pour exciter le zele & obtenir des Miſſionnaires.

Le

Le Pere Jean-Baptiste le Pers, de la Province de Flandres, fut des premiers à partir. Il arriva au Cap le 24 d'Août 1704, & dans le cours de l'année 1705 il fut suivi des PP. Olivier, le Breton, Laval & Boutin; ainsi avec le secours de deux Prêtres séculiers qui se trouverent dans ces quartiers, le Supérieur de la Mission eut de quoi remplir dès cette année-là toutes les Paroisses vacantes.

Il étoit juste de donner une forme stable à cette Mission; c'est à quoi travailla efficacement le Pere Gouye, en obtenant des Lettres patentes du Roi, qui furent enregistrées au Parlement le 29 Novembre 1704; par ces Lettres, le Roi établit les Jésuites dans l'administration spirituelle des colonies francoises de la côte de Saint-Domingue, depuis *Monte Christ* jusqu'au *Mont de Saint-Nicolas*, avec défense à tous Prêtres séculiers ou réguliers de s'immiscer dans cette Mission, sans le consentement exprès des Jésuites. Le Supérieur du Cap fut établi Supérieur général de la Mission.

Rien de plus déplorable que l'état où les Missionnaires Jésuites distribués dans les différentes Paroisses, trouverent leurs Eglises. La plûpart étoient ouver-

tes de toutes parts & livrées nuit & jour à toutes ſortes de profanations par les hommes & par les bêtes, ſans que rien pût les défendre. J'excepte l'Egliſe du *Cap*, où il y avoit un Tabernacle dans les formes, envoyé par le Roi. Le premier ſoin des nouveaux Miſſionnaires fut donc de travailler à la réparation de leurs Egliſes; c'eſt en quoi ſe ſignalerent ſur-tout le Pere le Pers à *Limonade*, le Pere Boutin à *Saint-Louis*, & le Pere d'Autriche *au Port de Paix*.

Le Cap, déja centre des Miſſions, & deſtiné à être la ville principale & comme la capitale de la colonie françoiſe à Saint-Domingue, ne ſe diſtinguoit pas avantageuſement par ſon Egliſe, qui n'étoit encore qu'un aſſez mauvais bâtiment de bois paliſſadé à jour, ſuivant l'ancienne maniere de bâtir du pays; d'ailleurs aſſez mal-propre & mal pourvue d'ornemens. C'étoit ſans doute en cet état que l'avoit trouvé le Pere Labat, ſi connu par ſes Mémoires, qui ne fut point édifié de cette négligence & qui s'en plaint amérement dans la deſcription qu'il en fait. Mais quand il y paſſa en 1703, cette ville ne faiſoit encore que de ſe relever de deux incendies conſécutifs; & d'ailleurs les Egliſes

de la colonie, en proie, pour ainsi dire, au premier venu qui vouloit s'en emparer, ne pouvoient gueres être ni décorées ni entretenues comme il convient. Le zele des Missionnaires réveilla l'indolence des Habitans qui se sentoient encore de la licence de la *Flibuste*.

On forma donc au Cap de grandes entreprises pour la construction d'une Eglise. Le Pere Boutin qui s'y trouvoit alors en qualité de Curé, & qui venoit tout récemment d'achever l'Eglise de *Saint Louis*, qu'il avoit bâtie sans le secours d'aucun Entrepreneur, prit encore sur lui d'en faire autant au Cap, & il en vint à bout. Monsieur le Comte d'Arquian, Gouverneur de la ville, fut prié de poser la premiere pierre. Ce fut le 28 Mars 1715, & en trois ans & demi, ce qui est prompt, vu la lenteur ordinaire des entreprises du pays, que l'Eglise se trouva en état d'être bénie le 22 Décembre 1718, sous le titre de l'Assomption de la Sainte Vierge. C'est un grand bâtiment de maçonnerie de 120 pieds de long sur 45 de large. En général il est d'assez bon goût, quoique trop simple par le dedans, & trop peu spacieux aussi pour la quantité de monde qui est dans la ville. La Sacristie est bien fournie

& bien entretenue, ses ornemens sont beaux, & le Service divin s'y fait avec autant d'ordre & de dignité qu'en aucune Province de France. Il y a un clocher détaché du corps de l'Eglise, c'est une tour quarrée où il y a une assez belle sonnerie & une horloge qui s'entend dans toute la ville.

Je ne m'amuserai point ici, mon Révérend Pere, à vous faire le détail des Missionnaires arrivés depuis ces temps-là, ni à vous marquer les nouveaux établissemens de Paroisses à mesure que la colonie s'est étendue. Vous en jugerez par l'exposé que je vais vous tracer de l'état présent de cette Mission. Je parcourrai pour cela assez rapidement les différentes Paroisses qui sont sous la direction du Supérieur général, & je ne m'arrêterai, qu'autant qu'il sera nécessaire, à quelques circonstances particulieres qui méritent attention.

Le Cap qui, dans ses commencemens, n'étoit qu'un amas fortuit de quelques cabanes de pêcheurs & de quelques magasins pour les embarquemens, est présentement une ville considérable. Elle est bâtie au pied d'une chaîne de montagnes qui l'environnent en partie, & qui lui font une espece de couron-

nement. Ces montagnes, qui ſont ou cultivées par des habitations, ou boiſées par la nature, forment un amphithéatre varié qui ne manque pas d'agrément. La plus longue partie de la ville s'étend tout du long de la rade, qui peut avoir trois ou quatre lieues de circuit, & qui eſt toujours remplie d'un grand nombre de toute eſpece de bâtimens. Il n'en vient gueres moins de cinq cens chaque année, tant grands que petits, ce qui entretient dans cette rade un mouvement continuel, qui donne à la ville un air animé. Toutes les rues en ſont alignées & ſe coupent dans les traverſes à angles droits; elles ont toutes trente à quarante pieds de large. Il y a dans le centre une belle place d'armes, ſur laquelle l'Egliſe paroiſſiale fait face. Au milieu eſt une fontaine; on a planté ſur les extrémités des allées d'arbres qui donneront de l'ombrage & de la fraîcheur.

Les maiſons n'en ſont pas fort belles, mais elles ſont aſſez riantes & bâties pour la fraîcheur & pour la commodité du commerce. C'eſt à trois incendies que le Cap doit ſon embelliſſement. Pour ſe garantir de pareils accidens, on s'eſt mis depuis dans le goût de bâtir de

maçonnerie, & l'on fait tous les jours de nouvelles maiſons qui, avec l'agrément, auront plus de ſolidité.

Les bâtimens les plus conſidérables ſont d'aſſez belles cazernes où tous les ſoldats ont leur logement; & un grand magaſin du Roi, ſur le bord de la mer, où le Conſeil Supérieur & la Juſtice ordinaire tiennent leurs ſéances.

Notre logement eſt dans un des endroits les plus élevés du Cap; on y arrive par une fort belle avenue de grands arbres qu'on appelle poiriers de la Martinique, parce que la feuille de ces arbres, reſſemble aſſez à celle des poiriers d'Europe. Cette allée donne un ombrage & une fraîcheur qu'on ne ſçauroit trop eſtimer dans un pays auſſi chaud que celui-ci. La maiſon ne répond point à cela; c'eſt une équerre de vieux bâtimens qui n'ont ni goût ni commodité; nous y ſommes très-mal & très-étroitement logés, mais la ſituation eſt belle & l'air fort bon. Ce qu'il y a de plus conſidérable, c'eſt une Chapelle, dédiée à ſaint François Xavier, elle eſt toute de pierre de taille, & fort bien décorée.

Nous avons à nos côtés (la rue ſeulement entre deux) le Couvent des Reli-

gieuses de la Congrégation de Notre-Dame, qui s'occupent utilement à l'instruction des jeunes Créoles. Cet établissement, si nécessaire, n'a pas encore la forme qu'il doit avoir. Le feu Pere Boutin, qui en est le Fondateur, avec le plus grand zèle & les meilleures intentions du monde, n'avoit pas le goût le plus sûr pour l'architecture. Comme il n'avoit pensé qu'au plus pressé, tous les bâtimens de cette maison ne sont ni solides, ni proportionnés.

Cette ville est la résidence ordinaire du Gouverneur, de l'Etat-Major, du Conseil Supérieur ; ce qui, avec les Officiers de la Jurisdiction ordinaire, les Négocians de la ville & ceux de la rade, les allans & venans de la plaine, tant blancs que noirs & métifs, met dans le Cap environ dix à douze mille ames.

Outre un bel hôpital du Roi, qui est à une demi-lieue du Cap, qui a plus de quatre-vingt mille livres de revenu, & où sont reçus & traités tous les pauvres & les soldats malades, il s'est formé en cette ville, depuis quelques années, trois établissemens de charité, qui sont d'une grande ressource pour les Pauvres.

Le premier est appellé Maison de Pro-

vidence des hommes. Il y a quelques temps qu'un de nos Miſſionnaires, Curé du Cap, fut touché de la miſere de quantité de perſonnes qui viennent ici, dans l'eſpérance de s'enrichir, & qui ſouvent, n'ayant ni moyen pour ſubſiſter, ni aſyle où ſe réfugier, prennent du chagrin, & bientôt après, ſaiſis par la maladie, périſſent miſérablement dans le lieu même où ils avoient eſpéré faire quelque fortune. Ce Miſſionnaire penſa que ce ſeroit une œuvre bien charitable, & en même-temps d'une grande utilité pour la Colonie, de former un établiſſement où ces pauvres gens fuſſent reçus & entretenus, juſqu'à ce qu'il ſe préſentât des emplois qui puſſent leur convenir, ſuivant leurs talens & leurs profeſſions. Il s'ouvrit ſur ſon projet à un homme vertueux & intelligent; & l'ayant trouvé dans une diſpoſition favorable de ſe prêter à ſes vues, ils mirent inceſſamment la main à l'œuvre. Le ſéculier offrit pour cela une petite maiſon avec ſon emplacement, qu'il avoit en propre, où l'on ſe propoſa de faire une augmentation de bâtimens, & le Miſſionnaire s'engagea, de ſon côté, à nourrir & à entretenir les pauvres nouvellement arrivés. On

en vint bien-tôt à l'exécution, & on ne manqua pas de pratiques.

Le bruit de cet établissement s'étant répandu dans toute la colonie, chacun y applaudit, & se proposa de le favoriser suivant ses facultés. Les Gouverneurs Généraux, l'Intendant & le Conseil Supérieur du Cap, en prirent connoissance, y donnerent leur approbation, & promirent leur protection. On acheta un emplacement plus étendu à l'extrémité du Cap, du côté des montagnes, où il y avoit du logement, du terrein, & des Negres pour le faire valoir, & beaucoup de commodités, entr'autres une belle source qui est au pied de la maison, avantage si précieux dans des climats tels que ceux-ci ; & l'on y transporta le nouvel établissement.

Cette forme, plus solide & plus gracieuse, attira bien-tôt à cette maison, (qu'on appella la Maison de la Providence) des avantages plus considérables. M. le Marquis de Lamage, Général des Isles sous le vent, & M. Maillard, Intendant, étant venus au Cap, honorerent la nouvelle Maison de leur visite. Ils se firent exactement informer de tout ce que l'on y faisoit pour le soulagement des pauvres : ils en parurent très-satisfaits,

promirent leur protection & s'engagerent, sitôt que la maison auroit pris une forme encore plus solide, d'obtenir des Lettres Patentes du Roi, qui mettroient le sceau à cet établissement.

Ce fut par leur avis, & suivant celui des Notables, qu'on nomma des Administrateurs & qu'on dressa un Réglement pour la conduite de cette maison. Le sieur de *Castelveyre*, qui est celui qui a consacré à ce pieux établissement ses facultés & ses soins, en fut établi le premier *Hospitalier.* Il y fait sa résidence, & tout le détail roule sur lui; on y tient bureau tous les lundis, où se trouvent les deux Administrateurs séculiers, & le Curé du Cap qui en est Administrateur né. On y reçoit indifféremment tous les nouveaux venus: ils y sont nourris & entretenus jusqu'à ce qu'on leur ait trouvé quelque place au Cap ou à la plaine. En attendant, on les occupe à quelque travail pour la Maison.

On y reçoit outre ceux-là, tous les convalescens qui sortent de l'Hôpital du Roi, & tous les pauvres de la ville, dans laquelle on a recommandé très-instamment de ne donner aucune aumône aux mendians, puisqu'ils trouvoient le vivre

& le couvert à la Providence, & que quand ils mandioient, ce n'étoit que pour avoir de quoi s'énivrer : désordre jusqu'à présent trop commun, & auquel on s'est principalement proposé de remédier, en les obligeant à se retirer à la Providence. Quand ils sont malades, on les fait porter à l'Hôpital du Roi. Voilà déjà plus de six cens personnes, suivant les registres de cette maison, qui y ont passé, & qui, y ayant été reçus, ont été placés ensuite dans différens endroits. Si on avoit eu, il y a trente ans, un pareil établissement, on auroit conservé dans la seule dépendance du Cap plus de trente mille *Colons* que la misere & le désespoir ont fait périr.

Cette Maison prend tellement faveur & est si fort au gré des habitans, qu'il s'y fait depuis quelques temps des legs & des donations considérables. On ne les hasardoit dans les commencemens qu'avec crainte, parce qu'on ne voyoit encore rien de bien solide ; mais M. le Général & M. l'Intendant ont bien voulu y pourvoir, en déclarant, par une Ordonnance spéciale, & en vertu de l'autorité du Roi, dont ils sont dépositaires, que ces Maisons de Providence, si utiles au public, doivent être censées

capables de recevoir & accepter toutes ſortes de donations & de legs. Une Déclaration ſi préciſe a raſſuré le Public, & a donné une nouvelle chaleur à la charité.

Le ſecond établiſſement eſt auſſi d'une Maiſon de Providence pour les femmes. Il ſe trouve, parmi le nombre des habitans aiſés de cette ville, quantité de pauvres femmes âgées, hors d'état de pouvoir gagner leur vie, & à qui on étoit obligé de fournir de quoi payer les loyers des maiſons où elles ont leur logement ; ce qui va loin dans cette ville où les loyers ſont extrêmement chers. Cela inſpira au Miſſionnaire-Curé du Cap la penſée d'acheter quelque emplacement où l'on pût bâtir des chambres dans leſquelles on donneroit logement à ces perſonnes indigentes ; & c'eſt ce qu'il a exécuté avec ſuccès.

Le troiſieme établiſſement de charité, qui eſt tout récent, eſt un petit Hôpital pour les femmes malades ; établiſſement extrêmement néceſſaire ; car, comme dans un pays auſſi mal ſain que celui-ci, il y a toujours des malades dans la ville, lorſqu'il ſe trouvoit des femmes ou nouvellement arrivées, ſans moyens & ſans connoiſſances ; ou anciennes

dans le pays, mais réduites à la mendicité, on ne sçavoit où les loger pendant leurs maladies : on étoit encore plus embarrassé à leur procurer les soulagemens nécessaires, faute de domestiques & de personnes capables de les soigner ; ou du moins, comme on se trouvoit en ces occasions obligé de partager ses attentions, ces difficultés multiplioient extraordinairement les frais & les dépenses.

Ce qu'on souhaitoit donc depuis long-temps, vient enfin de réussir depuis peu, par la disposition pieuse qu'un habitant du Cap, nommé *François Dolioules*, a faite en mourant, d'une jolie maison & de ses dépendances, à condition qu'elle serviroit à y recevoir les pauvres femmes malades de la ville. Cette Maison, qui s'appelle Sainte-Elisabeth, est gouvernée par les mêmes Administrateurs que les deux précédentes.

Notre maison du Cap est comme le chef-lieu de la Mission. C'est-là où réside le Supérieur général, qui, de temps en temps, fait sa tournée pour visiter les paroisses & les Eglises. Nous ne sommes de résidens fixes au Cap que quatre Prêtres en comptant le Supérieur, & deux Freres. Le Curé de la paroisse, qui

a un Vicaire ſous lui, eſt pour les habitans blancs du Cap. Il y a un Curé pour les Negres, qui prend auſſi ſoin des Marins.

Le Supérieur général de la Miſſion eſt Supérieur des Religieuſes. La Cour, par les Lettres Patentes qu'elle leur a données, les ſoumet auſſi au Curé du Cap. Les jours ouvriers, on dit une premiere Meſſe à la paroiſſe, que l'on ſonne au lever du ſoleil. Il y en a une ſeconde de fondation à ſept heures, & une que l'on dit ordinairement, quand on le peut, à huit heures, & qui eſt pour les écoliers. Il y a donc une Ecole pour les garçons; mais elle eſt peu ſtable; & une des choſes qu'il feroit ici le plus néceſſaire d'avoir, c'eſt, par exemple, des Freres des Ecoles Chrétiennes, qui s'acquittaſſent de l'importante fonction de l'inſtruction de la jeuneſſe, non par un eſprit mercenaire, comme font ceux dont on eſt obligé de ſe ſervir, mais dans un eſprit de religion & avec un deſir de procurer la gloire de Dieu. La jeuneſſe d'ici eſt perverſe, indocile, ennemie de l'application, volage, gâtée par la tendreſſe aveugle de leurs peres & meres, peut-être par les Négres & Négreſſes auxquels ils ſont livrés, dès

qu'ils ont vu le jour ; apprenant néanmoins aisément à lire, & ayant une disposition marquée pour l'écriture.

Les Dimanches & les Fêtes, outre la premiere & la seconde Messe, qui se disent toujours à la même heure que les jours ouvriers, il y a encore une grande Messe chantée à huit heures & demie ; ensuite la Messe, qu'on appelle des Negres, parce qu'elle est spécialement destinée pour eux. On chante à cette Messe des Cantiques, & on fait aux esclaves qui sont présents, une explication de l'Evangile, & des instructions, qu'on proportionne à leur capacité. Il y a tous les Jeudis de l'année un Salut de fondation.

Outre le cathéchisme qu'on fait toutes les Fêtes & Dimanches aux enfans, on en fait un trois fois la semaine, pendant le Carême, pour les disposer à la premiere Communion. Le Curé des Négres fait aussi, toutes les Fêtes & Dimanches, à l'issue des Vêpres paroissiales, une instruction aux Negres, & tous les soirs des jours ouvriers, à la fin du jour, on rassemble ce que l'on peut de Negres pour leur faire la priere, & pour disposer les Prosélytes au saint Baptême.

Le Cap nous a arrêtés quelques-temps:

Nous parcourrons plus légérement les paroiſſes des plaines. La plus voiſine du Cap, en tournant à l'eſt, eſt *la Petite Ance.* C'eſt un des quartiers les plus anciennement établis de la Colonie. Les fonds de terre y ſont admirables : il y a près de cinquante ſucreries roulantes, pluſieurs belles raffineries, & au moins ſix mille Negres eſclaves. Le nombre des blancs ne répond pas à cela. La plûpart des propriétaires des habitations de ce quartier, ainſi que ceux du voiſinage, ſont en France, & font régir leurs biens par des Procureurs & par des Economes.

L'Egliſe paroiſſiale de ce quartier eſt la plus belle de toutes celles de la dépendance du Cap. Elle fut commencée du temps du Pere *Larcher*, qui en a été Curé dix ans, & qui, par ſes ſoins, ſon activité & la confiance diſtinguée que les paroiſſiens avoient en lui, avança extrêmement cet ouvrage. La premiere pierre en fut poſée le 20 Mai 1720, par M. le Marquis de *Sorel*, nouvellement arrivé au Cap, avec la qualité de Gouverneur général. Elle ne fut achevée que plus de dix ans après. J'étois alors Curé de cette Paroiſſe, où j'ai demeuré près de vingt ans. Le Pere *Larcher*, dont je viens de

parler, célebre dans la Miſſion, par ſa prudence, ſon affabilité & ſon application infatigable au travail, extrêmement dur à lui-même, & univerſellement chéri des grands & des petits, fut nommé Supérieur du Cap en 1720. Il eut, peu de temps après, la qualité de Préfet apoſtolique. Il gouverna la Miſſion avec une grande douceur & une eſtime générale, juſqu'en 1734. Sa ſanté s'étant alors extrêmement dérangée, les Médecins jugerent qu'il n'y avoit que la France qui pût le rétablir. Il s'embarqua le 10 Mars 1734, le jour des Cendres; mais ſon mal ayant augmenté, il mourut ſur mer le 12 Avril ſuivant.

A deux lieues *de la Petite Ance*, un peu plus au nord, eſt l'égliſe du *quartier Morin*, laquelle eſt ſous le titre de Saint Louis. Ce quartier l'emporte ſur tous ceux de la Colonie pour la bonté du terrein, la beauté des chemins & la richeſſe des habitations. Il eſt redevable en partie de tous ces ornemens à feu M. *de Charite* qui en a été Gouverneur, & enſuite Lieutenant au Gouvernement général, où il mourut en Janvier 1720. L'égliſe paroiſſiale, qui eſt de brique, & qui a été nouvellement réparée, eſt fort jolie, & ſur-tout

d'une très-grande propreté. Il y a un autel à la Romaine, un baldaquin & un tabernacle d'un très-bon goût. Ce quartier est fort ramassé, mais c'est toute plaine, & la meilleure qualité de terrein qu'on puisse souhaiter pour la culture. Il y a autant de Negres à peu près qu'à *la Petite Ance*.

Cette paroisse se glorifie avec raison d'avoir eu assez long-temps pour Curé le *Pere Olivier*, de la Province de Guyenne, homme véritablement respectable par toutes les vertus propres d'un Missionnaire. Il arriva au Cap au commencement de 1705. C'étoit un petit homme d'un tempérament assez foible, & qu'il ruina encore par ses austérités & son abstinence presque incroyables. Il avoit une douceur, une modestie & une simplicité religieuse, qui lui gagnoient d'abord l'estime & la confiance des personnes qui avoient rapport à lui. Son zele pour le salut des ames étoit infatigable. Sitôt qu'il étoit appellé pour quelques malades, il y couroit sans faire attention ni à l'heure, ni au temps, ni à la chaleur, ni à l'abondance des pluies, qui causent presque toujours des fiévres aux voyageurs qui en sont mouillés. Les Negres esclaves trouvoient tou-

jours dans lui un pere & un défenſeur zélé. Il les recevoit avec bonté, les écoutoit avec patience, les inſtruiſoit avec une application ſinguliere.

Le Pere Olivier joignoit à ces vertus une union intime avec Dieu, un mépris extrême de lui-même, une mortification en toutes choſes, une délicateſſe de conſcience qui alloit juſqu'au ſcrupule. Il n'employoit guere moins de trois heures chaque jour, pour le ſaint ſacrifice, tant pour s'y diſpoſer que pour l'offrir, & pour faire ſon action de graces. Il fut Supérieur juſqu'en 1720. Il étoit déja attaqué d'un mal de jambe auquel il ne paroiſſoit pas faire attention; cependant ſe trouvant hors d'état de deſſervir une Paroiſſe, il demanda d'aller faire ſa demeure ſur une habitation que nous avons aux *Terriers rouges*, à laquelle il donna ſes ſoins en qualité de procureur. Là il ſe livra à ſon attrait pour la priere & pour l'oraiſon, qu'il n'interrompoit que pour vaquer à l'inſtruction de nos Negres, & à quelques ſoins temporels du reſſort de ſon emploi. Ce fut dans cette ſolitude que la plaie de ſa jambe s'étant fermée, il ſe ſentit peu de temps après attaqué de la maladie dont il mourut. Il

vit les approches de ce dernier moment avec une résignation, une constance & une joie dignes de la sainte vie qu'il avoit menée jusqu'alors. Il mourut le 28 Mars 1731, âgé d'environ cinquante-huit ans, après avoir été vingt-six ans dans la Mission dont il avoit été Supérieur pendant quatre ans. Sa mémoire est ici dans une extrême vénération, & toute la Colonie le regardoit comme un Saint.

En tirant vers l'est, on trouve *Limonade* qui est à une égale distance du *Quartier Morin* & de la *Petite Ance.* Ce Quartier n'est point inférieur aux deux précédens, ni pour la bonté du terrein, ni pour la quantité d'esclaves. L'église est sous le titre de Sainte Anne. Elle est déja fort ancienne, & n'est que de bois; mais elle est riche en argenterie & en ornemens. La fête de Sainte Anne dont l'église porte le nom, attire tous les ans un grand concours de tous les Quartiers de la Colonie.

Deux lieues plus haut, en tirant un peu du côté du sud, on trouve le quartier *du Trou.* Nos premiers *Colons* n'étoient pas d'élégans nomenclateurs, comme il ne paroît que trop par les noms ridicules qu'ils ont donnés à dif-

férens Quartiers. Ils appellent *Trou*, toute ouverture un peu large qui se prolonge entre deux montagnes, & qui débouche dans quelque plaine. Telle est la situation de la paroisse du *Trou*, dont l'église a pour Patron Saint Jean-Baptiste. Ce Quartier est plus étendu que les précédens, mais le terroir n'en est pas à beaucoup prés si bon, quoiqu'il y ait cependant quantité de belles habitations. L'église n'est que de bois, d'assez mauvais goût & fort mal ornée. Il ne tient qu'aux paroissiens d'en bâtir une belle, puisqu'ils ont des fonds très-considérables depuis vingt ans; mais souvent l'indolence, en se bornant aux intérêts particuliers, fait négliger les intérêts communs, sur-tout quand ils n'ont que la religion pour objet. Delà vient que, malgré tous les projets en l'air que l'on a faits, les choses sont toujours demeurées dans une inaction très-préjudiciable au bien de cette paroisse. La situation de cette église est des plus avantageuses; au milieu d'un petit bourg d'environ trente ou quarante maisons, & sur le bord d'une jolie riviere. Cette paroisse, depuis 1739, est desservie par un Pere Cordelier.

En remontant toujours la côte à l'est,

on trouve la paroiſſe de Saint Pierre *dès Terriers-rouges*. Le terroir de ce Quartier eſt médiocre, ſur-tout ce qui eſt le long de la mer, où les fonds ſont maigres & ſalineux. Il eſt aſſez propre pour l'indigo; mais les cannes à ſucre n'y viennent pas trop bien. Les terreins ſont meilleurs au voiſinage des montagnes. C'eſt dans ce Quartier que nous avons une habitation qui eſt en ſucrerie. Il y a d'ordinaire un Jéſuite réſident qui en eſt comme Procureur. La paroiſſe eſt à un bon quart de lieue en tirant vers la mer. L'égliſe paroiſſiale eſt aſſez belle & fort bien ornée. On a bâti un presbytere à côté, ſur le bord d'une riviere qu'on appelle *la Materie*, qui eſt les deux tiers de l'année à ſec.

Le *Fort Dauphin* & *Ouanaminte* terminent du côté de l'eſt la dépendance du Cap pour la juriſdiction ſpirituelle. Autrefois tout ce quartier s'appelloit *Baya*, nom qui lui avoit été donné par les Eſpagnols, à cauſe d'une *Baye* célébre, une des meilleures, des plus ſûres & des plus ſpacieuſes de toute l'iſle. Les Eſpagnols y avoient autrefois un fort à l'endroit qu'on nomme *la Bouque*, dont j'ai vu le plan; on y a même, depuis quelques années, trouvé quelques

petites médailles dans les ruines qu'on a fouillées pour faire les ouvrages de fortifications qui y ſont aujourd'hui. C'eſt une ville qui eſt encore petite, mais qui pourra s'augmenter dans la ſuite. Ce fut M. *de la Rocharard*, Général de cette Colonie, qui, en 1726, fit tracer le plan du fort qu'on y voit à préſent. Il eſt ſitué ſur une langue de terre qui s'avance dans *la Baye*, on en a conſtruit un autre à l'entrée du goulet par où la mer entre, & forme, en s'élargiſſant, ce beau port. Il faut néceſſairement que les vaiſſeaux paſſent par-là pour entrer dans le port, ce qu'on ne peut faire qu'à la demi-portée du canon du port de la *Bouque*.

Il y a à la ville du Fort Dauphin un Etat major, compoſé d'un Lieutenant de Roi, Commandant de tout ce Quartier, qui s'érend depuis *le Trou* juſqu'à *l'Eſpagnol*. Il eſt ſubordonné au Gouverneur du Cap. Il y a auſſi un Major & quelques compagnies Françoiſes & Suiſſes, une juriſdiction qui eſt du conſeil ſupérieur du Cap. L'égliſe fait face ſur la place d'armes qui eſt ſpacieuſe. On en bâtit actuellement une de maçonnerie, qui ne le cédera à aucune des plus belles de la Colonie. Il

n'y a présentement qu'un Curé Jésuite, qui seul est chargé du soin de la paroisse, & qui est en même-temps aumônier du Fort, où il va dire une premiere messe les Fêtes & Dimanches, après quoi il revient faire l'office à la paroisse. Les malades de la ville, les soldats & les habitations, à trois ou quatre lieues aux environs, surchargent trop un Missionnaire; mais la disette de sujets ne permet pas de faire autrement.

Il y a peu d'années que le Curé du *Fort Dauphin* étoit chargé de tout ce que les François possédent jusqu'à l'*Espagnol*; ce qui faisoit une paroisse immense de plus de vingt-cinq lieues de circuit. On a formé pour son soulagement une paroisse plus proche de la frontiere Espagnole; elle s'appelle *Ouanaminte*, on y a bâti une église & un presbytere. Le Pere de Vaugien, Jésuite de la Province de Champagne, a été le premier Missionnaire qui ait desservi cette paroisse dans l'année 1729 : mais il n'y fut pas long-temps, car il mourut quatre mois après son arrivée dans la Mission.

Il y a quelques Quartiers situés dans l'épaisseur des montagnes qui répondent à ceux que je viens de vous décrire, ce qui est commun à toute la côte de Saint-

Saint-Domingue, soit celle du nord, soit celle du sud. Pour vous mettre au fait de ceci, mon Révérend Pere, il est bon de sçavoir que l'isle de Saint-Domingue, dans sa longueur, qui s'étend de l'est à l'ouest, est partagée par une chaîne de montagnes qui occupe le milieu de l'isle, en laissant de part & d'autre jusqu'au bord de la mer une côte qui est plus ou moins large, suivant que ces montagnes s'approchent ou s'éloignent plus du bord de la mer.

C'est le long de ces côtes & dans la plaine, que sont situées les meilleures habitations, & les plus beaux établissemens, tant des François que des Espagnols. Ces chaînes de montagnes qui occupent le milieu de l'isle, ont quelquefois jusqu'à trente & quarante lieues de largeur. Ce sont pour la plupart des pays inhabitables ; cependant il y a d'espace en espace des vallées considérables, dont les terreins sont très-bons, & où l'on a formé des établissemens, des quartiers & des paroisses. Ainsi au quartier de la *Petite Ance*, que je vous ai décrit ci-dessus, répond le quartier du *Dondon*, qui est dans l'épaisseur de la montagne, au sud de la *Petite Ance*. Il n'y a pas bien des années que ce

n'étoit qu'un pays de chasse ; ce n'est que depuis vingt ans qu'on l'a cultivé, & qu'il s'y est formé quantité d'habitations qui sont aujourd'hui un beau quartier. Il y a une paroisse établie, & un Curé résident, qui est un Religieux du grand Ordre de Cluny.

C'est dans cette paroisse que mourut, il y a huit ans, le Pere *le Pers*, un des plus célebres & des plus laborieux Missionnaires de cette dépendance. Il étoit le Doyen de la Mission, y étant venu en 1705. Le Pere le Pers, sous un extérieur très-simple & extrêmement négligé, cachoit un très-bon esprit, une mémoire heureuse, un jugement sain, mais sur-tout beaucoup de candeur & un cœur extrêmement charitable. Pendant trente ans qu'il a vécu dans la Mission, il y a peu d'endroits où il n'ait travaillé & laissé des monumens de son zele. Son attrait particulier étoit de se confiner dans les endroits les plus sauvages & les moins habités, qu'il prenoit plaisir à former. Sitôt qu'il avoit mis les choses en bon train, que les églises & les presbyteres étoient dans un arrangement convenable, il demandoit aussi-tôt un successeur, & passoit à un autre quartier, pour y con-

tinuer le même travail. Cela marque, comme vous le voyez, mon Révérend Pere, un homme bien détaché de lui-même; car on aime naturellement à jouir du fruit de ses travaux. Le Pere *le Pers* ne se réservoit que la peine, & laissoit aux autres la douceur d'un établissement qu'ils n'avoient plus qu'à perfectionner.

Son caractere étoit une espece de philosophie dont le fond étoit la religion. Indifférent pour tout ce qui regardoit la vie temporelle, il sembloit ignorer tout ce qui y a rapport, ou n'y faire attention qu'autant que les besoins extrêmes l'avertissoient d'y pourvoir. On ne voyoit dans les lieux où il faisoit résidence aucune espece de cuisine. Presque toujours en voyage, il ne portoit pour toute provision que quelques œufs durs & du fromage. Il s'arrêtoit en route sur le bord du premier ruisseau, où il prenoit sa frugale réfection; & souvent emporté par le plaisir d'herboriser, qui le faisoit errer dans les bois & dans les montagnes, il falloit que son Negre l'avertît qu'il étoit temps de prendre quelque nourriture. Il joignoit à cela un grand zele pour le salut des ames, sur-tout un attrait &

un talent particuliers pour la direction des Negres ; une grande affabilité qui le rendoit aimable dans le commerce de la vie, quoiqu'il fût cependant naturellement très-retiré, & qu'il n'entretînt commerce avec les séculiers qu'autant qu'il le croyoit nécessaire pour leur salut, ou pour satisfaire à la curiosité qu'il avoit de se mettre au fait de l'histoire du pays.

Cette étude étoit le seul délassement qu'il se permît au milieu de ses travaux apostoliques. Comme il arriva de bonne heure dans la Mission, il y trouva quantité d'anciens *colons*, quelques *Flibustiers*, & d'autres personnes, témoins oculaires des événemens tout récens, passés depuis le commencement des établissemens des François dans cette colonie. Ce fut sur leurs mémoires, corrigés & éclaircis les uns par les autres, qu'il dressa une Histoire de Saint-Domingue. Il trouva dans *Oviedo*, & dans d'autres Historiens Espagnols, ce qui regardoit les temps antérieurs, c'est-à-dire, la narration de tout ce qui s'est passé depuis l'entreprise de Christophe *Colomb*, jusqu'au commencement de l'arrivée des François, & de leurs premiers exploits à la côte. Il ajouta à cela l'état

présent de l'isle, dont il avoit parcouru une bonne partie, & l'Histoire Naturelle, autant qu'il l'avoit pu étudier par lui-même, en profitant des lumieres d'*Oviedo*, d'*Acosta*, & d'autres sources. Il garda long-temps cette Histoire manuscrite, se défiant de son style, qui, effectivement avoit bien des défauts. Il se détermina enfin à envoyer ses papiers au Pere *de Charlevoix*, qui, dans son Histoire de Saint-Domingue, rend compte de l'usage qu'il a fait des mémoires du Pere *le Pers*.

Ce Missionnaire, peu satisfait de la maniere dont il avoit traité l'Histoire Naturelle, se mit en tête de s'appliquer à la Botanique. La méthode de M. de Tournefort lui étant tombée entre les mains, l'ardeur d'herboriser le saisit & lui tint désormais, après les fonctions de son ministere, lieu de toute autre occupation. Il composa, suivant les principes de la nouvelle méthode, quantité de mémoires sur les plantes de Saint-Domingue. Ce travail l'occupoit encore quand il mourut; il avoit demandé au Pere Supérieur de la Mission d'aller desservir la paroisse du *Dondon*, nouvellement établie, où pas un Jésuite n'avoit encore été. C'étoit là, comme j'ai dit,

ſon attrait : il pouvoit encore y en trouver un particulier par la ſituation de ce quartier, qui eſt un pays haut, coupé de montagnes, où il y a bien plus de fraîcheur & d'humidité ; par conſéquent très-favorable à la Botanique. Il jouit bien peu de temps de cet avantage ſi conforme à ſon inclination. Comme il étoit déja ſur l'âge, affoibli par ſes grands travaux & par le peu d'attention qu'il avoit pour ſa ſanté, accoutumé d'ailleurs aux grandes chaleurs, la fraîcheur de ce quartier lui fut mortelle, & il y termina ſa carriere âgé de cinquante-neuf ans. M. Deſportes, Médecin, ſon ami, & Botaniſte de profeſſion, ſe trouvant auprès de lui quand il mourut, profita, avec la permiſſion du Pere Levantier, Supérieur général, des manuſcrits du défunt, dont il eſt à croire qu'il rendra, avec le temps, compte au public.

Au bas des montagnes du *Dondon* eſt ſitué le quartier de la *Grande-Riviere*, où il y a une paroiſſe, dont ſainte Roſe eſt la patrone. Cette paroiſſe eſt à une égale diſtance de *Limonade*, du *Quartier Morin* & de la *Petite Ance*, environ à deux lieues de ces trois quartiers. Celui-ci eſt une gorge qui ſe prolonge fort

avant entre deux chaînes de montagnes. Il peut avoir ſept à huit lieues de longueur, ſur une demi-lieue & quelquefois moins de largeur. Toute cette gaîne n'eſt proprement que le lit d'une aſſez belle riviere, qui prend ſa ſource dans la double chaîne des montagnes qui ſont ſur le terrein Eſpagnol, & qui après avoir coulé long-temps entre des falaiſes très-hautes, vient arroſer ce quartier; de-là elle fait différens tours dans ceux de *Saint-Louis* & de *Limonade*, d'où elle ſe décharge dans la mer vis-à-vis du nord. Il n'y a de plaine en ce quartier que ce que la riviere, dont le lit change à chaque débordement, veut bien y laiſſer. Les habitations ſont placées ſur l'un & l'autre bord. Il la faut paſſer & repaſſer à chaque moment quand on veut parcourir le quartier, ce qui eſt fort incommode & très-dangereux, ſurtout pour les Miſſionnaires que leur miniſtere appelle ſans ceſſe en divers lieux.

Il y a vingt ans que ce quartier étoit un des plus peuplés & des plus floriſſans. Les habitans, quoique du médiocre étage, y étoient fort à leur aiſe. L'indigo & le tabac, dont les manufactures avoient de la réputation, les faiſoient

vivre commodément. Cette félicité fut troublée par un des plus furieux débordemens de la riviere, dont on eut encore entendu parler. Il arriva le 22 Octobre 1722. Elle descendit comme un foudre du haut des montagnes d'où elle prend sa source : ses eaux enflées se répandirent de part & d'autre, & entraînerent maisons, jardins, hommes & bestiaux. Son cours, quoique moins gêné à la sortie de ce défilé, n'en fut pas moins violent. Elle se joignit à tous les ruisseaux & ravins qui se trouverent sur son passage, & les ayant gonflés, elle se répandit avec eux dans la plaine : le quartier *Morin*, la *Petite Ance* & *Limonade*, furent en partie inondés. Elle arracha les cannes, déracina les haies, abattit les arbres, démolit les maisons, entraîna jusqu'aux énormes chaudieres de cuivre & de potin où l'on fait le sucre, & causa, dans tous ces lieux-là, des dommages inestimables. Les habitans de la *Grande Riviere*, comme les plus voisins & les plus foibles, furent aussi les plus maltraités. Grand nombre de Blancs surpris par cette inondation subite & nocturne y périrent, il s'y noya encore un bien plus grand nombre de Négres, & quantité de bestiaux de toute espece.

Les habitans qui échapperent à un si cruel désastre, de riches qu'ils étoient la veille, se trouverent le lendemain sans Négres, sans terres, sans argent, & quelques-uns sans famille & sans logement.

La charité des fideles éclata fort dans cette occasion. On fit des quêtes dans tous les quartiers de la dépendance du Cap. Les aumônes furent abondantes. On les fit distribuer par les mains des Missionnaires, suivant l'estimation de la perte que chacun pouvoit avoir faite. Ce soulagement, quoique prompt & général, ne put cependant réparer le dommage que le débordement avoit causé au quartier. Comme les chemins étoient rompus, les jardins couverts de galet ou ensevelis sous l'eau; les propriétaires furent obligés, partie d'abandonner leurs habitations, partie de les vendre presque pour rien. Ceux qui resterent, instruits par leurs malheurs, ont depuis porté leurs établissemens sur les *Côtieres* des montagnes.

Le Pere Meric étoit dans ce temps-là Curé de cette paroisse. Son zèle apostolique le faisoit souvent déclamer avec force contre deux vices communs alors en ce quartier, l'ivrognerie & l'impureté. Ce n'est pas qu'il n'y eût des

gens de bien qui gémiſſoient avec le Miſſionnaire de quantité d'excès & de ſcandales publics que rien ne pouvoit arrêter. Le Pere Meric, qui faiſoit de ces excès le ſujet le plus ordinaire de ſes diſcours à ſes paroiſſiens, voyant que tout cela profitoit peu, ſe ſentit un jour extraordinairement animé par quelques nouvelles impiétés qui s'étoient commiſes dans un cabaret aſſez voiſin de l'Egliſe. Il en parla avec plus de véhémence dans un Prône de ſa Meſſe paroiſſiale, un jour que le Saint-Sacrement étoit expoſé. Il prit Jeſus-Chriſt à témoin des outrages qui lui avoient été faits, & tranſporté tout-à-coup par un mouvement intérieur, dont il ne ſe ſentit pas le maître : *He bien*, leur dit-il, *puiſque mes diſcours & mes remontrances ont été juſqu'à préſent ſi infructueux, ſçachez que dans peu, Dieu vous fera ſentir qu'on ne l'outrage pas toujours impunément.* Trois ou quatre jours après arriva cet horrible débordement qui bouleverſa ce quartier d'une maniere à ne jamais s'en relever. C'eſt de lui-même que j'ai ſçu cette circonſtance, qui m'a été confirmée depuis par quantité d'habitans qui y étoient préſens.

En partant du Cap & retournant à l'oueſt, partie oppoſée à celle que nous venons de parcourir, on trouve à deux lieues & demie de cette ville, le quartier de la plaine du nord. Le terroir y eſt fort; mais un fond de terre glaiſe le rend humide & moins propre aux cannes que les autres terreins qui environnent le Cap. Les ſucres qu'on y fabrique ſont gros, mais en récompenſe ce ſol eſt de nature à ſouffrir moins dans les ſéchereſſes. La paroiſſe, il y a 20 ans, étoit à une demi-lieue plus proche du Cap, au quartier appellé le *Morne-rouge*: l'Egliſe fut tranſportée où elle eſt maintenant, pour être plus au centre du quartier. Quoiqu'elle ne ſoit que de bois, elle eſt cependant ſolide & d'aſſez bon goût, bien propre & bien entretenue. Le presbytere eſt un de plus beaux de la Miſſion: tout le terrein en eſt cultivé avec goût & intelligence. Il y a quantité d'allées d'arbres fruitiers des meilleurs du pays, diſpoſés avec ſymmétrie, & qui joignent l'agréable à l'utile, & un fort joli jardin potager, où la plupart des légumes & des racines d'Europe viennent parfaitement bien. On peut dire que c'eſt un des plus agréables déſerts de la colonie.

Le quartier de l'*Accul*, à deux lieues de la plaine du nord, borne la plaine du Cap du côté du Cap. Nos insulaires Américains appellent *Accul* une barriere que les montagnes opposent aux voyageurs. Ce quartier, où il y a une jolie paroisse, n'a qu'une lieue de large sur sept de longueur, & se termine au nord par une baye qu'on appelle *Camp de Louise*. Le terroir en est médiocre, quoiqu'on y fasse en plusieurs endroits de très-beau sucre. L'Eglise qui est de maçonnerie est belle & fort bien ornée, & le presbytere dans une agréable situation. Dans les gorges des montagnes, le long desquelles ce quartier s'étend, il y a quelques vallons cultivés, tels que sont ceux de la *Souffriere*, de la *Coupe-à-David* & quelques autres.

Toutes les autres Paroisses qui sont au-delà de *l'Accul* en tirant à l'ouest, sont dans des pays montueux & difficiles. Telle est d'abord celle du *Limbé*. Ce quartier a été nommé ainsi par une assez mauvaise allusion aux Limbes, parce qu'après avoir franchi une haute montagne, on se trouve à la descente de l'autre côté dans un pays profond, tel à peu-près que celui où l'on se figure que sont les limbes. Ce quartier qui est

très-étendu en longueur, & de plus de huit lieues, n'en a pas une de largeur, & dans quelques endroits beaucoup moins. Ce n'eſt qu'un vallon au milieu duquel coule une belle riviere qui prend ſa ſource dans les doubles montagnes & qui n'a point de lit fixe; ce qui dans les débordemens qui ſont fréquents, incommode beaucoup les habitans de ce quartier. Cette riviere après l'avoir parcouru ſe jette dans la mer au nord. L'Egliſe paroiſſiale, dont S. Pierre eſt le patron, eſt ſituée au milieu du quartier, qui eſt aujourd'hui un des plus peuplés, quoiqu'il s'y faſſe beaucoup plus d'indigo que de ſucre. La Paroiſſe eſt fort difficile à deſſervir à cauſe de cette riviere qu'il faut ſans ceſſe paſſer & repaſſer, & toujours avec quelque danger.

A deux lieues plus haut, un peu plus proche de la mer, eſt *le Port Margot*, quartier moins conſidérable que le *Limbé* & bien moins riche. L'Egliſe a pour patrone ſainte Marguerite, elle eſt deſſervie par un Pere Cordelier. Une dépendance de cette Paroiſſe qui la rend difficile, eſt un quartier nommé *le Borgne*, qui en eſt ſéparé par une montagne âpre & difficile. C'eſt encore un vallon, mais plus étroit, où il y a cependant plus de

ſoixante habitations établies ; on y demande une Paroiſſe, & on a déja pris pour cela toutes les meſures néceſſaires ; mais nous manquons tellement d'ouvriers, qu'on a de la peine à remplir les plus anciennes Paroiſſes.

En partant du *Limbé* & prenant plus à l'oueſt, on ſe trouve, après deux lieues, au pied d'une haute montagne qu'il faut doubler pour arriver au quartier nommé *Plaiſance*, ſans doute par antiphraſe. C'eſt un lieu nouvellement établi, ſemblable à ceux que nous venons de parcourir, mais bien moins bon, & où il y a peu d'habitations conſidérables. On n'a que de l'indigo & du caffé dans ces vallons, où la trop grande humidité & l'incommodité des voitures empêche qu'on ne faſſe du ſucre. Il y a une paroiſſe à *Plaiſance*, où l'on a auſſi la même incommodité de paſſer ſans ceſſe une riviere qui ſerpente dans toute l'étendue de ce quartier.

Après *Plaiſance* eſt le *Pilate*. C'étoit autrefois une Paroiſſe ; mais depuis bien du temps elle eſt vacante, de même que *Plaiſance*, faute de Miſſionnaires. Un quartier nommé *le gros Morne* confine *au Pilate :* il y a plus de quarante habitations, mais aucune ſucrerie. Le ter-

rein n'en eſt pas des plus féconds. Une grande partie eſt en *Savanes* * naturelles. Il y pleut tous les jours pendant l'été ; mais il y fait fort ſec pendant l'hyver. Il y a une Egliſe & une Paroiſſe deſſervie par un Pere Cordelier. Ces trois derniers quartiers, ſont de la dépendance du port de *Paix*, où il y a un Lieutenant de Roi commandant. On compte, *du gros Morne* au port de *Paix*, environ douze lieues. Le chemin pour y aller eſt un plat pays, couvert de *Savanes* & entrecoupé de bocages. Il ſeroit fort beau & fort commode, ſans l'obligation où l'on eſt de paſſer ſouvent & avec danger une groſſe riviere qu'on appelle *les trois rivieres*, parce qu'elle eſt effectiment compoſée de trois rivieres qui ſe réuniſſent dans une. Son lit eſt parſemé de groſſes roches, que les chevaux ont bien de la peine à franchir. Outre cela cette riviere eſt aſſez ſouvent groſſie par les pluies qui tombent dans les montagnes. Cela cauſe des débordemens ſubits qui ſurprennent le voyageur : on ſe

---

(1) Les François du Canada appellent *Savanes* les forêts d'arbres réſineux, & dont le fond eſt humide & couvert de mouſſe : ceux des Antilles donnent aux prairies le nomde *Savanes*.

voit alors arrêté ſans pouvoir avancer ni reculer, parce que la riviere n'eſt plus guéable ; ainſi c'eſt une néceſſité d'attendre que les eaux aient baiſſé ; ce qui ſe fait par bonheur aſſez promptement, à cauſe de l'extrême rapidité de cette riviere, qui coule comme un torrent.

A douze lieues du *gros Morne*, à l'oueſt de la plaine *du Cap*, on trouve enfin la ville du Port de *Paix*, qui eſt très-peu de choſe, quoique ce ſoit un des plus anciens établiſſemens de la Colonie. Il n'y a plus aujourd'hui qu'un Lieutenant de Roi, Commandant, de la dépendance du *Cap*, & une Juriſdiction. L'Egliſe qui eſt de maçonnerie, eſt petite, mais très-jolie.

A deux lieues du *Port de Paix* eſt un quartier nommé *S. Louis*, où nous avons une habitation dans un fort mauvais terrein. Tous ces quartiers-là ſont fort vaſtes ; parce que le ſol n'en eſt que médiocrement bon. Le Curé du *Port de Paix* s'eſt vu plus de trente lieues de pays à deſſervir. Cela eſt préſentement un peu plus partagé. C'eſt encore un Pere Cordelier qui deſſert cette Cure. Le Jéſuite, Procureur de notre habitation de *Saint-Louis*, eſt en même temps

Curé de la Paroiſſe, & a un Vicaire qui eſt un Pere Carme.

Jean Rabel à l'oueſt du *Port de Paix*, eſt une petite plaine, preſque toute environnée de *Mornes*, excepté du côté de la mer. Il y a une petite rade où les batteaux peuvent entrer. Ce quartier qui n'étoit d'abord qu'un *boucan* de chaſſeur, s'eſt établi en Paroiſſe depuis quelques années. C'eſt encore un Pere Cordelier qui en eſt le deſſervant.

Vous voyez, mon Révérend Pere, qu'il s'en faut beaucoup, que nous ayons aſſez de Miſſionnaires pour pouvoir en mettre dans toutes les Paroiſſes qui ſont de la dépendance du Cap. Mais comment faire? cette Iſle eſt une terre qui dévore ſes habitants. Les premieres maladies ſont terribles à eſſuyer, & la plûpart y ſuccombent. Voilà cinquante-ſix Jéſuites morts depuis la fondation de cette Miſſion, c'eſt-à-dire depuis 1703. Ce qui reſte ici de Miſſionnaires Jéſuites, ſont preſque tous gens âgés, infirmes & proches de leur fin.

Cependant, mon Révérend Pere, cette Miſſion eſt une des plus belles que nous ayons. Rien de plus floriſſant que l'état des Colonies françoiſes de S. Domingue, qui ſont tous les jours de nou-

veaux progrès. Je ne parlerai point du bien qu'il y a à faire ici, parce que je me ſuis aſſez expliqué ailleurs ſur ce ſujet. Je terminerai cette lettre par le juſte éloge qui eſt dû à la mémoire du Pere Pierre-Louis *Boutin*, que la Miſſion a perdu le 22 Décembre de l'année précédente. Tout le monde le regarde avec juſtice comme l'Apôtre de Saint Domingue. Il y vint, comme nous avons dit, en 1705, & pendant trente-ſept ans qu'il a paſſés dans la Miſſion, il y a donné conſtamment des exemples d'une vertu héroïque, qui bien loin de ſe démentir un ſeul moment, a paru aller en augmentant juſqu'à la fin de ſes jours. La réputation de ſon mérite & de ſa ſainteté, s'étoit répandue par toute la France bien des années avant ſon décès, ſur-tout dans les ports de mer & parmi les marins auxquels il avoit un rapport plus ſpécial, s'étant chargé du ſoin de la rade où il faiſoit toutes les fonctions curiales. Les matelots ne parloient que du Pere *Boutin* qui étoit leur pere & leur directeur.

Ce ſaint Miſſionnaire étoit natif de la Tour blanche en Périgord, & avoit été reçu Jéſuite dans la province de Guyenne. Tout annonçoit dans lui une

ſainteté éminente ; un viſage pâle & exténué, un regard extrêmement modeſte, des yeux cependant vifs qui s'allumoient quand il prêchoit ou parloit de Dieu, une voix plus forte que ne ſembloit promettre un corps auſſi maigre & auſſi décharné. Sa maniere de prêcher étoit ſimple & peu recherchée. Il parloit de l'abondance du cœur, & cherchoit plus à corriger les mœurs, qu'à flatter les oreilles ou à plaire aux eſprits. Il avoit cependant des ſaillies d'une éloquence forte, qu'animoient encore des tons de voix éclatans qui portoient la frayeur dans l'ame des plus endurcis. Sa morale étoit ſévère, & ſon extérieur ne reſpiroit qu'auſtérité ; mais les pécheurs pénitents étoient ſûrs de trouver dans lui toute la charité & toute la douceur qui pouvoient achever de les gagner à Jeſus-Chriſt. Auſſi le confeſſionnal faiſoit-il une des occupations les plus pénibles & les plus continuelles de ſa vie. Il ſe rendoit à l'Egliſe paroiſſiale dès la pointe du jour, & ſe tenoit toujours prêt pour écouter ceux qui vouloient s'adreſſer à lui. On le voyoit, ſur-tout les Fêtes & les Dimanches, aſſidu au Tribunal. Les matelots & les Negres étoient ceux à qui il donnoit plus volontiers ſon at-

tention ; il les écoutoit avec patience ; & ne finiſſoit point avec eux qu'il ne les eût inſtruits ſuivant leurs beſoins.

Les premiers eſſais de ſon zèle à ſon arrivée dans la Miſſion furent d'abord employés à *l'Accul*, & enſuite dans les quartiers les plus éloignés, c'eſt-à-dire, les plus pénibles. Je vous ai raconté une partie de ce qu'il avoit fait au *Port de Paix* & à *Saint Louis*, où il avoit été pendant quelque temps chargé ſeul du ſoin de ces deux immenſes quartiers. On ne peut ſe figurer la fatigue que lui cauſa la conſtruction de l'Egliſe de *Saint Louis*. Il eut le malheur de trouver le Commandant de ces quartiers prévenu contre lui par de faux rapports ; de ſorte que bien loin d'en être ſoutenu ou aidé dans l'entrepriſe du bâtiment de l'Egliſe, il en fut ſans ceſſe contrarié & moleſté. Mais le caractère naturellement ferme du Pere Boutin quand il s'agiſſoit de la gloire de Dieu & du bien ſpirituel du prochain, le ſoutint au milieu de ces contradictions. Et d'ailleurs Monſieur le Comte de Choiſeul, alors Gouverneur général de la Colonie, ayant pris connoiſſance de ces différends, plein lui-même de zéle pour la religion & d'amitié pour les Miſſionnaires Jéſuites,

les fit cesser par son autorité, & ordonna que le Pere ne fût plus troublé dans ses pieux travaux. Il les continua donc & vint à bout d'achever cette Eglise, non-seulement par ses soins, mais encore par ses épargnes sur sa nourriture, ayant pour cet effet obtenu une permission spéciale de notre Révérend Pere Général. Ces travaux & les courses continuelles qu'il fut obligé de faire dans des pays difficiles & si étendus, donnerent une atteinte fâcheuse à sa santé, qui étoit naturellement assez robuste.

Ce fut singuliérement au Cap, (où il se trouva fixé par l'obéissance, neuf années après avoir travaillé dans différentes Paroisses des environs) qu'il eut occasion de faire éclater son zele & ses talens apostoliques. En qualité de Curé du Cap, il se trouva, comme je l'ai dit, chargé du détail de la conduite de l'Eglise que les habitans firent alors bâtir. Il n'eut pas peu à souffrir de la part de certains génies, qui n'aiment point à faire le bien, & qui sont jaloux lorsqu'ils le voyent faire aux autres. Le saint Missionnaire après avoir rendu raison de ses démarches à ceux qui vouloient bien l'entendre, n'opposoit aux autres qu'une patience inaltérable &

une application continuelle à pouſſer l'ouvrage entrepris. Il n'en étoit pas moins aſſidu à l'Egliſe, ni auprès des malades, pour l'aſſiſtance deſquels Dieu lui avoit donné un talent particulier. On a demandé cent fois & on eſt encore à comprendre comme il étoit poſſible qu'un ſeul homme pût ſuffire à tant d'occupations ſi différentes. Il n'en paroiſſoit cependant pas plus ému, quelque affaire qu'il eût; & ſon extérieur toujours compoſé étoit le ſigne de la tranquillité intérieure dont il jouiſſoit au milieu des plus accablantes occupations.

Ce ne pouvoit être que le fruit d'une union avec Dieu qu'il avoit toujours préſent & qu'il n'a jamais paru perdre de vue tant qu'il a vécu. On peut aſſurer qu'il pratiquoit à la lettre le précepte évangélique de prier ſans ceſſe. Toujours levé à l'heure marquée par la regle, après ſon oraiſon, il ſe rendoit dans la Chapelle domeſtique, où, après avoir éveillé les Négres de la maiſon, il leur faiſoit la Priere; après quoi rendu à l'Egliſe paroiſſiale, il y reſtoit à genoux juſqu'à ce que quelqu'un ſe préſentât à ſon confeſſionnal. Il paſſoit en cette poſture quelquefois deux ou

trois heures dans un recueillement & une dévotion qui étoit d'un grand exemple. On disoit qu'il falloit qu'il eût le corps de fer pour tenir si long-temps, dans un pays si chaud, une posture si gênante.

Quelques raisons d'obéissance lui ayant fait quitter la Cure du Cap, il se borna alors au soin des Négres & à celui des marins. Ce n'est que depuis peu qu'on a porté un réglement pour les marins malades, qui épargne bien de la peine à celui qui est chargé de ce soin. Ce réglement est, que les Commandans des bâtimens, doivent sitôt qu'ils ont des malades à bord, les faire transporter dans un magasin au Cap pour leur faire administrer les derniers Sacremens s'il est besoin; & de-là les faire porter à l'Hôpital. Avant cela il falloit que le Missionnaire allât près d'une lieue en rade, & se rendît en canot au bord de chaque bâtiment où il y avoit des malades; de sorte qu'il arrivoit souvent qu'à peine le Missionnaire étoit de retour d'un bâtiment, qu'il falloit repartir pour se rendre à un autre, & cela jour & nuit.

Le soin des Négres est au Cap d'un détail bien fatigant. Il y en a plus de

quatre mille, ſoit dans la ville, ſoit dans la dépendance de la Paroiſſe, qui s'étend à une grande lieue aux environs, dans des montagnes où il y a quantité d'habitations les unes au-deſſus des autres, très-difficiles à aborder.

Le Pere Boutin s'étoit fait une étude particuliere pour la conduite & l'inſtruction des Négres; ce qui demande une patience & un zele à toute épreuve. Ces gens-là ſont groſſiers, d'une conception dure, ne s'exprimant qu'avec difficulté dans une langue qu'ils n'entendent guere & qu'ils ne parlent jamais bien. Mais le ſaint Miſſionnaire qui regardoit ces malheureux comme des élus que la Providence tire de leurs pays dans la vue de leur faire gagner le Ciel, par la miſere & par la captivité à laquelle leur condition les aſſujettit, étoit venu à bout, par un travail long & opiniâtre, de les entendre & d'en être lui-même entendu. Il avoit acquis une connoiſſance ſuffiſante des langues de tous les peuples de la côte de Guinée, qu'on tranſporte dans nos Colonies; connoiſſance infiniment difficile à acquérir, parce que ces langues barbares qui n'ont aucune affinité avec les langues connues, ſont encore très-différentes

entr'elles

entr'elles, & qu'un *Sénégalois*, par exemple, n'entend en aucune maniere un *Congo*, &c.

Il se servoit de ces connoissances pour les Negres nouveaux, qui, tombant malades avant que d'avoir appris assez de François pour être disposés au Baptême, n'auroient pu autrement recevoir cette grace avant leur mort. Quant à ceux qui après un séjour de quelque temps dans ces Colonies, commençoient à entendre un peu le François, le Pere Boutin, dans les instructions publiques qu'il leur faisoit, proportionnoit le style de ses discours à leur maniere de s'exprimer, qui est une espece de *baragouinage* dont ils ne se défont jamais, & suivant lequel il est nécessaire de leur parler, si l'on veut en être entendu. Cette méthode d'instruire est très-rebutante, parce que le Negre qui a une intelligence bornée, & une émulation au-dessous du médiocre, demande, pour faire quelque fruit, qu'on lui rebatte en cent façons différentes, & dans sa maniere de penser, les premiers principes de la Religion.

C'est le Pere Boutin qui le premier a mis les Chefs de famille, qui ont des Négres à baptiser, sur le pied de les

envoyer tous les ſoirs ſur le perron de l'Egliſe; où il leur faiſoit le Catéchiſme pour les diſpoſer à recevoir le ſaint Baptême, ce que l'on continue encore aujourd'hui. Il ſe conformoit pour le Baptême des adultes à l'ancienne coutume de l'Egliſe ; c'eſt-à-dire, qu'excepté quelques circonſtances particulieres, il ne faiſoit ces ſortes de Baptêmes que deux fois l'année : le Samedi-Saint & la veille de la Pentecôte. C'étoient pour lui des jours d'une fatigue incroyable, n'ayant guére moins à la fois de deux ou trois cens adultes. C'eſt auſſi lui qui a établi les Fêtes & les Dimanches, une Meſſe particuliérement pour les Negres, laquelle ſe dit quelque temps après la grande Meſſe paroiſſiale. Il commençoit cette Meſſe par des Cantiques ſpirituels ſur le ſaint Sacrifice, qu'il chantoit, & dont il leur faiſoit répéter après lui chaque vers; il leur faiſoit faire la Priere ordinaire du matin. Après l'Evangile de ſa Meſſe il leur expliquoit l'Evangile du jour ; le tout ſuivant leur ſtyle, mais en y mêlant de temps en temps bien des choſes pour l'inſtruction des Blancs, qui aſſiſtent à cette Meſſe. Il la terminoit par le Catéchiſme ordinaire, ce qui le tenoit preſque tous ces

jours-là jusqu'à midi, & cela si régulierement, que pendant vingt trois ans qu'il a été au Cap, à peine y a t-il manqué une fois; sans doute par une bénédiction particuliere du Seigneur, qui, malgré la foiblesse apparente de sa complexion, le soutenoit ainsi dans un travail si continuel, & dans un climat où les chaleurs violentes épuisent & abattent ceux-mêmes qui sont dans l'inaction.

Il s'étoit rendu l'abstinence si familiere, qu'on peut dire que toute l'année étoit un Carême perpétuel pour lui. Il étoit rare de lui voir prendre quelque chose avant midi. Il ne se rendoit que vers cette heure là à la maison, épuisé par ses fonctions ordinaires; mais il ne se plaignoit jamais. Il n'usoit aux repas que des viandes les plus communes, & ne buvoit que de l'eau rougie. Après le repas, & surtout le soir, il se rendoit à la Chapelle & passoit à genoux devant le S. Sacrement le temps que la regle même permet de donner à quelque récréation; mais ce saint homme ne connoissoit aucune espece de délassement. Il terminoit la journée par la Priere aux Negres

domeſtiques, qu'il leur faiſoit tous les jours, ſoir & matin.

Le zele du fervent Miſſionnaire, toujours attentif au bien ſpirituel de la Colonie, lui faiſoit ſans ceſſe former des projets, dont on ne pouvoit venir à bout que par une patience auſſi laborieuſe que la ſienne. Quantité de malades ne trouvant point place dans l'hôpital du Roi, qui n'étoit pas auſſi rangé qu'il l'eſt actuellement, le Pere Boutin en forma un dans la ville même, & y reçut tous les malades qui s'y préſenterent. Ils y étoient traités avec le ſecours des charités qu'il pouvoit obtenir. Cet établiſſement inquiéta les Religieux de la Charité chargés du ſoin de l'hôpital du Roi : il eut à ce ſujet des plaintes & des repréſentations. Le Pere, qui ne cherchoit que le ſoulagement des pauvres, ne demanda pas mieux qu'à s'épargner les frais & les peines de ſoutenir un hôpital à ſes dépens, pourvu que les Religieux de l'hôpital du Roi conſentiſſent à recevoir tous les malades néceſſiteux de la ville. On fit donc une aſſemblée de Notables, à laquelle préſiderent MM. le Général, l'Intendant, le Gouverneur du *Cap*, & où ſe trouverent avec les Religieux de la Cha-

rité, le Pere Boutin, & le Pere Supérieur de la Miſſion, qui étoit pour lors le Pere Oliver. Les Religieux de la Charité ayant conſenti à recevoir tous les malades de la ville qui ſe préſenteroient, le Pere Boutin renonça à ſon hôpital, & ne penſa plus qu'à tourner ſon zele vers d'autres objets de charité.

Il y avoit alors grand nombre de filles orphelines qui avoient peine à trouver des perſonnes charitables qui les fiſſent ſubſiſter. Le Pere Boutin ne crut pas pouvoir employer plus utilement les fonds qu'il pouvoit avoir acquis, ſoit par le caſuel que des priviléges particuliers permettent à nos Miſſionnaires de recevoir pour les employer en œuvres pies, ſoit par des aumônes qu'on lui mettoit entre les mains. Il avoit dans cette vue, acquis des emplacemens au Cap, ſur leſquels il fit bâtir. Il ne fut pas long-temps ſans y avoir une quinzaine de petites Orphelines. Deux perſonnes dévotes ſe conſacrerent à leur conduite. Elles ſe chargerent outre cela de l'école pour les petites filles du Cap, qu'elles y enſeignoient gratuitement. On formoit dans cette maiſon ces jeunes filles non-ſeu-

lement à la piété, mais encore à la lecture & à l'écriture. On les inſtruiſoit à travailler à tous les petits ouvrages qui ſont du reſſort du ſexe, & qui pouvoient leur ſervir par la ſuite, ou à gagner leur vie, ou à ſe rendre utiles dans un ménage. On a vu quantité de ces orphelines s'établir avantageuſement, & porter avec elles dans les familles les fruits d'une éducation chrétienne.

Cet établiſſement n'étoit-là que le prélude d'un projet plus ſolide & plus étendu, & qui tenoit fort au cœur du vertueux Miſſionnaire. C'étoit de faire venir des Religieuſes d'Europe pour faire élever ici les jeunes filles Créoles. Les habitans de Saint-Domingue, iſolés dans leurs habitations, n'ont ni les moyens, ni peut-être le courage d'élever leurs enfans comme il faut. Les plus aiſés prenoient le parti de les envoyer en France; mais ce qui eſt utile & néceſſaire aux garçons eſt rempli d'inconvéniens pour les filles, parce que les retours, à un certain âge où il faut les confier à des Marins, deviennent tout-à-fait hazardeux: dangers trop réels, & dont nous n'avons malheureuſement vu que trop d'exemples.

La Colonie ſentoit vivement ce be-

ſoin. Le Pere Boutin eut ſeul le courage d'entreprendre d'y remédier. Il en falloit beaucoup pour ſurmonter toutes les difficultés qui ſe préſentoient dans l'exécution d'un pareil projet. C'eſt pourtant de quoi il eſt heureuſement venu à bout. Il crut que perſonne n'étoit plus convenable pour cela que les filles Religieuſes de la Congrégation de Notre-Dame, dont le premier établiſſement s'eſt fait à Bordeaux, & qui ont pluſieurs maiſons dans la Guyenne, dans le Périgord & dans d'autres Provinces de France. Le Pere Boutin qui les avoit connues particuliérement, leur écrivit pluſieurs lettres pour leur propoſer ſon projet & pour les déterminer à accepter ſes offres. En leur faiſant enviſager le bien qu'il y avoit à faire, il ne leur diſſimula pas ce qu'elles auroient à ſouffrir. Il n'eut pas de peine à décider ces ſaintes filles, qui ne cherchant ſuivant leur inſtitut, que la gloire de Dieu & le ſalut des ames, parurent ravies de ſe prêter à une auſſi ſainte œuvre que celle qu'on leur propoſoit.

Le Pere Boutin avoit cependant diſpoſé toutes choſes de longue main. Il s'étoit hâté d'accommoder la maiſon des orphelines & de la mettre en état,

par les augmentations & les arrange-mens qu'il y fit, de recevoir la communauté qu'il attendoit & les pensionnaires qu'elles ne pouvoient manquer d'avoir. Dans une assemblée des Puissances du Pays & des Notables, il passa un acte de donation entiere de tout ce qu'il avoit en fonds de terre, en maisons & autres choses, aux Dames Religieuses de Notre-Dame. Cet acte signé de lui & du Supérieur de la Mission, & accepté par la Colonie, fut envoyé en Cour, qui expédia les Lettres-Patentes pour l'établissement de ces filles au Cap.

Elles arriverent enfin. Le choix n'en pouvoit être mieux fait. La plupart étoient d'une condition distinguée, & d'un âge mûr. C'étoit leur maison de Perigueux qui avoit fourni ces premiers sujets. On admira avec raison le courage de ces saintes filles, qui paroissoit bien au-dessus de leur sexe. Elles ne tarderent pas à mettre la main à l'œuvre : on vouloit de toutes parts leur envoyer des pensionnaires ; mais faute de bâtimens, il fallut se borner à un nombre assez médiocre. Le Pere Boutin, comme leur Fondateur, prit le soin de les diriger dans le temporel comme dans le spirituel. Il se chargea encore du soin

des pensionnaires, ce qu'il a continué jusqu'à la fin de ses jours. Il ne cessa, depuis l'arrivée de ces Religieuses, de faire travailler à augmenter ou à réparer leurs bâtimens ; où, comme je l'ai déja dit, il a fait plus paroître de zèle que d'intelligence. Ce n'est pas qu'il manquât de lumieres pour l'architecture ; mais cette maison, commencée pour d'autres desseins, & augmentée piece à piece, suivant les besoins, ne pouvoit guère prendre une forme bien réguliere. Aussi l'intention du Roi est-elle que ces Dames laissant là tous ces bâtimens qu'elles occupent présentement, elles en commencent un autre plus commode pour elles & pour les pensionnaires ; c'est à quoi elles travaillent présentement.

Le Pere Boutin eut la consolation de goûter pendant les dernieres années de sa vie le fruit de ses travaux. Il vit les Religieuses établies ; & s'appliquant avec courage à l'éducation de la jeunesse, il vit quantité de ces pensionnaires, après y avoir fait leur temps, s'établir dans le monde, & faire honneur à l'éducation qu'elles y avoient reçue : mais ce ne fut pas sans essuyer bien des croix & des contradictions. La

liberté apoſtolique de ſes diſcours, ſes démarches pour s'oppoſer au vice, ſon activité pour l'exécution de ſes pieux deſſeins, lui ſuſciterent des ennemis de tout état & des perſécutions de plus d'une ſorte. La prudence charnelle blâma plus d'une fois ſa façon d'agir & l'envie particuliere, maſquée de l'apparence du bien public, s'attacha à décrier ſes projets & à noircir ſa réputation. Le ſaint Miſſionnaire n'oppoſa jamais à tout cela que ſa fermeté à ſoutenir les intérêts de Dieu & à ſouffrir les effets de la malice des hommes. C'eſt ainſi qu'il ſurmonta tout, & qu'il força enfin tout le monde à lui rendre juſtice, & à convenir que le zèle de la gloire de Dieu étoit le ſeul reſſort qui le fît agir. Il y avoit déja pluſieurs années que ſes adverſaires étoient devenus ſes admirateurs & ſes panégyriſtes ; tant la vertu ſolide & ſoutenue a de force & d'aſcendant ſur l'eſprit de ceux même qui lui ſont le moins favorables.

Pour nous, mon Révérend Pere, qui étions à portée de voir de plus près le fond d'une vertu dont les perſonnes de dehors n'appercevoient qu'un éclat qui paroiſſoit malgré lui, nous avons toujours été infiniment édifiés de ſes

vertus vraiment religieuſes. Nous avons admiré en lui une régularité qui ne s'eſt jamais démentie, un amour ſingulier de la pauvreté, une mortification continuelle, une charité tendre pour ſes freres; enfin une union intime & continuelle avec Dieu, ce qui ne l'empêchoit cependant pas de cultiver, à quelques momens perdus, les plus hautes ſciences, & particuliérement celle du mouvement des corps céleſtes; le tout, par l'utilité que cette étude peut avoir pour la Religion. Il obſervoit exactement toutes les éclipſes, & les autres phénomenes céleſtes. Les Mémoires de Trévoux ſont remplis de ſes obſervations.

Le Pere Boutin avoit paru jouir d'une aſſez bonne ſanté pendant une longue ſuite d'années. Depuis vingt-trois ans qu'il étoit au Cap, à peine l'avoit on vu s'aliter une ou deux fois; tandis que les tempéramens les plus robuſtes de quantité de nos Miſſionnaires nouveaux venus, cédoient tous les jours à la violence des maladies qui emportent tant de monde en ces Colonies. C'étoit une eſpece de prodige, qui jettoit tout le monde dans l'étonnement: comment un homme ſi ſec, ſi décharné, acca-

blé de tant de travail, & n'uſant, à l'égard de lui-même, d'aucun ménagement, pouvoit ſe ſoutenir & vacquer à cette multiplicité d'occupations qui auroient donné de l'exercice à pluſieurs autres.

Mais enfin ſon heure arriva. On s'appercevoit depuis quelques mois qu'il tomboit, quoiqu'il ne ſe plaignît de rien, & qu'on ne vît aucun changement à ſon train de vie ordinaire. Il fut attaqué tout-à-coup d'une eſpece de pleuréſie, qui ne parut pas extrêmement dangereuſe les premiers jours. On le crut même tiré d'affaire, lorſque tout d'un coup il tourna à la mort. Elle fut ſemblable à ſa vie : le peu de jours qu'il fut alité, ce fut la même tranquillité, la même patience, & la même union avec Dieu; ne parlant aux hommes qu'autant que la néceſſité ou la bienſéance l'exigeoit. Sa maladie ne dura que quatre ou cinq jours. Il vit la mort d'un œil tranquille, & l'accepta avec une parfaite réſignation. Sa vie entiere n'avoit été qu'une préparation à ce dernier paſſage. Il y avoit peu de temps qu'il ſortoit de la retraite qu'il ne manquoit jamais de faire ſuivant nos régles chaque année. Il reçut les

derniers Sacremens avec les sentimens qu'il avoit lui-même tant de fois inspirés aux autres. De-là jusqu'à ce qu'il eût absolument perdu la parole, il ne cessa de prier : il le fit même pendant le délire qui précéda son agonie, tant étoit grande l'habitude qu'il en avoit contractée. Ce fut ainsi qu'il plût au Seigneur de couronner une vie que nous croyons tous ici n'avoir point été inférieure à tout ce que notre compagnie a eu de plus respectable & de plus édifiant. Il mourut le vendredi 21 Novembre 1742, âgé de 69 ans & quelques mois.

Comme on s'étoit flatté que sa maladie ne tireroit point à conséquence, ayant paru hors de danger le vendredi au soir, la nouvelle de sa mort qui fut annoncée le samedi matin, & qui se répandit par-tout en un moment, causa une consternation générale dans toute la Ville. Connu par-tout, par-tout aimé & respecté, il fut universellement regretté. Il n'y eut en cela aucune différence entre les blancs & les negres : tous en gémissant sur la perte que faisoit la Colonie, ne tarissoient point sur son éloge & ne balançoient point à le mettre au rang des âmes bienheureuses les plus

élevées dans le Ciel. Son corps ayant été exposé dans notre chapelle domestique, ce fut toute la journée un concours prodigieux de personnes de tous les ordres qui s'empressoient à lui donner non-seulement des marques de regrets, mais encore plus des témoignages de vénération ; & l'on vit se renouveller tout ce qui arrive d'ordinaire à la mort des Saints, sur-tout cette ardeur d'obtenir quelques pieces de ses pauvres vêtemens, ou quelque autre chose qui eût été à son usage.

Comme nous nous trouvâmes peu de Missionnaires au Cap, & qu'on se préparoit à faire les obséques avec peu d'appareil dans notre chapelle domestique ; il n'y eut pas moyen de tenir contre les cris du public & les instances réitérées de tous les Marguilliers de l'Eglise Paroissiale, qui demandoient au nom de tous que, si on ne vouloit pas leur accorder le corps du Pere Boutin pour l'inhumer dans leur Eglise, on ne leur refusât pas au moins la consolation de sa présence pendant l'office de ses funérailles. Le Supérieur général crut devoir se rendre à un empressement si unanime & en même-temps si honorable à la mémoire du défunt. L'affluence

fut grande ; elle l'auroit été bien plus si les habitans de la plaine avoient eu le temps de s'y rendre ; mais ceux qui ne purent point y assister des quartiers éloignés, ne marquerent pas moins, par leurs regrets & par leurs éloges, combien ils étoient sensibles à cette perte. On peut dire qu'il n'y a pas eu deux voix à ce sujet. Toute la Colonie lui a dressé dans son cœur & dans sa mémoire un monument plus précieux que ceux qu'on éleve si souvent avec tant de frais à la politique & à la vanité, &c.

Je suis avec respect, &c.

Au Cap, ce 20 Juillet 1743.

LETTRE

D'un Missionnaire de la Compagnie de Jesus, écrite de la Cayenne en l'année 1718.

C'EST avec une sensible douleur que je vous apprends la perte que nous venons de faire du P. de Creüilly. Il a passé trente-trois années dans cette mission ; &, ce qu'on a de la peine à comprendre, c'est qu'avec une complexion aussi délicate que la sienne, il ait pu

fournir une carriere si pénible, & se livrer à des travaux continuels, & qui étoient beaucoup au-dessus de ses forces.

Aussi-tôt qu'il arriva dans cette isle, son premier soin fut d'instruire les peuples, & de les porter à la pratique des vertus Chrétiennes. Il ne se contentoit pas des instructions générales qu'il faisoit les Dimanches ; il partoit tous les Lundis, & s'embarquoit dans un canot avec quelques Negres. Comptant pour rien les périls qu'il avoit à courir sur une mer souvent orageuse, & l'air étouffant qu'on respire en ce climat, il faisoit le tour de l'isle, il parcouroit les habitations qui y sont répandues, & portant par tout la bonne odeur de Jesus-Christ, il instruisoit chacun plus en particulier des devoirs de son état. Il ne revenoit d'ordinaire de cette course que sur la fin de la semaine, épuisé de fatigues, mais se soutenant par son courage & par la douce consolation qu'il avoit d'avoir rempli les fonctions de son ministere.

Bien que sa charité fut universelle, il s'employoit encore, ce semble, avec plus d'ardeur & d'affection auprès des pauvres ; & pour s'attirer davantage leur confiance, il entroit dans leurs

peines, il les consoloit dans leurs souffrances, & il étoit ingénieux à trouver des moyens de soulager leur indigence. Pour cela, il faisoit cultiver leurs terres par les Negres qui l'accompagnoient, il travailloit à réparer leurs cabanes à demi ruinées, il abattoit lui-même le bois nécessaire pour ces sortes de réparations, & il en chargeoit ses épaules comme auroit fait un esclave. Une charité si vive & si agissante ne manquoit pas de lui gagner tous les cœurs; chacun l'écoutoit avec docilité, & il n'y avoit personne qui ne le respectât comme un Saint, & qui ne l'aimât comme son pere.

La conversion des Indiens fut le second objet de son zèle. Rien ne le rebuta, ni les difficultés qu'il avoit à vaincre, ni les dangers auxquels il falloit continuellement s'exposer. Il commença d'abord par apprendre leur langue, dont on n'avoit jusques-là nulle connoissance. C'est lui qui, le premier, l'a réduite à des principes généraux, & qui, par un travail aussi pénible qu'ingrat, en a facilité l'étude aux autres Missionnaires.

Il vivoit de même que ces Sauvages, de poisson & de cassave (c'est un pain fait de la racine de manioque) : il lo-

geoit avec eux dans un coin de ce qu'ils appellent le Carbet, (c'eſt une eſpece de longue grange faite de roſeaux, expoſée aux injures de l'air, & remplie d'une infinité d'inſectes très-importuns); mais il étoit moins ſenſible à ces incommodités, qu'au peu de diſpoſition qu'il trouvoit dans ces peuples à pratiquer les vérités qu'il leur annonçoit. Leur extrême indolence & leur inconſtance naturelle s'oppoſoient au deſir qu'il avoit de leur converſion. C'eſt pourquoi il ne conféra le ſaint baptême qu'à un petit nombre d'adultes, ſur la perſévérance deſquels il pouvoit compter, & il borna ſon zèle à baptiſer les enfans qui étoient en danger de mort. Mais par ſes ſueurs & par ſes travaux, il fraya le chemin à d'autres Miſſionnaires qui ont achevé ſon ouvrage ; & l'on a aujourd'hui la conſolation de voir pluſieurs peuplades d'Indiens qui ont reçu le baptême, & qui menent une vie édifiante & conforme à la ſainteté du Chriſtianiſme.

Toutes ſes vues ſe tournerent enſuite du côté des Negres eſclaves. L'humiliation de leur état excita ſa charité : il a travaillé près de vingt ans à leur ſanctification. Il étoit preſque toujours en courſe, expoſé aux ardeurs d'un ſoleil

brûlant, ou à des pluies continuelles qui sont très-incommodes en certains temps de l'année. S'il se trouvoit dans un canot avec les Negres, il ramoit souvent en leur place; & quand quelques-uns d'eux étoient incommodés, il leur distribuoit ses provisions, se contentant pour vivre de quelques morceaux de cassave qu'il recevoit d'eux en échange. Lorsqu'après s'être bien fatigué tout le jour, il arrivoit le soir dans quelque pauvre habitation, son plaisir étoit d'y manquer de tout, jamais plus gai ni plus content que quand il se voyoit accablé du travail de la journée, & dans la disette des choses les plus nécessaires à réparer ses forces.

Parmi plusieurs traits extraordinaires de son zele, je n'en choisirai qu'un seul, qui vous en fera connoître l'étendue. Il apprit qu'un esclave s'étoit blessé & étoit en danger de mourir sans confession. La cabane de ce malheureux étoit fort éloignée de la maison; le Pere de Creuilly suivant les mouvemens ordinaires de sa charité, partit sur l'heure à pied, & après avoir long-temps erré dans un bois où il s'égara, il se trouva à l'entrée d'une prairie toute inondée, remplie d'herbes piquantes & de serpens

dont la morſure eſt très-dangereuſe. Il apperçut alors une miſérable cabane, qu'il crut être la demeure de ce pauvre eſclave. Auſſi-tôt, ſans héſiter un moment, il ſe jette dans la prairie, & la traverſe ayant de l'eau juſqu'aux épaules. Lorſqu'il en ſortit, il ſe trouva tout enſanglanté, & il eut le chagrin de ne rencontrer perſonne dans la cabane qui étoit abandonnée. Tout trempé qu'il étoit, il ne laiſſa pas de continuer ſa route avec la même ardeur vers l'endroit qu'on lui avoit déſigné. Enfin il arrive à la cabane du Negre, qu'il trouva dans un état digne de compaſſion. Il le confeſſa, il le conſola, & fournit à ſes beſoins autant que ſa pauvreté pouvoit le lui permettre. Lorſqu'il retourna le ſoir à la maiſon, à peine pouvoit-il ſe ſoutenir.

Perſonne ici ne doute que ces ſortes de fatigues jointes à ſes jeûnes & à ſes continuelles auſtérités n'aient abrégé ſes jours & hâté le moment de ſa mort. Nous n'oublierons jamais les grands exemples de vertu qu'il nous a laiſſés. Bien qu'il fût d'une complexion vive & pleine de feu, il s'étoit tellement vaincu lui-même, qu'on l'eût cru d'un tempérament froid & modéré. Son vi-

ſage & ſon air ne reſpiroient que la douceur. Tous les emplois lui étoient indifférens, & il ne marquoit d'inclination que pour les plus humilians & les plus pénibles, s'eſtimant toujours inférieur à ceux qu'on lui confioit. Comme il ſe croyoit le dernier des Miſſionnaires, il les regardoit tous avec une ſinguliere vénération. Ces bas ſentimens qu'il avoit de lui-même, lui ont fait refuſer conſtamment la charge de Supérieur de cette Miſſion, dont il étoit plus digne que perſonne, ſon humilité lui ſuggérant toujours des raiſons plauſibles pour le diſpenſer d'accepter cet emploi. La délicateſſe de ſa conſcience le portoit à ſe confeſſer tous les jours, quand il en avoit la commodité.

Enfin ſon union avec Dieu étoit intime; tout le temps qui n'étoit pas rempli par les fonctions de ſon miniſtere, il l'employoit à la priere, & il s'en occupoit non-ſeulement pendant le jour, mais encore durant une grande partie de la nuit. Une vie ſi pleine de vertus & de mérites ne pouvoit guere finir que par une mort précieuſe aux yeux de Dieu. Il reçut les derniers Sacremens de l'Egliſe avec une piété exemplaire, & ce fut le 18e jour du mois d'Août,

vers les huit heures du matin, que Dieu l'appella à lui pour le récompenser de ses travaux.

Ce fut à ce moment qu'on connut mieux que jamais l'idée que nos Insulaires avoient conçue de sa sainteté. On accourut en foule à ses obseques, on se jettoit avec empressement sur son corps, on le baisoit avec respect, on lui faisoit toucher des médailles & des chapelets, & on se croyoit heureux d'avoir attrapé quelques lambeaux de ses vêtemens.

Les guérisons miraculeuses dont il a plu à Dieu de favoriser plusieurs personnes qui implorerent l'assistance du Missionnaire, augmenterent de plus en plus la vénération à son égard, & la confiance qu'on a en son intercession Plusieurs viennent prier sur son tombeau, d'autres lui font des neuvaines, tous le regardent comme un puissant protecteur qu'ils ont dans le Ciel.

LETTRE

Du Pere Crossard, Supérieur des Missions de la Compagnie de Jesus en l'isle de Cayenne, au Pere de la Neuville, Procureur des Missions de l'Amérique.

De l'isle de Cayenne, ce 10 Novembre 1726.

Mon Révérend Pere,

La paix de Notre Seigneur.

Nous avons appris avec une joie sensible que la Providence vous avoit chargé du soin de nos Missions de l'Amérique méridionale. La Guyanne, dont l'endroit le plus connu est l'Isle de Cayenne, en est une portion qui doit vous être chere. Vous y avez travaillé pendant quelques années, & le zele que vous y avez fait paroître, nous répond de l'attention & des mouvemens que vous vous donnerez pour avancer l'œuvre de Dieu dans ces terres éloignées.

Vous n'ignorez pas, mon Révérend

Pere, qu'il y a environ dix-huit ans que le Pere Lombard & le Pere Ramette se consacrerent à cette Mission, & qu'ayant appris à leur arrivée que le continent voisin étoit peuplé de quantité de Nations sauvages, qui n'avoient jamais entendu parler de Jesus-Christ, ils demanderent avec instance la permission de leur porter les lumieres de la foi. A peine leur fut-elle accordée, qu'à l'instant, sans autre guide que leur zele, sans autre interprete que le Saint-Esprit, ils pénétrerent dans la Guyanne, & se répandirent parmi ces Indiens.

Ils mirent plus de deux ans à parcourir les différentes Nations éparses dans cette vaste étendue de terres. Comme ils ignoroient tant de langues diverses, ils étoient hors d'état de se faire entendre ; tout ce qu'ils purent faire dans ces premiers commencemens, fut d'apprivoiser peu à peu ces Peuples, & de s'insinuer dans leurs esprits en leur rendant les services les plus humilians ; ils prenoient soin de leurs enfans, ils étoient assidus auprès des malades, & leur distribuoient des remedes dont Dieu bénissoit d'ordinaire la vertu ; ils partageoient leurs travaux, & prévenoient jusqu'à leurs moindres desirs ; ils leur

faisoient

faisoient des présens qui étoient le plus de leur goût, tels que sont des miroirs, des couteaux, des hameçons, des grains de verre coloré, &c.

Ces bons offices gagnerent peu à peu le cœur d'un Peuple qui est naturellement doux & sensible à l'amitié. Pendant ce temps-là les Missionnaires apprirent les langues différentes de ces Nations; ils s'y rendirent si habiles, & en prirent si bien le génie, qu'ils se trouverent en état de prêcher les vérités chrétiennes, même avec quelque sorte d'éloquence.

Ils ne retirerent néanmoins que peu de fruit de leurs premieres prédications. L'attachement de ces Peuples pour leurs anciens usages, l'inconstance & la légéreté de leur esprit, la facilité avec laquelle ils oublient les vérités qu'on leur a enseignées, à moins qu'on ne les leur rebatte sans cesse; la difficulté qu'il y avoit que deux seuls Missionnaires se trouvassent continuellement avec plusieurs Nations différentes, qui occupent près de deux cens lieues de terrein; tout cela mettoit à leur conversion un obstacle presque insurmontable. D'ailleurs les fatigues continuelles auxquelles ils se livroient, & les alimens extraordi-

naires dont ils étoient obligés de se nourrir, dérangerent tout-à-fait le tempérament du Pere Ramette: de longues & de fréquentes maladies le réduisirent à l'extrémité, & m'obligerent de le rappeller dans l'Isle de Cayenne.

Cette séparation fut pour le Pere Lombard une rude épreuve & la matiere d'un grand sacrifice. Son zele néanmoins, loin de se rallentir, se ranima, & prit de nouveaux accroissemens; une sainte opiniâtreté le retint au milieu d'une si abondante moisson; il résolut d'en soutenir le travail & d'en porter lui seul tout le poids. Il sentit bien que son entreprise étoit au-dessus des forces humaines; il y suppléa par une invention que son ingénieuse charité lui suggéra. Il forma le dessein d'établir une habitation fixe dans un lieu, qui fut comme le centre d'où il put avoir communication avec tous ces Peuples. Pour cela il parcourut les diverses contrées, & enfin il s'arrêta sur les bords d'une grande riviere où se jettent les autres rivieres qui arrosent presque tous les cantons habités par les différentes Nations des Indiens.

Ce fut là qu'à la tête de deux esclaves Negres qu'il avoit amenés de Cayenne,

& de deux Sauvages qui s'étoient attachés à lui, la hache à la main, il ſe mit à défricher un terrein ſpacieux. Il y planta du manioc, du bled d'Inde, du maïs & différentes autres racines du pays, autant qu'il en falloit pour la ſubſiſtance de ceux qu'il vouloit attirer auprès de lui. Enſuite avec le ſecours de trois autres Indiens qu'il ſçut gagner, il abattit le bois dont il avoit beſoin pour conſtruire une Chapelle & une grande caſe propre à loger commodément une vingtaine de perſonnes.

Auſſi-tôt qu'il eut achevé ces deux bâtimens, il viſita toutes les différentes Nations, & preſſa chacune d'elles de lui confier un de leurs enfans. Il s'étoit rendu ſi aimable à ces Peuples, & il avoit pris un tel aſcendant ſur leurs eſprits, qu'ils ne purent le refuſer. Comme il connoiſſoit la plûpart de ces enfans, il fit choix de ceux en qui il trouva plus d'eſprit & de docilité, un plus beau naturel, & des diſpoſitions plus propres au projet qu'il avoit formé. Il conduiſit comme en triomphe ces jeunes Indiens dans ſon habitation, qui devint pour lors un Séminaire de Catéchiſtes deſtinés à prêcher la loi de Jeſus-Chriſt.

Le Pere Lombard s'appliqua avec ſoin

à cultiver ces jeunes plantes, & se livra tout entier à une éducation qui devoit être la source de la sanctification de tant de peuples. Il leur apprit d'abord la langue françoise, & leur enseigna à lire & à écrire. Deux fois le jour, il leur faisoit des instructions sur la religion, & le soir étoit destiné à rendre compte de ce qu'ils avoient retenu. A mesure que leur esprit se développoit, les instructions devenoient plus fortes. Enfin, quand ils avoient atteint l'âge de dix-sept à dix-huit ans, & qu'il les trouvoit parfaitement instruits des vérités chrétiennes, capables de les enseigner aux autres, fermes dans la vertu, & pleins du zele qu'il leur avoit inspiré pour le salut des ames, il les renvoyoit les uns après les autres, chacun dans leur propre nation, d'où il faisoit venir d'autres enfans qui remplaçoient les premiers.

Quand ces jeunes Néophytes parurent au milieu de leurs compatriotes, ils s'attirerent aussi-tôt leur admiration, leur amour, & toute leur confiance. Chacun s'empressoit de les voir & de les entendre. Ils profiterent en habiles Catéchistes de ces dispositions favorables pour civiliser les Peuples qui formoient

leur Nation, & travailler ensuite plus efficacement à leur conversion.

Après quelques mois d'instructions purement morales, ils entamerent insensiblement les matieres de la religion. Les jours entiers & une partie des nuits se passoient dans ce saint exercice, & ce fut avec un tel succès qu'ils en gagnerent plusieurs à Jesus-Christ, & qu'il ne se trouva aucun d'eux qui n'eût une connoissance suffisante de la loi chrétienne, & qui ne fût persuadé de l'obligation indispensable de la suivre.

Toutes les fois que ces jeunes Catéchistes faisoient quelque conquête, ils ne manquoient pas d'en donner avis à leur pere commun. Ils lui rendoient compte tous les mois du succès de leurs petites Missions, & lui marquoient le temps auquel il devoit se rendre dans leurs quartiers pour conférer le Baptême à un certain nombre d'adultes qu'ils avoient disposés à le recevoir. Pour ce qui est des enfans, des vieillards & des malades qui étoient en danger d'une mort prochaine, ils les baptisoient eux-mêmes, & on ne peut dire de combien d'ames ils ont peuplé le Ciel, après les avoir ainsi purifiées dans les eaux du Baptême.

Je vous laiſſe à juger, mon Révérend Pere, quelle étoit la joie du Miſſionnaire, lorſqu'il recevoit ces conſolantes nouvelles. Il viſitoit pluſieurs fois l'année ces différentes Nations, & il retournoit toujours à ſon petit Séminaire chargé de nombreuſes dépouilles qu'il avoit remportées ſur la gentilité, par le miniſtere de ſes chers enfans.

Le Pere Lombard paſſa environ quinze ans dans ces travaux, toujours occupé ou à former d'habiles catéchiſtes, ou à aller recueillir les fruits qu'ils faiſoient, ou à viſiter les Chrétientés naiſſantes. Cependant comme ces Chrétientés devenoient de jour en jour plus nombreuſes par les ſoins des jeunes Indiens qu'il avoit formés, il ne lui étoit pas poſſible de les cultiver, & d'entretenir en même temps ſon Séminaire : il falloit renoncer à l'un ou à l'autre de ces ſoins.

Dans l'embarras où il ſe trouva, il prit le deſſein de réunir tous les Chrétiens dans une même bourgade. C'étoit une entrepriſe d'une exécution très-difficile. Une demeure fixe eſt entiérement contraire au génie de ces peuples; l'inclination qui les porte à mener une vie errante & vagabonde, eſt née avec eux,

& eſt entretenue par l'habitude que forme l'éducation. Cependant leur penchant naturel céda à la douce éloquence du Miſſionnaire. Toutes les familles véritablement converties abandonnerent leur Nation, & vinrent s'établir avec lui dans cette agréable plaine qu'il avoit choiſie ſur les bords de la mer du nord, à l'embouchure de la riviere de *Korou*. Cette nouvelle colonie eſt actuellement occupée à bâtir une Egliſe, à former un grand village, & à défricher le terrein qui a été aſſigné à chaque Nation.

La difficulté étoit de dreſſer le plan de cette Egliſe, de diriger les ouvriers qui y devoient travailler. Le Pere Lombard fit venir de *Cayenne* un habile Charpentier, qui pouvoit ſervir d'Architecte dans le beſoin. On convint avec lui de la ſomme de 1500 livres. Toute modique que paroît cette ſomme, elle étoit exceſſive pour un Miſſionnaire deſtitué de tout ſecours, & ne trouvant que de la bonne volonté dans une troupe de Néophytes, qui ſont ſans argent & ſans négoce. Son zèle toujours ingénieux lui fournit une nouvelle reſſource.

Les Indiens qui devoient former la peuplade, étoient partagés en cinq compagnies, qui avoient chacune leur Chef,

& leurs Officiers ſubalternes. Le Pere les aſſembla, & leur propoſa le moyen que Dieu lui avoit inſpiré pour procurer la prompte exécution de leur entrepriſe. Ce moyen étoit que chaque compagnie s'engageât à faire une *pirogue* (c'eſt un grand bateau qui peut contenir environ cinq cens hommes). L'entrepreneur conſentoit de prendre ces *pirogues* ſur le pied de 200 livres chacune.

Quoique ces Indiens ſoient naturellement indolens & ennemis de tout exercice pénible, ils ſe porterent à ce travail avec une extrême activité, & en peu de temps les *pirogues* furent achevées. Il reſtoit encore 500 livres à payer à l'entrepreneur. Le Pere trouva de quoi ſuppléer à cette ſomme parmi les femmes Indiennes. Elles voulurent contribuer auſſi de leur part à une œuvre ſi ſainte, & elles s'engagerent de filer autant de coton qu'il en falloit pour faire huit *hamacs* (ce ſont des eſpeces de lits portatifs qu'on ſuſpend à des arbres) l'Architecte les prit en payement du reſte de la ſomme qui lui étoit due.

Tandis que les femmes filoient le coton, leurs maris étoient occupés à abattre le bois néceſſaire à la conſtruction de l'Egliſe. C'eſt ce qui s'exécuta avec

une promptitude étonnante. Ils avoient déja équarri & rassemblé les pieces de bois, selon la proportion que leur avoit marqué l'Architecte, lorsqu'il survint un nouvel embarras. Il s'agissoit de couvrir l'édifice, & pour cela il falloit des planches & des bardeaux; mais nos Sauvages n'avoient nul usage de la scie. La ferveur des Néophytes leva bientôt cette difficulté. Au nombre de vingt ils allerent trouver un François, habitant de Cayenne, qui avoit deux Negres très-habiles à manier la scie; ils lui demanderent ces deux esclaves, & ils s'offrirent de le servir pendant tout le temps qu'ils seroient occupés à faire le toît de l'Eglise. Cette offre étoit trop avantageuse pour n'être pas acceptée; les Sauvages servirent le François en l'absence des Negres, & les Negres finirent ce qui restoit à faire pour l'entiere construction de l'Eglise.

Telle est, mon Révérend Pere, la situation de cette Chrétienté naissante: elle donne, comme vous voyez, de grandes espérances; mais ce qu'il y a de triste & d'affligeant, c'est qu'une si grande étendue de pays demanderoit au moins dix Missionnaires, & que le Pere Lombard se trouve seul; que bien qu'il soit d'un

âge peu avancé, il a une ſanté uſée de fatigues qui nous fait craindre à tout moment de le perdre ; & que s'il venoit à nous manquer, ſans avoir eu le temps de former d'autres Miſſionnaires, & de leur apprendre les langues du pays, que lui ſeul poſſede, cet ouvrage qui lui a coûté tant de ſueurs & de travaux, & qui intéreſſe ſi fort la gloire de Dieu, courroit riſque d'être entiérement ruiné. Vous êtes en état, mon Révérend Pere, de prévenir ce malheur, vous en connoiſſez l'importance, & nous ſommes aſſurés de votre zèle. Ainſi nous eſpérons que vous nous procurerez au plutôt un nombre d'ouvriers Apoſtoliques, capables par leurs talens, par leur patience, & par leur vertu de recueillir une moiſſon ſi fertile.

Je ſuis avec reſpect, &c.

LETTRE

Du Pere Lavit, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere de la Neuville, de la même Compagnie, Procureur des Missions de l'Amérique.

A Cayenne ce 23 Octobre 1728.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de Notre Seigneur.

Je croirois manquer à la reconnoissance que je vous dois de tant de marques d'amitié que vous me donnâtes avant mon départ de Paris, si je différois de vous faire en peu de mots le récit de mon voyage, & de la premiere entrevue que j'ai eu avec nos Sauvages, dès les premiers jours de mon arrivée à Cayenne.

Nous partîmes de la Rochelle, comme vous le sçavez, le 3 Juillet: le calme & les vents contraires ne nous permirent de mouiller devant Cayenne que le 21 de Septembre. Il y avoit près de deux cens personnes sur notre bord, & quoique dans cette traversée, qui a été assez

longue, nous ayons eu à souffrir & des ardeurs du soleil, & de la disette d'eau où nous nous sommes trouvés durant plus d'un mois, il n'y a eu grace au Seigneur que très-peu de malades, & la mort ne nous a enlevé personne. Le Pere de Montville n'a pas été aussi heureux que moi; le mal de mer l'a tourmenté toute la route : pour moi j'ai profité de la santé que Dieu m'a accordée, pour dire tous les jours la Messe à ceux de l'équipage qui pouvoient l'entendre, & pour faire des exhortations toutes les Fêtes. J'ai eu la consolation d'en voir une grande partie approcher des Sacremens, & plusieurs matelots ont fait leur premiere Communion dans le vaisseau. Je vous avoue que j'ai quitté avec regret ces bonnes gens, en qui j'ai trouvé toute la simplicité de la foi.

Peu de jours après mon arrivée à Cayenne, je fus appellé à une habitation qui est de sa dépendance, quoiqu'elle en soit éloignée de quinze lieues dans les terres; c'étoit pour administrer les Sacremens à un malade. Dans ce petit voyage que je fis partie sur l'eau, & partie dans les bois, je trouvai sur ma route deux familles de Sauvages. Ce fut pour moi un touchant spectacle de

voir pour la premiere fois ces pauvres infideles, & la misérable vie qu'ils menent; je m'arrêtai dans leurs carbets environ une heure; il n'y eut que les enfans que ma présence effaroucha, les autres vinrent à moi avec moins de peine, & je les apprivoisai encore davantage, en leur distribuant le peu d'eau-de-vie que j'avois porté avec moi, & en leur faisant quelques petits présens.

J'aurois été très-embarrassé avec eux, si le Negre qui me conduisoit n'avoit pas sçu leur langue: il me servit de truchement, & avec son secours je fis connoître à ces pauvres Sauvages, que vivant comme ils faisoient dans l'ignorance du vrai Dieu, ils étoient dans un état de perdition; qu'ils avoient une ame immortelle, & que s'ils négligeoient de se faire instruire, des feux éternels seroient leur partage aussi-tôt après leur mort; qu'ils pouvoient éviter ce terrible malheur; que pour cela ils n'avoient qu'à aller trouver le Pere Lombard, qui sçait parfaitement leur langue, que s'ils faisoient cette démarche, ce Pere les recevroit à bras ouverts, & prendroit d'eux le même soin que le pere le plus tendre prend de ses enfans.

Je vis à leur air qu'ils étoient touchés

de ce diſcours : ils me répondirent qu'ils ne vouloient point être malheureux dans cette vie & dans l'autre ; qu'avec plaiſir ils iroient trouver le Pere Lombard, mais qu'ils n'étoient pas maîtres d'eux-mêmes, qu'ils vivoient dans la dépendance de leurs Chefs, auxquels ils obéiroient s'il entroit dans mes vues ; qu'actuellement ils étoient à la pêche, & que ſi je voulois repaſſer chez eux, je les trouverois de retour ſur le midi.

Je ſortis aſſez content de ma viſite, & leur ayant donné parole de revenir, j'allai au ſecours du moribond pour lequel on m'avoit appellé, & dont l'habitation n'étoit qu'à une petite lieue de la demeure de ces Sauvages. Après avoir dit la Meſſe & confeſſé le malade, je lui donnai le ſaint Viatique. Il trouva dans la participation des Sacremens la ſanté du corps auſſi bien que celle de l'ame ; car dès le jour même, non-ſeulement il fut hors de danger, mais il ſe vit entiérement délivré de la fiévre, quoiqu'il eût paſſé la nuit précédente dans un délire continuel, & que depuis trois jours on déſeſpérât de ſa vie.

Comme je le vis en train de guériſon, je ne ſongeai plus qu'à aller revoir mes Sauvages. Avant que de ſortir de la

maison, je m'informai quel étoit le caractere & la maniere de vie de ces barbares. On me répondit qu'ils vivoient comme des bêtes, sans aucun culte, & presque sans nulle connoissance de la loi naturelle; que leur principal Chef avoit mis sa propre fille au nombre de ses femmes; qu'en vain tenterois-je de les engager dans un autre train de vie que celui qu'ils menent; qu'ils ne daigneroient seulement pas m'écouter; qu'on avoit déja fait divers efforts pour leur persuader de faire un voyage à *Kourou*, & qu'on n'avoit jamais pu y réussir.

Cette idée, qu'on me donnoit de ces Indiens, rallentissoit fort le zèle que je me sentois de continuer la bonne œuvre que je n'avois qu'ébauchée: cependant, ranimant toute ma confiance en Dieu, je ne crus pas devoir céder à cet obstacle; & comme le Seigneur emploie quelquefois ce qu'il y a de plus vil pour rapprocher de lui ceux qui en paroissent le plus éloignés, je me persuadai que j'aurois un reproche éternel à me faire si je négligeois d'entretenir les Chefs, ainsi que je l'avois promis à leur famille.

Lorsque j'entrai dans leurs carbets,

je les trouvai de retour de la pêche : ils étoient tranquillement couchés dans leur hamac, & ils ne daignerent pas en ſortir pour me recevoir. Dès que le premier Capitaine m'apperçut, il ſe mit à rire de toutes ſes forces, ce qui me ſembla de mauvais augure ; cependant, il me fit ſigne d'approcher ma main de la ſienne, & cette légere marque d'amitié me donna du courage. Je m'aſſis ſur un tronc d'arbre qui étoit auprès de ſon hamac, & comme lui & le ſecond Capitaine me parurent aſſez diſpoſés à m'entendre, je leur répétai ce que j'avois dit le matin à leur famille ; puis je leur ajoutai que je n'avois d'autre vue que de leur procurer une vie heureuſe ; qu'il étoit enfin temps d'ouvrir les yeux à la lumiere & de ſortir de leurs ténebres ; qu'ils n'avoient que trop réſiſté à la voix de Dieu, qui les preſſoit, & par lui-même & par ſes Miniſtres, de renoncer à leurs folles ſuperſtitions, & d'embraſſer la Religion Chrétienne ; que s'ils vouloient me ſuivre à *Kourou*, je les mettrois entre les mains d'un vrai pere, qui les recevroit avec bonté, & qui leur faciliteroit les moyens de s'y établir avec leur famille.

C'eſt alors que je reconnus quelle eſt

la force de la grace sur les cœurs les plus endurcis : ils me répondirent qu'ils étoient sensibles à mon amitié, & qu'ils étoient prêts de faire ce que je souhaitois. Il fut conclu que nous partirions ensemble dès le lendemain matin, & c'est ce qui s'exécuta. Je les conduisis à *Kourou*, qui est éloigné de leurs bois d'environ dix-huit lieues. L'aimable accueil que leur fit le Pere Lombard, les engagea encore davantage ; il convint avec eux qu'après qu'ils auroient fait leur récolte de *manioc*, qui est une racine dont ils font leur pain, il leur prêteroit sa Pyrogue, afin d'y mettre leur bagage, & d'amener leur famille, composée de vingt personnes.

Si je fus touché de compassion en voyant l'état déplorable où se trouvoient les Sauvages que je conduisois à *Kourou*, je fus bien consolé de voir le progrès rapide que la Religion a fait dans le cœur des Indiens qui composent cette Eglise naissante. Je ne pus retenir mes larmes en voyant le recueillement, la modestie & la dévotion avec laquelle ces differentes nations de Sauvages rassemblés, assistoient aux divins Mysteres. Ils chanterent la Grand'Messe avec une piété qui en auroit inspiré aux plus tiedes & aux plus dissipés. Après l'Evan-

gile, le Pere Lombard monta en Chaire: les larmes des Indiens firent l'éloge du Prédicateur. Comme il prêchoit dans leur langue, je ne compris rien à ce qu'il disoit; je ne jugeai de la force de sa prédication que par l'impression sensible qu'elle faisoit sur ses Auditeurs. Il y eut grand nombre de Communions à la fin de la Messe, & ils employerent une heure & demie à leur action de graces. A la vue de ce spectacle, & comparant ce que je voyois de ces nouveaux Chrétiens, avec l'idée que je m'étois formée des Sauvages, je ne pus m'empêcher de m'écrier : O mon Dieu, quelle piété ! quel respect ! quelle dévotion ! Aurois-je pu le croire, si je n'en avois été témoin ?

L'après-midi, le Pere Lombard fit le Catéchisme aux enfans, après quoi on chanta les Vêpres. La priere du soir, qui se fit en commun dans l'Eglise, termina la journée du Dimanche. Le lundi matin je vis encore les Indiens rassemblés dans l'Eglise pour y faire la priere, ensuite ils entendirent la Messe du Pere Lombard, pendant laquelle ils réciterent le chapelet à deux chœurs, & de-là ils allerent chacun à leur travail.

La Mission de *Kourou* sera le modele de toutes celles qu'on songe à établir

parmi toutes ces nations de Sauvages, qui sont répandues de tous côtés dans cette vaste étendue de terres que présente la Guyane. Il y a de quoi occuper plusieurs ouvriers Evangéliques, que nous attendons avec une extrême impatience. Je suis avec respect, &c.

LETTRE

Du Pere Fauque, Missionnaire, au Pere de la Neuville, Procureur des Missions de l'Amérique.

A Kourou, dans la Guyane, à 14 lieues de l'isle de Cayenne, ce 15 Janvier 1729.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de N. S.

Il faudroit être au fait du caractere & du génie de nos Indiens de la Guyane, pour se figurer ce qu'il en a coûté de sueurs & de fatigues, afin de parvenir à les rassembler en grand nombre dans une même peuplade, & à les engager de contribuer du travail de leurs mains, à la construction de l'Eglise qui vient d'être heureusement achevée.

Vous le comprendrez aiſément, mon Révérend Pere, vous qui ſçavez quelle eſt la légereté & l'inconſtance de ces nations ſauvages, & combien elles ſont ennemies de tout exercice tant ſoit peu pénible. Cependant le Pere Lombard a ſçu fixer cette inconſtance en les réuniſſant dans un même lieu, & il a, pour ainſi dire, forcé leur naturel, en leur inſpirant pour le travail une activité & une ardeur, dont la nature & l'éducation les rendoient tout-à-fait incapables. C'eſt au travail & au zèle de ces Néophytes que ce Miſſionnaire eſt redevable de la premiere Egliſe qui ait été élevée dans ces terres infideles : il en avoit dreſſé le plan en l'année 1726, comme vous en fûtes informé par une lettre de notre Révérend Pere Supérieur Général.

Le corps de ce ſaint édifice a quatre-vingt-quatre pieds de long ſur quarante de large, on a pris ſur la longueur dix-huit pieds pour faire la Sacriſtie, & une chambre propre à loger le Miſſionnaire; l'une & l'autre ſont placées derriere le Maître-Autel; le chœur, la nef, & les deux aîles qui l'accompagnent ſont bien éclairés; & ſi l'on avoit pu ajouter à l'autel la décoration d'un retable, j'oſe dire que la nouvelle Egliſe de *Kourou*,

eroit regardée, même en Europe, comme un ouvrage de bon goût.

On en fit la bénédiction solemnelle le troisieme Dimanche de l'Avent, c'est-à-dire, le douze Décembre de l'année derniere. La cérémonie commença sur les huit heures. Nous nous rendîmes processionnellement à l'Eglise, en chantant le *Veni Creator*. Le Célébrant en aube, étole & pluvial, étoit précédé d'une banniere, de la Croix, & d'une dixaine de jeunes Sauvages revêtus d'aubes & de dalmatiques.

Quand nous eûmes récité à la porte de l'Eglise les prieres prescrites dans le Rituel, on commença à en benir les dehors. Le premier coup d'aspersoir fut accompagné d'un coup de canon, qui réveilla l'attention des Indiens : c'est M. Dorvilliers, Gouverneur de Cayenne, qui leur a fait présent de cette piece d'artillerie, dont il se fit plusieurs salves pendant la cérémonie. On ne pouvoit s'empêcher d'être attendri en voyant la sainte allégresse qui étoit peinte sur le visage de nos Néophytes.

Lorsque la bénédiction de l'Eglise fut achevée, nous allâmes encore processionnellement chercher le Saint Sacrement dans une case, où dès le matin on avoit dit une Messe basse pour y

consacrer une Hostie. Le dais fut porté par quelques-uns des François de l'Isle de Cayenne, que leur dévotion avoit attirés à cette sainte cérémonie. Ce fut un spectacle bien édifiant de voir une multitude prodigieuse d'Indiens, fideles & infideles, répandus dans une grande place, qui se prosternoient devant Jesus-Christ pour l'adorer, tandis qu'on le portoit en triomphe dans le nouveau Temple qui venoit de lui être consacré.

La procession fut suivie de la Grand'-Messe, pendant laquelle le Pere Lombard fit un sermon très-touchant à ses Néophytes: douze Sauvages, rangés en deux chœurs, y chanterent avec une justesse qui fut admirée de nos François, lesquels y assisterent. L'après-midi, on se rassembla pour chanter Vêpres, & la Fête se termina par le *Te Deum* & la bénédiction du Très-Saint Sacrement. Un instant avant que le Prêtre se tournât du côté du peuple pour donner la bénédiction, Le Pere Lombard avança en surplis vers le milieu de l'Autel, & par un petit discours très-pathétique, il fit à Jesus-Christ, au nom de tous ses Néophytes, l'offrande publique de la nouvelle Eglise. Le silence & l'attention de ces bons Indiens faisoient assez connoître que leurs

cœurs étoient pénétrés des ſentimens de reſpect, d'amour & de reconnoiſſance, que le Miſſionnaire s'efforçoit de leur inſpirer.

Depuis que nos Sauvages ont une Egliſe élevée dans une peuplade, on s'apperçoit qu'ils s'affectionnent beaucoup plus qu'ils ne faiſoient auparavant, à tous les exercices de la piété chrétienne : ils s'y rendent en foule tous les jours, ſoit pour y faire leur priere, & entendre l'inſtruction qui ſe fait ſoir & matin en leur langue, ſoit pour aſſiſter au ſaint Sacrifice de la Meſſe. On ne les voit guere manquer au Salut qui ſe fait le Jeudi & le Samedi, de même qu'il ſe pratique dans l'Iſle de Cayenne. C'eſt par ces fréquentes inſtructions, & de ſi ſaintes pratiques, qu'on verra croître de plus en plus la ferveur & la dévotion de ces nouveaux fideles.

Tels ſont, mon Révérend Pere, les prémices d'une Chrétienté qui ne fait que de naître dans le centre même de l'ignorance & de la barbarie. Je ne doute point que l'exemple de ces premiers Chrétiens ne ſoit bientôt ſuivi par tant d'autres nations de Sauvages, qui ſont répandues de tous côtés dans ce vaſte continent. C'eſt à quoi je penſois ſou-

vent pendant le séjour que j'ai fait au Fort d'*Ouyapoc* (1), ou j'ai demeuré un mois pour donner les secours spirituels à la garnison. Le pays est beau & excellent pour toute sorte de plantage ; mais ce qui me frappe d'autant plus, c'est qu'il est très-propre à y établir de nombreuses Missions.

Un assez grand nombre d'Indiens qui sont dans le voisinage, sont venus me rendre visite, & ont paru souhaiter que je demeurasse avec eux ; je les aurois contenté avec plaisir, si j'en avois été le maître, & si mes occupations me l'eussent permis. Mais je les consolai en les assurant que la France devoit nous envoyer un secours d'ouvriers Evangéliques, & qu'aussitôt qu'ils seroient arrivés, nous n'aurions rien tant à cœur que de travailler à les instruire & à leur ouvrir la porte du Ciel. Il est à croire que leur conversion à la foi ne sera pas si difficile que celle des *Galibis* ; quand je leur demandois s'ils avoient un véritable desir d'être Chrétiens, ils me disoient en riant qu'ils ne sçavoient pas encore de quoi il s'agissoit, & qu'ainsi ils ne

(1) Ouyapoc est à 50 lieues de la nouvelle Peuplade de *Kourou*.

pouvoient

pouvoient pas me donner de réponse positive. Je trouvai cette réflexion assez sensée pour des Sauvages.

Dans les momens que j'ai eu de loisir, j'ai dressé un petit plan des Missions qu'on pourroit établir dans ces contrées, parmi les Nations Sauvages qu'on a découvertes jusqu'à présent. J'ai profité des lumieres de M. de la Garde, Commandant pour le Roi dans le Fort d'*Ouyapoc*, qui a beaucoup navigé sur ces rivieres ; voici le projet de cinq Missions que nous avons formé ensemble.

La premiere pourroit s'établir sur les bords du *Ouanari* : c'est une assez grande riviere qui se décharge dans l'embouchure même de l'*Ouyapoc*, à la droite, en allant de Cayenne au Fort. Les peuples qui composeroient cette Mission, sont les *Tocoyenes*, les *Maraones* & les *Maourions*. L'avantage qu'on y trouveroit, c'est que le Missionnaire qui cultiveroit ces Nations Sauvages, ne seroit éloigné du Fort que de trois ou quatre lieues; qu'il y pourroit faire de fréquentes excursions; & que d'ailleurs il n'auroit point d'autre langue à apprendre que celle des *Galibis*. Que si l'on vouloit placer deux Missionnaires au Fort d'*Ouyapoc*, l'un d'eux pourroit aisé-

ment vacquer à l'inſtruction des Indiens; & je puis aſſurer qu'en peu de temps il s'en trouveroit un grand nombre qui ſeroient en état de recevoir le baptême.

La ſeconde Miſſion pourroit être compoſée des *Palicours*, des *Caranarious* & des *Mayets* qui ſont répandus dans les Savanes aux environs de *Couripi* : c'eſt une autre grande riviere, qui ſe décharge auſſi dans l'*Ouyapoc* à la gauche, vis-à-vis du *Ouanari*. Ces Nations habitent maintenant des lieux preſque impratiquables, leurs caſes ſont ſubmergées une partie de l'année : ainſi il faudroit les tranſporter vers le haut du *Couripi*. Ce qui facilitera la converſion de ces peuples, c'eſt que parmi eux l'on ne trouve point de *Pyayes* (1) comme ailleurs, & qu'ils n'ont jamais donné entrée à la polygamie. Ces deux Miſſions n'étant pas éloignées du Fort, fourniroient aiſément les équipages néceſſaires pour le ſervice du Roi ; ce qui ſeroit d'un grand ſecours, car aujourd'hui pour trouver douze ou quinze Indiens propres à nager une (2) pyrogue,

(1) Eſpece d'Enchanteurs & de Magiciens.

(2) Grand bateau propre à contenir une cinquantaine de perſonnes.

il faut quelquefois parcourir vingt lieues de pays.

En montant vers les ſauts d'*Ouyapoc*, on pourroit établir une troiſiéme Miſſion à quatre journées du Fort ; elle ſeroit placée à l'embouchure du *Camopi*, & ſeroit composée des Nations Indiennes qui ſont éparſes çà & là depuis le Fort juſqu'à cette riviere. Ces principales Nations ſont les *Caranes*, les *Pirious* & les *Acoquas*.

A cinq ou ſix journées au-delà, en ſuivant toujours la même riviere, & entrant un peu dans les terres, on pourroit former une quatriéme Miſſion compoſée des *Macapas*, des *Ouayes*, des *Tarippis* & des *Pirious*.

Enfin, une cinquiéme Miſſion pourroit être fixée à la (1) crique des *Palanques*, qui ſe jette dans l'*Ouyapoc*, à ſept journées du Fort. Elle ſe formeroit des *Palanques*, des *Ouens*, des *Tarippis*, des *Pirious*, des *Couſſanis* & des *Macouanis*. La même langue qui eſt celle des terres ſe parlera dans ces trois dernieres Miſſions. Je compte d'amener ici vers Pâques un Indien (2) *Carave* qui

(1) C'eſt ainſi que dans le pays on appelle un gros ruiſſeau ou une petite riviere.

(2) Nom de Nation.

ſçait le *galibi*, & avec lequel je commencerai à déchiffrer cette langue.

Nous avons encore dans notre voiſinage un aſſez bon nombre d'Indiens *Galibis*, qui ſouhaitent qu'on les inſtruiſe des principes du Chriſtianiſme : ils ſont aux environs d'une riviere appellée *Sinamari*. Si ma préſence n'eût pas été néceſſaire à *Ouyapoc*, je ſerois allé paſſer quelques mois avec eux. Le Pere Lombard qui connoît la plupart de ces Sauvages, aſſure qu'une Miſſion qu'on y établiroit, pourroit devenir auſſi nombreuſe que celle de *Kourou*.

Voilà, mon Révérend Pere, une vaſte carriere ouverte aux travaux apoſtoliques de dix ou douze Miſſionnaires. Plaiſe au Seigneur d'envoyer au plutôt ceux qu'il a deſtinés à recueillir une moiſſon ſi abondante. Comme c'eſt à vos ſoins & à votre zele que nous devons la perfection de ce premier établiſſement, dont je viens de vous entretenir, les ſecours abondans que vous nous avez accordés, nous mettent en état d'avancer la converſion de tant de peuples barbares. Je ſuis avec beaucoup de reſpect en l'union de vos ſaints ſacrifices.

LETTRE

Du Pere Lombard, de la Compagnie de Jesus, Supérieur des Missions des Sauvages de la Guyane, au Révérend Pere Croiset, Provincial de la même Compagnie dans la Province de Lyon.

A Kourou, dans la Guyane, ce 23 Février 1730.

MON RÉVÉREND PERE,

La Paix de Notre Seigneur.

Je ne sçaurois trop tôt marquer à votre Révérence combien cette Mission lui est obligée d'y avoir envoyé le Frere du Molard. Il est arrivé dans les circonstances les plus favorables, vu le dessein que nous avons formé d'établir au plutôt plusieurs Missions, non-seulement à *Kourou*, mais encore à *Ouyapoc*. Habile & plein de bonne volonté comme il est, son secours nous étoit très-nécessaire pour la construction & l'ornement des églises que nous devons

élever dans toutes ces contrées barbares.

La derniere lettre du Pere Fauque vous aura déja fait connoître *Ouyapoc :* c'eſt une grande riviere au-deſſus de Cayenne : le Roi vient d'y établir une Colonie, dont il nous a confié le ſoin pour ce qui regarde le ſpirituel, en nous chargeant en même-temps de faire des Miſſions aux environs de cette riviere, où les Nations Indiennes ſont en bien plus grand nombre qu'à *Kourou.*

Le Frere du Molard va d'abord travailler à l'embelliſſement de l'égliſe de *Kourou*, & à la conſtruction d'une maiſon pour les Miſſionnaires : car juſqu'ici nous n'avons logé que dans de petites huttes à l'Indienne. Après quoi, lorſqu'il s'agira de former des peuplades, il n'aura guere le temps de reſpirer.

Je prévois ce qu'il en coûtera de dangers & de fatigues aux Miſſionnaires, pour aller chercher les Indiens épars çà & là dans les retraites les plus ſauvages où ils ſe cachent, & pour les raſſembler dans un même lieu; je l'ai éprouvé plus d'une fois, & tout récemment une excurſion que j'ai faite chez les *Maraones*, m'a mis dans un état où pendant quelques jours on a appréhendé

pour ma vie. Je croyois ne pouvoir jamais me tirer des bois & des ravines; & pour surcroît de disgraces, étant tout couvert de sueurs, il me fallut essuyer une pluie continuelle pendant une partie de la nuit. A deux heures du matin, j'arrivai tout transi de froid à la case, & dès le lendemain la pleurésie se déclara : heureusement la fiévre étoit intermittente, & me donnoit quelque relâche.

Ce fut dans un de ces intervalles, qu'on m'apprit que deux Missionnaires étoient morts le même jour à Cayenne, au service de la garnison qui étoit attaquée d'une maladie contagieuse, & qu'il n'y en restoit plus qu'un seul d'une santé chancelante. Tout malade que j'étois, je pris le parti d'aller au secours de cette Colonie, qui se voyoit tout-à-coup privée de presque tous ses pasteurs : je partis donc d'*Ouyapoc*, & ayant fait ce trajet en moins de vingt-quatre heures, j'arrivai avec le Pere Catelin à Cayenne. Quelques Indiens de la Mission de *Kourou* me témoignerent en cette occasion leur zele & leur attachement. A peine fus-je abordé, qu'ils se présenterent à moi pour me porter sur leurs épaules jusqu'à notre maison,

qui eſt éloignée d'une demi-lieue de l'endroit où j'avois débarqué. Le violent accès de fiévre que j'avois eu toute la nuit, m'avoit tellement abattu, que je ne pouvois me ſoutenir qu'avec peine. L'affection de ces bons Indiens me conſoloit, je les entendois ſe dire les uns aux autres : « ayons grand ſoin » de notre *Baba*, n'épargnons pas nos » peines ; car que deviendrions-nous » s'il venoit à nous manquer? qui eſt-ce » qui nous inſtruiroit? qui nous con- » feſſeroit? qui nous aſſiſteroit à la » mort? »

La conſternation étoit générale à Cayenne quand j'y arrivai, à cauſe de la perte qu'on venoit de faire tout-à-la-fois de trois Miſſionnaires : une pareille mortalité étoit extraordinaire, & l'on n'avoit rien vu de ſemblable depuis que nous y ſommes établis. La bonté de l'air qu'on y reſpire, & des alimens dont on ſe nourrit, fait que communément il y a très-peu de malades. Vous comprenez aſſez, mon Révérend Pere, quels ſont nos beſoins, & combien il eſt important de remplacer au plutôt ces pertes. Dix nouveaux Miſſionnaires, s'ils arrivoient, auroient peine à ſuffire au travail qui ſe préſente.

Le peu de temps que j'ai demeuré à *Ouyapoc*, ne m'a pas permis de faire autant de découvertes que j'aurois souhaité : le pays est d'une vaste étendue, & habité par quantité de diverses Nations Indiennes. On vient depuis peu d'en découvrir une qui est très-nombreuse, & qui est établie à deux cens lieues du Fort d'*Ouyapoc;* c'est la Nation des *Amikouanes*, que l'on appelle autrement les Indiens à longues oreilles. Ils les ont effectivement fort longues, & elles leur pendent jusques sur les épaules. C'est à l'art, & non pas à la nature, qu'ils sont redevables d'un ornement si extraordinaire, & qui leur plaît si fort. Ils s'y prennent de bonne heure pour se procurer cet agrément ; ils ont grand soin de percer les oreilles à leurs enfans : ils y inserent de petits bois, pour empêcher que l'ouverture ne se ferme : & de temps en temps ils y en mettent d'autres toujours plus gros les uns que les autres, jusqu'à ce que le trou devienne assez grand à la longue, pour y insinuer certains ouvrages qu'ils font exprès, & qui ont deux à trois pouces de diametre.

Cette Nation qui a été inconnue jusqu'ici, est extrêmement sauvage : on

n'y a aucune connoiſſance du feu. Quand ces Indiens veulent couper leurs bois, ils ſe ſervent de certains cailloux qu'ils aiguiſent les uns contre les autres pour les affiler, & qu'ils inſerent dans un manche de bois, en guiſe de hache. J'ai vu à *Ouyapoc* une de ces ſortes de haches : le manche a environ deux pieds, & au bout il y a une échancrure pour y inférer le caillou : je l'examinai ; mais bien qu'il ſoit mince, il me parut peu tranchant : j'ai vu auſſi un de leur pendant d'oreille ; c'eſt un rouleau de feuilles de palmiſtes d'un pouce de large : ils gravent ſur le tranchant quelque figure biſarre qu'ils peignent en noir ou en rouge, & qui, attachée à leurs oreilles, leur donne un air tout-à-fait riſible ; mais, à leur goût, c'eſt une de leurs plus belles parures.

En-deçà des *Amicouanes* il y a pluſieurs autres nations ; quoiqu'elles ſoient fort différentes, & même qu'elles ſe faſſent quelquefois la guerre les unes aux autres, il n'y a point de diverſité pour la langue, qui eſt la même parmi toutes ces nations. Tels ſont les *Aromagatas*, les *Palunks*, les *Turupis*, les *Ouays*, les *Pirius*, les *Couſtumis*, les *Acoquas* & les *Caranes*. Toutes ces Na-

tions ſont vers le haut de la riviere *Ouyapoc*. Il y en a un grand nombre d'autres ſur les côtes, comme les *Palicours*, les *Mayes*, les *Karnuarious*, les *Couſſaris*, les *Toukouyanes*, les *Rouourios* & les *Maraones*. Voilà, comme vous voyez, un vaſte champ qui s'ouvre au zèle des ouvriers évangéliques.

Vous ſouhaitez, mon Révérend Pere, que je vous informe du progrès que fait la Religion parmi ces peuples, & des œuvres extraordinaires de piété qu'on leur voit pratiquer. Il me ſeroit difficile de vous rien mander de fort intéreſſant. Vous ſçavez que cette Miſſion n'eſt encore que dans ſa naiſſance. On vous a déja fait connoître le caractere de ces Nations Sauvages, leur légereté, leur indolence, & l'averſion qu'elles ont pour tout ce qui les gêne. Nous ne pouvons gueres eſpérer de fruits ſolides de nos travaux, que quand nous les aurons réunis dans différentes peuplades, où l'on puiſſe les inſtruire à loiſir, & leur inculquer ſans ceſſe les vérités chrétiennes. Le cœur de ces barbares eſt comme une terre ingrate, qui ne produit rien qu'à force de culture.

Il a été un temps où leur inconſtance naturelle, & la difficulté de les fixer

dans le bien me rebutoient extrêmement. Je craignois de m'être laiſſé tromper par des apparences, & d'avoir conféré le Baptême à des gens qui étoient indignes de le recevoir. Une eſpece de dépit, qui me paroiſſoit raiſonnable, me fit preſque ſuccomber à la tentation qui me prenoit de les abandonner. J'écoutai néanmoins de meilleurs conſeils; d'autres penſées, plus juſtes & plus conformes au caractere des peuples que Dieu avoit confiés à mes ſoins, en m'appellant à cette Miſſion, ſuccéderent aux premieres idées qui me décourageoient; le Seigneur, malgré mes défiances & mes dégoûts, me donna la force de m'appliquer avec encore plus d'ardeur à cultiver un champ qui me ſembloit tout-à-fait ſtérile, & ce n'eſt que depuis quelques années que j'ai enfin reconnu, par le ſuccès dont Dieu a béni ma perſévérance, que la Religion avoit jetté de profondes racines dans le cœur de pluſieurs de ces barbares.

J'en ai été encore mieux convaincu par la ſainte & édifiante mort de pluſieurs Néophytes que j'ai aſſiſté en ce dernier moment. Je ne vous en rapporterai que trois ou quatre exemples. Je ſçais, mon Révérend Pere, qu'ils

n'auront pas de quoi vous frapper : vous avez reçu les derniers ſoupirs d'une infinité de perſonnes, dont la vie paſſée dans l'exercice de toutes ſortes de vertus, a été couronnée par la mort la plus ſainte ; mais enfin quand les mêmes choſes ſe rapportent d'un peuple ſauvage & barbare, dont le naturel, les mœurs & l'éducation ſont ſi oppoſées aux maximes du Chriſtianiſme, on ne peut gueres s'empêcher d'y reconnoître le doigt de Dieu & la puiſſance de la grace, qui des rochers les plus durs, en fait, quand il lui plaît, de véritables enfans d'Abraham.

Je commence par un infidele, que je baptiſai, il y a quelque temps, à l'article de la mort; c'étoit un Indien plein de bon ſens, appellé *Sany*. J'allois ſouvent à *Ikaroux*, qui eſt le premier endroit où je m'étois établi avec le Pere Ramette. Ce bon Sauvage ne manquoit pas de nous rendre de fréquentes viſites, & nos entretiens rouloient toujours ſur la Religion Chrétienne, & ſur la néceſſité du Baptême. Nos diſcours, aidés de la grace, firent de vives impreſſions ſur ſon cœur, & ces impreſſions ſe réveillerent aux approches de la mort. Il s'étoit retiré

dans un lieu très-ſauvage, où ſes ancêtres avoient demeuré autrefois, & où étoit leur ſépulture. Ce fut par un coup d'une providence particuliere de Dieu que j'allai le voir, dans un temps où ma préſence étoit ſi néceſſaire à ſon ſalut. Mon deſſein étoit d'aller à cinq ou ſix lieues viſiter un Indien, dont j'avois appris la maladie depuis peu de jours. Je paſſai par un carbet voiſin, où la plupart des Sauvages qui l'habitoient étoient Chrétiens : à peine fus-je arrivé qu'ils ſe mirent autour de moi, & me demanderent où je portois mes pas : ayant ſatisfait à leur demande : « Tu vas chercher bien loin, me dirent-» ils, ce que tu as auprès de toi ; ton » ami *Sany*, qui demeure à une demi-» lieue d'ici, eſt à l'extrémité ; ne ferois-» tu pas mieux de l'aller voir » ? J'y conſentis très-volontiers, & deux Indiennes, parentes du moribond, s'offrirent à être mes guides. Nous nous mîmes en chemin, elles, mon petit Negre & moi ; nous arrivâmes bientôt à une ſavane preſque impratiquable : les herbes & les joncs étoient montés ſi haut, qu'on auroit eu de la peine à y découvrir un homme à cheval. Ces bonnes Indiennes marcherent devant, & me frayerent le

chemin, en foulant aux pieds les joncs & les herbes : enfin elles me conduisirent à la pointe d'un bois épais, où le malade s'étoit fait transporter, & où on lui avoit dressé une pauvre cabane. Aussi-tôt qu'il m'apperçut, il s'écria tout transporté de joie : « Sois le bien » venu, *Baba*, je sçavois bien que tu » viendrois me voir aujourd'hui ; je t'ai » vu en songe toute la nuit, & il me » sembloit que tu me donnois le Bap- » tême ». Sa femme & sa mere, qui étoient présentes, m'assurerent qu'en effet il n'avoit cessé de parler de moi toute la nuit, & qu'il leur avoit dit positivement que j'arriverois ce jour-là même. Je profitai des momens de connoissance qui lui restoient, & des heureuses dispositions que le Ciel avoit mis dans son cœur ; & comme il étoit déja très-instruit des vérités de la Religion, je le préparai au Baptême, qu'il reçut avec une grande piété. Il expira entre mes bras la nuit suivante, pour aller jouir, comme il y a lieu de le croire, du bonheur que la grace de ce Sacrement venoit de lui procurer.

Une autre mort d'un jeune homme que j'ai élevé, & qui se nomme *Remy*, me remplit de consolation toutes les

fois que j'y pense : il y avoit peu de temps qu'il étoit marié, & il avoit toujours fait paroître un grand attachement à tous les devoirs de la Religion. Attaqué d'un violent mal de poitrine, dont tous les remedes que je lui donnai ne purent le guérir, je lui annonçai que sa mort n'étoit pas éloignée. « Il faut » donc profiter, me répondit-il, du peu » de tems qui me reste à vivre. Oui, » mon Dieu, ajouta-t-il, c'est volon» tiers que je meurs, puisque vous le » voulez ; je souffre avec plaisir les » douleurs auxquelles vous me con» damnez : je les mérite, parce que j'ai » été assez ingrat pour vous offenser. » *Aouerle*, disoit-il en sa langue, *Aouerle* » *Tamouss^r ye tombe eüa aroubou mappo* » *epelagame* ». Ce n'étoient pas là des sentimens que je lui eusse suggérés : le Saint-Esprit lui-meme, qui les avoit imprimés dans son cœur, les lui mettoit à la bouche : il les répétoit à tout moment, & je ne crois pas m'écarter de la vérité, en assurant qu'il les prononçoit plus de trois cens fois par jour ; mais il les prononçoit avec tant d'ardeur, que j'en étois comme interdit, & je n'avois garde de lui inspirer d'autres sentimens. Dès qu'il se sentit plus mal

qu'à l'ordinaire, il me demanda les Sacremens. Après avoir entendu ſa confeſſion, qu'il fit avec des ſentimens pleins de componction, j'allai lui chercher le ſaint Viatique. A la vue de ſon Sauveur, il parut ranimer toute la ferveur de ſa piété: il ſe jetta à genoux, & proſterné juſqu'à terre, il adora Jeſus-Chriſt, qu'il reçut enſuite avec le plus profond reſpect : je lui adminiſtrai preſque en même temps l'Extrême-Onction, qu'il reçut avec une foi également vive ; après quoi il ne ceſſa de s'entretenir avec Dieu juſqu'au dernier ſoupir.

A une mort ſi édifiante, je joindrai celle de Louis Remi *Tourappo*, principal chef de nos Indiens, & le premier de cette contrée qui ait embraſſé la foi. C'étoit un homme d'eſprit, parfaitement inſtruit des vérités de la Religion, & qui m'a fourni en ſa langue des termes très-propres & très-énergiques pour exprimer nos divins myſteres. Il a été pendant toute ſa vie un modele de vertu pour nos Neophytes ; preſque tous les jours il aſſiſtoit au ſaint ſacrifice de la Meſſe. Le ſoir & le matin il ne manquoit jamais de raſſembler tout ſon monde, & il faiſoit lui-même la priere à haute voix. Un flux de ſang invétéré nous

l'enleva. Auſſi-tôt qu'il s'apperçut que ſon mal étoit ſans remede, il ne ſongea plus qu'à ſe préparer à une mort chrétienne. Il reçut les derniers Sacremens avec une dévotion qui en inſpira au grand nombre de Sauvages, dont ſa caſe étoit remplie; je jugeai à propos, pour l'inſtruction & l'édification de cette multitude d'Indiens, de lui faire faire ſa profeſſion de foi, avant que de lui donner le ſaint Viatique. Je prononçai donc à haute voix tous les articles de notre croyance. A chaque article il me répondoit avec une préſence d'eſprit admirable & d'un ton aſſuré: Oui, je le crois; ajoutant toujours quelque choſe qui marquoit ſa ferme adhéſion aux vérités chrétiennes. Ce fut dans ces ſentimens pleins de foi & d'amour pour Dieu qu'il finit ſa vie.

Comme je conſolois ſa fille aînée de la perte qu'elle venoit de faire, elle m'apprit que ſon pere, peu de jours avant ſa mort, avoit aſſemblé tous ceux ſur qui il avoit de l'autorité, pour leur déclarer ſes dernieres volontés. » Je » meurs, nous a-t-il dit, & je meurs » Chrétien: Aidez-moi à en rendre gra- » ces au Dieu des miſéricordes. Je ſuis » le premier Capitaine qui ai reçu chez

» moi les Missionnaires : vous sçavez que » les autres Capitaines m'en ont sçu mauvais gré, & que j'ai été l'objet de leurs » censures : mais je me suis mis au-dessus » de leurs discours, & je n'ai pas craint » de leur déplaire. Imitez en cela mon » exemple ; regardez les Missionnaires » comme vos Peres en J. C ; ayez en eux » une entiere confiance, & prenez garde » qu'une vie peu Chrétienne ne les oblige » malgré eux à vous abandonner. J'ai été très-touché de cette mort : c'étoit un ancien ami que j'affectionnois fort, à cause de son zèle pour la Religion, & qui m'étoit véritablement attaché. Il étoit mon *Banaré*, & j'étois le sien : c'est, après les liaisons du sang, une sorte d'union, parmi les Indiens, la plus étroite qu'on puisse avoir. Nous honorâmes autant que nous pûmes ses obseques : son cercueil sur lequel on avoit posé son épée & son bâton de commandement, fut porté par quatre Capitaines, & conduit à l'Eglise par presque tous les Indiens de la Mission, qui tenoient chacun un cierge à la main. Il fut enterré au milieu de la nouvelle Eglise. La reconnoissance demandoit qu'on lui fît cet honneur, parce que c'est lui qui a le plus contribué à la construction de ce saint édifice.

Je n'ai garde, mon R. P. de vous fatiguer plus long-temps par des répétitions ennuyeuſes de faits qui ſont aſſez ſemblables. Je finirai cette lettre par le récit de la mort d'un autre Indien nommé *Denys*, qui nous a conſtamment édifiés par une piété exemplaire, par une extrême délicateſſe de conſcience, & par la plus exacte fidélité à remplir toutes les obligations qu'impoſe le nom Chrétien. Il lui arrivoit ſouvent de reſter dans l'Egliſe après la grand'-Meſſe, & d'y paſſer un temps conſidérable dans un profond recueillement, & comme abſorbé en lui-même par la ferveur de ſa priere. Je le conſidérois quelquefois, & je me diſois à moi-même: » Que ne puis-je pénétrer dans le cœur de ce pauvre Sauvage, & y découvrir les communications intimes qu'il paroît avoir avec Dieu! Attaqué d'un flux de ventre ſanguinolent, il vit bien qu'il n'avoit que peu de jours à vivre: il ne ſongea plus qu'à ſe préparer à ce dernier paſſage: il purifia pluſieurs fois ſa conſcience par des confeſſions très-exactes, & avec les ſentimens de la plus vive douleur. Dès qu'il eut reçu le Corps adorable de J. C. il n'eut plus d'autres penſées que celles de l'Eternité. Il avoit ſans ceſſe à la

main le crucifix. Une fois entr'autres que j'allai le voir, je lui trouvai les yeux collés ſur ce ſigne de notre Rédemption. Pluſieurs Indiens l'environnoient dans un profond ſilence : je m'aſſis auprès de lui, & contre ſon ordinaire il ne me ſalua point, tant il étoit appliqué à l'objet adorable qu'il tenoit entre les mains. » Hé bien, mon cher Denys, lui dis-je, » cette image de J. C. attaché à la croix » pour ton ſalut, ne t'inſpire-t-elle pas » une grande confiance en ſes miſéri» cordes ? Oui, Baba, me répondit-il d'un » air ſerain & tranquille. Le lendemain je le trouvai tellement affoibli, que n'ayant plus la force de tenir lui-même le crucifix, il le faiſoit tenir par ſa femme. Ce fut-là le ſpectacle édifiant qui ſe préſenta à mes yeux, lorſque j'entrai dans ſa cabane : ſa femme étoit à genoux à côté de ſon hamac, tenant le crucifix à la main, & le préſentant à ſon mari : les yeux du mourant étoient immobiles, & fortement attachés ſur l'image de Jeſus crucifié : ils ne m'apperçurent ni l'un ni l'autre, & je fus ſi attendri de ce que je voyois, que je ſortis ſur l'heure pour donner un libre cours à mes larmes. Je trouvai le P. Fauque à qui je racontai le conſolant ſpectacle

dont je venois d'être témoin, & je m'appliquai en même temps ces paroles du Roi Prophéte : *Euntes ibant & flebant mittentes semina sua, venientes autem venient cum exultatione portantes manipulos suos.* » Pouvois-je le croire, lui dis-je, » qu'ayant semé avec tant de douleur, je » moissonnerois un jour avec tant de » consolation ? J'avois parcouru ces lieux » sauvages en pleurant ; & semblable à » un laboureur qui n'ensemence qu'à regret une terre ingrate, je semois sans » presque aucune espérance de récolte : » pouvois-je m'attendre à la joie que je » ressens maintenant, de me voir chargé » des fruits de mes peines & de ma patience ?

Je vous l'ai dit, mon R. P. & il est vrai que le cœur de nos Sauvages ressemble à ces terres, qui ne produisent de fruits que par la patience de ceux qui les cultivent. Un Missionnaire, sans avoir ces grands talens que Dieu donne à qui il lui plaît, mais qui sera plein de zele, & qui loin de voltiger chez toutes ces différentes Nations, s'attachera à une Nation particuliere de Sauvages, pour les instruire à loisir, & leur rebattre sans cesse les mêmes vérités, sans se rebuter, sans se décourager, verra

avec le temps sa patience couronnée par les fruits de bénédiction que produira la semence évangelique, qu'il aura jettée dans leurs cœurs. *Fructum afferunt in patientiâ.* Je me recommande à vos saints Sacrifices, & suis avec un profond respect, &c.

LETTRE

Du Pere Fauque, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere de la Neuville, de la même Compagnie, Procureur des Missions de l'Amérique.

A Cayenne, ce 1 Mars 1730.

MON RÉVÉREND PERE,

La Paix de Notre Seigneur.

Le zèle dont vous êtes animé pour l'établissement des Missions que nous projettons parmi tant de Nations sauvages qui habitent la Guyane, & la générosité avec laquelle vous êtes toujours prêt à nous seconder dans une si sainte entreprise, sont bien capables de nous soutenir & de nous fortifier dans

les travaux qui en feront inféparables. Nous découvrons tous les jours quelques-unes de ces Nations, que nous efpérons de réunir en diverfes peuplades femblables à celle que le P. Lombard vient de former à *Kourou :* ce n'eft qu'en fixant ainfi les Sauvages, qu'on peut fe promettre de rendre leur converfion à la Foi folide & durable.

Dans le dernier voyage que je fis à *Ouyapoc*, je profitai d'un peu de loifir que j'y eus pour monter la riviere, & faire une petite excurfion chez les Sauvages. M. du Villard s'offrit à être du voyage : nous partîmes du Fort le lundi 12 Décembre de l'année derniere dans deux petits canots avec fept Indiens qui nous accompagnerent ; fçavoir, trois *Caranes*, deux *Acoquas*, un *Piriou*, & un *Palanque.* Nous arrivâmes de bonne heure au premier Sault nommé *Yeneri :* il eft long d'un demi quart de lieue ; c'eft le plus dangereux qu'on trouve dans toute la riviere d'*Ouyapoc :* quelque favorable que foit la faifon, il faut néceffairement y débarquer tout le bagage, pour traîner plus aifément les canots fur les roches.

C'eft aux environs de ce Sault que demeurent les *Caranes ;* Nation à la vérité

peu

peu nombreuse, mais qui par sa bravoure a tenu tête autrefois aux François, & à dix autres Nations Indiennes : ils me reçurent fort bien, & me parurent très-disposés à se faire instruire des vérités de la Foi.

Le lendemain nous ne fîmes qu'errer de roche en roche, pour donner le loisir à nos Indiens de haler nos canots. Nous arrivâmes avant midi au second Sault nommé *Cachiri*, qui est long de près d'un quart de lieue, & éloigné du premier Sault d'environ une lieue. On voit-là une petite riviere sur la gauche, qu'on nomme *Kerikourou*, & qu'on monte plus de vingt lieues dans les terres, quoiqu'elle soit remplie de Saults. C'est à *Cachiri* que trois de nos François furent tués autrefois par les *Caranes*.

Après avoir passé ce Sault, nous découvrîmes sur la droite une crique assez grande qu'on nomme *Armontabo*. Un *Palanque* appellé *Kamiou*, y avoit fait son abbatis l'année derniere : (c'est ainsi qu'en Amérique on appelle un terrein défriché) mais il n'y demeura pas longtemps ; les *Caranes* l'obligerent d'aller s'établir plus loin. Nous campâmes ce jour là sur une roche au bord de la riviere. Les Indiens nous dresserent un pe-

tit *Ajupa*, pour y paſſer la nuit; (c'eſt une eſpece d'appentis ouvert de tous côtés :) mais comme il étoit mal couvert, par la difficulté de trouver dans ces cantons les feuilles propres à couvrir les toîts, nous fûmes bien mouillés par quelques grains de pluie qui tomberent.

Le 14 nous ne fûmes plus obligés de mettre pied à terre : à la vérité on trouvoit de temps en temps des roches; mais comme elles ſont éparſes çà & là dans la riviere, elles n'empêchent pas de tenir la route. Le lit de cette riviere nous parut aſſez beau, nous découvrions quelquefois près d'un quart de lieue au loin, & en certains endroits la nature a ſi bien alligné le canal, qu'on diroit qu'il a été tiré au cordeau.

Nos Indiens eurent ſouvent le plaiſir de tirer leurs fleches ſur des *bakous*; c'eſt un poiſſon fort délicat, que je comparerois volontiers à la dorade de Provence; on le trouve dans le plus fort des courans; il eſt d'ordinaire tellement attaché à ſuccer une eſpece de mouſſe qui naît contre les roches, qu'on peut s'approcher fort près de lui ſans qu'il s'en apperçoive.

Vers les quatre heures du ſoir nous trouvâmes un pareſſeux : je ne ſçais ſi

lorſque vous étiez à Cayenne, vous avez vu cette eſpece d'animal. Le nom qu'on lui a donné convient bien à ſon indolence & à ſon inaction : je ne crois pas qu'il pût faire cent pas en un jour dans le plus beau chemin.

Il étoit perché ſur la pointe d'un rocher élevé au milieu de l'eau. Il a quatre pattes armées de trois griffes aſſez longues & un peu crochues. Sa peau eſt couverte d'un poil preſque auſſi long & auſſi fin que la laine; ſa queue eſt très-courte, & ſon muſeau reſſemble parfaitement au viſage d'un homme qui auroit la tête enveloppée d'un capuche bien étroit. Celui que nous vîmes n'étoit guere plus gros qu'un chat. Si nos Indiens ne l'euſſent pas trouvé ſi maigre, ils s'en ſeroient régalés.

Il nous fallut coucher ce ſoir-là dans le bois : la pluie que nous avions eſſuyée la nuit précédente, rendit les Indiens plus attentifs à nous mieux loger. Leur précaution nous fut utile, car il plut juſqu'à huit heures du matin.

Le 15 nous continuâmes notre marche qui fut aſſez unie : il ſe trouva néanmoins aſſez fréquemment ſur notre route des iſlots, des bancs de roche, des courans & des bouquets de bois,

mais ils ne nous furent d'aucun obstacle. Nous rencontrâmes dans la matinée une assez grande riviere, qui monte jusqu'à trente lieues dans les terres où il y a une Nation d'Indiens qui sont inconnus. Je crois qu'on les nomme *Aranajoux*. Vers les deux heures après midi nous découvrîmes de loin deux abbatis faits tout récemment : nous n'eûmes pas le temps de les aller reconnoître de plus près.

Peu après nous rencontrâmes deux canots de pêcheurs qui nous conduisirent à leur case : c'étoient des *Pirious* établis depuis un an dans cette contrée. La pluie qui tomba en abondance aussitôt que nous y fûmes arrivés, nous obligea de passer la nuit chez eux. Nous étions si fort à l'étroit, & parmi des gens si sales, que j'aurois beaucoup mieux aimé loger dans les bois, comme nous avions fait les jours précédens. Un de nos Indiens nous avertit qu'il y avoit-là un *Pyaie*, (1) lequel avoit trois femmes, & laissoit mourir d'inanition ceux qui venoient chercher la santé chez lui, afin d'épouser ensuite les veuves. La polygamie & la confiance aveugle que

(1) Espece d'Enchanteur & de Magicien.

ces Sauvages ont dans ces ſortes d'Enchanteurs, feront le plus grand obſtacle que nous trouverons à établir le Chriſtianiſme dans ces terres infideles.

Le 16 nous commençâmes à trouver les abbatis en plus grande abondance à l'un & à l'autre bord de la riviere. Nous nous arrêtâmes ſur une roche vers les onze heures, afin de donner le temps à nos Indiens de ſe refaire un peu de leurs fatigues. Comme il y avoit-là quelques caſes, & qu'il ne paroiſſoit aucun Sauvage, j'eus la curioſité d'y entrer; mais à peine eus-je fait quelques pas, que je ſentis la terre s'enfoncer ſous mes pieds: je retournai auſſi-tôt vers nos Indiens, qui me dirent que depuis peu de jours on avoit enterré en cet endroit une famille preſque entiére *d'Acoquas*, & que la peur dont les autres avoient été ſaiſis, les avoit fait décamper au plus vîte.

Rien de plus digne de compaſſion, mon Révérend Pere, que de voir la quantité de ces malheureux Indiens qui périſſent faute de ſecours; je ſuis perſuadé que, quand nous ſerons une fois établis parmi eux, nous prolongerons la vie à un grand nombre. Dans les diverſes excurſions que j'ai faites, je n'en

ai gueres trouvé qui fussent d'un âge avancé. La confiance qu'ils paroissent avoir aux remedes que leur donnent les François, nous facilitera le moyen de nous insinuer dans leurs esprits. M. du Villard ouvrit la veine à plusieurs, qui lui témoignerent beaucoup de reconnoissance. J'ai amené quatre de ces Sauvages avec moi, afin qu'ils apprennent à saigner, & en même temps ils aideront le Pere Lombard à achever le vocabulaire qu'il a commencé. Ce secours que nous procurons aux Indiens, les rendra bien plus dociles à nos instructions; car le caractere du Sauvage est de ne se conduire d'abord que par des vues d'intérêt.

Après un peu de repos, nous reprîmes notre route : nous rencontrâmes une bande nombreuse d'*Acoquas* qui enyvroient la riviere, (c'est le terme des Sauvages, pour exprimer le secret qu'ils ont de prendre le poisson, en les enyvrant avec du bois de *Nekou* qu'ils jettent dans l'eau, & dont le poisson est friand.) D'aussi loin que ces Sauvages nous apperçurent, ils ramasserent à la hâte leurs poissons, & s'embarquerent dans leurs canots pour éviter notre approche. Nous ne fûmes pas

néanmoins long-temps ſans les joindre : le plus ancien, qui faiſoit la fonction de Capitaine, vint me ſaluer. Un ſault dangereux nous obligea de mettre pied à terre & d'aller à leurs caſes. L'accueil froid & indifférent qu'ils nous firent, ne nous engagea pas à demeurer long-temps avec eux : je leur donnai cependant tout le loiſir de me bien enviſager, car j'étois pour eux un objet nouveau & tout-à-fait extraordinaire.

Après avoir avalé un *coui* (1) d'une très-mauvaiſe liqueur qu'on me préſenta, je profitai du reſte de la journée pour me rendre chez le Capitaine des *Pirious*, qui a une grande autorité dans ſa Nation, & ſur toutes les autres Nations du voiſinage. Il s'appelle *Apiarou* : c'eſt un bon vieillard d'environ ſoixante & dix ans, qui a l'œil vif, l'air réſolu, & qui paroît homme de main. Un Capitaine François, à ce que m'aſſura M. du Villard, n'eſt pas mieux obéi de ſes ſoldats, qu'il l'eſt de tous ceux qui compoſent ſa Nation.

Quelques-uns de ſes gens vinrent au-devant de moi avec leurs fleches, leurs plumets, & les autres ornemens dont

(1) Eſpece de jatte de bois verniſſé.

ils se parent. *Apariou* étoit resté chez lui dans une case haute. Aussi-tôt que j'eus pris place dans le *Taboui* ; (c'est une case basse au rez de chaussée,) je le vis paroître au haut de son échelle : il tenoit à la main une espece d'esponton, & il avoit la tête couverte d'un vieux chapeau bordé, dont M. de la Garde, envoyé à la découverte d'une mine d'or au haut de la riviere, lui avoit fait présent de la part du Roi, comme à un *Banaré* des François.

Avant que de m'aborder il s'adressa à son neveu, qui avoit fait quelques mois de séjour à *Kourou*, & lui demanda si j'étois véritablement celui chez qui il avoit demeuré. Après avoir été satisfait sur cet article, il s'approcha de moi avec un air épanoui, & me dit en son langage, que j'étois le bien venu, & qu'il étoit ravi de me voir. Je lui fis présent de quelques curiosités qui lui étoient nouvelles, parce qu'il n'est jamais sorti de son pays, & il me parut très-content de mes libéralités. Je crus ne devoir rien négliger pour nous affectionner ce Chef des Sauvages ; car c'est de lui que dépend le succès de l'établissement que nous projettons de faire en ce lieu-là. Sur le soir je demandai au neveu quelles

étoient les intentions du Chef son oncle : il me répondit que pour en être bien assuré, il falloit attendre le retour de son fils aîné, & qu'alors nous pourrions conférer ensemble, & voir sur quoi je pouvois compter.

Comme nous n'étions pas éloignés de l'embouchure du *Camopi*, j'allai pendant ce temps-là voir cette riviere, nous y trouvâmes différentes cases de *Pirious*, qui nous reçurent avec affabilité. L'arrivée du fils aîné d'*Apiriou*, qui s'appelle *Aripa*, & qui doit lui succéder dans sa charge, m'obligea de retourner à sa case, où ayant fait assembler les principaux de la Nation, je leur déclarai que l'unique sujet de mon voyage, étoit de m'assurer de leurs dispositions à l'égard du Christianisme. Je m'étendis assez au long sur la vérité de la Religion, sur la nécessité de l'embrasser, & sur les grands avantages qu'ils en retireroient en cette vie & dans l'autre; puis je priai *Aripa* d'expliquer à son pere & à tous ceux de l'Assemblée ce que je venois de dire; il le fit, & je fus surpris d'entendre les exclamations du bon vieillard. Quoique sa langue me fût inconnue, je jugeai par son ton de voix, par ses gestes, & par

la joie répandue ſur ſon viſage, qu'il entroit dans toutes mes vues. Ils furent quelque temps à délibérer enſemble, après quoi *Aripa* me répondit au nom de l'Aſſemblée, que notre établiſſement parmi eux leur faiſoit plaiſir, & qu'ils étoient prêts de nous écouter, & de nous croire. On convint dès-lors d'un emplacement propre à conſtruire l'Egliſe, & les caſes tant des Miſſionnaires que des premiers Chrétiens; l'endroit qu'on a choiſi eſt au commencement d'un ſault, dont le coup d'œil eſt magnifique: on ne peut imaginer une nappe d'eau plus belle & plus claire: les poiſſons y ſont en abondance, ce qui ne ſera pas un amuſement infructueux pour les jeunes Indiens.

Aripa me promit de fixer dans cet endroit l'établiſſement de tous ceux qui deſcendront du haut des deux rivieres, en attendant que nous puiſſions nous y établir nous-mêmes. J'envie le ſort de ceux qui auront l'avantage de recueillir cette moiſſon : ils ſeront bien dédommagés de leurs travaux par le caractere de douceur, de droiture & de docilité de ces peuples. » J'avois avec » moi un jeune enfant de *Kourou*, » à qui je montrois à lire : rien ne lui

» parut plus extraordinaire que de voir
» un livre. Ils me demanderent plusieurs
» fois si leurs enfans pourroient avoir
» un jour le même avantage : pour-
» quoi non, leur répondis-je ; si vous
» voulez bien nous les confier, nous
» en aurons le même soin, & ils de-
» viendront aussi habiles que le Fran-
» çois.

Si les Fêtes de Noël ne m'eussent pas rappellé à *Ouyapoc*, où ma présence étoit absolument nécessaire, j'aurois bien plus avancé dans les terres, & j'aurois découvert plusieurs autres Nations de Sauvages. C'est ce que je ferai dans un autre voyage.

Je ne sçai si vous avez été informé que feu M. Dorvilliers, avant que de partir pour la France, avoit envoyé un détachement de François vers le plus haut du *Camopi* : le dessein étoit de découvrir le lac *Parime*. Ils ont été environ six mois à faire ce voyage. Ce qu'ils nous ont rapporté de plus intéressant, c'est qu'ils ont trouvé des bois remplis de *Cacao* : ils se préparent à y aller faire cette année une abondante récolte. Ils nous ont raconté beaucoup d'autres choses curieuses de différentes Nations Sauvages, qu'ils ont trouvées

ſur leur route ; mais je ne crois pas devoir vous en faire part, que nous ne nous ſoyons informés de la vérité de ces faits par nous-mêmes. Ne m'oubliez pas dans vos ſaints ſacrifices, en l'union deſquels je ſuis avec reſpect, &c.

LETTRE

Du Pere Lombard, de la Compagnie de Jeſus, Supérieur des Miſſions Indiennes dans la Guyane, au Pere de la Neuville, de la même Compagnie, Procureur des Miſſions de l'Amérique.

A Kourou, dans la Guyane,
ce 11 Avril 1733.

MON RÉVÉREND PERE,

La Paix de Notre Seigneur.

Les Miſſions naiſſantes qui ſe forment dans cette vaſte étendue des terres connues ſous le nom de Guyane, ſont trop redevables à vos ſoins & aux ſecours que vous leur fourniſſez ſi libéralement, pour ne pas vous en rendre un compte

fidele. Je vous ai déja entretenu de la premiere peuplade établie à *Kourou*, où nous avons raſſemblé un grand nombre de Sauvages, & de l'Egliſe que nous y avons conſtruite. Cette peuplade eſt ſituée dans une fort belle anſe, arroſée de la riviere *Kourou*, qui ſe jette en cet endroit dans la mer. Nos Sauvages l'ont aſſez bien fortifiée ; elle eſt fraiſée, paliſſadée, & défendue par des eſpeces de petits baſtions. Toutes les rues ſont tirées au cordeau, & aboutiſſent à une grande place, au milieu de laquelle eſt bâtie l'Egliſe, où les Sauvages ſe rendent matin & ſoir, avant & après le travail, pour faire la priere & écouter une courte inſtruction.

Connoiſſant, comme vous faites, la légéreté de nos Indiens, vous aurez ſans doute été ſurpris, mon Révérend Pere, qu'on ait pu fixer ainſi leur inconſtance naturelle : c'eſt la Religion qui a opéré cette eſpece de prodige : elle prend chaque jour de fortes racines dans leurs cœurs. L'horreur qu'ils ont pour leurs anciennes ſuperſtitions, leur exactitude à approcher ſouvent des Sacremens, leur aſſiduité à aſſiſter aux

Offices divins, les grands ſentimens de piété dont ils ſont remplis au moment de la mort, ſont des preuves non ſuſpectes d'une converſion ſincere & durable.

Nos François qui viennent de temps en temps à *Kourou*, admirent la piété & la modeſtie avec laquelle ces Sauvages aſſiſtent au ſervice, & la juſteſſe dont ils chantent l'Office divin à deux choeurs. Vous ſeriez certainement attendri, ſi vous entendiez les motets que nos jeunes Indiens chantent à la meſſe, lorſqu'on éleve la ſainte hoſtie. Un Indien, nommé Auguſtin, qui ſçait fort bien le plein-chant, préſide au chœur, anime nos Chantres, & les ſoutient du geſte & de la voix. Il joint à beaucoup plus d'eſprit, que n'en ont communément les Sauvages, un grand fonds de piété, & remplit ſouvent les fonctions d'un habile & zélé Catéchiſte, ſoit en apprenant la doctrine chrétienne aux infideles diſperſés dans les terres, ſoit en leur conférant le baptême à l'article de la mort après les avoir inſtruits. Il y a peu de jours qu'on m'avertit que dans un lieu qui n'eſt pas fort éloigné de la Miſſion, un Sauvage infidele étoit à l'extrémité. Outre que ma préſence

étoit alors absolument nécessaire à *Kourou*, une inondation subite avoit rendu le chemin impraticable à tout autre qu'aux Indiens. J'envoyai Augustin à son secours. Il partit à l'instant avec deux autres Indiens ; &, ayant trouvé que le malade n'étoit pas dans un danger aussi pressant qu'on l'avoit publié, il le prit sur ses épaules, & avec le secours de ses compagnons, il me l'apporta à la Mission où je suis à portée de le baptiser quand je le jugerai nécessaire.

Cette peuplade, qui est comme le chef-lieu de toutes celles que nous projettons d'établir, s'est accrue considérablement par le nombre des familles Indiennes qui viennent y fixer leur demeure, & par la multitude des jeunes gens que j'ai élevés la plupart dès leur enfance, & qui sont maintenant peres de famille. Les premiers y sont attirés par les avantages qu'ils trouvent avec nous. Au lieu qu'errant dans leurs forêts, ils cherchoient avec bien de la peine de quoi vivre, & étoient sujets à de fréquentes maladies, qui, faute de soins, les enlevoient souvent dans la fleur de l'âge. Ici ils se procurent sans tant de fatigues, & abondamment, tout ce qui

eſt néceſſaire à la vie ; ils ſont plus rarement malades, & l'on n'épargne aucun ſoin pour rétablir leur ſanté quand elle eſt altérée : deux grands logemens que j'ai fait bâtir ſervent d'infirmeries, l'une pour les hommes, & l'autre pour les femmes. Deux Indiens ont ſoin de la premiere, & deux Indiennes de la ſeconde. Je leur ai fait apprendre à ſaigner, & aſſez de chirurgie & de pharmacie pour préparer les médicamens dont les malades ont beſoin, & les donner à propos. Vous ne nous laiſſez manquer d'aucun des meilleurs remedes de France, & ils ont ici plus de force & de vertu qu'en France même. Enfin le bonheur que goûtent nos Néophites, réunis enſemble dans un même lieu, n'ayant pu être ignoré d'un grand nombre de Nations Sauvages qui habitent la Guyane : ces bons Indiens me ſollicitent continuellement, & me preſſent d'envoyer chez eux des Miſſionnaires pour y faire des établiſſemens ſemblables à celui de *Kourou*. Quelle ample moiſſon, ſi nous avions aſſez d'ouvriers pour la recueillir !

Le grand nombre des familles qui compoſent la Peuplade, & dont les chefs ſont encore jeunes, contribuent

beaucoup au bon ordre & à la ferveur qu'on y voit régner. Depuis 23 ans que je me ſuis attaché à la Nation des Galibis, ils ont tous été ſous ma conduite dès leur bas âge : leur piété eſt ſolide, & c'eſt ſur leurs exemples que ſe forment les nouveaux venus, qui preſque ſans y faire réflexion, ſe laiſſent entraîner au torrent, & s'aſſujettiſſent avec moins de peine aux exercices ordinaires de la Miſſion.

Je vous l'ai déja dit, mon Révérend Pere, & je ne ceſſerai de le répéter, un Miſſionnaire ne fera jamais de fruit bien ſolide parmi ces barbares, s'il ne ſe fixe chez une Nation à laquelle il ſe conſacre tout entier : il ne doit point s'écarter de ſes Néophytes : quelqu'abandonnées que lui paroiſſent d'autres Nations qui l'environnent, il ne peut faire autre choſe que de gémir ſur leur malheureux ſort, ou de leur procurer, s'il le peut, d'autres ſecours ; mais pour lui, il faut qu'il s'occupe ſans ceſſe du ſoin de ſon troupeau, & qu'il lui rebatte continuellement les mêmes vérités, ſans ſe rebuter ni de la chûte des uns, ni du peu de ferveur des autres. Si je pouvois réunir ſous un coup d'œil les chagrins & les dégouts que j'ai eu à

essuyer depuis que je travaille à la conversion des Galibis, vous en seriez étonné. C'est cependant ma persévérance qui a attiré les bénédictions de Dieu sur la Mission de *Kourou*, qu'on voit maintenant si bien établie qu'elle a mérité l'attention particuliere de Monseigneur le Comte de Maurepas, dont le zèle pour l'établissement de la Religion dans ces terres infidelles, & pour l'avancement de nos Colonies, nous fait ressentir chaque année des effets de la libéralité de notre grand Monarque. Une protection si puissante est bien capable de soutenir & d'animer les ouvriers évangéliques dans les plus pénibles fonctions de leur ministere.

Après vous avoir parlé de la Mission de *Kourou*, il faut vous entretenir du nouvel établissement qui se forme à *Ouyapoc*, où je fis un voyage sur la fin de l'année derniere. En fouillant la terre pour les fondemens de l'Eglise qui y a été bâtie, nous fûmes fort surpris de trouver à quatre ou cinq pieds une petite médaille fort rouillée. Je la fis nétoyer, & j'y trouvai l'image de Saint-Pierre; c'est ce qui me détermina à prendre ce Prince des Apôtres pour protecteur de la nouvelle Eglise. Mais com-

ment cette médaille a-t-elle pu ſe trouver dans ces contrées ? Car enfin les Indiens n'ont jamais connu de médaille, ni de monnoie, & il ne paroît pas qu'aucun Chrétien ait jamais habité cette partie du nouveau monde. Je m'offre à vous l'envoyer, ſi vous croyez qu'elle mérite l'attention de vos ſçavans antiquaires. Son type paroît être des premiers ſiecles du Chriſtianiſme.

Le Pere Fauque eſt le premier Jéſuite qui ſe ſoit établi à *Ouyapoc*. Vous connoiſſez ſon zèle pour la converſion de nos Sauvages, & le talent qu'il a de s'inſinuer dans leur eſprit. Mais ſa ſanté qui s'affoiblit chaque jour, le met hors d'état de ſoutenir les fatigues inſéparables des Miſſions Indiennes. Il fixera ſon ſéjour au fort d'*Ouyapoc*, où ſe trouvant comme au centre de toutes les Miſſions que nous eſpérons établir, il en aura la direction, & trouvera dans ſa prudente économie de quoi fournir aux beſoins des Miſſionnaires. Il eſt là comme environné de différentes Nations, & entr'autres des *Maraones*, des *Maourios*, des *Tou-Koyanes*, des *Palikours*, des *Mayes*, des *Karanarious*, &c.

A trois journées du fort, je ſéjournai au premier Carbet que je trouvai,

& j'y eus de fréquens entretiens avec ceux de ces Sauvages qui ſçavoient le Galibi. J'eſpere que la ſemence que je jettai comme en paſſant dans leurs cœurs, produira un jour des fruits de bénédiction.

De-là je continuai ma route, & après deux jours de navigation au milieu des roches dont la riviere eſt ſemée, & des fréquents ſaults qui s'y trouvent, j'arrivai chez la Nation la plus reculée des *Pirious*, & où demeurent les Capitaines, dont deux entendent fort bien le Galibi. J'y trouvai le Pere d'Ayma logé dans une miſérable hutte, vivant comme ces pauvres Sauvages, & paſſant la journée, partie à la priere, partie à l'étude de leur langue & à l'inſtruction des enfans. Deux Sauvages qui ſçavent les langues de ces Nations, lui ſervoient d'interpretes. Il y a déja deux ans qu'il a fixé parmi eux ſon ſéjour. Il m'a parlé d'un vaſte emplacement, où toutes ces Nations doivent ſe réunir; je l'ai vu & il eſt très-bien ſitué, mais il n'eſt pas du goût de tous les Indiens; ceux d'en bas trouvent qu'il eſt trop éloigné, car il n'eſt qu'à une demi-journée de la riviere *Camopi*, & que, d'ailleurs, cette contrée eſt peu propre à la chaſſe & à la pêche,

C'est pou quoi je convins avec les Capitaines qu'on chercheroit plus bas un autre emplacement qui fût au gré de toutes ces Nations, & que je viendrois moi-même y établir la Mission. Ils me promirent de leur côté d'y rassembler tous les Indiens qui leur sont soumis, d'abattre le bois nécessaire pour applanir le terrein, & d'y faire un plantage de *cacao* pour leur subsistance. Je leur ajoutai que je portois encore mes vues plus loin, & que mon dessein étoit d'établir une Mission chez les *Ouayes* & les *Tarrupis*, & une autre chez les *Aromayotos*; ils approuverent ce dessein, en m'assurant qu'ils envoyeroient de leurs gens chez ces Peuples, pour les disposer à seconder les bonnes intentions que j'avois pour eux. Enfin je leur demandai quelques-uns de leurs Indiens qui sçussent la langue Galibi, afin de m'apprendre la langue des *Pirious*, ce qu'ils m'accorderent avec plaisir. Tout le loisir que je puis avoir, je l'emploie à faire des Grammaires & des Dictionnaires de toutes les langues Indiennes que j'ai apprises; j'abrégerai par-là bien du travail à ceux de nos Peres qui viendront partager nos travaux, ou nous remplacer après notre mort.

Il se présente une Mission bien plus importante à établir, & dont le projet est fort goûté de M. le Gouverneur & de M. l'Intendant de Cayenne. Un grand nombre d'Indiens, qui désertent les peuplades qu'ont les Portugais vers le fleuve des Amazones, viennent chaque jour chercher un asyle sur nos terres, où, quoiqu'ils soient Chrétiens, ils se répandent de côté & d'autre, & vivent sans aucun exercice de religion. Une grande Mission Portugaise établie à *Purukouaré*, a été presque abandonnée par les Indiens: cinquante de ces Sauvages, qui étoient sous la conduite des Révérends Peres Récollets, sont venus à *Kourou*. Je les ai trouvés bien instruits des vérités de la Religion, & il n'y a rien à craindre pour eux, tandis qu'ils demeureront dans notre peuplade. Mais que deviendront les autres qui menent une vie errante? Ne perdront-ils pas bientôt les sentimens de piété qu'on leur a inspirés. Ceux même qui sont à *Kourou*, peuvent-ils y demeurer longtemps? car le caractere de ces Nations, leurs mœurs, leurs coutumes, leur langage sont entiérement différens des mœurs & du langage des Galibis, qui composent notre peuplade. Il y a même

entr'eux je ne ſçai quelle antipathie, qu'on auroit peine à vaincre. Le deſſein eſt donc d'établir ſur la riviere d'*Aprouague* une Miſſion qui ne ſera compoſée que de ces Indiens fugitifs, tant de ceux qui ſe ſont déja réfugiés ſur nos terres, que de ceux qui viendront dans la ſuite. La ſituation d'*Aprouague*, qui ſe trouve entre Cayenne & Ouyapoc, & à peu près à égale diſtance, eſt très-favorable. Il faudra leur accorder un vaſte terrein, & ne donner retraite à aucun d'eux, qu'à condition qu'ils iront habiter cette Miſſion. Par ce moyen là ils ne ſeront point expoſés au riſque de retomber dans leurs premiers déréglemens, ni au danger de périr de miſere, faute de ſecours.

La Colonie recevra de grands avantages de cet établiſſement; la mer eſt ſouvent difficile à tenir depuis la pointe d'*Aprouague* juſqu'à *Ouyapoc*. Il s'y fait de continuels naufrages, faute d'endroits où l'on puiſſe relâcher. Cette Miſſion ſera l'aſyle où ſe retireront ceux qui voyagent, juſqu'à ce que le temps devienne favorable pour ſe remettre en mer.

D'ailleurs on cherche à ouvrir un chemin pour aller par terre à la Colonie naiſſante d'*Ouyapoc*.

Les Indiens d'*Aprouague* rendront ce chemin pratiquable, & auront ſoin de l'entretenir. Enfin ils feront d'un grand ſecours, ſoit pour la navigation, qu'ils entendent mieux qu'aucune autre Nation, ſoit pour défricher les terres, & pour conſtruire des caſes & des canots. On ſçait que quand ces Sauvages ſont diſperſés & errans dans les forêts, on n'en peut tirer aucun ſervice, au lieu que quand ils ſont raſſemblés dans un même lieu, l'émulation ſe met parmi eux, le gain qu'ils font & qui leur procure divers avantages, les rend actifs & laborieux.

Le champ eſt ouvert, mon Révérend Pere, il ne s'agit plus que de nous envoyer des ouvriers propres à le cultiver. Ce nouvel établiſſement demande un homme qui s'y livre entiérement, qui ſoit d'un zèle infatigable pour courir ces mers, & aller chercher ces Indiens errans & fugitifs, & qui ait de la facilité à apprendre les langues, ſurtout celles des *Arouas* & des *Mariones*. Ce ſont principalement ces deux Nations, qui ſe voyant inquiétées par les Portugais, ſe reſſouviennent qu'ils ont été reçus autrefois dans l'alliance des François, & viennent ſe réfugier chez leurs anciens

anciens amis. Je me repose entiérement sur votre zele, dont vous nous donnez tant de preuves, & suis avec bien du respect, &c.

LETTRE

Du Pere Fauque, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere de la Neuville de la même Compagnie, Procureur des Missions de l'Amérique.

A Ouyapoc, le 2 Juin 1735.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de Notre Seigneur.

Les lettres que vous nous faites l'honneur de nous écrire chaque année respirent tout le zele dont vous êtes rempli pour la conversion de nos pauvres Sauvages. Nous voudrions pouvoir y répondre par une égale activité dans un travail, auquel certainement nous ne nous refusons pas; mais, comme vous sçavez, le champ est vaste & très-inculte. Pour le défricher, il faut du temps,

& un plus grand nombre d'ouvriers que nous ne ſommes.

Cependant, graces aux bénédictions du Seigneur, nous recueillons déja des fruits abondans, qui nous aſſurent que nos eſpérances ſont bien fondées pour la ſuite. La peuplade de *Kourou* que le Pere Lombard a formée, prend chaque jour de nouveaux accroiſſemens. Il n'y a point d'année qu'on n'y baptiſe pluſieurs Catéchumenes; ces nouveaux venus ſe forment bientôt ſur le modele des anciens Fideles. Les exemples de piété & de ferveur qu'ils ont devant les yeux, fixent leur inconſtance naturelle, & les forcent en quelque ſorte d'imiter les vertus dont ils ſont témoins.

Le bel ordre qui s'obſerve dans cette peuplade, la variété des exercices, le ſoin qu'on prend de ces Néophytes, la paix, la tranquillité & le bonheur dont ils jouiſſent, tout cela n'a pas été ignoré des Nations les plus reculées. Six ou ſept de ces Nations preſſent depuis longtemps le Pere Lombard de leur envoyer des Miſſionnaires qui leur procurent les mêmes avantages, & c'eſt ce que ce Pere, dont vous connoiſſez le zele, a extrêmement à cœur.

Pour moi j'attends que le Pere d'Au-

zilhac vienne me remplacer à *Ouyapoc*, & aussi-tôt je partirai pour ouvrir la Mission des *Paliours*. C'est la Nation la plus nombreuse de toutes celles qui sont aux environs de cette contrée. Je suis déja connu de ces Peuples, & je sens que j'en suis aimé.

Si l'on veut gagner le cœur & l'affection de nos Indiens, il faut s'armer de beaucoup de patience, pour supporter leurs grossieretés & leurs défauts, avoir avec eux un air ouvert & des manieres aisées, & être sur-tout attentif aux occasions de leur rendre service. C'est par ces manieres franches & officieuses que le Pere Dayma s'est attiré l'amitié des *Pirious*, & les a rassemblés dans une peuplade au nombre de plus de deux cens; cette Mission qu'il a établie sous l'invocation de Saint Paul, deviendra en peu de temps très-florissante.

Dans le voyage que je viens d'y faire avec M. le Grand, Lieutenant d'une Compagnie de la Marine, nous trouvâmes sur notre route la Nation des *Caranes*. Ces bons Sauvages nous comblerent d'amitiés & de caresses, & je suis persuadé qu'on aura nulle peine à les réunir avec les *Pirious*. Ces deux Nations parlent la même langue, elles

ſe reſſemblent parfaitement dans leurs mœurs & dans leurs uſages, & les familles de part & d'autre s'uniſſent volontiers par des alliances.

Ce qui me fit plaiſir fut de voir parmi eux une grande quantité d'enfans : cette jeuneſſe formée de bonne heure à la piété chrétienne, ſe préſervera plus aiſément des vices ordinaires aux Sauvages, & conſervera l'eſprit du Chriſtianiſme plus conſtamment que leurs parens qui ſe ſont convertis dans un âge déja avancé.

En approchant de la nouvelle Peuplade, j'admirai l'ardeur avec laquelle une ſoixantaine d'Indiens, hommes, femmes & enfans, travailloient à défricher les terres de l'emplacement où l'on doit bâtir l'Egliſe & le logement du Miſſionnaire. Pour peu qu'on connoiſſe le caractere indolent des Sauvages, & combien ils ſont éloignés de tout travail tant ſoit peu pénible, on ne doutera point que cette vivacité & cette ardeur dont ils ſont naturellement incapables, ne ſoit l'effet d'une grace ſinguliere de Dieu, qui leur inſpire un courage ſi extraordinaire. Je louai le zèle qu'ils faiſoient paroître pour élever ce ſaint édifice en l'honneur du vrai Dieu; je leur promis qu'auſſi-tôt que l'Egliſe ſeroit

achevée je viendrois les revoir, & que j'amenerois avec moi quelques François pour leur ſervir de parains lorſqu'ils ſeroient en état de recevoir le ſaint baptême. C'eſt un honneur dont nos Indiens ſont jaloux, parce qu'ils trouvent un petit avantage dans les libéralités de ceux qui les ont tenus ſur les fonts baptiſmaux.

Enfin, nous arrivâmes ſur le ſoir à la Miſſion de Saint Paul : c'étoit un jour de réjouiſſance pour les Sauvages, temps où ils prennent leurs plus belles parures. Les hommes vinrent nous recevoir à la deſcente de nos canots, & nous conduiſirent avec des démonſtrations de joie extraordinaires à la caſe de leur Miſſionnaire. Les femmes ne le céderent point à leurs maris, & nous offrirent à l'envi divers rafraîchiſſemens.

Le lendemain nous viſitâmes toutes les caſes de ces bonnes gens, qui manquoient d'expreſſions pour nous témoigner leur amitié & leur reconnoiſſance. Je ne vous diſſimulerai pas, mon Révérend Pere, que je portois ſecrettement envie au Pere Dayma du bonheur qu'il a de travailler à la converſion de ces peuples ; je ne les quittai qu'à regret, lorſ-

qu'après avoir demeuré trois jours avec eux, il fallut nous ſéparer.

Lorſque le Pere Dayma aura gagné & réuni dans le même lieu le reſte des *Pirious* diſperſés çà & là dans les forêts, il ſera chargé d'une Peuplade auſſi nombreuſe qu'elle le peut être dans ce lieu-là, eu égard à ce que les terres ſont capables de rapporter pour la ſubſiſtance de ſes habitans.

Je vous ai parlé dans d'autres lettres du grand Capitaine *Ananpiaron*, que la mort nous enleva il y a peu d'années. J'ai entretenu pluſieurs fois ſes deux fils qui s'appellent *Yaripa* & *Yapo*. L'un & l'autre paroiſſent très affectionnés à la religion & aux Miſſionnaires. Ils m'ont appris que le Capitaine des *Ouayes*, qui habite le haut du *Camopi*, a deſſein de s'approcher de nous, & de deſcendre juſqu'à l'embouchure de cette riviere. S'il perſiſte dans ſa réſolution, comme il y a lieu de le croire, nous pourrons placer là une Miſſion qui ſera compoſée de ceux de cette Nation, auxquels ſe joindront les *Taroupis*, les *Acoquas*, les *Palanques* & les *Noragues*.

Quoique cette Miſſion placée à l'embouchure du *Camopi*, doive être d'un

grand secours à celle de Saint Paul, dont elle retirera pareillement de grands avantages, je ne cesse pas de tourner mes vues du côté des *Palikours*, & j'irai incessamment reconnoître leur pays.

On m'a déja fait une peinture très-désagréable de sa situation, & de la persécution qu'on a à souffrir des *maringouins* dont toutes ces terres sont couvertes. Je choisirai l'endroit le moins incommode pour y fixer notre demeure. Mais je crois qu'il faudra établir dans cette contrée deux Missions, parce que les *Palikours*, les *Mayets* & les *Caranarious* qui occupent notre côté, du côté des Amazones, sont des Nations trop nombreuses, pour être rassemblées dans le même lieu.

Delà nous passerons chez les *Itoutanes*. Ces Indiens sont à tout moment dans la crainte de tomber entre les mains des Portugais : on les réduira plus aisément que les autres Sauvages d'alentour, parce qu'ils ont eu moins de commerce avec les Européens.

En nous avançant ainsi peu à peu au large, nous pourrons embrasser toute la Guyane Françoise, c'est-à-dire, le continent qui est depuis les Amazones

jusqu'à *Maroni*. Peut-être même que la découverte de toutes ces terres deviendra très-avantageuse à la Colonie.

Lorsque ces Missions seront toutes formées, nous espérons en établir encore une autre à l'embouchure de cette riviere d'*Ouyapoc*, en y réunissant les *Tokoyenes*, les *Maraones* & les *Maourious* nos voisins. Vous sçavez déja que les *Galibis* de *Sinamari* sont dans les plus favorables dispositions à l'égard des Missionnaires.

Voilà, comme vous voyez, mon Révérend Pere, une grande moisson: plus elle est difficile à recueillir, plus elle animera le zele des ouvriers évangéliques. Ces Sauvages, tout grossiers, tout barbares qu'ils sont, ont été rachetés du sang de Jesus-Christ. Que ce motif est puissant pour nous soutenir dans nos peines & dans nos fatigues!

Je ne prétends rien dissimuler à ceux qui se sentent pressés de venir partager nos travaux, ils auront affaire à des peuples qui n'ont rien que de rustique & de rebutant dans leurs personnes, gens sans loix, sans dépendance, sans politesse, sans éducation, en qui l'on ne trouve nulle teinture de religion, & qui n'ont pas même les premiers principes des vertus

morales; en un mot, de vrais Sauvages qui ſemblent n'avoir de l'homme raiſonnable que la figure : mais en cela même ne ſont-ils pas plus dignes de notre compaſſion & de notre zele?

On ne dira pas que je donne de nos Sauvages un portrait flatté; mais en même-temps je ne puis m'empêcher d'avouer qu'un Miſſionaire qui travaille à leur converſion, trouve bien des avantages qu'il n'auroit pas chez d'autres Nations Infideles. Ici il n'a ni idolâtrie à détruire, ni idole à renverſer; il eſt à l'abri des perſécutions auxquelles on doit s'attendre ailleurs de la part des puiſſances idolâtres; ſes inſtructions trouvent des cœurs extrêmement dociles, & l'on n'a jamais vu aucun Sauvage former la moindre difficulté ſur les vérités qui lui ſont annoncées. Enfin, il recueille en paix le fruit de ſes ſueurs & de ſes travaux; car bien qu'il ſoit vrai que dans le nombre de ces Néophytes qu'on a converti à la Foi, il s'en trouve de tiédes & de languiſſans, il n'eſt pas moins vrai qu'on en voit un grand nombre qui conſervent juſqu'à la mort un fond admirable de piété, & qui, par leur aſſiduité à la priere, & dans tous les autres exercices d'une

vraie dévotion, font paroître autant de ferveur qu'on en remarque en Europe parmi nos plus fréquens Congréganistes.

Parmi les Nations polies & civilisées, un Missionnaire a souvent à se précautionner contre les atteintes de la vaine gloire, & contre les retours de l'amour-propre. Il n'a pas ici à craindre de semblables écueils, où viendroit se perdre le mérite de tous ses travaux; il passe sa vie dans l'obscurité, au milieu des bois, n'ayant que Dieu pour témoin de ses ennuis, de ses souffrances, de ses sueurs & de ses fatigues. Ah! qu'il est doux, mon Révérend Pere, qu'il est consolant pour un Ouvrier de l'Evangile dont les vues sont bien épurées, de n'avoir que Dieu au milieu de ces régions barbares, auquel il puisse avoir recours, de s'entretenir familiérement avec lui, de lui découvrir ses peines, de n'attendre de secours que de lui seul, & d'être comme en droit de lui dire: vous seul, ô mon Dieu, vous êtes mon unique refuge, mon soutien, mon espoir, ma consolation, ma joie, en un mot, mon Dieu & mon tout: *Deus meus & omnia.* Je me recommande à vos saints sacrifices, & suis avec respect.

LETTRE

Du Pere Fauque, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere de la Neuville, de la même Compagnie, Procureur des Missions de l'Amérique.

A Ouyapoc, ce 20 Septembre 1736.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de Notre Seigneur.

Je vous ai annoncé dans plusieurs de mes lettres le voyage que je projettois de faire chez les *Palikours*, mais des embarras imprévus, & de fréquens accès d'une fiévre bizarre & opiniâtre, me l'ont fait différer jusqu'au mois de Septembre de l'année 1735. Ce fut donc le 5 de ce mois que je m'embarquai dans un petit *couillara*, c'est un tronc d'arbre creusé dont une extrémité se termine en pointe. Je descendis la riviere d'*Ouyapoc*, dans cette espece de canot, qui ne peut porter que cinq à six personnes, & je profitai ensuite de la marée pour entrer dans la riviere de *Couripi*, que nous remon-

tâmes jusqu'à ce que la mer fût à flot. Nous mouillâmes alors, & comme les bords de cette riviere sont impraticables vers son embouchure, il me fallut prendre le repos de la nuit dans mon canot.

Aussi-tôt que la mer commença à monter, nous nous mîmes en route, & vers les sept heures du matin, nous laissâmes à notre droite la riviere de *Couripi*, pour entrer dans celle d'*Ouassa.* Vers le midi, je trouvai l'embouchure de *Roucaoüa*, que nous laissâmes aussi à la droite, me réservant d'y entrer à mon retour; & comme la marée ne se faisoit presque plus sentir, nous ne fûmes plus obligés de mouiller; mais la nuit nous ayant surpris avant que nous pussions gagner aucune habitation, il fallut la passer encore dans notre petit canot, avec des incommodités que vous pouvez assez imaginer.

Entre trois & quatre heures du matin, nous apperçûmes du feu sur l'un des bords de la riviere. C'étoient quelques Indiens qui campoient là, & qui revenoient de chez leurs parens, établis près d'une grande crique (1), qu'on nomme

(1) C'est ainsi que dans le pays on appelle les petites rivieres.

Tapamourou, dont je parlerai plus bas. Après un court entretien que j'eus avec eux, je continuai ma route, & je fus fort surpris de ne point trouver ce jour-là d'habitations de Sauvages. Je sçavois néanmoins qu'il y en avoit plusieurs répandues de côté & d'autre; mais outre que ceux qui m'accompagnoient, ignoroient le chemin qui y conduit, il m'auroit été impossible d'y pénétrer, parce que les marais qu'il faut traverser étoient presqu'à sec.

Comme la nuit approchoit, je craignois fort d'être encore obligé de la passer dans mon canot, mais heureusement nous apperçûmes deux Indiens qui étoient à la pêche. Nous courûmes sur eux à force de rames; & eux qui nous prenoient pour des coureurs de bois, fuyoient devant nous de toutes leurs forces, & nous eûmes bien de la peine à les atteindre. Nous les joignîmes enfin, & ils furent agréablement surpris de trouver dans moi toute la tendresse d'un pere. Leur rencontre ne me fit pas moins de plaisir, sur-tout lorsqu'ils me dirent que leur demeure n'étoit pas fort éloignée. Ils m'y conduisirent, & le lendemain, fête de l'Immaculée Conception de la très-Sainte Vierge, j'eus

le bonheur d'y offrir le ſaint ſacrifice de la meſſe.

Dès que l'aube du jour commença à paroître, je dreſſai mon autel, & je le plaçai hors de la caſe, afin que de tous les côtés, on pût aiſément me voir célébrer les Saints Myſteres. C'étoit une nouveauté pour ces peuples, ſur-tout pour les femmes & les enfans, qui n'étoient jamais ſortis de leurs pays. Auſſi ſe placerent-ils de telle ſorte, qu'il ne leur échappa pas la moindre cérémonie, & ils aſſiſterent à cette ſainte action avec une modeſtie & une attention qui me charmerent.

Vous jugez bien, mon Révérend Pere, que la converſion de nos Indiens fut le principal objet de mon attention dans le temps du Sacrifice : me trouvant au milieu de ce peuple infidele, devois-je appliquer à d'autres le fruit & le mérite de l'Hoſtie Sainte que j'offrois à Dieu. Je conjurois donc le Pere des lumieres d'envoyer au plutôt à ces Nations infortunées les ſecours dont elles ſont privées depuis tant de ſiecles, & qui ne ſont dans l'égarement, que parce qu'elles n'ont perſonne qui leur enſeigne la voie du ſalut. Je fis la même application de toutes les autres Meſſes que je dis pendant mon

voyage, & ma conſolation eſt d'apprendre qu'un nombre de dignes ouvriers ſe préparent à venir cultiver cette abondante portion de la vigne du Seigneur.

Je me rendis de là chez mon *Banaré*. C'eſt le nom qui ſe donne, parmi les Indiens, à ceux avec leſquels on contracte des liaiſons d'amitié, qui s'entretiennent par de petits préſens qu'on ſe fait mutuellement. Il n'omit rien pour me retenir le reſte du jour; mais je ne pus lui donner cette ſatisfaction, parce que j'avois deſſein de me rendre chez le Capitaine de toute la Nation, auquel M. des Roſes, Chevalier de Saint-Louis, & Commandant pour le Roi dans ce poſte, a donné, depuis environ deux ans, un brevet avec la canne de Commandement. Cette canne eſt un jonc orné d'une pomme d'argent, aux Armes de France, qui ſe donne, de la part du Roi, aux Capitaines des Sauvages. *Youcara* (c'eſt le nom de ce Capitaine) eſt, je crois, le plus âgé de tous les *Palikours*. Comme je l'avois vu pluſieurs fois à *Ouyapoc*, & que je lui avois ſouvent promis de l'aller voir chez lui, il me parut charmé que je lui euſſe tenu enfin parole, & il n'oublia rien pour me dédommager de toutes les fatigues que

j'avois eu à essuyer les jours précédens. Il me parut fort empressé à donner sur cela ses ordres à ses *Poitos*, c'est-à-dire, à ceux de sa dépendance, & sur-tout aux femmes, auxquelles appartient le soin du ménage.

Après les premiers complimens de part & d'autre, j'entrai d'abord en matiere sérieuse, & je lui dis que nous songions efficacement à nous établir parmi eux, pour leur procurer le bonheur d'être Chrétiens. Je lui exposai succinctement les motifs, soit surnaturels, soit humains, qui me parurent les plus propres à faire impression sur son esprit. Je n'oubliois pas la protection qu'ils auroient contre les vexations de ceux qui vont en traite, car je sçavois les sujets de mécontentement qu'il avoit sur cet article, & qui lui tenoient au cœur. Comme il n entend pas trop bien la langue *Galibi*, dans laquelle je lui parlois, il me répondit qu'il feroit venir un Interprête pour m'expliquer ses véritables sentimens. L'Interprête arriva le lendemain matin, & après une courte répétition que je fis de ce que je lui avois dit la veille, il me répondit que sa Nation feroit charmée d'avoir des Missionnaires, & qu'ils ne viendroient jamais aussi-tôt qu'elle le souhaitoit.

Nous délibérâmes alors ſur l'endroit que nous choiſirions pour y fixer la Miſſion ; mais comme je n'avois pas encore parcouru les rivieres de *Roucaoua*, & de *Tapamourou*, je ne pouvois gueres juger quel terrein méritoit la préférence. Maintenant que je les ai parcourus, je crois qu'on ne peut mieux faire que de s'établir chez *Youcara*, juſqu'à ce qu'on trouve un endroit plus convenable. Sa demeure eſt preſque tout-à-fait à la ſource d'*Ouaſſa*, d'où l'on peut en un jour entrer dans *Cachipour*, par la communication d'une petite *Crique*. Je crois même qu'il y aura là beaucoup moins de *Maques* : c'eſt un inſecte aſſez ſemblable aux couſins, mais beaucoup plus gros, & dont l'extrêmité des pieds eſt blanche. Cela ſeul mérite, je vous aſſure, quelqu'attention ; car vous ne ſçauriez vous imaginer combien cette eſpece d'inſecte eſt incommode en certaines ſaiſons de l'année. Il y en a quelquefois une ſi grande quantité, que pour prendre ſon repas, il faut ſe retirer dans quelque coin, un peu à l'écart, ſouvent même on eſt obligé de manger en ſe promenant ; c'eſt ce qui rend ce pays impraticable aux Européens. Quelques Indiens, pour ſe garantir de ces importuns in-

ſectes, ſe font des caſes au milieu de l'eau, dans des marais fort éloignés de la terre, où ces petits animaux ne trouvant ni arbres, ni herbes aux environs pour ſe repoſer, ils ne pénetrent gueres du moins en ſi grand nombre. La plûpart dorment dans ce qu'ils appellent la Tocaye ; c'eſt une caſe écartée dans les bois, qui reſſemble à une glaciere, ils ne s'y rendent que vers les huit heures du ſoir, & ſans bruit, de crainte que ces inſectes ne les ſuivent ; car leur inſtinct les porte à aller où il y a du feu, & où ils entendent du bruit. Je n'ai jamais oſé y coucher, de peur d'y être étouffé : vous jugez aiſément quelle doit être la chaleur d'une chambre fermée hermétiquement, où reſpirent, pendant toute une nuit, trente ou quarante Indiens.

Je paſſai le Jeudi & le Vendredi chez *Youcara*. C'eſt une curioſité naturelle à nos Indiens de viſiter les hardes des Etrangers, ſans cependant jamais y rien prendre. Notre Capitaine ayant viſité le panier où je portois mon petit meuble, me demanda ce que contenoit une phiole qui étoit remplie d'eau bénite : je lui répondis que c'étoit une eau dont les Chrétiens ſe ſervoient pour chaſſer le démon, pour guérir les malades, &c.

Il me pria d'en mettre ſur quelques enfans qui languiſſoient depuis long-temps dans ſon Carbet : je les fis approcher, & je leur fis le ſigne de la croix ſur le front avec cette eau. Dieu en fut glorifié, car j'appris, peu de jours après, qu'ils jouiſſoient d'une ſanté parfaite.

Je trouvai dans ce Capitaine des diſpoſitions très-favorables au Chriſtianiſme, que je le preſſois d'embraſſer : en nous quittant, nous convînmes que dans trois jours il viendroit me joindre à l'embouchure de *Tapamourou*, où j'allois, & me confier deux jeunes Indiens que j'avois choiſi chez lui, pour les conduire à *Kouro*, & les mettre en apprentiſſage de Chirurgie. Il ne manqua pas au rendez-vous ; mais comme je ne pus pas m'y rendre auſſi exactement que lui, il planta une croix ſur l'un des bords de la *Crique*, pour me donner une preuve de ſon arrivée, après quoi il revira de bord. Heureuſement les Indiens de ma ſuite ayant ſonné du cor, il jugea que je n'étois pas loin, & il s'arrêta pour m'attendre. Je vous avoue, mon Révérend Pere, que je fus extrêmement ſurpris lorſque je vis le ſigne de notre rédemption arboré ſur les bords de cette petite riviere, où je n'avois rien apperçu trois jours auparavant, &

j'avois peine à me perſuader que ce fut là l'ouvrage d'un Sauvage. Il me dit qu'il l'avoit vu pratiquer ainſi autrefois à quelques François, dans les voyages qu'il avoit faits avec eux. Je le louai fort d'avoir retenu & imité ce trait de leur piété.

Pour revenir à *Tapamourou*, je ne pus gagner les caſes des Indiens que bien avant dans la nuit du Samedi au Dimanche, bien qu'on m'eût fait eſpérer que j'y arriverois en plein jour. La principale cauſe de ce retardement fut, que nous trouvâmes le lit de cette petite riviere tout couvert d'herbes, & d'une eſpece de roſeaux, ſur leſquels il fallut ſe pouſſer à force de *Tacaré*, c'eſt une perche fourchue, dont on ſe ſert en guiſe de harpon. Cette maniere de naviger eſt très-fatigante, & demande beaucoup de temps. On eſt ſujet à cet inconvénient dans les rivieres peu fréquentées, parce que les halliers des deux bords venant à ſe joindre, font une eſpece de barriere, qui arrête tout ce que l'eau entraîne. Cela eſt quelquefois ſi conſidérable, qu'on fait des lieues entieres où il ſemble qu'on ſoit ſur une prairie flottante, tandis qu'on a au-deſſous de ſoi trois ou quatre braſſes d'eau. Mon

inquiétude étoit de nous voir obligés à passer encore la nuit dans notre canot, où nous n'aurions pas été fort en sûreté contre les crocodiles, dont nous étions environnés. Toutes ces rivieres en foisonnent, & c'est ce qui contribue principalement à former l'embarras dont je viens de parler; car ces animaux, extrêmement voraces, en poursuivant les petits poissons dont ils se nourrissent, arrachent beaucoup de joncs, qui suivent ensuite le courant, & qui, venant à s'accrocher les uns les autres, couvrent toute la surface de l'eau.

Dans l'embarras où je me trouvai; je fis sonner de temps en temps du cor, afin d'avertir les Sauvages de venir au-devant de nous; mais ils ne portent pas jusques-là leur politesse : tout ce qu'ils firent, fut de nous apporter du feu à la descente de notre canot. Je benis Dieu de bon cœur de me voir enfin à terre; je n'étois pas pourtant au bout de mes peines. Après avoir marché environ cent pas, nous trouvâmes un grand marais, qu'il fallut traverser pour se rendre au Carbet. Les Indiens mettent d'ordinaire sur ces especes d'étangs, des troncs d'arbres, qui se joignent bout à bout, & qui forment une espece de pont, sur lequel

ils courent comme des ſinges. Je voulus les imiter, à la faveur d'un tiſon de feu qu'on faiſoit flamber devant moi pour m'éclairer; mais, ſoit que ma chauſſure ne prêtât pas comme les pieds de mon guide, ſoit que je n'euſſe pas autant de dextérité que lui, je tombai au ſecond pas que je fis, & j'ai peine à comprendre comment je ne me briſai pas les côtes; le coup que je me donnai ſur le côté gauche fut ſi violent, que j'en reſſentis une vive douleur pendant pluſieurs mois. Je pris alors le parti de marcher dans le marais même, au riſque d'être mordu des ſerpens, & j'arrivai enfin au gîte ſans autre inconvénient que celui d'être bien mouillé.

Je trouvai là une grande & vaſte caſe: comme elle étoit environnée de marais & de terres noyées, & que le temps des *maques* n'étoit pas encore paſſé, tous les habitans du lieu, & ceux même de ma ſuite m'abandonnerent pour aller coucher dans le *tocaye*. Je vous avoue, mon Révérend Pere, que pendant cette nuit où je me voyois tout ſeul, j'eus bien des penſées effrayantes, malgré tous les motifs de confiance en Dieu, que je ne ceſſois de me rappeller à l'eſprit. Si quelque Sauvage, me diſois-je, pour enlever

le peu que tu as, venoit maintenant t'égorger : si quelque tigre ou quelque crocodile se jettoit sur toi pour te dévorer, car quelles horreurs n'inspirent pas les ténébres d'une nuit obscure, sur-tout dans un pays barbare ? Le lever de l'aurore vint enfin calmer mes inquiétudes, & après avoir célébré le saint sacrifice de la Messe, j'allai visiter quelques habitations du voisinage.

J'entrai dans une case haute, que nous appellons *soura* en langage *galibi :* m'entretenant avec ceux qui l'habitoient, je fus tout-à-coup saisi d'une odeur cadavérique ; & comme j'en témoignai ma surprise, on me dit qu'on venoit de déterrer les ossemens d'un mort, qu'on devoit transporter dans une autre contrée, & l'on me montra en même-temps une espece d'urne qui renfermoit ce dépôt. Je me ressouvins alors que j'avois vu ici, il y a trois ou quatre ans, deux *Palikours*, lesquels étoient venus chercher les os d'un de leurs parens qui y étoit mort. Comme je ne pensai pas alors à les questionner sur cette pratique, je le fis en cette occasion, & ces Sauvages me répondirent que l'usage de leur Nation étoit de transporter les ossemens des morts dans le lieu de leur naissance,

qu'ils regardent comme leur unique & véritable patrie. Cet ufage eft parfaitement conforme à la conduite que tint Jofeph à l'égard de fon pere Jacob ; & je dois vous dire en paffant, que nous remarquons parmi ces peuples tant de coutumes du peuple Juif, qu'on ne peut s'empêcher de croire qu'ils en defcendent.

En continuant mes excurfions dans mon canot, je trouvai deux cafes de *Caranarious*. Ce font des Indiens qui pouffent encore plus loin que les autres Sauvages le dénuement de toutes chofes. Ils n'ont pas même de plantage ; les graines des plantes & des arbres, ou le poiffon, font leur nourriture ordinaire. La caffave, qui eft un gâteau fait de la racine de manioc, & la boiffon ordinaire des Sauvages, qui fe fait de la même racine, font pour eux le plus grand régal. Quand ils veulent fe le procurer, ils font une pêche abondante, & ils portent leurs poiffons chez les *Palikours*, qui leur donnent du manioc en échange. Les *Palikours* ont pris fur eux un tel afcendant, qu'ils en font en quelque forte leurs efclaves ; c'eft-à-dire, qu'ils s'en fervent pour faire leurs abatis, leurs canots, leur pêche, &c. ;

fouvent

ſouvent même ils leur enlevent de force le peu de traite qu'ils font chez les François, lorſqu'ils travaillent pour eux.

Ce que cette Nation a de ſingulier, c'eſt que preſque tous ceux qui la compoſent, hommes & femmes, ſont couverts d'une eſpece de lepre, c'eſt-a-dire, que leur épiderme n'eſt qu'une dartre farineuſe, qui ſe leve comme par écailles. Je vous avoue qu'on ne peut guere rien voir de plus affreux ni de plus dégoûtant. On trouve, parmi les *Palikours*, une autre Nation de cette eſpece qu'on nomme *Mayets*; nous ſerons apparemment obligés de bâtir pour eux une Egliſe particuliere; parce que leur lepre qui flue de temps en temps, répand une odeur ſi déſagréable, que les autres Indiens ne pourroient pas s'y accoutumer. Ce ſont pourtant des ames rachetées par le précieux ſang de Jeſus-Chriſt, qui animent des corps ſi hideux, & qui par-là méritent tous nos ſoins. Prions le Seigneur qu'il rempliſſe de ſon eſprit ceux qui ſeront employés à leur converſion.

Je ſortis le Lundi de *Tapamourou*, & je couchai dans un petit boſquet ſur l'un des bords d'*Ouaſſa*; il me fallut y

coucher encore le lendemain : parce que m'étant avancé jusqu'au milieu d'une crique qui conduisoit à d'autres habitations, l'eau qui y manquoit, m'obligea de retourner sur mes pas. Le Mercredi, j'arrivai chez un Indien nommé *Coumarouma*, qui m'avoit invité de l'aller voir, & qui m'avoit même offert son emplacement pour y établir une Mission : mais il n'est pas, à beaucoup près, si convenable que le haut d'*Ouassa* dont j'ai parlé. Comme cet Indien étoit venu à *Kourou*, & avoit été témoin de la charité des Missionnaires pour leurs Néophytes, nous nous entretînmes longtemps des mesures qu'on pourroit prendre pour faire chez eux un établissement. Je lui dis, entr'autres choses, que les *Pyayes*, qui sont une espece d'enchanteurs & de magiciens, étoient entiérement bannis de la Mission du Pere Lombard, & que je n'en connoissois qu'un seul qui eût la réputation de l'être. Je le lui nommai : il le connoissoit ; & sçachant qu'il étoit borgne : « Quoi ! » me dit-il en riant, un tel est *Pyaye* ? « Et comment peut-il voir le diable, » n'ayant qu'un œil » ? Cette plaisanterie de sa part me fit d'autant plus de plaisir, qu'elle me confirma ce que je

sçavois dejà, que les *Palikours* ne peuvent souffir ces sortes de Jongleurs: aussi les ont-ils tous fait périr; & il n'y a pas long-temps qu'une troupe de femmes en tuerent un qui étoit de la Nation des *Caranarious*, parce qu'elles le soupçonnerent de vouloir exercer sur elles leur art magique.

Le jeudi j'allai coucher à l'embouchure de *Roucaoua*, dans l'espérance de gagner le lendemain de bonne heure quelques habitations de Sauvages: mais mon attente fut trompée, & il fallut coucher dehors cette nuit-là; cependant, ne pouvant me résoudre à dormir dans le canot, nous mîmes pied à terre, & nous suspendîmes, comme nous pûmes, nos hamacs (1) parmi les joncs & les brossailles; & le lendemain samedi, après avoir navigé toute la matinée avec beaucoup de peine & de fatigues, nous découvrîmes enfin des abatis de bois, &, peu de temps après, des cases de Sauvages. J'en connoissois plusieurs que j'avois vu au fort, & ils me reçurent fort bien. Je dis la messe le lendemain, & ce fut un grand sujet

(1) Lit portatif fait d'un tissu de coton large de sept à huit pieds.

de satisfaction, sur-tout pour les femmes, les jeunes gens & tous ceux qui n'avoient jamais vu célébrer nos saints mysteres. Je leur en fis une explication succincte, avec un petit discours sur la nécessité d'embrasser la foi pour entrer dans la voye du salut. J'employai le reste de la journée & le lundi suivant à parcourir les carbets épars de côté & d'autre. J'y rencontrai un déserteur d'une des Missions Portugaises, qui sont sur les bords du fleuve des Amazones ; il étoit venu s'établir là avec toute sa famille. Ce bon homme me fit une politesse à laquelle je n'avois pas lieu de m'attendre, & qui me fit connoître le soin qu'ont les Portugais de civiliser les Sauvages qu'ils rassemblent. Du plus loin qu'il m'apperçut, il vint au-devant de moi, tenant à la main une petite baguette dont il se servoit pour secouer la rosée des herbes qui bordoient le sentier par où je passois, ne voulant pas, me dit-il ensuite, que, puisque je prenois la peine de le visiter, mes habits en fussent endommagés.

Le mardi, je retournai sur mes pas, & j'allai chez des Sauvages que je n'avois pu voir en entrant dans la riviere de *Roucaoua*. Depuis que je suis dans ce

pays, & que je fréquente les Sauvages, je n'en ai point vu de ſi ſales, ni de ſi malproprement logés ; auſſi le lendemain, dès que j'eus dis la meſſe, nous débarquâmes pour nous rendre à l'embouchure de *Couripi*. Quoiqu'il n'y ait point d'Indiens établis ſur cette riviere, j'aurois bien voulu avoir le temps de la remonter, pour examiner le terrein, ayant oui dire qu'il y avoit vers ſa ſource une vaſte motagne nommée *Oucaillari*, où une Miſſion ſeroit très-bien placée. Mais les fêtes de Noël me rappelloient à *Ouyapoc*.

Les *Palikours* ont des coutumes aſſez ſingulieres, mais dont nous ne pouvons être inſtruits, que quand nous demeurerons avec eux. Il y en a deux principalement qui me frapperent : la premiere eſt que les enfans mâles vont tout nuds juſqu'à l'âge de puberté : alors on leur donne la *camiſa :* c'eſt une aune & demie de toile qu'ils ſe paſſent entre les cuiſſes, & qu'ils laiſſent pendre devant & derriere, par le moyen d'une corde qu'ils ont à la ceinture. Avant que de recevoir la *camiſa*, ils doivent paſſer par des épreuves un peu dures : on les fait jeûner pluſieurs jours, on les retient dans leur hamac, comme s'ils

étoient malades, & on les fouette fréquemment; & cela, disent-ils, sert à leur inspirer de la bravoure. Ces cérémonies achevées, ils deviennent hommes faits.

L'autre coutume qui me surprit bien davantage, c'est que les personnes du sexe y sont entiérement découvertes: elles ne portent que jusqu'au temps de leur mariage une espece de tablier d'environ un pied en quarré, fait d'un tissu de petits grains de verre, qu'on nomme *rassade*. Je ne sçache point que dans tout ce continent il y ait aucune autre Nation où regne une pareille indécence. J'espere qu'on aura peu de peine à leur faire quitter un usage si contraire à la raison & à la pudeur naturelle. Nous donnerons d'abord des juppes à toutes les femmes, & il y a lieu de croire qu'elles s'y accoutumeront, car j'en ai déja vu quelques-unes en porter; elles seront bien plus honnêtement couvertes qu'avec leur tablier. Nous avons aux environs de ce fort une petite Nation qui se nomme *Tocoyenes*, où les femmes sont beaucoup plus modestes. Peu à peu nous amenerons nos Chrétiens à s'habiller totalement. Outre la plus grande décence, nous leur procurerons un autre avan-

tage, c'est qu'en leur faisant naître des besoins, ils en deviendront plus laborieux, & seront par-là moins exposés aux tristes suites de l'oisiveté. J'ai l'honneur d'être avec bien du respect, &c.

LETTRE

Du Pere Fauque, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere de la Neuville de la même Compagnie, Procureur des Missions de l'Amérique.

A Ouyapoc, ce 20 Avril 1738.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de Notre Seigneur.

Les lettres qui me sont venues d'Europe en différens temps, & de diverses personnes, me donnent lieu de croire qu'on n'y a pas une idée assez juste de cette Mission, ni du genre de travaux que demande la conversion de nos Sauvages. Quelques-uns s'imaginent que nous parcourons les villes & les bourgades, à peu près comme il se pratique

en Europe, où de zélés Miſſionnaires, par de ferventes prédications, s'efforcent de réveiller les pécheurs qui s'endorment dans le vice, & d'affermir les juſtes dans les voies de la piété. D'autres, qui ſont plus au fait de la ſituation de cette partie du monde, croyent qu'un Miſſionnaire, ſans ſe fixer dans aucun endroit, court ſans ceſſe dans les bois après les Infideles, pour les inſtruire & leur donner le baptême.

Cette idée, comme vous le ſçavez, mon Révérend Pere, n'eſt rien moins que conforme à la vérité. Etre Miſſionnaire parmi ces Sauvages, c'eſt en raſſembler le plus qu'il eſt poſſible, pour en former une eſpece de bourgade, afin qu'étant fixés dans un lieu, on puiſſe les former peu à peu aux devoirs de l'homme raiſonnable, & aux vertus de l'homme Chrétien. Ainſi, quand un Miſſionnaire ſonge à établir une peuplade, il s'informe d'abord où eſt le gros de la Nation qui lui eſt échue en partage, il s'y tranſporte, & il tâche de gagner l'affection des Sauvages par des manieres affables & inſinuantes; il y joint des libéralités, en leur faiſant préſent de certaines bagatelles qu'ils eſtiment; il apprend leur langue, s'il

ne la ſçait pas encore, & après les avoir préparés au baptême par de fréquentes inſtructions, il leur confére ce ſacrement de notre régénération ſpirituelle.

Il ne faut pas croire que tout ſoit fait alors, & qu'on puiſſe les abandonner pour quelque temps. Il y auroit trop à craindre qu'ils ne retournaſſent bientôt à leur premiere infidélité; c'eſt la principale différence qu'il y a entre les Miſſionnaires de ces contrées, & ceux qui travaillent auprès des peuples civiliſés; on peut compter ſur la ſolidité de ceux-ci, & s'en ſéparer pour un temps, au moyen de quoi on entretient la piété dans des provinces entieres; au lieu qu'après avoir raſſemblé le troupeau, ſi nous le perdions de vue, ne fut-ce que pour quelques mois, nous riſquerions de profaner le premier de nos Sacremens, & de voir périr pendant ce temps-là tout le fruit de nos travaux.

Qu'on ne me demande donc pas combien nous baptiſons d'Indiens chaque année. De ce que je viens de dire, il eſt aiſé de conclure, que quand une Chrétienté eſt déja formée, on ne baptiſe plus gueres que les enfans qui y naiſſent, ou quelques Néophytes, qui,

par leur négligence à se faire instruire, ou par d'autres raisons, méritent de longues épreuves, pour ne se pas rendre tout-à-fait indignes de ce Sacrement.

Vous n'ignorez pas, mon Révérend Pere, ce que les Missionnaires ont à souffrir, sur-tout dans des commencemens si pénibles; la disette des choses les plus nécessaires à la vie, quelque desir qu'ayent les Supérieurs de pourvoir à leurs besoins; les incommodités & les fatigues des fréquens voyages qu'ils sont obligés de faire pour réunir ces barbares en un même lieu; l'abandon général dans les maladies, & le défaut de secours & de remedes. Ce n'est-là néanmoins que la moindre partie de leurs croix. Que ne leur en doit-il pas coûter de se voir éloignés de tout commerce avec les Européens, & d'avoir à vivre avec des gens sans mœurs & sans éducation, c'est-à-dire, avec des gens indiscrets, importuns, légers & inconstans, ingrats, dissimulés, lâches, fainéans, malpropres, opiniâtrément attachés à leurs folles superstitions, & pour tout dire en un mot, avec des Sauvages? Que de violence ne faut-il pas se faire! que d'ennuis, que de dégoûts à essuyer! que de complaisances forcées ne faut-

il pas avoir! combien ne doit-on pas être maître de ſoi-même! Un Miſſionnaire pour ſe faire goûter de ſes Sauvages, doit en quelque ſorte devenir Sauvage lui-même.

Il faut pourtant vous l'avouer, mon Révérend Pere, on eſt amplement dédommagé de toutes ces peines, non-ſeulement par la joie intérieure qu'on reſſent de coopérer avec Dieu au ſalut de tant d'ames, qui ont toutes coûté le précieux ſang de Jéſus-Chriſt, mais encore par la ſatisfaction que l'on a de voir pluſieurs de ces infideles qui, ayant une fois embraſſé la foi, ne ſe démentent jamais de la pratique exacte des devoirs du Chriſtianiſme. En ſorte qu'il arrive en cela, comme en bien d'autres choſes, que les racines ſont ameres & que les fruits ſont doux.

C'eſt en ſuivant ce plan, que nous venons de faire, le Pere Beſſou & moi, un aſſez long voyage chez les Indiens, qui ſont au haut des rivieres d'*Ouyapoc*, & de *Camoppi*, afin de les engager à ſe réunir & à ſe fixer dans une bourgade, où l'on puiſſe facilement les inſtruire des vérités de la Religion. C'eſt un projet que j'avois formé il y a longtemps, & que je n'ai pu exécuter plutôt, parce que les *Palikours*, & les Nations plus voiſines

ont attiré jusqu'ici toute mon attention. Mais des personnes, à l'autorité desquelles je dois déférer, ont jugé qu'il ne falloit pas différer plus longtemps de travailler à la conversion des *Ouens*, des *Coussanis*, & des *Tarouppis*, qui sont répandus le long de ces deux rivieres. J'ai lieu de croire que Dieu bénira cette entreprise.

Je partis donc le 3 Novembre de l'année derniere pour me rendre à la Mission de Saint-Paul, où je devois m'associer le Pere Bessou. Je fus agréablement surpris de trouver ce village beaucoup plus nombreux qu'il n'étoit la derniere fois que j'y allai ; outre plusieurs familles de *Pirious*, de *Palanques*, & de *Macapas*, qui s'y sont rendues de nouveau, la Nation des *Caranes* y est maintenant établie toute entiere, & en fait un des plus beaux ornemens ; car, de toutes ces Nations barbares, c'est celle où l'on trouve plus de disposition à la vertu.

Mais ce qui me toucha infiniment, ce fut de voir l'empressement extraordinaire de ces peuples à se faire instruire. Au premier coup de cloche qu'ils entendent, ils se rendent en foule à l'Eglise, où leur attention est extrême ; le temps qu'on emploie matin & soir à leur faire des Catéchismes réglés leur paroît tou-

jours trop court ; il ne suffit pas même à plusieurs, & il faut que le Missionnaire ait encore la patience de leur répéter en particulier, ce qu'il leur a expliqué dans l'instruction publique. Une si grande ferveur, si peu conforme au génie & au caractere de ces Nations, me fait croire que la Chrétienté de Saint-Paul deviendra un jour très-florissante.

Après avoir demeuré trois jours dans la Mission de Saint-Paul, nous nous mîmes en route, le Pere Bessou & moi, chacun dans notre canot. Dès la premiere journée je trouvai un fameux *Pyayes* (1), nommé *Canori*, qui s'est fort accrédité parmi les Sauvages, & avoit eu l'audace, pendant une courte absence du Pere Dayma, de venir dans sa Mission de Saint-Paul, & de faire ses jongleries tout autour de la case qu'il avoit nouvellement construite pour son logement. Je tâchai de sçavoir quelles avoient été ses intentions, mais ce fut inutilement : on ne tire jamais la vérité de ces sortes de gens accoutumés de longue main à la perfidie & au mensonge. Ainsi, prenant le ton qui convenoit, je lui remis devant les yeux les impostures qu'il mettoit en

(1) Espece d'Enchanteurs & de Magiciens.

œuvre pour abuſer de la ſimplicité d'un peuple crédule, en le menaçant que s'il approchoit jamais de la peuplade de Saint-Paul, il y trouveroit le châtiment que méritoient ſes fourberies.

Ce qui met en crédit ces ſortes de *Pyayes*, c'eſt le talent qu'ils ont de perſuader aux Indiens, ſur-tout quand ils les voyent attaqués de quelque maladie, qu'ils ſont les favoris d'un eſprit beaucoup ſupérieur à celui qui tourmente le malade; qu'ils vont monter au Ciel pour appeller cet eſprit bienfaiſant, afin qu'il chaſſe l'eſprit malin, ſeul auteur des maux qu'il ſouffre; mais pour l'ordinaire ils ſe font payer d'avance, & très-chérement leur voyage. Ainſi, que le malade vienne à mourir entre leurs mains, ils ſont toujours ſûrs de leur ſalaire.

Le 11 du même mois nous entrâmes dans la riviere de *Camoppi*, environ ſur les ſept heures du matin, laiſſant la riviere d'*Ouyapoc* à notre gauche, & nous réſervant à la monter à notre retour. Le *Camoppi* eſt une aſſez grande riviere, moins grande que l'*Ouyapoc*, mais beaucoup plus facile à naviger. Il y a pourtant des ſaults en quantité; nous en traverſâmes un ſur-tout le 15 qui étoit fort

long, & très-dangereux quand les eaux ſont grandes. Auſſi ne s'aviſe-t-on gueres de le franchir alors, principalement quand on a des marchandiſes, on aime mieux faire des portages, quelques pénibles qu'ils ſoient, & c'eſt à quoi ne manquent jamais ceux qui vont chercher le cacao.

J'aurois peine à vous exprimer le profond ſilence qui regne le long de ces rivieres; on fait des journées entieres ſans preſque voir ni entendre aucun oiſeau. Cependant cette ſolitude, quelque affreuſe qu'elle paroiſſe d'abord, a je ne ſçai quoi dans la ſuite qui diſſipe l'ennui. La nature qui s'y eſt peinte elle-même dans toute ſa ſimplicité, fournit à la vue mille objets qui la récréent. Tantôt ce ſont des arbres de haute futaie, que l'inégalité du terrein préſente en forme d'amphithéâtre, & qui charment les yeux par la variété de leurs feuilles & de leurs fleurs. Tantôt ce ſont de petits torrens ou caſcades, qui plaiſent autant par la clarté de leurs eaux que par leur agréable murmure.

Je ne diſſimulerai pas pourtant, mon Révérend Pere, qu'un pays ſi déſert inſpire quelquefois je ne ſçai quelle horreur ſecrette, dont on n'eſt pas tout-à-fait le

maître, & qui donne lieu à bien des réflexions. Combien de fois me disois-je dans mes sombres rêveries, comment est-il possible que la pensée ne vienne point à tant de familles indigentes, qui souffrent en Europe toutes les rigueurs de la pauvreté, de venir peupler ces vastes terres qui, par la douceur du climat, & par leur fécondité, semblent ne demander que des habitans qui les cultivent. Un autre plaisir bien innocent que nous goûtâmes dans ce voyage, c'est que les eaux étant basses & fort claires, nous vîmes souvent des poissons se jouer sur le sable, & s'offrir d'eux-mêmes à la fleche de nos gens, qui ne nous en laisserent pas manquer.

Ce fut le 16 que nous nous trouvâmes aux premieres habitations des *Ouens* ou *Ouayes*. Ces pauvres gens nous firent un très-bon accueil; toutes les démonstrations d'amitié dont un Sauvage est capable, ils nous les donnerent. Ils parurent charmés de la proposition que nous leur fîmes de venir demeurer avec eux, pour les instruire des vérités chrétiennes, & leur procurer le même bonheur qu'aux *Pirious*. Ils se regardoient les uns les autres, & se marquoient leur étonnement, de ce que, loin de

leur rien demander, nous leur faiſions préſent de mille choſes qui, en elles-mêmes, étoient de peu de valeur, mais dont les Sauvages ſont fort curieux. Il n'y en eut aucun d'eux qui ne promît de venir défricher des terres dans l'endroit que nous avons choiſi, c'eſt-à-dire, dans cette langue de terre que forme le confluent des rivieres d'*Ouyapoc*, & de *Camoppi*. J'avois déja jetté les yeux ſur cet emplacement en l'année 1729. Mais aujourd'hui que je l'ai examiné de près, je ne crois pas qu'on puiſſe trouver un endroit plus commode, & plus propre à y établir une peuplade. Il plût également au Pere Beſſou, qui eſt deſtiné à gouverner cette peuplade, quand les Indiens y ſeront raſſemblés.

Nous nous arrêtâmes le 17 pour nous repoſer ce jour-là, & pour renouveller nos petites proviſions qui commençoient à nous manquer. Le lendemain matin nous reprîmes notre route. Nous paſſâmes devant une petite riviere nommée *Tamouri*, que nous laiſsâmes à notre droite. Il faut la remonter pendant trois jours, & marcher enſuite trois autres jours dans les terres, pour aller chez une Nation qu'on nomme *Caïcoucianes*, dont

la langue approche assez du langage *Galibi*, & est la même que celle des *Armagatous*. Nous aurions bien voulu visiter ces pauvres Infidèles, mais les eaux étoient trop basses, & ce n'étoit pas-là le principal but de notre voyage. Nous nous contentâmes de lever les mains au Ciel, pour prier le Pere des miséricordes de bénir les vues que nous avons de les réunir aux autres Nations que nous devons rassembler. J'ai lieu de croire qu'ils ne sont point éloignés du Royaume de Dieu. Quelques-uns d'eux ayant visité la Peuplade de S. Paul, ont été si contens de ce qu'ils y ont vu, que je ne doute pas qu'ils ne descendent bientôt à l'embouchure de leur riviere, pour se transporter au lieu où l'on fixera la nouvelle Mission, surtout si les *Armagoutous* veulent pareillement y venir. Quelques-uns de la Nation des *Ouens* doivent aller leur rendre visite, & les y inviter de ma part.

Ce jour-là même à une heure après midi, nous arrivâmes à l'habitation d'*Ouakiri*, Chef de toute la Nation des *Ouens*, qui souhaitoit avec ardeur de voir un Missionnaire parmi ses *Poïtos*; c'est ainsi qu'on nomme les Sujets d'un Capitaine Indien. Nous eûmes la douleur d'ap-

prendre, qu'il y avoit quatre mois que la mort l'avoit enlevé. Il étoit enterré dans un ſpacieux *Tabout* (1) tout neuf, où nous paſsâmes la nuit. Ce que j'y remarquai de ſingulier, c'eſt que la foſſe étoit ronde, & non pas longue comme elles le ſont d'odinaire. En ayant demandé la raiſon, on me répondit que l'uſage de ces Peuples étoit d'inhumer les cadavres comme s'ils étoient accroupis. Peut-être que la ſituation recourbée où ils ſont dans leurs hamacs courts & étroits, a introduit cette coutume : peut-être auſſi que la pareſſe y a bonne part, car il ne faut pas alors remuer tant de terre. Quoi qu'il en ſoit, la Nation des *Ouens*, & le Miſſionnaire qui va travailler à leur converſion, ont fait une grande perte dans la perſonne d'*Ouakiri*. C'étoit un homme plein de feu, ami des François, aſpirant au bonheur d'écouter nos inſtructions, & ayant plus d'autorité ſur ceux de ſa Nation, que n'en ont communément les Capitaines parmi les Sauvages. Nous nous flattons néanmoins que cette perte n'eſt pas irréparable, car nous nous ſommes apperçus que ſes enfans & ſon

(1) Eſpece de Caſe.

frere ont hérité de lui les mêmes ſentimens.

Comme nous ne connoiſſions point d'autre Nation au-delà du lieu où nous étions, il fallut ſonger au retour : nous deſcendîmes la riviere de *Camoppi*, & le 23^e^ nous entrâmes dans celle d'*Ouyapoc*, quoique nos gens ſe fuſſent arrêtés quelques heures à chaſſer les *Cabiais*, que les *Pirous* nomment *Cabionara*. C'eſt un animal amphibie, qui reſſemble à un gros marcaſſin. On en tua deux dans l'eau à coups de fuſil & de fléche. Cette chaſſe penſa nous couter cher. Comme on faiſoit boucaner cette viande pendant la nuit, ſelon l'uſage des Indiens, dans le bois où nous étions couchés, nous fûmes réveillés bruſquement par les cris des tygres qui ne ſembloient pas être éloignés : ſans doute qu'ils étoient attirés par l'odeur de la viande. Nous allumâmes à l'inſtant de grands feux qui les écarterent.

Il s'en faut bien que les eaux de l'*Ouyapoc* ſoient auſſi ramaſſées que celles du *Camoppi*. On trouve à tout moment dans l'*Ouyapoc* des bancs de roches, des bouquets de bois, & des iſlots qui forment comme autant de labyrinthes : auſſi cette riviere n'eſt-elle

pas à beaucoup près si fréquentée que l'autre, & c'est, à ce que je crois, ce qui nous procura la satisfaction de voir à différentes fois deux ou trois *Manipouris*, qui traversoient la riviere en des endroits où le chenal étoit plus découvert. Le *Manipouri* est une espece de mulet sauvage. On tira sur un, mais on ne le tua pas, à moins que la balle ou la fleche ne perce les flancs de cet animal, il s'échappe presque toujours, sur-tout s'il peut attraper l'eau; parce qu'alors il se plonge, & va sortir au bord opposé du lieu où il a reçu la blessure que le chasseur lui a faite. Cette viande est grossiére, & d'un goût désagréable.

Nous reconnûmes le 25 à notre droite une petite riviere nommée *Yarouppi*. C'est-là qu'on trouve la Nation des *Tarouppis*. Les eaux étoient si basses, qu'il ne nous fut pas possible d'y entrer. J'en fus d'abord affligé; mais ce qui me consola un moment après, c'est que j'ai lieu de croire, que l'impossibilité où nous avons été de les voir, n'apportera aucun retardement à leur conversion. Nous avons vu plusieurs de ces Indiens chez les *Ouens*, avec qui ils sont en liaison; car ils se visitent sou-

vent, en traverſant les terres qui ſeparent l'*Ouyapoc* du *Camoppi*, & ils m'ont bien promis de faire connoître aux Chefs de leur Nation le ſujet de notre voyage en m'aſſurant qu'ils en auroient de la joie, & qu'ils entreroient aiſément dans nos vues.

Dès le lendemain 26 nous arrivâmes chez les *Couſſanis*, un peu avant le coucher du ſoleil : Il y a apparence qu'ils n'étoient-là que depuis peu de temps, car leurs caſes n'étoient pas encore achevées. Ils nous dirent, que le principal Capitaine & le gros de la Nation s'étoient enfoncés dans les bois, pour éviter la rencontre des Portugais, leſquels ne manquent gueres, chaque année, de faire des excurſions vers le haut des rivieres qui ſe déchargent dans le grand fleuve des Amazones, ſoit pour ramaſſer du cacao, de la ſalſe-pareille, & du bois de crabe, qui eſt une eſpece de canelle ; ſoit pour faire des recrues de Sauvages, & les raſſembler, comme nous faiſons, dans des peuplades : mais l'extrême éloignement que ces Indiens ont des Portugais, fait juſtement ſoupçonner qu'ils en ſont traités avec trop de dureté.

Nous paſſâmes la nuit dans cet endroit

& le 27 nous allâmes visiter deux autres carbets assez éloignés, & où il y avoit un bon nombre de ces indiens : c'est tout ce que nous trouvâmes de la Nation des *Coussanis*. Leur accueil fut assez froid; j'attribue leur indifférence au peu de communication qu'ils ont eu jusqu'ici avec les François & à la disette extrême où ils vivent; jusques-là que je remarquai plusieurs femmes qui, faute de rassade, n'avoient pas même le tablier ordinaire, que les personnes du sexe ont coutume de porter. Leur misere excita notre compassion, & comme nous étions au bout de notre course, n'y ayant point d'Indiens au-delà, nous leur distribuâmes libéralement la plus grande partie de la traite qui nous restoit. Cette libéralité ne contribuoit pas peu à gagner leur confiance; ils nous parlerent avec ouverture de cœur, & se déterminerent sans peine à se fixer dans le lieu que nous avons choisi pour y établir une peuplade. Depuis ce temps-là deux des plus considérables de cette Nation sont venus me voir à *Ouyapoc*, plusieurs autres sont allés danser chez les *Pirious*. Lorsque parmi ces barbares une Nation va danser chez une autre, c'est la plus forte preuve qu'elle puis-

ſe donner de ſon amitié & de ſa confiance. Ainſi, cette démarche des *Couſſanis*, eſt un témoignage certain de l'eſtime qu'ils font des *Pirious*, depuis qu'ils ſont ſous la conduite d'un Miſſionnaire. Après avoir ainſi confirmé toutes ces Nations dans la réſolution où elles paroiſſent être d'embraſſer le Chriſtianiſme, nous pensâmes à notre retour, & nous arrivâmes le 3 Décembre à la Miſſion de S. Paul.

Nous avons bien remercié le Seigneur des heureuſes diſpoſitions que nous avons trouvées dans ces Nations ſauvages: car c'eſt déja beaucoup gagner ſur des eſprits ſi légers & ſi inconſtans, que de vaincre l'inclination naturelle qu'ils ont d'errer dans les forêts, de changer de demeure, & de ſe tranſporter chaque année d'un lieu à un autre. Voici comme ſe font parmi eux ces ſortes de tranſmigrations. Pluſieurs mois avant la ſaiſon propre à défricher les terres, ils vont à une grande journée de l'endroit où ils ſont, pour y choiſir un emplacement qui leur conviennent: ils abattent tous les bois que contient le terrein qu'ils veulent occuper, & ils y mettent le feu. Quand le feu a tout conſumé, ils plantent des

branches

branches de magnoc, car cette racine vient de bouture. Lorſque le magnoc eſt mûr, c'eſt-à-dire, au bout d'un an ou de quinze mois, ils quittent leur premiere demeure & viennent camper dans ce nouvel emplacement: auſſi-tôt qu'ils s'y ſont logés, ils vont abattre du bois à une journée plus loin pour l'année ſuivante, brûlent le bois qu'ils ont abattu, & plantent leur magnoc à l'ordinaire. C'eſt ainſi qu'ils vivent pendant les trente ou quarante ans. C'eſt ce qui rend leur vie fort courte : la plupart meurent aſſez jeunes, & l'on ne voit gueres qu'ils aillent au-delà de 45 ou 50 ans. Cependant, malgré toutes les incommodités inſéparables de ces fréquens voyages, ils aiment extrêmement cette vie vagabonde & errante dans les forêts. Comme rien ne les attache à l'endroit où ils ſont, & qu'ils n'ont pas grands meubles à porter, ils eſperent toujours être mieux ailleurs.

A mon retour à *Oyapoc*, je fus bien conſolé d'apprendre, par une Lettre du Pere Lombard, que le Pere Caranave avoit déja baptiſé la plus grande partie des *Galibis*, répandus le long de la côte, depuis *Kourou* juſqu'à *Sinamiri*, & qu'il ſe diſpoſoit à faire un établiſ-

ſement ſolide aux environs de cette riviere. D'autres Lettres de Cayenne m'apprennent que le Pere Fourré va ſe conſacrer à la Miſſion des *Palikours*. Cette Nation mérite d'autant plus nos ſoins, qu'étánt peu éloignée de nous, elle eſt, pour ainſi dire, à la porte du ciel, ſans qu'on ait pu juſqu'ici la leur ouvrir. Quant au Pere Dauſillac, vous ne ſçauriez croire ce qui lui en coûte de peines & de fatigues pour raſſembler dans *Ouanari* les Indiens du voiſinage, c'eſt-à-dire, les *Tocoyenes*, les *Maourious* & les *Maraones*. Il faut avoir un zele auſſi ſolide & auſſi ardent que le ſien, pour ne s'être point rebuté des diverſes contradictions qu'il a eu à eſſuyer, & auxquelles il n'avoit pas lieu de s'attendre. Dieu l'a conſolé par la docilité de pluſieurs de ces Infideles, & par l'ardeur que quelques-uns ont fait paroître pour écouter ſes inſtructions. Je ne vous en citerai qu'un trait qui vous édifiera. Un Indien, nommé *Cayariouara*, de la Nation des *Maraones*, ne pouvant profiter de la plupart des inſtructions, à cauſe de l'éloignement où étoit ſa parenté, s'offrit au Miſſionnaire pour être le pêcheur de ſa bourgade. Après avoir paſſé toute la journée à la pêche, il venoit la nuit

trouver le Pere pour le prier de l'inſtruire : & après avoir perſévéré pendant quatre mois dans ces exercices, il retourna chez lui & inſtruiſit tous ſes parens des vérités de la Religion. Après quoi il les amena à la Miſſion, où il a planté ſon magnoc, & où il conſtruit une caſe pour lui & pour tous ceux de ſa famille. Le Pere les trouva fort bien inſtruits, & les diſpoſe maintenant à recevoir le baptême. Je ſuis, avec bien du reſpect, &c.

LETTRE

*Du Pere Fauque, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere ***, de la même Compagnie, contenant la Relation de la priſe du Fort d'*Oyapoc *par un Corſaire Anglois.*

A la Cayenne, le 27 Décembre 1744.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de Notre Seigneur.

Je vous fais part de la plus ſenſible joie que j'aie goûté de ma vie, en vous

apprenant l'occaſion que je viens d'avoir de ſouffrir quelque choſe pour la gloire de Dieu.

J'étois retourné à *Oyapoc* le 25 Octobre dernier. Quelques jours après, je reçus chez moi le Pere d'Autilhac qui s'étoit rendu à ſa Miſſion d'*Ouanari*, & le Pere d'Huberlant, qui reſte au confluent des rivieres d'*Oyapoc* & de *Camoppi*, où il forme une nouvelle chrétienté.

Nous nous trouvâmes donc trois Miſſionnaires enſemble, & nous goutions le plaiſir d'une réunion ſi rare dans ces contrées, lorſque la Providence divine permit, pour nous éprouver, un de ces événemens imprévus qui détruiſent dans un jour le fruit des travaux de pluſieurs années. Voici le fait avec toutes ſes circonſtances.

A peine la guerre a-t-elle été déclarée en Europe entre la France & l'Angleterre, que les Anglois ſont partis de l'Amérique ſeptentrionale, pour venir croiſer aux iſles ſous le vent de Cayenne. Ils réſolurent de toucher ici dans l'eſpérance de prendre quelque vaiſſeau, de piller quelques habitations, mais ſurtout pour tâcher d'avoir quelque connoiſſance d'un *Senau* qui s'étoit perdu

depuis peu de temps auprès de la riviere de *Maroni*. Ayant donné trop au ſud, & manquant d'eau, ils s'approcherent d'*Oyapoc* pour en faire. Nous aurions dû naturellement en être inſtruits, ſoit par les Sauvages qui ſortent fréquemment pour la pêche ou pour la chaſſe, ſoit par un Corps-de-garde que notre Commandant a ſagement placé ſur une montagne à l'embouchure de la riviere, d'où l'on découvre à trois ou quatre lieues au large : mais, d'un côté, les Sauvages *Aroüas* qui venoient de *Mayacoré* à *Ouanari*, ayant été arrêtés par les Anglois, leur donnerent connoiſſance de la petite Colonie d'*Oyapoc* qu'ils ignoroient, & ſur laquelle ils n'avoient nulle vue en partant de leur Pays; & d'autre part les gens qui étoient en faction & qui devoient nous garder, leur ont ſervi eux-mêmes de conducteurs pour nous ſurprendre. Ainſi tout a concouru à nous faire tomber entre les mains de ces Corſaires.

Leur Chef étoit le ſieur Simeon Potter, Créole de la nouvelle Angleterre, armé en guerre avec commiſſion du ſieur Williems Guéene, Gouverneur de Rodelam, & Commandant du bâtiment *le Prince Charles de Lorraine*, de 10

pieces de canon, 12 pierriers & 61 hommes d'équipage. Ils mouillerent le 6 Novembre, & firent de l'eau à la Montagne d'Argent. (C'est ainsi qu'on nomme dans ce Pays la pointe intérieure de la baye de la riviere d'*Oyapoc*). Le 7, leur chaloupe revenant à bord, apperçut un canot de Sauvages qui venoient du Cap d'Orange (c'est le Cap qui forme l'autre pointe de la baye). Les Anglois vont à eux, intimident les Indiens par un coup de pierrier, les arrêtent & les conduisent au vaisseau. Le lendemain ayant vu du feu pendant la nuit, sur une autre montagne qu'on nomme la montagne à Lucas, ils y allerent & prirent deux jeunes garçons qui y étoient en sentinelle, & qui auroient eu le temps de venir nous avertir, mais dont l'un, traître à sa Patrie, ne le voulut pas.

Après avoir appris, par leur moyen, la situation, la force, & généralement tout ce qui regardoit le poste d'*Oyapoc*, ils se déterminerent à le surprendre. Ils tenterent même l'entreprise la nuit du 9 au 10. Mais craignant que le jour ne survînt avant leur arrivée, ils rebrousserent chemin & se tinrent cachés toute la journée du 10. La nuit suivante, ils

prirent mieux leurs mesures ; ils arriverent peu après le coucher de la lune ; & guidés par les deux jeunes François, ils mirent à terre environ à cinquante toises du poste d'*Oyapoc*.

La sentinelle crut d'abord que c'étoient des Indiens ou des Negres domestiques, qui vont & viennent assez souvent pendant la nuit. Il cria ; on ne répondit point, & il jugea dès-lors que c'étoient des ennemis. Chacun s'éveilla en sursaut ; mais ils furent dans la place avant qu'on eût seulement le temps de se reconnoître. Pour moi qui logeois hors du fort, & qui m'étois levé au premier cri du factionnaire, ayant entr'ouvert ma porte, je les vis défiler en grande hâte devant moi, sans en être apperçu, & aussi-tôt je courus éveiller nos peres.

Une surprise si inopinée au milieu d'une nuit obscure ; la foiblesse du poste ; le peu de soldats qu'il y avoit pour le garder (car ils n'étoient pas pour lors plus de dix ou douze hommes ;) les cris effroyables d'une multitude, qu'on croit, & qu'on doit naturellement croire plus nombreuse qu'elle n'est ; le feu vif & terrible qu'ils firent de leurs fusils & de leurs pistolets à l'entrée de la place ;

tout cela obligea chacun, par un premier mouvement dont on n'eſt pas maître, à prendre la fuite, & à ſe cacher dans les bois dont nous ſommes environnés. Notre Commandant tira pourtant, & bleſſa au bras gauche le Capitaine Anglois, jeune homme d'environ trente ans. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que ce Capitaine fut le ſeul de ſa troupe & de la nôtre qui fut bleſſé.

Cependant les deux Miſſionnaires qui n'avoient point charge d'ames dans ce poſte, & dont l'un, par zèle & par amitié, vouloit reſter à ma place, preſſés par mes ſollicitations, s'enfoncerent dans le bois avec quelques Indiens de leur ſuite & tous nos domeſtiques. Pour moi, je reſtai dans ma maiſon qui étoit éloignée du fort d'une cinquantaine de toiſes, réſolu d'aller premierement à l'Egliſe pour conſumer les hoſties conſacrées, & enſuite de donner les ſecours ſpirituels aux François, ſuppoſé qu'il y en eût de bleſſés, comme je le craignois, préſumant avec raiſon, après avoir entendu tirer tant de coups, que nos gens avoient fait quelque réſiſtance.

Je ſortois déja pour exécuter le premier de ces projets, lorſqu'un Negre domeſtique, qui, par bon cœur & par

fidélité (qualités rares parmi les esclaves) étoit resté avec moi, me représenta qu'on me découvriroit infailliblement, & qu'on ne manqueroit pas de tirer sur moi dans cette premiere chaleur du combat. J'entrai dans ses raisons, & comme je n'étois resté que pour rendre à mes ouailles tous les services qui dépendoient de mon ministere, je me fis scrupule de m'exposer inutilement, & je me déterminai à attendre la pointe du jour pour paroître.

Vous pouvez aisément conjecturer, mon Révérend Pere, quelle fut la variété des mouvemens qui m'agiterent pendant le reste de la nuit. L'air retentissoit continuellement de cris, de huées, de hurlemens, de coups de fusil ou de pistolet. Tantôt j'entendois enfoncer les portes, les fenêtres, renverser avec fracas les meubles des maisons; & comme j'étois assez près pour distinguer parfaitement le bruit qu'on faisoit dans l'Eglise, je fus saisi tout-à-coup d'une horreur secrette dans la crainte que le saint Sacrement ne fût profané. J'aurois voulu donner mille vies pour empêcher ce sacrilége, mais il n'étoit plus temps. Pour y obvier néanmoins par la seule voie qui me restoit, je m'adressai in-

térieurement à Jeſus-Chriſt, & je le ſuppliai inſtamment de garantir ſon Sacrement adorable des profanations que j'appréhendois ; ce qu'il fit d'une maniere ſi ſurprenante, qu'elle peut être regardée avec raiſon comme une merveille.

Pendant tout ce tumulte, mon Negre, qui ſentoit parfaitement le danger que nous courions, & qui n'avoit pas les mêmes raiſons que moi de s'y expoſer, me propoſa pluſieurs fois de prendre la fuite ; mais je n'avois garde de le faire ; je connoiſſois trop les obligations de mon emploi, & je n'attendois que le moment où je pourrois aller au fort pour voir en quel état étoit le détachement François, dont je croyois une bonne partie morts ou bleſſés. Je dis donc à l'eſclave que dans cette occaſion il étoit ſon maître ; que je ne pouvois pas le forcer de reſter avec moi ; qu'il me feroit néanmoins plaiſir de ne pas m'abandonner. J'ajoutai que s'il avoit quelque péché grief ſur la conſcience, il feroit fort bien de ſe confeſſer pour être prêt à tout événement ; que d'ailleurs il n'étoit pas ſûr qu'on nous otât la vie. Ce diſcours fit impreſſion ſur lui ; il reprit cœur & tint ferme.

Dès que le jour parut, je courus à l'Eglise, en me glissant dans les taillis; & quoiqu'il y eût des sentinelles & des maraudeurs de tout côté, j'eus le bonheur de n'être pas apperçu. A l'entrée de la sacristie, que je trouvai ouverte, les larmes me vinrent aux yeux, quand je vis l'armoire des ornemens & du linge, celle où je tenois le calice & autres vases sacrés, enfoncées, brisées, & plusieurs ornemens épars çà & là. J'entre dans le chœur de l'Eglise : je vois l'autel à moitié découvert, les napes ramassées en tas : je regarde le tabernacle, & n'appercevant pas un peu de coton que j'avois coutume de mettre à l'entrée de la serrure, pour empêcher les ravers (1) d'y pénétrer, je crus que la porte étoit aussi enfoncée; mais y ayant porté la main, je trouvai qu'on n'y avoit pas touché. Saisi d'admiration, de joie & de reconnoissance, je prens la clef que les hérétiques avoient eue sous leurs mains, j'ouvre respectueusement, & je communie en Viatique, très-incertain si j'aurois jamais

(1) Insecte fort commun dans les isles, qui ne se promene que la nuit, & qui est assez semblable au taon.

plus ce bonheur ; car que ne doit pas craindre un homme de notre état de la part des Corſaires, & des Corſaires Anglois ?

Après que j'eus communié, je me mis à genoux pour faire mon action de grace, & je dis au Negre d'aller en attendant dans ma chambre qui n'étoit pas fort éloignée. Il y alla, mais en revenant il fut apperçu & arrêté par un matelot. L'eſclave demanda grace, & l'Anglois ne lui fit aucun mal. Je parus alors à la porte de la ſacriſtie, & auſſi-tôt je me vis coucher en joue. Il fallut bien ſe rendre ; je m'approchai, & nous prîmes enſemble le chemin du fort. Quand nous entrâmes dans la place, je vis une grande joie répandue ſur tous les viſages, chacun s'applaudiſſant d'avoir fait capture d'un Religieux.

Le premier qui m'aborda, fut le Capitaine lui-même. C'étoit un homme de petite taille, ne différant en rien des autres pour l'habillement. Il avoit le bras gauche en écharpe, un ſabre à la main droite, & deux piſtolets à ſa ceinture. Comme il ſçait quelques mots françois, il me dit que j'étois le bien venu ; que je ne devois rien craindre, & qu'on n'attenteroit pas à ma vie.

Sur ces entrefaites, M. de Lage de la Landerie, Ecrivain du Roi, & notre Garde-Magasin ayant paru, je lui demandai en quel état étoient nos gens, & s'il y en avoit beaucoup de tués ou de blessés. Il me répondit que non; qu'il n'avoit vu de notre troupe que le sergent & une sentinelle, & qu'il n'y avoit de blessé de part & d'autre que le seul Capitaine Anglois qui nous tenoit en sa disposition. Je fus charmé d'apprendre que notre Commandant, l'Officier, & leurs Soldats eussent eu assez de loisir pour échapper: & comme par là les raisons qui m'avoient engagé à demeurer, ne subsistoient plus, & que mon ministere n'étoit nécessaire à personne, j'aurois bien voulu être en liberté, & avoir pris plutôt le parti de la retraite; mais il ne falloit plus y songer, & dans ce moment-là même, deux de nos soldats, qui s'étoient tenus cachés, furent saisis, & augmenterent le nombre des prisonniers.

Cependant le temps du dîner arriva. J'y fus invité; mais je n'avois assurément point envie de manger. Je sçavois que mon troupeau & les deux Peres Missionnaires étoient au milieu des bois, sans hardes, sans vivres, sans secours:

je n'avois ni ne pouvois avoir de leurs nouvelles. Cette réflexion m'accabloit ; il fallut pourtant se rendre à des invitations réitérées, & qui me paroissoient sincères.

A peine le repas étoit-il commencé, que je vis arriver les prémices du pillage qui se faisoit chez moi. Il étoit naturel que j'en fusse ému. Je le parus en effet, & le Capitaine me dit en s'excusant, que c'étoit le Roi de France qui avoit déclaré le premier la guerre au Roi d'Angleterre, & qu'en conséquence les François avoient déjà pris, pillé & brûlé un poste Anglois nommé *Campo* auprès du Cap Breton. Il ajouta même en forme de plainte, qu'il y avoit eu quelques personnes & sur-tout des enfans étouffés dans l'incendie.

Je lui répondis que, sans vouloir entrer dans le détail des affaires de l'Europe, nos Rois respectifs étant aujourd'hui en guerre, je ne trouvois pas mauvais, mais seulement j'étois surpris qu'il fût venu attaquer *Oyapoc*, qui n'en valoit pas la peine. Il me répliqua qu'il se repentoit fort d'y être venu, parce que ce retardement lui faisoit manquer deux vaisseaux marchands richement chargés, qui étoient sur le point

de faire voile de la rade de Cayenne.

Je lui dis alors que puisqu'il voyoit par lui-même combien ce poste étoit peu considérable, & qu'il n'y avoit presque rien à gagner pour lui, je le priois d'accepter une rançon convenable, pour mon Eglise, pour moi, pour mon Negre, & pour tout ce qui m'appartenoit. Cette proposition étoit raisonnable, elle fut cependant rejettée. Il vouloit que je traitasse avec lui pour le Fort & toutes ses dépendances. Mais je lui fis remarquer que ce n'étoit pas là une proposition à faire à un simple Religieux ; que d'ailleurs la Cour de France se soucioit très-peu de ce poste, & que des nouvelles récentes venues de Paris, nous avoient appris qu'on devoit l'abandonner au plutôt. Eh bien, dit-il alors avec dépit, puisque vous ne voulez pas entendre à ma proposition, on va continuer à faire le dégat, & user de représailles pour tout ce que les François ont déjà fait contre nous.

On continua donc en effet à transporter de nos maisons, meubles, hardes provisions, le tout avec un désordre & une confusion surprenante. Ce qui me pénétra de douleur, ce fut de voir les vases sacrés entre des mains profanes

& facriléges. Je me recueillis un moment, & ranimant tout mon zèle, je leur dis ce que la raifon, la foi & la Religion m'infpirerent de plus fort. Aux paroles de perfuafion, je mêlai les motifs de crainte pour une fi criminelle profanation. L'exemple de Balthazar ne fut pas oublié ; & je puis vous dire avec vérité, mon Révérend Pere, que j'en vis plufieurs ébranlés & difpofés à me les rendre ; mais la cupidité & l'avarice prévalurent : toute cette argenterie fut enfermée & portée à bord le jour même.

Le Capitaine, plus fufceptible de fentimens que tous les autres, à ce qu'il m'a toujours paru, me dit qu'il me cédoit volontiers ce qui pouvoit lui en revenir ; mais qu'il n'étoit pas le maître de la volonté des autres ; que tout l'équipage ayant fa part dans le butin, il ne pouvoit, lui Capitaine, difpofer que de la fienne ; qu'il feroit pourtant ce qui dépendroit de lui pour les porter tous à condefcendre à ce que je propofois. C'étoit de leur faire compter à Cayenne ou à Surinam (Colonie hollandoife qui n'eft pas éloignée, & où ils me difoient qu'ils vouloient aller) ou même en Europe par lettres de change, autant d'argent que pefoient les vafes facrés : mais il ne put rien obtenir,

Quelques temps après, le premier Lieutenant me fit demander par interprete ce qui avoit pu m'engager à me rendre moi-même à eux. Je lui répondis que la persuasion où j'étois qu'il y avoit de nos soldats de blessés, m'avoit déterminé à rester pour les secourir. Et n'appréhendiez-vous pas d'être tué, ajouta-t-il ? Oui, sans doute, lui dis-je ; mais la crainte de la mort n'est pas capable d'arrêter un Ministre de Jesus-Christ, quand il s'agit de son devoir. Tout véritable Chrétien est obligé de sacrifier sa vie plutôt que de commettre un péché: or, j'aurois cru en faire un très-grand, si ayant charge d'ames dans ma Paroisse, je l'avois totalement abandonnée dans le besoin. Vous sçavez bien, continuai-je, vous autres Protestans, qui vous piquez beaucoup de lire l'Ecriture, qu'il n'y a que le Pasteur mercenaire qui fuie devant le loup, quand il attaque ses brebis. A ce discours, ils se regardoient les uns les autres & me paroissoient fort étonnés. Cette morale est sans doute un peu différente de celle de leur prétendue réforme.

Pour moi j'étois toujours incertain de mon sort, & je voyois bien que j'avois tout à appréhender de pareilles

gens. Je m'adreſſai donc aux Saints Anges Gardiens, & je commençai une neuvaine en leur honneur; ne doutant pas qu'ils ne fiſſent tourner toute choſe à mon avantage. Je les priai de m'aſſiſter dans la conjoncture difficile où je me trouvois; & je dois dire ici pour autoriſer de plus en plus cette dévotion ſi connue & ſi fort en uſage dans l'Egliſe, que j'ai reçu en mon particulier, & que je reçois chaque jour des bienfaits très-ſignalés de Dieu, par l'interceſſion de ces Eſprits céleſtes.

Cependant dès que la nuit approcha, c'eſt-à-dire, vers les ſix heures, (car c'eſt le temps où le ſoleil ſe couche ici durant toute l'année,) le tambour Anglois commença à rappeller. On ſe raſſembla ſur la place, & on poſa de tous côtés des ſentinelles: cela fait, le reſte de l'équipage, tant que la nuit dura, ne diſcontinua pas de manger & de boire. Pour moi j'étois ſans ceſſe viſité dans mon *hamac;* ils craignoient ſans doute que je ne tâchaſſe de m'évader. Ils ſe trompoient: deux choſes me retenoient; la premiere, c'eſt que je leur avois donné ma parole, qu'encore que je me fuſſe conſtitué moi-même leur priſonnier, je ne ſortirois de leurs mains que par les

voies ordinaires d'échange ou de rançon; la ſeconde, c'eſt qu'en reſtant avec eux, j'avois toujours quelque lueur d'eſpérance de recouvrer les vaſes ſacrés, ou du moins les ornemens & autres meubles de mon Egliſe.

D'abord qu'il fut jour, le pillage recommença avec la même confuſion & le même déſordre que la veille. Chacun apportoit au Fort ce qui lui étoit tombé ſous les mains, & le jettoit en tas. L'un arrivoit revêtu d'une mauvaiſe ſoutane, l'autre avec un panier de femme, un troiſieme avoit un bonnet quarré ſur la tête. Il en étoit de même de ceux qui gardoient le butin : ils fouilloient dans ce monceau de hardes, & quand ils trouvoient quelque choſe qui leur faiſoit plaiſir, comme une perruque, un chapeau bordé, un habit, ils s'en revêtoient auſſi-tôt, faiſoient trois ou quatre tours de chambre avec complaiſance, après quoi ils reprenoient leurs haillons gaudronés. C'étoit comme une bande de ſinges, comme des Sauvages, qui ne ſeroient jamais ſortis du centre des forêts. Un paraſol, un miroir, le moindre meuble un peu propre, excitoit leur admiration. Ce qui ne m'a pas ſurpris, quand

j'ai ſçu qu'ils n'avoient preſqu'aucune communication avec l'Europe, & que *Rodelan* étoit une eſpece de petite République, qui ne paye aucun tribut au Roi d'Angleterre, qui fait elle-même ſon Gouverneur chaque année, & où il n'y a pas même d'argent monnoyé, mais ſeulement des billets pour le commerce de la vie : car c'eſt-là l'idée que j'en ai conçue ſur tout ce qu'ils m'ont dit.

Sur le ſoir, le Lieutenant s'informa de tout ce qui regarde les habitations Françoiſes le long de la riviere; combien il y en avoit; à quelles diſtances elles étoient; combien chacune avoit d'habitans, &c. Enſuite il prit avec lui une dixaine d'hommes & un des jeunes François qui leur avoient déjà ſervi de guide pour nous ſurprendre; & après avoir fait tous les préparatifs néceſſaires, ils partirent & ils monterent dans la riviere. Mais il ne trouverent rien, ou fort peu de choſes, parce que les *Colons* ayant été avertis par nos fuyards, avoient mis à couvert tous leurs effets, & ſur-tout leurs Negres, qui étoient ce qui piquoit le plus l'avidité Angloiſe. Se voyant donc fruſtrés de leur eſpérance, ils déchargerent leur colère ſur les maiſons qu'ils brûlerent, ſans nuire

pourtant aux plantations ; ce qui nous a fait ſoupçonner qu'ils avoient quelque intention de revenir.

Pour nous qui étions dans le fort, nous paſsâmes cette nuit à-peu-près comme la précédente : mêmes agitations, mêmes excès de la part de nos ennemis, & même inquiétude de la mienne. Le ſecond Lieutenant, qui étoit reſté pour commander, ne me perdit point de vue, appréhendant ſans doute, que je ne vouluſſe profiter de l'abſence du Capitaine & du premier Lieutenant, pour m'échapper. Car j'avois beau faire pour les raſſurer à cet égard, je ne pouvois en venir à bout. Ces ſortes de gens, accoutumés à juger des autres par eux-mêmes, ne pouvoient pas s'imaginer qu'un honnête homme, qu'un Prêtre, pût & dût tenir ſa parole en pareil cas.

Le jour venu, il parut un peu moins inquiet ſur mon compte. Vers les huit heures ils ſe mirent tous à table, &, après un aſſez mauvais repas, l'un d'eux voulut entrer en controverſe avec moi, & me fit pluſieurs queſtions ſur la confeſſion, ſur le culte que nous rendons aux croix, aux images, &c. Confeſſez-vous vos paroiſſiens, me dit-il d'abord ?

Oui, lui répondis-je, lorſqu'ils viennent à moi ; ce qu'ils ne font pas auſſi ſouvent qu'ils le devroient, & que je le ſouhaiterois par le zèle que j'ai pour le ſalut de leurs ames. Et croyez-vous bien véritablement, ajouta-t-il, que leurs péchés leur ſoient remis, d'abord qu'ils vous les ont déclarés ? Non, aſſurément, lui dis-je ; une accuſation ſimple ne ſuffit pas pour cela, il faut qu'elle ſoit accompagnée d'une véritable douleur du paſſé, & d'une ſincere réſolution pour l'avenir, ſans quoi la confeſſion auriculaire ne ſerviroit de rien pour effacer les péchés. Et quant aux images & aux croix, reprit-il, penſez-vous que la priere ne ſoit pas auſſi bonne ſans cela qu'avec cet extérieur de religion ? La priere eſt bonne, ſans doute, lui répondis-je. Mais permettez-moi de vous demander à vous-même, pourquoi dans les familles on conſerve les portraits d'un pere, d'une mere, de ſes aïeux ? N'eſt-ce pas principalement pour exciter ſa propre reconnoiſſance, en ſongeant aux ſervices qu'on en a reçus, & pour s'animer à ſuivre leurs bons exemples ? Car ce n'eſt pas préciſément ce tableau que l'on honore, mais on rapporte tout à ceux qu'il repréſente : de même il ne

faut pas vous imaginer, que nous autres Catholiques Romains, nous adorions le bois ni le cuivre, mais nous nous en servons pour nourrir, pour-ainsi-dire, notre dévotion. Car comment un homme raisonnable pourroit-il n'être pas attendri en voyant la figure d'un Dieu mort sur une croix, pour son amour? Quel effet ne produit pas sur l'esprit & sur le cœur l'image d'un Martyr, qui a donné sa vie pour Jesus-Christ? Oh! je ne l'entendois pas ainsi, me dit l'Anglois; & je connus bien à son air que leurs Ministres les trompent, en leur faisant entendre, que les Papistes, comme ils nous appellent, honorent superstitieusement, & adorent les croix & les images prises en elles-mêmes.

J'attendois avec empressement le retour de ceux qui avoient été visiter les habitations, lorsque l'on vint me dire, qu'il falloit aller à bord du vaisseau, parce que le Capitaine Potter vouloit me voir & me parler. J'eus beau prier, solliciter, représenter le plus vivement que je pus, toutes les raisons que j'avois de ne pas m'embarquer sitôt; je ne pus rien gagner, & il fallut obéir malgré moi. Le chef de la troupe, qui dans l'absence des autres, étoit le second

Lieutenant, ainſi que je viens de le dire, prenant ſa langue d'une main, & de l'autre faiſant ſemblant de la percer ou de la couper, me donna à entendre que ſi je parlois davantage, je devois m'attendre à de mauvais traitemens. J'ai lieu de croire qu'il étoit piqué des diſcours forts & pathétiques que je faiſois ſur la profanation des ornemens de l'Egliſe & des vaſes ſacrés.

Nous nous mîmes donc vers les trois heures après midi dans un canot, & quoique le vaiſſeau ne fût gueres qu'à trois lieues de-là, (le Capitaine l'ayant déja fait entrer en riviere), nous n'y arrivâmes pourtant qu'environ ſur les huit heures, par la lâcheté des nageurs, qui ne diſcontinuoient pas de boire. Du plus loin qu'à la lueur de la lune je découvris le corps du bâtiment, il me parut tout en l'air. Il étoit en effet échoué ſur le côté & n'avoit pas trois pieds d'eau ſous lui. Ce fut un grand ſujet d'alarmes pour moi ; car je m'imaginois qu'il y avoit en cela de la faute de mon Negre, qu'on avoit choiſi pour un des Pilotes, & je croyois que le Capitaine m'avoit envoyé chercher pour me faire porter la peine que méritoit l'eſclave, ou tout au moins afin que je périſſe avec

avec les autres, si le navire venoit à s'ouvrir. Ce qui me confirma pendant quelque temps dans cette triste idée, fut le peu d'accueil qu'on me fit : mais j'ai appris depuis qu'il n'y avoit eu en cela aucune affectation, & que la mauvaise réception qui m'alarma, venoit uniquement de ce que tout le monde étoit occupé à manœuvrer pour se tirer au plus vîte de ce mauvais pas.

D'abord que notre canot eut abordé, je vis descendre & venir à moi un jeune homme, qui estropioit un peu le françois, & qui me prenant la main, la baisa, en me disant qu'il étoit Irlandois de nation, & Catholique Romain ; il fit même le signe de la croix, tant bien que mal ; & m'ajouta, qu'en qualité de second Canonnier il avoit une cabane, qu'il vouloit me la donner, & que si quelqu'un s'avisoit de me faire la moindre insulte, il sçauroit bien la venger. Ce début, quoique partant d'un homme qui me paroissoit fort ivre, ne laissa pas de me tranquilliser un peu. Il me donna lui-même la main pour m'aider à grimper sur le pont par le moyen des cordages. A peine fus-je monté, que j'apperçus mon Negre. Je lui demandai aussi-tôt ce qui avoit ainsi fait échouer

le vaisseau, & je fus rassuré lorsqu'il m'eut dit que c'étoit par la faute du Capitaine, qui s'étoit opiniâtré à tenir le large de la riviere, quoiqu'on lui eût dit plusieurs fois, que le *chenal* (1) étoit tout proche de terre. Le Capitaine parut en même temps sur le gaillard, & me dit assez froidement d'entrer dans la chambre; après quoi il alla continuer de vacquer à la manœuvre.

Cependant mon Irlandois ne me quittoit pas, & s'étant assis à la porte, il me renouvella ses protestations de bienveillance, me disant toujours, qu'il étoit Catholique Romain, qu'il vouloit même se confesser avant que je sortisse de leur bord : qu'il avoit communié autrefois, *&c.*; & comme dans tous ses discours il mêloit toujours quelques invectives contre la Nation Angloise, on le fit retirer, avec défense de me parler dans la suite, sous peine de châtiment; ce qu'il reçut de fort mauvaise grace, jurant, tempêtant, & protestant qu'il me parleroit, malgré qu'on en eut. Il s'en alla pourtant; mais à peine fut-il parti, qu'il en vint

(1) *Chenal*, c'est dans une riviere le courant d'eau, où un vaisseau peut entrer.

un autre, aussi ivre que lui, & Irlandois comme lui. C'étoit le Chirurgien, qui me dit d'abord quelques mots latins: *Pater*, *misereor*. Je voulus lui répondre en latin; mais je compris bientôt qu'il n'y entendoit rien du tout; & comme il n'étoit pas plus habile en françois, nous ne pûmes pas lier conversation ensemble.

Cependant il se faisoit tard, & je sentois le sommeil qui me pressoit, n'ayant gueres dormi les nuits précédentes. Je ne sçavois pourtant où me mettre pour prendre un peu de repos. Le vaisseau étoit si panché, qu'il falloit être continuellement cramponné pour ne pas rouler. J'aurois bien voulu me jetter sur une des trois cabanes; mais je n'osois, de peur que quelqu'un ne m'en fît retirer promptement. Le Capitaine s'apperçut de mon embarras, & touché de la mauvaise figure que nous faisions sur des coffres, le Garde-magasin & moi, il nous dit, que nous pouvions nous loger dans la cabane du fond de la chambre. Il ajouta même poliment, qu'il étoit fâché de ne pouvoir pas en donner une à chacun; mais que son vaisseau étoit trop petit pour cela. J'acceptai bien volontiers ses offres, & nous

nous arrangeâmes de notre mieux ſur ce tas de haillons.

Malgré toutes les incommodités de ma ſituation, je m'aſſoupis de laſſitude, & pendant la nuit, moitié endormi, moitié éveillé, je m'apperçus que le bâtiment commençoit à remuer. Il vint inſenſiblement à flot, & pour empêcher qu'il ne ſe couchât dans la ſuite, on enfonçoit deux vergues dans la vaſe, une de chaque côté, leſquelles tenoient le corps du vaiſſeau en équilibre.

Lorſqu'il fut jour, & qu'il fallut prendre quelque nourriture, ce fut un nouveau tourment pour moi, car l'eau étoit ſi puante, qu'il n'y avoit pas moyen d'en goûter; tellement que les Indiens & les Negres, qui ne ſont pas aſſurément délicats, aimoient mieux boire de l'eau de la riviere, quelque bourbeuſe & quelque ſaumache qu'elle fût. Je demandai alors au Capitaine pourquoi il n'en faiſoit pas d'autre, puiſque tout proche de-là il y en avoit une ſource où j'avois coutume d'envoyer chercher l'eau dont j'uſois au Fort. Il ne me répondit rien, croyant peut-être que je voulois le faire donner dans quelque embuſcade. Mais après avoir bien queſtionné les François, les Negres & les

Indiens qu'il avoit fait prisonniers, il se détermina à envoyer sa chaloupe à terre avec mon domestique. On fit plusieurs voyages ce jour-là & les jours suivans, ensorte que nous fûmes tous dans la joie d'avoir de bonne eau, quoique plusieurs n'en usassent guere, aimant mieux le vin & le taffia, qui étoit sur le pont à discrétion.

Je dois pourtant dire à la louange du Capitaine, qu'il étoit très-sobre. Il m'a même souvent témoigné sa peine sur les excès de son équipage, à qui, suivant l'usage des Corsaires, il est obligé de laisser beaucoup de liberté. Il me fit ensuite une confidence assez plaisante. Monsieur, me dit-il, sçavez-vous que demain cinquieme du présent mois de Novembre, suivant notre maniere de compter (car nous autres François nous comptions le quinze) les Anglois font une très-grande fête? Et quelle fête, lui dis-je? Nous brûlons le Pape, me répondit-il en riant. Expliquez-moi, repris-je, ce que c'est que cette cérémonie. On habille burlesquement, me dit-il, une espece de statue ridicule, qu'on appelle le Pape, & qu'on brûle ensuite en chantant des vaudevilles, & tout cela en mémoire du jour

où la Cour de Rome sépara l'Angleterre de sa communion. Demain, continua-t-il, nos gens qui sont à terre feront la cérémonie au Fort. Après quoi, il fit hisser sa flamme & son pavillon. Les matelots monterent sur les hauts-bancs, le tambour batit, on tira du canon, & l'on cria cinq fois *vive le Roi*. Cela fait : il appella un de ses matelots, qui, au grand plaisir de ceux qui entendoient sa langue, chanta une fort longue chanson, que je jugeai être le recit de toute cette indigne histoire. Voilà un trait, mon Révérend Pere, qui confirme bien que tout le monde sçait déjà, que l'hérésie pousse toujours aux derniers excès son animosité contre le Chef visible de l'Eglise.

Sur le soir nous vîmes venir un grand canot à force de rames. Le Capitaine, qui se tenoit toujours sur ses gardes, & qui ne pouvoit pas s'ôter de l'esprit que nos gens cherchoient à le surprendre, fit faire aussi-tôt *branle bas*, on tira sur le champ un coup de pierrier; & la pirogue ayant fait son signal, tout fut tranquille. C'étoit le Lieutenant qui étoit allé faire le dégat sur les habitations, le long de la riviere. Il rapporta qu'il n'avoit visité que deux ou trois

plantations: où il n'avoit trouvé personne. Il ajouta qu'il alloit remonter pour mettre le feu par-tout. En effet après avoir soupé, & avoir amplement conféré avec les principaux, il repartit. Je demandai d'aller avec lui jusqu'au Fort pour chercher mes papiers, mais je fus refusé; & pour m'adoucir un peu la peine que me faisoit ce refus, Monsieur Potter me dit, qu'il m'y meneroit lui-même. Je pris donc patience, & je tâchai de réparer par un peu de sommeil la perte des nuits précédentes; mais ce fut inutilement: le bruit, le fracas & la mauvaise odeur, ne me permirent pas de fermer l'œil.

Le Dimanche matin je m'attendois à voir quelque exercice de Religion; car jusques-là je n'avois apperçu aucune marque de Christianisme; mais tout fut à l'ordinaire, ensorte que je ne pus pas m'empêcher de témoigner ma surprise. Le Capitaine me dit que dans leur secte chacun servoit Dieu à sa mode; qu'il y avoit parmi eux, comme ailleurs, des bons & des mauvais, & que, *qui bien faisoit, bien trouveroit.* Il tira en même temps de son coffre un livre de dévotion, & je m'apperçus qu'il y jetta quelquefois les yeux dans le cours

de la journée, & le Dimanche ſuivant Comme il m'a toujours paru plein de raiſon, j'avois ſoin de jetter de temps en temps dans la converſation quelque mots de controverſe & de morale, qu'il recevoit fort bien; ſe faiſant expliquer par des Interpretes ce qu'il n'entendoit pas. Il me dit même un jour, qu'il ne vouloit plus faire le métier de Corſaire : que Dieu lui donnoit aujourd'hui du bien qui peut-être lui ſeroit bientôt enlevé par d'autres ; qu'il n'ignoroit pas qu'il n'emporteroit rien en mourant; que du reſte je ne devois pas m'attendre à trouver plus de piété dans un Corſaire François, ou même Eſpagnol, que j'en voyois dans ſon vaiſſeau, parce que ces ſortes d'armemens ne ſont guere compatibles avec les exercices de dévotion.

Je vous avoue, mon Révérend Pere, que j'étois étonné de voir de tels ſentimens dans la bouche d'un Huguenot Américain : car tout le monde ſçait combien cette partie du monde eſt éloignée du Royaume de Dieu & de tout ce qui y conduit. Je l'ai exhorté pluſieurs fois à demander au Seigneur de l'éclairer, & de ne pas le laiſſer mourir dans les ténebres de l'heréſie, où il a

eu le malheur de naître & d'être élevé.

Comme les canots alloient & venoient inceſſamment de terre à bord & de bord à terre pour tranſporter le pillage, il en vint un ce ſoir-là même, qui conduiſoit un François avec cinq Indiens. C'étoit un de nos ſoldats qui depuis une quinzaine de jours étoit allé chercher des Sauvages pour les faire travailler, & qui ne ſçachant pas que les Anglois étoient maîtres du Fort, s'étoit jetté entre leurs mains. Je repréſentai au ſieur Potter, que les Indiens étant libres parmi nous, il ne devoit, ni ne pouvoit les prendre priſonniers, ſur-tout n'ayant pas été trouvés les armes à la main; mais il me répondit que ces ſortes de gens étoient eſclaves à *Rodelan*, & qu'il les y conduiroit malgré tout ce que je pourrois lui dire. Il les a emmenés en effet avec les Arouas qu'il avoit d'abord pris dans la baye d'Oyapoc : peut être a-t-il envie de revenir dans ce pays, & de ſe ſervir de ces miſérables pour faire des deſcentes ſur les côtes; peut-être auſſi les laiſſera-t-il à Surinam.

Je le ſommai cependant le lundi matin de la parole qu'il m'avoit donnée de me mener à terre; mais il n'y eut pas moyen de rien obtenir, & il fallut

ſe contenter de belles promeſſes ; enſorte que je déſeſpérois de revoir jamais mon ancienne demeure, lorſqu'il vint lui-même à moi, le mardi, me dire que ſi je voulois aller au Fort, il m'y feroit conduire. J'acceptai bien volontiers ſon offre ; mais avant que je m'embarquaſſe, il me recommanda fort de ne pas fuir, parce qu'on ne manqueroit pas, dit-il, de vous arrêter avec un coup de fuſil : je le raſſurai là-deſſus, & nous partîmes.

Celui qui commandoit le canot étoit le ſecond Lieutenant, celui-là même qui m'avoit menacé de me couper la langue ; & comme je m'en étois plaint au Capitaine, qui lui en avoit ſans doute parlé, il s'excuſa fort là-deſſus en chemin, & me fit mille politeſſes.

Nous arrivâmes inſenſiblement au terme, & auſſi-tôt je vis tous ceux qui gardoient le Fort, venir au débarquement les uns avec des fuſils, les autres avec des ſabres pour me recevoir. Peu accoutumés peut être à la bonne foi, ils craignoient toujours que je ne leur échappaſſe, malgré tout ce que je pouvois leur dire pour les tranquilliſer ſur mon compte.

Après que nous fûmes un peu repoſés, je demandai d'aller chez moi, & l'on m'y conduiſit ſous une bonne eſ-

corte. Je commençai d'abord par visiter l'Eglise, afin de voir pour la derniere fois dans quel état elle étoit ; & comme je ne pus retenir mes larmes & mes soupirs, en voyant les autels renversés, les tableaux déchirés, les pierres sacrées mises en pieces & éparses de côté & d'autre; les deux principaux de la bande me dirent qu'ils étoient bien fâchés de tout ce désordre; que cela s'étoit fait, malgré leurs intentions, par les Matelots, les Negres & les Indiens dans la fureur du pillage & dans l'ardeur de l'ivresse; & qu'ils m'en faisoient leurs excuses. Je leur répondis que c'étoit à Dieu principalement, & premiérement, qu'ils devoient demander pardon d'une telle profanation dans son Temple, qu'il étoit très à craindre pour eux qu'il ne se vengeât & qu'il ne les chatiât comme ils le méritoient. Je me jettai ensuite à genoux & je fis une espece d'amende honorable à Dieu, à la sainte Vierge & à saint Joseph, à l'honneur desquels j'avois dressé des autels, pour exciter la dévotion de mes Paroissiens ; après quoi je me levai & nous prîmes le chemin de ma maison.

J'avois autour de moi cinq à six personnes qui observoient scrupuleusement

toutes mes démarches, tous mes mouvemens, & ſur-tout les coups d'œil que je jettois. Je ne voyois pas pourquoi tant d'attention de leur part, mais je le ſçus dans la ſuite. Ces bonnes gens, avides au dernier point, s'imaginoient que j'avois de l'argent caché; & que, lorſque j'avois témoigné tant d'empreſſement de revenir à terre, c'étoit pour voir ſi on n'avoit pas découvert mon tréſor. Nous entrâmes donc tous enſemble dans la maiſon, & ce fut un vrai chagrin pour moi, je vous l'avoue, de voir l'affreux déſordre où elle étoit.

Il y a près de dix-ſept ans que j'allai pour la premiere fois à *Oyapoc*, & que je commençai d'y amaſſer ce qui eſt néceſſaire pour la fondation des Miſſions Indiennes, prévoyant que ce quartier abondant en Sauvages, fourniroit une vaſte carriere à notre zèle, & que la cure *d'Oyapoc* ſeroit comme l'entrepôt de tous les autres établiſſemens. Je n'avois ceſſé depuis ce temps-là de me fournir toujours de mieux en mieux par les ſoins charitables d'un de nos Peres, qui vouloit bien être mon correſpondant à Cayenne. Dieu a permis qu'un ſeul jour abſorbât le fruit de tant de peines & de tant d'années: que ſon

Saint Nom soit béni. Ce qui me fâche le plus, c'est de sçavoir les trois Missionnaires, qui restent dans ce quartier-là, dénués de tout, sans que je puisse pour le présent leur procurer même le pur nécessaire, malgré toute la libéralité & les bonnes intentions de nos Supérieurs.

Enfin, après avoir parcouru rapidement tous les petits appartemens qui servoient de logement à nos Peres, quand ils venoient me voir, j'entrai dans mon cabinet : je trouvai tous mes livres & papiers par terre, dispersés, confondus & à moitié déchirés. Je pris ce que je pus, &, comme on me pressoit de finir, il fallut m'en retourner au Fort.

Peu d'heures après arriverent ceux qui étoient allés ravager les habitations ; & s'étant un peu rafraîchis, ils continuerent leur route jusqu'au vaisseau, emportant avec eux ce qu'ils avoient pillé, qui, de leur aveu, & à leur grand regret, n'étoit pas fort considérable.

Le lendemain toute la matinée se passa à achever de faire des ballots, à casser les meubles qui restoient dans les différentes maisons, à arracher les serrures, les gonds des portes, sur-tout ce qui étoit de cuivre ; & enfin, envi-

ron midi, on mit le feu aux maisons des habitans, lesquelles furent bientôt réduites en cendres, n'étant couvertes que de paille, suivant l'usage du pays. Comme je voyois bien que la mienne alloit avoir le même sort, je pressai beaucoup pour qu'on m'y conduisît, afin de recueillir le plus de livres & de papiers que je pourois.

Le second Lieutenant qui étoit le Chef, affecta alors de décharger devant moi un pistolet qu'il portoit en bandouliere, & il le chargea tout de suite, ayant grand soin de me le faire remarquer. J'ai conçu depuis d'où venoit cette affectation de sa part. Ensuite il me fit dire que si je voulois aller chez moi, il m'y conduiroit.

Etant arrivé, je me mis à chercher encore quelques papiers, & comme il ne restoit avec moi qu'un Matelot qui parloit françois, tous les autres s'étant un peu écartés, à dessein sans doute, celui-ci me dit : mon Pere, tous nos gens sont loin, sauvez-vous, si vous voulez. Je compris bien, qu'il vouloit me tenter, & je lui répondis froidement, que des hommes de notre état ne sçavent ce que c'est que de manquer à leur parole. J'ajoutai que si j'avois voulu pren-

dre la fuite, il y avoit long-temps que je l'aurois fait, en ayant pluſieurs fois trouvé l'occaſion favorable, pendant qu'ils s'amuſoient à piller ou à boire.

Enfin, après avoir bien fouillé par-tout, & ne trouvant plus rien, je déclarai que j'avois fini, & que nous nous en irions quand il leur plairoit. Alors le Lieutenant s'approcha avec un air grave & menaçant, & me fit dire par l'Interprete, que j'euſſe à leur montrer l'endroit où j'avois caché mon argent, ſinon qu'il m'arriveroit malheur. Je répondis avec cette aſſurance que donne la vérité, que je n'avois point caché d'argent, que ſi j'avois penſé à mettre quelque choſe en ſûreté, j'aurois commencé par ce qui ſervoit à l'autel. Vous avez beau nier le fait, me répondit pour lors l'Interprete par l'ordre de l'Officier, nous ſommes certains, à n'en pouvoir douter, que vous avez beaucoup d'argent, car les ſoldats qui ſont à bord priſonniers nous l'ont dit, & cependant nous n'en avons trouvé que fort peu dans votre armoire. Il faut donc que vous l'ayez caché, & ſi vous ne le donnez pas au plus vîte, prenez garde à vous, vous ſçavez que mon piſtolet n'eſt pas mal chargé. Je me jettai pour

lors à genoux, en disant qu'ils étoient les maîtres de m'ôter la vie, puisque j'étois entre leurs mains & à leur discrétion; que cependant, s'ils vouloient en venir là, je les suppliois de me donner un moment pour faire ma priere : que, du reste, je n'avois pas d'autre argent que celui qu'ils avoient déja pris. Enfin, après m'avoir laissé quelque temps dans cette situation, en se regardant l'un l'autre, ils me dirent de me lever & de les suivre.

Ils me menerent sous la galerie de la maison qui donnoit sur un petit plantage de cacaoyers, que j'avois fait en forme de verger; &, m'ayant fait asseoir, le Lieutenant se mit aussi sur une chaise; après quoi, prenant un air gai, il me fit dire que je ne devois pas avoir peur, qu'il ne prétendoit pas me faire aucun mal; mais qu'il étoit impossible que je n'eusse rien caché, puisque j'en avois eu le temps, les ayant vus passer devant ma porte, lorsqu'ils alloient prendre le fort. Je lui répétai ce que j'avois déja dit si souvent, que la frayeur nous avoit si fort saisis au bruit qu'ils firent dans la nuit par leurs huées, par leurs cris, & par la quantité de coups qu'ils tirerent, que nous n'avions songé d'a-

bord qu'à nous mettre à couvert de la mort par une prompte fuite, d'autant plus que nous nous imaginions qu'ils se répandoient en même-temps dans toutes les maisons.

Mais enfin, répliqua-t-il, les François prisonniers connoissent bien vos facultés : pourquoi nous auroient-ils avertis que vous aviez beaucoup d'argent, si cela n'étoit pas vrai ? Ne voyez-vous pas, lui dis-je, qu'ils ont voulu vous flatter, & vous faire leur cour à mes dépens ? Non, non, continua-t-il, c'est que vous ne voulez pas vous dessaisir de votre trésor. Je vous assure pourtant, & je vous donne ma parole d'honneur, que vous aurez votre liberté, & que nous vous laisserons ici sans brûler vos maisons, si vous voulez enfin découvrir votre trésor. C'est bien inutilement, lui répondis-je, ennuyé de tous ses discours, que vous me faites de si vives instances. Encore une fois, je n'ai pas d'autre chose à vous dire, que ce que je vous ai déja si souvent répété. Il parla alors au matelot qui servoit d'interprete, & qui n'avoit pas cessé de me regarder pendant tout cet entretien, pour voir de quel côté je jettois les yeux ; après quoi celui-ci alla visiter tous mes cacaoyers.

Je me rappellai pour lors un petit entretien que j'avois eu avec le Capitaine quelques jours auparavant. Je lui disois que, si les sentinelles avoient fait leur devoir, & qu'ils nous eussent avertis de l'arrivée de l'ennemi, nous aurions caché nos meilleurs effets. Dans quel endroit, me dit-il, auriez-vous mis tout cela? L'auriez-vous enfoui dans la terre? Non, répondis-je, nous nous serions contenté de transporter tout dans le bois, & de le couvrir de feuillages. C'est donc là-dessus que ces rusés Corsaires, qui pesoient & combinoient toutes nos paroles, s'imaginant que je n'avois pas eu le temps de porter bien loin ce que j'avois de précieux, voulurent, par un dernier effet de leur cupidité & de leur défiance, parcourir le dessous des arbres de mon jardin. Mais il étoit impossible qu'ils y trouvassent ce qui n'y avoit pas été mis: aussi le matelot s'ennuya-t-il bientôt de chercher; &, étant revenu, nous prîmes tous ensemble le chemin du fort, eux sans aucun butin, moi avec le peu de papiers que j'avois ramassés.

Alors ils conférerent ensemble pendant quelque temps, &, environ les trois heures, ils allerent mettre le feu chez

moi. Je les priai d'épargner au moins l'Eglise, & ils me le promirent. Elle brûla pourtant; & comme je m'en plaignois, ils me dirent que le vent, qui étoit ce jour-là très-grand, avoit emporté sans doute quelques étincelles qui l'avoient embrasée. Il fallut se contenter de cette réponse, & laisser à Dieu le temps, le soin, & la maniere de venger l'insulte faite à sa maison. Pour moi, voyant les flammes s'élever jusqu'aux nues, & ayant le cœur percé de la plus vive douleur, je me mis à réciter le Pseaume 78. *Deus, venerunt gentes, &c.*

Enfin, lorsque tout fut transporté aux canots, nous nous embarquâmes nous-mêmes. Il étoit un peu plus de cinq heures; & les matelots, qui devoient nous suivre dans deux petits canots, achevèrent d'incendier toutes les maisons du fort; ensuite s'étant tirés un peu au large dans la riviere, & se laissant dériver tout doucement au courant, ils crierent plusieurs fois: *Houra*, qui est leur *Vive le Roi*, & leur cri de joie. Ils n'avoient pas néanmoins grand sujet de s'applaudir de leur expédition, qui ne leur étoit ni glorieuse, puisque sans la noire trahison qui nous avoit livrés entre leurs mains, elle ne leur

eût jamais réussi ; ni utile, puisqu'en nous faisant, à la vérité, beaucoup de tort, ils en tiroient très-peu de profit.

Je m'attendois de trouver le vaisseau où je l'avois laissé ; mais il avoit déja pris le large, en sorte que nous n'y arrivâmes que bien avant dans la nuit, ce qui fit qu'on ne déchargea le butin que le lendemain matin 19 du mois. On n'avança guère de toute cette journée, quoiqu'on se servît d'avirons, ne pouvant pas faire voile faute de vent. Cette lenteur m'inquiétoit beaucoup, parce que j'aurois voulu sçavoir au plutôt quel seroit mon sort. Me laisseront-ils à Cayenne, me disois-je à moi-même ? Me meneront-ils à Surinam ? me conduiront-ils à la Barbade, ou même jusqu'à la nouvelle Angleterre ? Et comme je m'entretenois dans ces pensées, couché dans ma cabane, que je ne pouvois quitter à cause de mon extrême foiblesse & du mal de mer qui m'incommodoit infiniment, quelqu'un me vint dire qu'on avoit renvoyé à terre trois de nos soldats avec une vieille Indienne prise dans le canot d'Aroüas, dont j'ai déja parlé. J'en fus un peu surpris, & en ayant demandé la raison au Capitaine, il me dit que

c'étoient autant de bouches inutiles de moins. Et pourquoi, lui dis-je, ne faites-vous pas de même envers tous les autres prisonniers ? C'est que j'attends une bonne rançon de vous autres, répliqua-t-il. Il auroit accusé plus juste, s'il eût dit que, voulant faire des descentes à Cayenne, il appréhendoit que quelqu'un des siens n'y fût pris, & qu'en ce cas il vouloit avoir de quoi faire un échange, ce qui est arrivé en effet, comme on le verra dans la suite.

Le vent ayant un peu rafraîchi sur le soir, nous fîmes route toute la nuit; & dès avant midi, on nous apperçut de Cayenne, à la hauteur d'un gros rocher, qu'on nomme Connestable, & qui est à cinq ou six lieues au large. On y étoit instruit déja du désastre arrivé à *Oyapoc*, soit par un billet qu'avoit écrit un jeune Sauvage, soit par quelques habitans d'*Aproakac* qui étoient venus se réfugier à Cayenne ; mais on en ignoroit toutes les circonstances ; & le public, comme il arrive ordinairement en pareils cas, faisoit courir plusieurs bruits plus fâcheux les uns que les autres : les uns disoient que tout avoit été massacré à *Oyapoc*, & que moi en particulier j'avois souffert mille

cruautés. Les autres publioient qu'il y avoit plusieurs vaisseaux, & que Cayenne pourroit bien avoir le même sort. Ce qui paroissoit un peu accréditer cette derniere nouvelle, c'est que le navire qui nous avoit pris, emmenoit avec lui trois canots, qui, avec sa chaloupe, faisoient cinq bâtimens, lesquels ayant des voiles & étant bien au large, ne laissoient pas de paroître quelque chose de considérable à ceux qui étoient à terre.

Pour moi, dans la persuasion où j'étois, que nos Peres, que j'avois laissés dans le bois, ou quelques-uns des François qui avoient fui, n'avoient pas manqué d'aller au plus vîte à Cayenne donner par eux-mêmes des nouvelles sûres de notre triste sort, ou tout au moins d'y envoyer d'amples instructions là-dessus, je m'imaginois qu'on enverroit quelqu'un pour me réclamer; mais je me trompois, & l'on ignoroit parfaitement tout ce qui m'étoit arrivé. Cependant le vendredi se passa, & le lendemain nous mouillâmes tout proche de *l'Enfant Perdu* : c'est un écueil éloigné de terre de six mille treize toises, ce qui a été exactement mesuré par M. de la Condamine, Membre de l'Acadé-

mie Royale des Sciences, à son retour du Pérou.

Vers les neuf heures du matin, après de grands mouvemens dans le navire, je vis démarer deux grands canots qui alloient à une petite riviere, nommée *Macouria*, pour y ravager spécialement l'habitation d'une certaine dame; en revanche, disoient-ils, de quelques sujets de mécontentemens qu'elle avoit donné autrefois à des Anglois qui avoient été chez elle prendre des syrops : car vous sçavez, mon Révérend Pere, qu'en temps de paix cette Nation commerce ici, principalement pour fournir des chevaux aux sucreries. Comme je ne remarquai que treize hommes dans chaque Pirogue, y compris deux François qui devoient leur servir de guides, je commençai dès-lors à concevoir quelque espérance de ma liberté, parce que je m'imaginois bien que le temps étant fort serein, on s'appercevroit à terre de cette manœuvre, & qu'on ne manqueroit pas de courir sus. Je m'entretenois ainsi dans cette douce pensée, lorsqu'on vint me dire que ces canots devoient aller premierement à *Couron*, qui n'est éloigné de *Mocouria* que d'environ quatre lieues, pour y prendre,

s'ils pouvoient, le Pere Lombard, ce Miſſionnaire qui travaille avec tant de ſuccès & depuis ſi long-temps dans la Guyane, à la converſion des Sauvages, afin d'exiger de lui une rançon convenable à ſon âge & à ſon mérite.

Je vous laiſſe à penſer quel coup de foudre ce fut pour moi qu'une nouvelle de cette nature : car je voyois par moi-même que ſi ce digne Miſſionnaire étoit conduit à notre bord, il ſuccomberoit infailliblement à la fatigue. Mais la Providence qui ne vouloit pas affliger juſqu'à ce point nos Miſſions, déconcerta leur projet. Ils échouerent en chemin, & furent obligés de s'en tenir à leur premier deſſein, qui étoit d'inſulter ſeulement *Macouria.* Ils y entrerent en effet le Dimanche matin ; ils pillerent & ravagerent pendant tout le jour & toute la nuit l'habitation qui étoit l'objet de leur haine ; &, après avoir mis le feu aux maiſons le lundi matin, ils retournerent à bord, ſans que perſonne fît la moindre oppoſition : les Negres étoient ſi fort effrayés, qu'ils n'oſoient paroître, & les François qu'on avoit envoyés de Cayenne, dès le Dimanche matin, n'avoient pas encore pu arriver.

Pendant cette expédition, ceux qui

étoient

étoient restés avec moi dans le vaisseau, raisonnoient chacun suivant ses desirs ou ses craintes. Les uns appréhendoient un heureux succès de cette entreprise, & les autres le desiroient : enfin comme chacun se repaissoit ainsi de ses propres idées, je vis encore sur notre bord une grande agitation vers les trois heures après midi : c'étoit le maître de l'équipage, homme vif, hardi & déterminé, qui, à la tête de neuf hommes seulement, alloit dans la chaloupe tenter une descente à la côte, tout proche de Cayenne, se faisant conduire par un Negre qui connoît le Pays, parce qu'il est Créole. Peut-être aussi que le sieur Potter vouloit faire diversion, & empêcher par-là qu'on envoyât de Cayenne après ceux de ses gens qui alloient à *Macouria*.

Quoi qu'il en soit, lorsque je fus averti du départ de la chaloupe, je ne doutai plus que le Seigneur ne voulût me tirer de mon esclavage ; persuadé que j'étois, que si la premiere troupe n'étoit pas attaquée, la seconde le seroit infailliblement : ce que je prévoyois arriva en effet. Les dix Anglois, après avoir pillé une de nos habitations, furent rencontrés par une Troupe fran-

çoise, & entiérement défaits. Trois resterent sur la place, & sept furent faits prisonniers; de notre côté, il n'y eut qu'un soldat blessé à l'épaule d'un coup de fusil. Pour mon pauvre Negre, il est surprenant que dans ce combat il n'ait pas même été blessé. Le Seigneur a sans doute voulu le récompenser de sa fidélité envers son Maître; ce fut par lui qu'on apprit enfin à Cayenne tout le détail de la prise d'*Oyapoc*, & tout ce qui me regardoit personnellement.

Nous étions sur notre bord fort impatiens de sçavoir quelle réussite auroient toutes ces expéditions, mais rien ne venoit ni de la côte, ni de *Macouria*. Enfin, lorsque le Soleil commença à paroître, & qu'il fît assez clair pour pouvoir découvrir au large, c'étoit un flux & reflux de matelots qui montoient successivement à la *hune*, & qui rapportoient toujours qu'ils ne voyoient rien; mais environ les neuf heures le sieur Potter vint me dire lui-même qu'il avoit apperçu trois chaloupes, qui, partant de Cayenne, prenoient le chemin de *Macouria*, & alloient sans doute trouver ses gens. Pour le tranquilliser un peu, je lui répondis que ce pouvoient être des canots d'habitans, qui, après avoir

entendu la Meſſe, retournoient à leurs habitations. Non, non, répliqua-t-il, ce ſont des chaloupes où il y a beaucoup de monde ; je les découvre parfaitement bien avec ma lunette à longue vue. Vos gens, ajoutai-je, ſeront peut-être ſortis de la riviere avant que les nôtres y arrivent, & dès lors il n'y aura point de choc. Tout cela ne m'inquiéte point, me répondit-il, mon monde eſt bien armé & plein de courage. Le ſort de la guerre en décidera, ſi les deux troupes en viennent aux mains.

Mais que penſez-vous de votre chaloupe, lui demandai-je ? Je la crois priſe, me dit-il. Auſſi, ſouffrez que je vous repréſente, ajoutai-je, qu'il y a un peu de témérité dans vous d'avoir haſardé une deſcente avec ſi peu de monde. Vous imaginiez-vous donc que Cayenne étoit un Oyapoc ? Ce n'étoit pas non plus mon ſentiment, me répondit-il ; mais c'eſt la trop grande ardeur & l'exceſſive vivacité du maître de l'équipage, qui en eſt la cauſe ; tant pis pour lui, s'il lui eſt arrivé quelque malheur. J'en ſerois pourtant fâché, continua-t-il, car je l'eſtime beaucoup, & il m'eſt très-néceſſaire. Il aura ſans doute paſſé mes ordres, car je lui avois recommandé de ne pas

mettre à terre, mais ſeulement d'examinerde près l'endroit le plus commode pour débarquer.

Après nous être ainſi entretenus un peu de temps, il fit lever l'ancre, & s'approcha le plus qu'il put de terre & de *Macouria*, tant pour couper chemin à nos chaloupes, que pour couvrir ſes gens, & leur abréger le retour.

Cependant tout le Dimanche ſe paſſa dans de grandes inquiétudes. Nos ennemis étoient avertis qu'il y avoit trois vaiſſeaux en rade, parce que les canots allant à *Macouria*, s'étoient aſſez approchés du port pour les découvrir, & qu'ils avoient fait les ſignaux convenus avec le Capitaine Potter. Or, quelques-uns craignoient que ces navires ne vinſſent attaquer le vaiſſeau pendant la nuit. Auſſi vers les ſept heures du ſoir mirent-ils deux pierriers aux fenêtres de la chambre, outre les douze qui étoient ſur le bord le long du bâtiment. Mais le Capitaine étoit fort tranquille ; il me dit que bien loin d'appréhender qu'on vînt l'attaquer, il le ſouhaitoit au contraire, eſpérant de ſe rendre maître de ceux qui oſeroient l'approcher. Il étoit effectivement bien armé en corſaire : ſabres, piſtolets, fuſils, lances, grenades,

boulets garnis de gaudron & de souffre, mitraille, rien ne manquoit.

Je crois que personne ne dormit cette nuit-là ; rien pourtant ne parut ni de *Macouria*, ni de Cayenne ; ce qui nous inquiétoit tous infiniment. Enfin, environ les huit heures du matin, le Capitaine vint me dire qu'on découvroit beaucoup de fumée du côté de *Macouria*, & que c'étoient ses gens sans doute qui avoient mis le feu aux maisons de Madame Giflet. (C'est le nom de la Dame à l'habitation de laquelle les Anglois en vouloient singulierement.) J'en suis fâché, ajouta-t-il, car j'avois défendu expressément de rien brûler. Peu après on apperçut du haut de la hune, cinq canots ou chaloupes en mer, qui paroissoient se poursuivre les uns les autres ; c'étoient nos François qui donnoient la chasse aux Anglois. Le sieur Potter, en homme fait au métier, le connut bientôt, & agit en conséquence ; car il leva l'ancre, fit encore un petit mouvement pour s'approcher, & ordonna à tout son monde de prendre les armes, ayant fait descendre en même temps dans la calle tous les prisonniers, soit François, soit Indiens. Je voulus y aller moi-même, mais il me dit que je pouvois rester dans la cham-

bre, & qu'il m'avertiroit quand il en ſeroit temps.

Pendant toute cette agitation, un des canots, qui étoit allé à *Maçouria*, s'approchoit de nous à force de rames, & pour s'aſſurer que c'étoient des Anglois, On arbora la flamme & le pavillon, & l'on tira un coup de canon, auquel le canot ayant répondu par un coup de mouſquet, ſignal dont ils étoient convenus, la tranquillité ſuccéda à ce premier mouvement de crainte.

Mais il reſtoit encore un canot en arriere, qui venoit fort doucement avec la *Pagaye*; (eſpece de pelle ou d'aviron, dont les Sauvages ſe ſervent pour nager leurs canots) & l'on appréhendoit qu'il ne fût pris par nos chaloupes. Auſſi à peine l'Officier, qui avoit conduit le premier, eut-il fait décharger à la hâte le peu qu'il avoit apporté, qu'il courut au-devant pour le convoyer, & l'ayant enfin conduit à bon port, & tout le petit butin étant embarqué dans le vaiſſeau, chacun penſa à ſe délaſſer de ſon mieux des fatigues de la maraude. Le punch, la limonade, le vin, l'eau-de-vie, le ſucre, rien n'étoit épargné. Ainſi ſe paſſa le reſte du jour & la nuit du lundi au mardi.

Parmi tous ces ſuccès, qui quelque peu conſidérables qu'ils fuſſent en ſoi, étoient pour eux autant de ſujets de triomphe, il leur reſtoit un grand chagrin, c'étoit la priſe de leur chaloupe & des dix hommes qui l'avoient conduite à terre. Il fallut donc penſer ſérieuſement aux moyens de les ravoir; c'eſt pourquoi dès le mardi matin, après voir conféré entr'eux, & tenu conſeil ſur conſeil, ils vinrent me trouver, & me dire, que leur vaiſſeau chaſſant conſidérablement, ſoit à cauſe des courans, qui ſont en effet très-forts dans ces parages, ſoit parce qu'il ne leur reſtoit plus qu'une petite ancre, ils ne pouvoient plus tenir la mer, & qu'ils ſongeoient à aller à Surinam, colonie Hollandoiſe, à quatre-vingt lieues ou environ de Cayenne; qu'ils voudroient pourtant bien auparavant avoir des nouvelles de leur chaloupe & de leurs gens qui étoient allés à terre le ſamedi.

Je leur répondis que cela étoit très-aiſé, qu'ils n'avoient pour cela qu'à armer un des canots qu'ils nous avoient pris, l'envoyer à Cayenne propoſer un échange de priſonniers. Mais voudra-t-on nous recevoir, me dirent-ils? ne nous fera-t-on aucun mal? nous fera-t-il

permis de revenir, &c? Il me fut aisé de résoudre des doutes si mal fondés, en leur disant, comme il est vrai, que le droit des gens est de toutes les Nations; que les François ne se piquent pas moins que les Anglois de l'observer; qu'il n'y avoit rien de si ordinaire parmi les peuples civilisés que de voir des Généraux s'envoyer mutuellement des hérauts d'armes, trompettes ou tambours, porter des paroles d'accommodement, & qu'ainsi ils n'avoient rien à craindre pour ceux de leur équipage qu'ils enverroient à terre.

Après de nouveaux entretiens qu'ils eurent entr'eux, ils commencerent à faire leurs propositions, dont je trouvai quelques-unes tout-à-fait déraisonnables: par exemple, ils vouloient qu'on leur rendît leur chaloupe avec toutes les armes, & qu'on leur relâchât tous leurs prisonniers, en quelque nombre qu'ils fussent, pour quatre François seulement que nous étions. Je leur répondis que je ne croyois pas qu'on leur passât l'article des armes; que pour ce qui est des hommes, l'usage est de changer tête pour tête. Mais vous seul ne valez-vous pas trente matelots, me dit un de l'assemblée? Non, certainement, lui dis-je: un

homme de mon état en fait de guerre ne doit être compté pour rien.

Tout cela est bon pour la raillerie, dit le Capitaine, & puisque vous le prenez sur ce ton, je m'en vais mettre à la voile; je puis fort aisément me passer de dix hommes. Il me reste encore assez d'équipage pour continuer ma course. Sur le champ il sort de la chambre, donne des ordres; on commence à manœuvrer, &c. Mais à travers tout ce manege, je m'appercevois bien que ce n'étoit que feinte de leur part pour m'intimider & pour m'engager à leur offrir deux mille piastres qu'ils m'avoient déjà demandées pour ma rançon.

Cependant comme j'avois grande envie de me tirer de leurs mains, quoique je ne le fisse point paroître à l'extérieur, je fis appeller le sieur Potter, & je lui dis qu'il ne devoit pas s'en tenir à mon sentiment; qu'il pouvoit toujours envoyer un canot à Cayenne faire les propositions qu'il jugeroit à propos, sauf à Monsieur le Commandant de les accepter ou de les rejetter. Il prit ce parti, & me pria de dicter moi-même la lettre qu'il vouloit écrire, ce que je fis en suivant exactement ce qu'il me faisoit dire par son secrétaire.

J'écrivis moi-même un mot à Monsieur d'Orvilliers & au Pere de Villeconte, notre Supérieur général, priant le premier de stipuler dans les articles de la négociation, si elle avoit lieu, qu'on me rendroit tout ce qui avoit appartenu à mon Eglise, m'offrant à payer autant d'argent pesant que pesoit l'argenterie, & une certaine somme dont nous étions convenus pour les meubles, ornemens & linges; je priois en même temps nos Peres, si l'affaire réussissoit, de m'envoyer de l'argent & des balances par le retour du canot, à l'endroit où devoit se faire l'échange des prisonniers, c'est-à-dire en pleine mer, à mi-chemin du vaisseau & de la terre.

Toutes ces lettres étant finies, le canot fut expédié, & on y mit pour porter les paquets un Sergent fait prisonnier à Oyapoc. Il avoit ordre de faire beaucoup de diligence, & comme c'est un homme expéditif, nous aurions eu une réponse prompte, mais le vent & le courant étoient si contraires, qu'il ne put gagner Cayenne. Nous en fûmes tous extrêmement fâchés. Les Anglois parce qu'ils commençoient à manquer d'eau, & que leur vaisseau dérivoit encore considérablement, n'ayant plus, comme

je l'ai dit, qu'une fort petite ancre, qu'ils étoient obligés de mouiller avec un grapin, & nous autres François, parce que nous ſouhaitions d'être libres. Il fallut pourtant prendre patience, & ſe réſigner à la volonté de Dieu juſqu'à ce qu'il nous fît naître une nouvelle reſſource.

Enfin, le Mercredi matin m'étant aviſé de demander au Capitaine quel parti il étoit déterminé de prendre, je fus agréablement ſurpris de lui entendre dire que, ſi je voulois aller à Cayenne moi-même, j'en étois le maître, avec cette condition que je ferois renvoyer tous les Anglois qui y étoient priſonniers. Cela ne dépend pas de moi, lui dis-je; mais je vous promets de faire tous mes efforts auprès de Monſieur le Commandant pour l'obtenir. Après quelques légeres difficultés, que je levai aiſément, nous écrivîmes une nouvelle lettre à Monſieur d'Orvilliers, dont je devois être le porteur; & tout étant prêt, nous nous embarquâmes quatre François & cinq Anglois pour venir à Cayenne.

En prenant congé du Capitaine, je lui dis que ſi la guerre continuoit, & que lui ou d'autres de ſa Nation vinſſent

à Cayenne, je ne pouvois plus être fait prisonnier. Il me répondit qu'il le sçavoit déja; l'usage étant de ne pas faire deux fois prisonnier une même personne dans le cours d'une même guerre, à moins qu'il ne soit trouvé les armes à la main.

Je le remerciai ensuite de ses manieres honnêtes à mon égard, & en lui serrant la main: Monsieur, lui dis-je, deux choses me font de la peine en vous quittant. Ce n'est pas précisément le pillage que vous avez fait à Oyapoc, parce que les François vous rendent peut-être actuellement la pareille avec usure; mais c'est en premier lieu, que nous ne soyons pas de la même religion vous & moi; & en second lieu, que vos gens n'aient pas voulu me rendre les effets de mon Eglise, aux conditions que je vous ai proposées, quelque raisonnables qu'elles soient, parce que j'appréhende que la profanation de ce qui appartient au Temple du Seigneur n'attire sa colere sur vous. Je vous conseille, ajoutai-je en l'embrassant, de prier Dieu chaque jour de vous éclairer sur le véritable chemin du Ciel. Car comme il n'y a qu'un Dieu, il ne peut y avoir qu'une véritable religion. Après quoi je descendis dans le canot qui de-

voit nous conduire, & auſſi-tôt je vis tout le monde monter ſur le gaillard; la flamme & le pavillon furent arborés, le Tambour battit une diane, le canon tira, & nous fûmes ſalués de pluſieurs *Houras*, auxquels nous répondîmes par autant de *vive le Roi.*

A peine eûmes-nous fait un quart de lieue de chemin, que le vaiſſeau appareilla, & nous le perdîmes de vue vers les cinq heures. Cependant la mer étoit très-rude & nous n'avions que de mauvaiſes pagayes pour nager; mais par ſurcroît de malheur notre gouvernail manqua, c'eſt-à-dire qu'un gond de porte qui tenoit lieu de vis inférieure, ſortit de ſa place & tomba dans la mer. Nous prîmes alors le parti, ne pouvant faire mieux, d'attacher la boucle du gouvernail à la planche qui ferme les derrieres des canots; mais le fer eut bientôt rongé la corde, & nous nous trouvâmes dans un très-grand danger.

Ce qui augmentoit nos craintes, c'eſt que la nuit devenoit fort obſcure, & que nous étions très-éloignés de la terre. Nous nous déterminâmes donc à mouiller juſqu'au lendemain matin, pour ſçavoir comment nous pourrions nous tirer de ce mauvais pas; & comme les An-

glois connoiſſoient mieux que nous le péril où nous étions, l'un d'eux me propoſa de hiſſer un fanal au haut d'un des mâts pour demander du ſecours. Mais je lui en repréſentai l'inutilité, parce que nous étions trop au large pour être apperçus, & que d'ailleurs perſonne n'auroit oſé venir à nous dans l'incertitude ſi nous étions amis ou ennemis.

Nous paſſâmes donc ainſi cette cruelle nuit entre la vie & la mort; & ce qu'il y a encore de bien ſurprenant, c'eſt que nous avions mouillé, ſans le ſçavoir, au milieu de deux grandes roches, que nous n'apperçûmes que lorſqu'il fit jour. Après avoir remercié Dieu, de nous avoir ſi viſiblement protégés, nous réſolûmes de gagner le rivage afin de radouber notre canot, s'il ſe pouvoit, ou d'en trouver un autre dans les habitations voiſines; ou, au pis aller, de nous rendre par terre à Cayenne. Mais voici un nouvel accident; comme l'on ôtoit le grand mât, & que nous étions foibles d'équipage, on le laiſſa aller du côté oppoſé à celui où il devoit naturellement tomber; nous crûmes tous qu'il avoit écraſé M. de la Landerie, mais heureuſement il n'eut qu'une légere contuſion.

Nous prîmes pour lors une pagaye, le Sergent & moi, pour gouverner; les autres s'armerent chacun de la leur pour nager, & aidés partie par le vent, (car nous portions notre misaine pour nous soutenir contre les brisans) partie par la marée qui commençoit à monter, mais sur-tout conduits par la divine Providence qui nous guidoit, nous entrâmes le 26 au matin dans la petite riviere de Macouria, dont j'ai déjà tant parlé, sans qu'aucun de nous en connût le chênal; en sorte que les Anglois eux-mêmes avouerent hautement que c'étoit Dieu qui nous avoit conduits là sains & saufs, à travers tant de dangers.

Nous songeâmes ensuite aux moyens de nous rendre à Cayenne, mais la chose ne fut pas aisée. Outre que nous ne trouvâmes point de canot, ni de quoi raccommoder le nôtre, les Negres qui étoient restés seuls sur les habitations, étoient si effrayés, qu'ils ne vouloient pas nous reconnoître. Comme il avoit déjà transpiré que j'étois prisonnier, ils appréhendoient que les Anglois ne m'eussent mis à terre par feinte, afin d'attraper des esclaves par mon moyen. Cependant après bien des protestations, des prieres & des sollicitations, j'en ras-

ſurai quelques-uns qui plus hardis que les autres oſerent s'approcher, & ce fut par leur moyen que nous eûmes un peu de rafraîchiſſement dont nous avions aſſurément grand beſoin; moi ſur-tout qui ne peux preſque point prendre de nourriture, & qui pour cette raiſon étois ſi foible, qu'à peine pouvois-je me ſoutenir.

Lorſque chacun ſe fut un peu refait, je conſignai aux Negres mêmes le canot que nous laiſſions avec tous ſes agrès & apparaux, & nous prîmes le chemin de Cayenne par les bords de la mer. Je ne voulois pas aller par l'intérieur des terres, de peur de donner à nos ennemis des connoiſſances qui pourroient dans la ſuite nous être préjudiciables. La nuit qui ſurvint favoriſa mon deſſein, & je puis dire avec vérité que les cinq Anglois que je menois avec moi, n'ont rien vu qui puiſſe jamais leur ſervir, ſi l'envie leur prenoit quelque jour de venir nous revoir dans le cours de cette guerre.

Il me ſeroit difficile, pour ne pas dire impoſſible, mon Révérend Pere, de vous exprimer ce que nous eûmes à ſouffrir dans ce trajet qui n'eſt pourtant que de trois à quatre lieues. Comme la

mer montoit, & que par cette raison nous étions obligés de tenir le haut de l'ance, où le sable est extrêmement mouvant, nous enfoncions considérablement, & la plûpart avoient toutes les peines du monde à se traîner, en sorte que je vis plusieurs fois le moment que la moitié de ma troupe resteroit en chemin. Les Anglois sur-tout peu accoutumés à marcher, trouvoient la promenade longue, & auroient bien voulu être encore dans leur vaisseau ; mais c'étoit leur faute s'ils se trouvoient dans un tel embarras. En nous embarquant, ils sçavoient eux-mêmes que le canot dans lequel on nous avoit mis, ne valoit rien ; ils auroient dû m'en avertir à temps, & j'en aurois demandé un autre au Capitaine.

Enfin, à force de les encourager & de les animer, nous arrivâmes tout proche de la pointe que la riviere forme, & qui donne dans la rade. Il pouvoit être environ minuit. Nous nous arrêtâmes à l'habitation de Madame de Charanville, où les Esclaves connoissant le bon cœur & la générosité de leur maîtresse, quoique seuls, nous firent le meilleur accueil qu'ils purent, pour nous dédommager de ce que nous

venions de souffrir. J'avois eu la précaution d'envoyer avant nous un Negre de notre suite pour les rassurer sur notre arrivée, car sans cela nous aurions couru grand risque de n'être pas reçus, tant la frayeur avoit saisi par-tout ces pauvres misérables.

Une si bonne réception fit grand plaisir aux Anglois qui craignoient eux-mêmes d'être tués ou maltraités par les Negres; ce qui infailliblement seroit arrivé si je n'avois pas été avec eux; aussi ne me quittoient-ils point. Enfin après avoir pris un peu de repos, nous nous mîmes dès qu'il fut jour dans une pirogue que nous trouvâmes, & nous fîmes route pour Cayenne.

Du plus loin qu'on nous apperçut, on connut bien à notre pavillon blanc que nous étions des Députés qui venoient faire des propositions, & on envoya aussi-tôt un détachement au Port, qui nous reçut la bayonnette au bout du fusil, & présentant les armes, comme c'est l'usage en pareille occasion.

Tous les remparts qui donnent sur la rade, & le tertre sur lequel le Fort est situé, étoient remplis de monde. J'ordonnai au Sergent de rester dans la pirogue avec toute la troupe, jusqu'à ce

que j'eusse parlé au Commandant, & je mis pied à terre. Le frere Pittet m'avoit reconnu avec une lunette à longue vue: il accourut pour me donner lui-même la main.

Ce fut un spectacle bien consolant, mon Révérend Pere, de voir tout Cayenne venir au-devant de moi. Il y avoit dans les rues par où je passois, une si grande affluence de peuple, que j'avois peine à me faire jour; les riches comme les pauvres, tous jusqu'aux esclaves, s'empresserent de me donner des marques de la joie que leur causoit mon élargissement. Plusieurs m'arrosoient de leurs larmes en m'embrassant. Je ne rougis pas de dire que j'en versai moi-même de reconnoissance pour de si grandes démonstrations d'amitié. Une grande foule me suivit même jusques dans l'Eglise, où je fus d'abord rendre graces à Dieu de tant de faveurs qu'il venoit de me faire, & dont je vous prie, mon Révérend Pere, de vouloir bien le remercier aussi.

Nos Peres & nos Freres se distinguerent dans cette occasion, & pousserent la charité à mon égard aussi loin qu'elle puisse aller. Comme toutes mes hardes étoient dans un pitoyable état, on m'apporta avec empressement tout

ce qui m'étoit néceſſaire; de ſorte que j'éprouvai à la lettre cette parole du Sauveur : *Quiconque quittera ſon pere, ſa mere, ſes freres, pour l'amour de moi, recevra le centuple en ce monde.*

Nous nous entretenons quelquefois enſemble des malheurs qui pourroient encore nous arriver; & je ſuis toujours extrêmement édifié de voir leur ſainte émulation, chacun voulant ſe ſacrifier pour ſecourir les bleſſés en cas d'attaque; mais je penſe qu'ayant déja vu le feu, & ne pouvant plus être fait priſonnier dans le cours de cette guerre, je dois avoir la préférence & commencer à ſervir pour les fonctions de notre miniſtere. Il faut néanmoins eſpérer que nous ne ſerons pas obligés d'en venir là ni les uns ni les autres; & que les armes victorieuſes du Roi procureront bientôt une paix ſolide & durable.

D'abord que j'eus fait mon rapport, & remis mes Lettres à Monſieur d'Orvilliers qui s'étoit retiré dans notre maiſon, à l'occaſion de la mort de Madame ſon épouſe, il donna ſes ordres pour que les cinq Anglois venus avec moi, fuſſent conduits les yeux bandés, ſuivant l'uſage en pareil cas, au grand corps-de-garde qui devoit leur ſervir

de prison : après quoi il prit les arrangemens nécessaires pour les renvoyer à leur vaisseau avec les sept autres prisonniers dont nous avons déjà parlé, & qu'il voulut bien élargir tous, en grande partie, à ma considération. Dès le lendemain vingt-huit, ils partirent pendant la nuit dans leur chaloupe, avec tous les agrès & vivres nécessaires.

Il est à souhaiter pour nous, qu'ils soient arrivés à bon port, parce que nous avons écrit par eux au Gouverneur de Surinam, & moi en particulier, pour tâcher d'avoir par son moyen ce qui a appartenu à mon Eglise, aux conditions dont nous étions convenus avec le sieur Potter en nous séparant. Que si je ne réussis pas dans ce recouvrement, je me flatte que vous voudrez bien, mon Révérend, y suppléer en m'envoyant une Chapelle complette, car tout a été perdu.

A mon arrivée à Cayenne j'y ai trouvé l'Officier qui étoit à Oyapoc quand il fut pris, & qui s'étoit déja rendu ici avec le Chirurgien Major & une partie des soldats. Depuis ce temps-là le Commandant lui-même est revenu avec le reste du détachement pour attendre les ordres que la Cour donnera

touchant Oyapoc. Ce Fort que nous venons de perdre fut conſtruit en 1725, ſous feu M. d'Orvilliers, Gouverneur de cette Colonie, ainſi il n'a exiſté que dix-neuf ans : on ne ſçait ſi la Cour jugera à propos de le faire rétablir.

Je viens d'apprendre avec beaucoup de conſolation que nos deux Miſſionnaires, les Peres d'Autillac & d'Huberlant, étoient retournés chacun à ſon poſte, après avoir eſſuyé bien des fatigues, avant que de s'y rendre. Ils y auront encore beaucoup à ſouffrir, juſqu'à ce que nous puiſſions leur fournir du ſecours.

On me mande que les Indiens qui avoient été d'abord extrêmement effrayés, commencent à ſe raſſurer, & qu'ils continuent à rendre tous les ſervices dont ils ſont capables aux habitans qui reſtent dans le quartier juſqu'à nouvel ordre.

Voilà, mon Révérend Pere, une léttre bien longue, & peut-être un peu trop. Je m'eſtimerois heureux ſi elle pouvoit vous faire quelque plaiſir, car je n'ai pas eu d'autre vue en l'écrivant. Je ſuis, avec reſpect, en l'union de vos ſaints ſacrifices, &c.

Fin du ſeptieme volume.

TABLE

Des Lettres contenues dans ce volume.

LETTRE du Pere Petit au Pere d'Avaugour. Page 1
Et dans l'anc. édit. Let. édif. to. 20. p. 100.
LETTRE du Pere Vivier, Missionnaire. 79
Cette Lettre n'avoit point été imprimée.
LETTRE du même. 85
Et dans l'anc. édit. Let. édif. tom. 28. p. 35.
LETTRE du Pere Margat, Missionnaire à Saint Domingue. 107
Et dans l'anc. édit. Let. édif. to. 18. p. 331.
LETTRE du même au Pere de la Neuville. 130
Et dans l'anc. édit. Let. édif. to. 20. p. 362.
LETTRE du même au même. 149
Et dans l'anc. édit. Let. édif. to. 20. p. 392.
LETTRE du même au Procureur général des Missions de l'Amérique Méridionale. 185
Et dans l'anc. édit. Let. édif. tom. 27. p. 62.
LETTRE d'un Missionnaire, écrite de Cayenne. 255
Et dans l'anc. édit. Let. édif. to. 16. p. 385.
LETTRE du Pere Crossard au Pere de la Neuville. 263
Et dans l'anc. édit. Let. édif. to. 18. p. 312.

Lettre du Pere Lavit au Pere de la Neuville. 275
Et dans l'anc. édit. Let. édif. to. 20. p. 267.
Lettre du Pere Fauque au Pere de la Neuville. 283
Et dans l'anc. édit. Let. édif. to. 20. p. 246.
Lettre du Pere Lombard au Pere Croiset. 293
Et dans l'anc. édit. Let. édif. to. 20. p. 217.
Lettre du Pere Fauque au Pere de la Neuville. 311
Et dans l'anc. édit. Let. édif. to. 20. p. 239.
Lettre du Pere Lombard au Pere de la Neuville. 324
Et dans l'anc. édit. Let. édif. to. 21. p. 466.
Lettre du Pere Fauque au Pere de la Neuville. 337
Et dans l'anc. édit. Let. édif. to. 22. p. 351.
Lettre du Pere Fauque au Pere de la Neuville. 347
Et dans l'anc. édit. Let. édif. to. 23. p. 364.
Lettre du Pere Fauque au même. 367
Et dans l'anc. édit. Let. édif. to. 24. p. 327.
*Lettre du Pere Fauque au Pere***.* 387
Et dans l'anc. édit. Let. édif. to. 27. p. 172.

Fin de la Table du septieme volume.

AYER
263
J512
1780
v.7